ALEXANDRE
DUMAS

Le Vicomte de Bragelonne

TOME IV.

Le Vicomte de Bragelonne

Tome quatrième

Le Vicomte de Bragelonne

ou

Dix Ans plus tard

Par

Alexandre Dumas

TOME QUATRIÈME

Nelson
Éditeurs
189, rue Saint-Jacques
Paris

Calmann-Lévy
Éditeurs
3, rue Auber
Paris

TABLE

LE VICOMTE DE BRAGELONNE

I

M. MALICORNE ARCHIVISTE DU ROYAUME DE FRANCE

DEUX femmes, ensevelies dans leurs mantes et le visage couvert d'un demi-masque de velours noir, suivaient timidement les pas de Manicamp.

Au premier étage, derrière les rideaux de damas rouge, brillait la douce lueur d'une lampe posée sur un dressoir.

A l'autre extrémité de la même chambre, dans un lit à colonnes torses, fermé de rideaux pareils à ceux qui éteignaient le feu de la lampe, reposait de Guiche, la tête élevée sur un double oreiller, les yeux noyés dans un brouillard épais ; de longs cheveux noirs, bouclés, éparpillés sur le lit, paraient de leur désordre les tempes sèches et pâles du jeune homme.

On sentait que la fièvre était la principale hôtesse de cette chambre.

De Guiche rêvait. Son esprit suivait, à travers les ténèbres, un de ces rêves du délire comme Dieu en envoie sur la route de la mort à ceux qui vont tomber dans l'univers de l'éternité.

Deux ou trois taches de sang encore liquide maculaient le parquet.

Manicamp monta les degrés avec précipitation ; seulement, au seuil, il s'arrêta, poussa doucement la porte, passa la tête dans la chambre, et, voyant que tout était tranquille, il s'approcha, sur la pointe du pied, du grand fauteuil de cuir, échantillon mobilier du règne de Henri IV, et, voyant que la garde-malade s'y était naturellement endormie, il la réveilla et la pria de passer dans la pièce voisine.

Puis, debout près du lit, il demeura un instant à se demander s'il fallait réveiller de Guiche pour lui apprendre la bonne nouvelle.

Mais, comme derrière la portière, il commençait à entendre le frémissement soyeux des robes et la respiration haletante de ses compagnes de route, comme il voyait déjà cette portière impatiente se soulever, il s'effaça le long du lit et suivit la garde-malade dans la chambre voisine.

Alors, au moment même où il disparaissait, la draperie se souleva et les deux femmes entrèrent dans la chambre qu'il venait de quitter.

Celle qui était entrée la première fit à sa compagne un geste impérieux qui la cloua sur un escabeau près de la porte.

Puis elle s'avança résolument vers le lit, fit glisser les rideaux sur la tringle de fer et rejeta leurs plis flottants derrière le chevet.

Elle vit alors la figure pâlie du comte ; elle vit

sa main droite, enveloppée d'un linge éblouissant de blancheur, se dessiner sur la courtepointe à ramages sombres qui couvrait une partie de ce lit de douleur.

Elle frissonna en voyant une goutte de sang qui allait s'élargissant sur ce linge.

La poitrine blanche du jeune homme était découverte, comme si le frais de la nuit eût dû aider sa respiration. Une petite bandelette attachait l'appareil de la blessure, autour de laquelle s'élargissait un cercle bleuâtre de sang extravasé.

Un soupir profond s'exhala de la bouche de la jeune femme. Elle s'appuya contre la colonne du lit, et regarda par les trous de son masque ce douloureux spectacle.

Un souffle rauque et strident passait comme le râle de la mort par les dents serrées du comte.

La dame masquée saisit la main gauche du blessé.

Cette main brûlait comme un charbon ardent.

Mais, au moment où se posa dessus la main glacée de la dame, l'action de ce froid fut telle, que de Guiche ouvrit les yeux et tâcha de rentrer dans la vie en animant son regard.

La première chose qu'il aperçut fut le fantôme dressé devant la colonne de son lit.

A cette vue, ses yeux se dilatèrent, mais sans que l'intelligence y allumât sa pure étincelle.

Alors la dame fit un signe à sa compagne, qui était demeurée près de la porte ; sans doute celle-ci avait sa leçon faite, car, d'une voix clairement accentuée, et sans hésitation aucune, elle prononça ces mots :

— Monsieur le comte, Son Altesse Royale

MADAME a voulu savoir comment vous supportiez les douleurs de cette blessure et vous témoigner par ma bouche tout le regret qu'elle éprouve de vous voir souffrir.

Au mot *Madame*, de Guiche fit un mouvement ; il n'avait point encore remarqué la personne à laquelle appartenait cette voix.

Il se retourna donc naturellement vers le point d'où venait cette voix.

Mais, comme la main glacée ne l'avait point abandonné, il en revint à regarder ce fantôme immobile.

— Est-ce vous qui me parlez, madame, demanda-t-il d'une voix affaiblie, ou y avait-il avec vous une autre personne dans cette chambre ?

— Oui, répondit le fantôme d'une voix presque inintelligible et en baissant la tête.

— Eh bien, fit le blessé avec effort, merci. Dites à MADAME que je ne regrette plus de mourir, puisqu'elle s'est souvenue de moi.

A ce mot *mourir*, prononcé par un mourant, la dame masquée ne put retenir ses larmes, qui coulèrent sous son masque et apparurent sur ses joues à l'endroit où le masque cessait de les couvrir.

De Guiche, s'il eût été plus maître de ses sens, les eût vues rouler en perles brillantes et tomber sur son lit.

La dame, oubliant qu'elle avait un masque, porta la main à ses yeux pour les essuyer, et, rencontrant sous sa main le velours agaçant et froid, elle arracha le masque avec colère et le jeta sur le parquet.

A cette apparition inattendue, qui semblait

pour lui sortir d'un nuage, de Guiche poussa un cri et tendit les bras.

Mais toute parole expira sur ses lèvres, comme toute force dans ses veines.

Sa main droite, qui avait suivi l'impulsion de la volonté sans calculer son degré de puissance, sa main droite retomba sur le lit, et, tout aussitôt, ce linge si blanc fut rougi d'une tache plus large.

Et, pendant ce temps, les yeux du jeune homme se couvraient et se fermaient comme s'il eût commencé d'entrer en lutte avec l'ange indomptable de la mort.

Puis, après quelques mouvements sans volonté, la tête se retrouva immobile sur l'oreiller.

Seulement, de pâle, elle était devenue livide.

La dame eut peur ; mais, cette fois, contrairement à l'habitude, la peur fut attractive.

Elle se pencha vers le jeune homme, dévorant de son souffle ce visage froid et décoloré, qu'elle toucha presque ; puis elle déposa un rapide baiser sur la main gauche de de Guiche, qui, secoué comme par une décharge électrique, se réveilla une seconde fois, ouvrit de grands yeux sans pensée, et retomba dans un évanouissement profond.

— Allons, dit-elle à sa compagne, allons, nous ne pouvons demeurer plus longtemps ici ; j'y ferais quelque folie.

— Madame ! madame ! Votre Altesse oublie son masque, dit la vigilante compagne.

— Ramassez-le, répondit sa maîtresse en se glissant éperdue par l'escalier.

Et, comme la porte de la rue était restée entr'ouverte, les deux oiseaux légers passèrent par cette

ouverture, et, d'une course légère, regagnèrent le palais.

L'une des deux dames monta jusqu'aux appartements de MADAME, où elle disparut.

L'autre entra dans l'appartement des filles d'honneur, c'est-à-dire à l'entresol.

Arrivée à sa chambre, elle s'assit devant une table, et, sans se donner le temps de respirer, elle se mit à écrire le billet suivant :

« Ce soir, MADAME a été voir M. de Guiche.
« Tout va à merveille de ce côté.
« Allez du vôtre, et surtout brûlez ce papier. »

Puis elle plia la lettre en lui donnant une forme longue, et, sortant de chez elle avec précaution, elle traversa un corridor qui conduisait au service des gentilshommes de MONSIEUR.

Là, elle s'arrêta devant une porte, sous laquelle, ayant heurté deux coups secs, elle glissa le papier et s'enfuit.

Alors, revenant chez elle, elle fit disparaître toute trace de sa sortie et de l'écriture du billet.

Au milieu des investigations auxquelles elle se livrait, dans le but que nous venons de dire, elle aperçut sur la table le masque de MADAME qu'elle avait rapporté suivant l'ordre de sa maîtresse, mais qu'elle avait oublié de lui remettre.

— Oh ! oh ! dit-elle, n'oublions pas de faire demain ce que j'ai oublié de faire aujourd'hui.

Et elle prit le masque par sa joue de velours, et, sentant son pouce humide, elle regarda son pouce.

Il était non seulement humide, mais rougi.

Le masque était tombé sur une de ces taches de sang qui, nous l'avons dit, maculaient le parquet,

et, de l'extérieur noir, qui avait été mis par le hasard en contact avec lui, le sang avait passé à l'intérieur et tachait la batiste blanche.

— Oh ! oh ! dit Montalais, car nos lecteurs l'ont sans doute déjà reconnue à toutes les manœuvres que nous avons décrites, oh ! oh ! je ne lui rendrai plus ce masque, il est trop précieux maintenant.

Et, se levant, elle courut à un coffret de bois d'érable qui renfermait plusieurs objets de toilette et de parfumerie.

— Non, pas encore ici, dit-elle, un pareil dépôt n'est pas de ceux que l'on abandonne à l'aventure.

Puis, après un moment de silence et avec un sourire qui n'appartenait qu'à elle :

— Beau masque, ajouta Montalais, teint du sang de ce brave chevalier, tu iras rejoindre au magasin des merveilles les lettres de La Vallière, celles de Raoul, toute cette amoureuse collection enfin qui fera un jour l'histoire de France et l'histoire de la royauté. Tu iras chez M. Malicorne, continua la folle en riant, tandis qu'elle commençait à se déshabiller ; chez ce digne M. Malicorne, dit-elle en soufflant sa bougie, qui croit n'être que maître des appartements de MONSIEUR, et que je fais, moi, archiviste et historiographe de la maison de Bourbon et des meilleurs maisons du royaume. Qu'il se plaigne, maintenant, ce bourru de Malicorne !

Et elle tira ses rideaux et s'endormit.

II

LE VOYAGE

Le lendemain, jour indiqué pour le départ, le roi, à onze heures sonnantes, descendit, avec les reines et Madame, le grand degré pour aller prendre son carrosse, attelé de six chevaux piaffant au bas de l'escalier.

Toute la cour attendait dans le Fer-à-Cheval en habits de voyage ; et c'était un brillant spectacle que cette quantité de chevaux sellés, de carrosses attelés, d'hommes et de femmes entourés de leurs officiers, de leurs valets et de leurs pages.

Le roi monta dans son carrosse avec les deux reines.

Madame en fit autant avec Monsieur.

Les filles d'honneur imitèrent cet exemple et prirent place, deux par deux, dans les carrosses qui leur étaient destinés.

Le carrosse du roi prit la tête, puis vint celui de Madame, puis les autres suivirent, selon l'étiquette.

Le temps était chaud ; un léger souffle d'air, qu'on avait pu croire assez fort le matin pour rafraîchir l'atmosphère, fut bientôt embrasé par le soleil caché sous les nuages, et ne s'infiltra plus, à travers cette chaude vapeur qui s'élevait du sol, que comme un vent brûlant qui soulevait une fine poussière et frappait au visage les voyageurs pressés d'arriver.

Madame fut la première qui se plaignit de la chaleur.

Monsieur lui répondit en se renversant dans le

carrosse comme un homme qui va s'évanouir, et il s'inonda de sels et d'eaux de senteur, tout en poussant de profonds soupirs.

Alors MADAME lui dit de son air le plus aimable :

— En vérité, monsieur, je croyais que vous eussiez été assez galant, par la chaleur qu'il fait, pour me laisser mon carrosse à moi toute seule et faire la route à cheval.

— A cheval ! s'écria le prince avec un accent d'effroi qui fit voir combien il était loin d'adhérer à cet étrange projet ; à cheval ! Mais vous n'y pensez pas, madame, toute ma peau s'en irait par pièces au contact de ce vent de feu.

MADAME se mit à rire.

— Vous prendrez mon parasol, dit-elle.

— Et la peine de le tenir ? répondit MONSIEUR avec le plus grand sang-froid ; d'ailleurs, je n'ai pas de cheval.

— Comment ! pas de cheval ? répliqua la princesse, qui, si elle ne gagnait pas l'isolement, gagnait du moins la taquinerie ; pas de cheval ? Vous faites erreur, monsieur, car je vois là-bas votre bai favori.

— Mon cheval bai ? s'écria le prince en essayant d'exécuter vers la portière un mouvement qui lui causa tant de gêne, qu'il ne l'accomplit qu'à moitié, et qu'il se hâta de reprendre son immobilité.

— Oui, dit MADAME, votre cheval, conduit en main par M. de Malicorne.

— Pauvre bête ! répliqua le prince, comme il va avoir chaud !

Et, sur ces paroles, il ferma les yeux, pareil à un mourant qui expire.

MADAME, de son côté, s'étendit paresseusement dans l'autre coin de la calèche et ferma les yeux aussi, non pas pour dormir, mais pour songer tout à son aise.

Cependant le roi, assis sur le devant de la voiture, dont il avait cédé le fond aux deux reines, éprouvait cette vive contrariété des amants inquiets qui, toujours, sans jamais assouvir cette soif ardente, désirent la vue de l'objet aimé, puis s'éloignent à demi contents sans s'apercevoir qu'ils ont amassé une soif plus ardente encore.

Le roi, marchant en tête comme nous avons dit, ne pouvait, de sa place, apercevoir les carrosses des dames et des filles d'honneur, qui venaient les derniers.

Il lui fallait, d'ailleurs, répondre aux éternelles interpellations de la jeune reine, qui, tout heureuse de posséder *son cher mari*, comme elle disait dans son oubli de l'étiquette royale, l'investissait de tout son amour, le garrottait de tous ses soins, de peur qu'on ne vînt le lui prendre ou qu'il ne lui prît l'envie de la quitter.

Anne d'Autriche, que rien n'occupait alors que les élancements sourds que, de temps en temps, elle éprouvait dans le sein, Anne d'Autriche faisait joyeuse contenance, et, bien qu'elle devinât l'impatience du roi, elle prolongeait malicieusement son supplice par des reprises inattendues de conversation, au moment où le roi, retombé en lui-même, commençait à y caresser ses secrètes amours.

Tout cela, petits soins de la part de la reine, taquinerie de la part d'Anne d'Autriche, tout cela finit par sembler insupportable au roi, qui ne

savait pas commander aux mouvements de son cœur.

Il se plaignit d'abord de la chaleur ; c'était un acheminement à d'autres plaintes.

Mais ce fut avec assez d'adresse pour que Marie-Thérèse ne devinât point son but.

Prenant donc ce que disait le roi au pied de la lettre, elle éventa Louis avec ses plumes d'autruche.

Mais, la chaleur passée, le roi se plaignit de crampes et d'impatiences dans les jambes, et comme, justement, le carrosse s'arrêtait pour relayer :

— Voulez-vous que je descende avec vous ? demanda la reine. Moi aussi, j'ai les jambes inquiètes. Nous ferons quelques pas à pied, puis les carrosses nous rejoindront et nous y reprendrons notre place.

Le roi fronça le sourcil ; c'est une rude épreuve que fait subir à son infidèle la femme jalouse qui, quoique en proie à la jalousie, s'observe avec assez de puissance pour ne pas donner de prétexte à la colère.

Néanmoins, le roi ne pouvait refuser : il accepta donc, descendit, donna le bras à la reine, et fit avec elle plusieurs pas, tandis que l'on changeait de chevaux.

Tout en marchant, il jetait un coup d'œil envieux sur les courtisans qui avaient le bonheur de faire la route à cheval.

La reine s'aperçut bientôt que la promenade à pied ne plaisait pas plus au roi que le voyage en voiture. Elle demanda donc à remonter en carrosse.

Le roi la conduisit jusqu'au marchepied, mais

ne remonta point avec elle. Il fit trois pas en arrière et chercha, dans la file des carrosses, à reconnaître celui qui l'intéressait si vivement.

A la portière du sixième, apparaissait la blanche figure de La Vallière.

Comme le roi, immobile à sa place, se perdait en rêveries sans voir que tout était prêt et que l'on n'attendait plus que lui, il entendit, à trois pas, une voix qui l'interpellait respectueusement. C'était M. de Malicorne, en costume complet d'écuyer, tenant sous son bras gauche la bride de deux chevaux.

— Votre Majesté a demandé un cheval ? dit-il.

— Un cheval ! Vous auriez un de mes chevaux ? demanda le roi, qui essayait de reconnaître ce gentilhomme, dont la figure ne lui était pas encore familière.

— Sire, répondit Malicorne, j'ai au moins un cheval au service de Votre Majesté.

Et Malicorne indiqua le cheval bai de MONSIEUR, qu'avait remarqué MADAME.

L'animal était superbe et royalement caparaçonné.

— Mais ce n'est pas un de mes chevaux, monsieur ? dit le roi.

— Sire, c'est un cheval des écuries de Son Altesse Royale. Mais Son Altesse Royale ne monte pas à cheval quand il fait si chaud.

Le roi ne répondit rien, mais s'approcha vivement de ce cheval, qui creusait la terre avec son pied.

Malicorne fit un mouvement pour tenir l'étrier ; Sa Majesté était déjà en selle.

Rendu à la gaieté par cette bonne chance, le

roi courut tout souriant au carrosse des reines qui l'attendaient, et malgré l'air effaré de Marie-Thérèse :

— Ah ! ma foi ! dit-il, j'ai trouvé ce cheval et j'en profite. J'étouffais dans le carrosse. Au revoir, mesdames.

Puis, s'inclinant gracieusement sur le col arrondi de sa monture, il disparut en une seconde.

Anne d'Autriche se pencha pour le suivre des yeux ; il n'allait pas bien loin, car, parvenu au sixième carrosse, il fit plier les jarrets de son cheval et ôta son chapeau.

Il saluait La Vallière, qui, à sa vue, poussa un petit cri de surprise, en même temps qu'elle rougissait de plaisir.

Montalais, qui occupait l'autre coin du carrosse, rendit au roi un profond salut. Puis, en femme d'esprit, elle feignit d'être très occupée du paysage, et se retira dans le coin à gauche.

La conversation du roi et de La Vallière commença comme toutes les conversations d'amants, par d'éloquents regards et par quelques mots d'abord vides de sens. Le roi expliqua comment il avait eu chaud dans son carrosse, à tel point qu'un cheval lui avait paru un bienfait.

— Et, ajouta-t-il, le bienfaiteur est un homme tout a fait intelligent, car il m'a deviné. Maintenant, il me reste un désir, c'est de savoir quel est le gentilhomme qui a servi si adroitement son roi, et l'a sauvé du cruel ennui où il était.

Montalais, pendant ce colloque qui, dès les premiers mots, l'avait réveillée, Montalais s'était rapprochée et s'était arrangée de façon à rencontrer le regard du roi vers la fin de sa phrase.

Il en résulta que, comme le roi regardait autant elle que La Vallière en interrogeant, elle put croire que c'était elle que l'on interrogeait, et, par conséquent, elle pouvait répondre.

Elle répondit donc :

— Sire, le cheval que monte Votre Majesté est un des chevaux de MONSIEUR, que conduisait en main un des gentilshommes de Son Altesse Royale.

— Et, comment s'appelle ce gentilhomme, s'il vous plaît, mademoiselle ?

— M. de Malicorne, Sire.

Le nom fit son effet ordinaire.

— Malicorne ? répéta le roi en souriant.

— Oui, Sire, répliqua Aure. Tenez, c'est ce cavalier qui galope ici à ma gauche.

Et elle indiquait, en effet, notre Malicorne, qui, d'un air béat, galopait à la portière de gauche, sachant bien qu'on parlait de lui en ce moment même, mais ne bougeant pas plus sur la selle qu'un sourd et muet.

— Oui, c'est ce cavalier, dit le roi ; je me rappelle sa figure et je me rappellerai son nom.

Et le roi regarda tendrement La Vallière.

Aure n'avait plus rien à faire ; elle avait laissé tomber le nom de Malicorne ; le terrain était bon ; il n'y avait maintenant qu'à laisser le nom pousser et l'événement porter ses fruits.

En conséquence, elle se rejeta dans son coin avec le droit de faire à M. de Malicorne autant de signes agréables qu'elle voudrait, puisque M. de Malicorne avait eu le bonheur de plaire au roi. Comme on comprend bien, Montalais ne s'en fit pas faute. Et Malicorne, avec sa fine oreille et son œil sournois, empocha les mots :

— Tout va bien.

Le tout accompagné d'une pantomime qui renfermait un semblant de baiser.

— Hélas ! mademoiselle, dit enfin le roi, voilà que la liberté de la campagne va cesser ; votre service chez MADAME sera plus rigoureux, et nous ne vous verrons plus.

— Votre Majesté aime trop MADAME, répondit Louise, pour ne pas venir chez elle souvent ; et quand Votre Majesté traversera la chambre...

— Ah ! dit le roi d'une voix tendre et qui baissait par degrés, s'apercevoir n'est point se voir, et cependant il semble que ce soit assez pour vous.

Louise ne répondit rien ; un soupir gonflait son cœur, mais elle étouffa ce soupir.

— Vous avez sur vous-même une grande puissance, dit le roi.

La Vallière sourit avec mélancolie.

— Employez cette force à aimer, continua-t-il, et je bénirai Dieu de vous l'avoir donnée.

La Vallière garda le silence, mais leva sur le roi un œil chargé d'amour.

Alors, comme s'il eût été dévoré par ce brûlant regard, Louis passa la main sur son front, et, pressant son cheval des genoux, lui fit faire quelques pas en avant.

Elle, renversée en arrière, l'œil demi-clos, couvait du regard ce beau cavalier, dont les plumes ondoyaient au vent : elle aimait ses bras arrondis avec grâce ; sa jambe, fine et nerveuse, serrant les flancs du cheval ; cette coupe arrondie de profil que dessinaient de beaux cheveux bouclés, se relevant parfois pour découvrir une oreille rose et charmante.

Enfin, elle aimait, la pauvre enfant, et elle s'enivrait de son amour. Après un instant, le roi revint près d'elle.

— Oh ! fit-il, vous ne voyez donc pas que votre silence me perce le cœur ! Oh ! mademoiselle, que vous devez être impitoyable lorsque vous êtes résolue à quelque rupture ; puis je vous crois changeante... Enfin, enfin, je crains cet amour profond qui me vient pour vous.

— Oh ! Sire, vous vous trompez, dit La Vallière, quand j'aimerai, ce sera pour toute la vie.

— Quand vous aimerez ! s'écria le roi avec hauteur ; quoi ! vous n'aimez donc pas ?

Elle cacha son visage dans ses mains.

— Voyez-vous, voyez-vous, dit le roi, que j'ai raison de vous accuser ; voyez-vous que vous êtes changeante, capricieuse, coquette peut-être ; voyez-vous ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

— Oh ! non, dit-elle ; rassurez-vous, Sire ; non, non, non !

— Promettez-moi donc alors que vous serez toujours la même pour moi ?

— Oh ! toujours, Sire.

— Que vous n'aurez point de ces duretés qui brisent le cœur, point de ces changements soudains qui me donneraient la mort ?

— Non ! oh ! non.

— Eh bien, tenez, j'aime les promesses, j'aime à mettre sous la garantie du serment, c'est-à-dire sous la sauvegarde de Dieu, tout ce qui intéresse mon cœur et mon amour. Promettez-moi, ou plutôt jurez-moi, jurez-moi que si, dans cette vie que nous allons commencer, vie toute de sacrifices, de mystères, de douleurs, vie toute de contre-

temps et de malentendus ; jurez-moi que si nous nous sommes trompés, que si nous nous sommes mal compris, que si nous nous sommes fait un tort, et c'est un crime en amour, jurez-moi, Louise !...

Elle tressaillit jusqu'au fond de l'âme ; c'était la première fois qu'elle entendait son nom prononcé ainsi par son royal amant.

Quant à Louis, ôtant son gant, il étendit la main jusque dans le carrosse.

— Jurez-moi, continua-t-il, que, dans toutes nos querelles, jamais, une fois loin l'un de l'autre, jamais nous ne laisserons passer la nuit sur une brouille sans qu'une visite, ou tout au moins un message de l'un de nous aille porter à l'autre la consolation et le repos.

La Vallière prit dans ses deux mains froides la main brûlante de son amant, et la serra doucement, jusqu'à ce qu'un mouvement du cheval, effrayé par la rotation et la proximité de la roue, l'arrachât à ce bonheur.

Elle avait juré.

— Retournez, Sire, dit-elle, retournez près des reines ; je sens un orage là-bas, un orage qui menace mon cœur.

Louis obéit, salua mademoiselle de Montalais et partit au galop pour rejoindre le carrosse des reines.

En passant, il vit MONSIEUR qui dormait.

MADAME ne dormait pas, elle.

Elle dit au roi, à son passage :

— Quel bon cheval, Sire !... N'est-ce pas le cheval bai de MONSIEUR ?

Quant à la jeune reine, elle ne dit rien que ces mots :

— Êtes-vous mieux, mon cher Sire ?

III

TRIUM-FÉMINAT

Le roi, une fois à Paris, se rendit au conseil et travailla une partie de la journée. La reine demeura chez elle avec la reine mère, et fondit en larmes après avoir fait son adieu au roi.

— Ah ! ma mère, dit-elle, le roi ne m'aime plus. Que deviendrai-je, mon Dieu ?

— Un mari aime toujours une femme telle que vous, répondit Anne d'Autriche.

— Le moment peut venir, ma mère, où il aimera une autre femme que moi.

— Qu'appelez-vous aimer ?

— Oh ! toujours penser à quelqu'un, toujours rechercher cette personne.

— Est-ce que vous avez remarqué, dit Anne d'Autriche, que le roi fît de ces sortes de choses ?

— Non, madame, dit la jeune reine en hésitant.

— Vous voyez bien, Marie !

— Et cependant, ma mère, avouez que le roi me délaisse ?

— Le roi, ma fille, appartient à tout son royaume.

— Et voilà pourquoi il ne m'appartient plus, à moi ; voilà pourquoi je me verrai, comme se sont vues tant de reines, délaissée, oubliée, tandis que l'amour, la gloire et les honneurs seront pour les autres. Oh ! ma mère, le roi est si beau ! Combien lui diront qu'elles l'aiment, combien devront l'aimer !

— Il est rare que les femmes aiment un homme dans le roi. Mais cela dût-il arriver, j'en doute,

souhaitez plutôt, Marie, que ces femmes aiment réellement votre mari. D'abord, l'amour dévoué de la maîtresse est un élément de dissolution rapide pour l'amour de l'amant ; et puis, à force d'aimer, la maîtresse perd tout empire sur l'amant, dont elle ne désire ni la puissance ni la richesse, mais l'amour. Souhaitez donc que le roi n'aime guère, et que sa maîtresse aime beaucoup !

— Oh ! ma mère, quelle puissance que celle d'un amour profond.

— Et vous dites que vous êtes abandonnée.

— C'est vrai, c'est vrai, je déraisonne. Il est un supplice pourtant, ma mère, auquel je ne saurais résister.

— Lequel ?

— Celui d'un heureux choix, celui d'un ménage qu'il se ferait à côté du nôtre ; celui d'une famille qu'il trouverait chez une autre femme. Oh ! si je voyais jamais des enfants au roi... j'en mourrais !

— Marie ! Marie ! répliqua la reine mère avec un sourire, et elle prit la main de la jeune reine : rappelez-vous ce mot que je vais vous dire, et qu'à jamais il vous serve de consolation : Le roi ne peut avoir de dauphin sans vous, et vous pouvez en avoir sans lui.

A ces paroles, qu'elle accompagna d'un expressif éclat de rire, la reine mère quitta sa bru pour aller au devant de MADAME, dont un page venait d'annoncer la venue dans le grand cabinet.

MADAME avait pris à peine le temps de se déshabiller. Elle arrivait avec une de ces physionomies agitées qui décèlent un plan dont l'exécution occupe et dont le résultat inquiète.

— Je venais voir, dit-elle, si Vos Majestés avaient quelque fatigue de notre petit voyage ?

— Aucune, dit la reine mère.

— Un peu, répliqua Marie-Thérèse.

— Moi, mesdames, j'ai surtout souffert de la contrariété.

— Quelle contrariété ? demanda Anne d'Autriche.

— Cette fatigue que devait prendre le roi à courir ainsi à cheval.

— Bon ! cela fait du bien au roi.

— Et je le lui ai conseillé moi-même, dit Marie-Thérèse en pâlissant.

MADAME ne répondit rien à cela, seulement, un de ces sourires qui n'appartenaient qu'à elle se dessina sur ses lèvres sans passer sur le reste de sa physionomie ; puis, changeant aussitôt la tournure de la conversation :

— Nous retrouvons Paris tout semblable au Paris que nous avons quitté : toujours des intrigues, toujours des trames, toujours des coquetteries.

— Intrigues !... Quelles intrigues ? demanda la reine mère.

— On parle beaucoup de M. Fouquet et de madame Plessis-Bellière.

— Qui s'inscrit ainsi au numéro dix mille ? répliqua la reine mère. Mais les trames, s'il vous plaît ?

— Nous avons, à ce qu'il paraît, des démêlés avec la Hollande.

— Comment cela ?

— MONSIEUR me racontait cette histoire des médailles.

— Ah ! s'écria la jeune reine, ces médailles frap-

pées en Hollande... où l'on voit un nuage passer sur le soleil du roi. Vous avez tort d'appeler cela de la trame, c'est de l'injure.

— Si méprisable, que le roi la méprisera, répondit la reine mère. Mais, que disiez-vous des coquetteries ? Est-ce que vous voudriez parler de madame d'Olonne ?

— Non pas, non pas ; je chercherai plus près de nous.

— *Casa de usted,* murmura la reine mère, sans remuer les lèvres, à l'oreille de sa bru.

MADAME n'entendit rien et continua :

— Vous savez l'affreuse nouvelle ?

— Oh ! oui, cette blessure de M. de Guiche.

— Et vous l'attribuez, comme tout le monde, à un accident de chasse ?

— Mais oui, firent les deux reines, cette fois intéressées.

MADAME se rapprocha.

— Un duel, dit-elle tout bas.

— Ah ! fit sévèrement Anne d'Autriche, aux oreilles de qui sonnait mal ce mot *duel,* proscrit en France depuis qu'elle y régnait.

— Un déplorable duel, qui a failli coûter, à MONSIEUR, deux de ses meilleurs amis ; au roi, deux bons serviteurs.

— Pourquoi ce duel ? demanda la jeune reine animée d'un instinct secret.

— Coquetteries, répéta triomphalement MADAME. Ces messieurs ont disserté sur la vertu d'une dame : l'un a trouvé que Pallas était peu de chose à côté d'elle ; l'autre a prétendu que cette dame imitait Vénus agaçant Mars, et, ma foi ! ces messieurs ont combattu comme Hector et Achille.

— Vénus agaçant Mars ? se dit tout bas la jeune reine, sans oser approfondir l'allégorie.

— Qui est cette dame ? demanda nettement Anne d'Autriche. Vous avez dit, je crois, une dame d'honneur ?

— L'ai-je dit ? fit MADAME.

— Oui. Je croyais même vous avoir entendu la nommer.

— Savez-vous qu'une femme de cette espèce est funeste dans une maison royale ?

— C'est mademoiselle de La Vallière ? dit la reine mère.

— Mon Dieu, oui, c'est cette petite laide.

— Je la croyais fiancée à un gentilhomme qui n'est ni M. de Guiche ni M. de Wardes, je suppose ?

— C'est possible, madame.

La jeune reine prit une tapisserie, qu'elle défit avec une affectation de tranquillité, démentie par le tremblement de ses doigts.

— Que parliez-vous de Vénus et de Mars ? poursuivit la reine mère ; est-ce qu'il y a un *Mars ?*

— Elle s'en vante.

— Vous venez de dire qu'elle s'en vante ?

— Ç'a été la cause du combat.

— Et M. de Guiche a soutenu la cause de Mars ?

— Oui, certes, en bon serviteur.

— En bon serviteur ! s'écria la jeune reine oubliant toute réserve pour laisser échapper sa jalousie ; serviteur de qui ?

— Mars, répliqua MADAME, ne pouvant être défendu qu'aux dépens de cette Vénus, M. de Guiche a soutenu l'innocence absolue de Mars, et affirmé sans doute que Vénus s'en vantait.

— Et M. de Wardes, dit tranquillement Anne

d'Autriche, propageait le bruit que Vénus avait raison ?

— Ah ! de Wardes, pensa MADAME, vous payerez cher cette blessure faite au plus noble des hommes.

Et elle se mit à charger de Wardes avec tout l'acharnement possible, payant ainsi la dette du blessé et la sienne avec la certitude qu'elle faisait pour l'avenir la ruine de son ennemi. Elle en dit tant, que Manicamp, s'il se fût trouvé là, eût regretté d'avoir si bien servi son ami, puisqu'il en résultait la ruine de ce malheureux ennemi.

— Dans tout cela, dit Anne d'Autriche, je ne vois qu'une peste, qui est cette La Vallière.

La jeune reine reprit son ouvrage avec une froideur absolue.

MADAME écouta.

— Est-ce que tel n'est pas votre avis ? lui dit Anne d'Autriche. Est-ce que vous ne faites pas remonter à elle la cause de cette querelle et du combat ?

MADAME répondit par un geste qui n'était pas plus une affirmation qu'une négation.

— Je ne comprends pas trop alors ce que vous m'avez dit touchant le danger de la coquetterie, reprit Anne d'Autriche.

— Il est vrai, se hâta de dire MADAME, que, si la jeune personne n'avait pas été coquette, Mars ne se serait pas occupé d'elle.

Ce mot de *Mars* ramena une fugitive rougeur sur les joues de la jeune reine ; mais elle ne continua pas moins son ouvrage commencé.

— Je ne veux pas qu'à ma cour on arme ainsi les hommes les uns contre les autres, dit flegmatiquement Anne d'Autriche. Ces mœurs furent

peut-être utiles dans un temps où la noblesse divisée, n'avait d'autre point de ralliement que la galanterie. Alors les femmes, régnant seules, avaient le privilège d'entretenir la valeur des gentilhommes par des essais fréquents. Mais aujourd'hui, Dieu soit loué ! il n'y a qu'un seul maître en France. A ce maître est dû le concours de toute force et de toute pensée. Je ne souffrirai pas qu'on enlève à mon fils un de ses serviteurs.

Elle se tourna vers la jeune reine.

— Que faire à cette La Vallière ? dit-elle.

— La Vallière ? fit la reine paraissant surprise. Je ne connais pas ce nom.

Et cette réponse fut accompagnée d'un de ces sourires glacés qui vont seulement aux bouches royales.

Madame était elle-même une grande princesse, grande par l'esprit, la naissance et l'orgueil ; toutefois, le poids de cette réponse l'écrasa ; elle fut obligée d'attendre un moment pour se remettre.

— C'est une de mes filles d'honneur, répliqua-t-elle avec un salut.

— Alors, répliqua Marie-Thérèse du même ton, c'est votre affaire, ma sœur... non la nôtre.

— Pardon, reprit Anne d'Autriche, c'est mon affaire, à moi. Et je comprends fort bien, poursuivit-elle en adressant à Madame un regard d'intelligence, je comprends pourquoi Madame m'a dit ce qu'elle vient de me dire.

— Vous, ce qui émane de vous, madame, dit la princesse anglaise, sort de la bouche de la Sagesse.

— En renvoyant cette fille dans son pays, dit Marie-Thérèse avec douceur, on lui ferait une pension.

— Sur ma cassette ! s'écria vivement MADAME.

— Non, non, madame, interrompit Anne d'Autriche, pas d'éclat, s'il vous plaît. Le roi n'aime pas qu'on fasse parler mal des dames. Que tout ceci, s'il vous plaît, s'achève en famille.

— Madame, vous aurez l'obligeance de faire mander ici cette fille.

— Vous, ma fille, vous serez assez bonne pour rentrer un moment chez vous.

Les prières de la vieille reine étaient des ordres. Marie-Thérèse se leva pour rentrer dans son appartement, et MADAME pour faire appeler La Vallière par un page.

IV

PREMIÈRE QUERELLE

LA VALLIÈRE entra chez la reine mère, sans se douter le moins du monde qu'il se fût tramé contre elle un complot dangereux.

Elle croyait qu'il s'agissait du service, et jamais la reine mère n'avait été mauvaise pour elle en pareille circonstance. D'ailleurs, ne ressortant pas immédiatement de l'autorité d'Anne d'Autriche, elle ne pouvait avoir avec elle que des rapports officieux, auxquels sa propre complaisance et le rang de l'auguste princesse lui faisaient un devoir de donner toute la bonne grâce possible.

Elle s'avança donc vers la reine mère avec ce sourire placide et doux qui faisait sa principale beauté.

Comme elle ne s'approchait pas assez, Anne d'Autriche lui fit signe de venir jusqu'à sa chaise.

Alors MADAME rentra, et, d'un air parfaitement tranquille, s'assit près de sa belle-mère, en reprenant l'ouvrage commencé par Marie-Thérèse.

La Vallière, au lieu de l'ordre qu'elle s'attendait à recevoir sur-le-champ, s'aperçut de ces préambules, et interrogea curieusement, sinon avec inquiétude, le visage des deux princesses.

Anne réfléchissait.

MADAME conservait une affectation d'indifférence qui eût alarmé de moins timides.

— Mademoiselle, fit soudain la reine mère sans songer à modérer son accent espagnol, ce qu'elle ne manquait jamais de faire à moins qu'elle ne fût en colère, venez un peu, que nous causions de vous, puisque tout le monde en cause.

— De moi ? s'écria La Vallière en pâlissant.

— Feignez de l'ignorer, belle ; savez-vous le duel de M. de Guiche et de M. de Wardes ?

— Mon Dieu ! madame, le bruit en est venu hier jusqu'à moi, répliqua La Vallière en joignant les mains.

— Et vous ne l'aviez pas senti d'avance, ce bruit ?

— Pourquoi l'eussé-je senti, madame ?

— Parce que deux hommes ne se battent jamais sans motif, et que vous deviez connaître les motifs de l'animosité des deux adversaires.

— Je l'ignorais absolument, madame.

— C'est un système de défense un peu banal que la négation persévérante, et, vous qui êtes un bel esprit, mademoiselle, vous devez fuir les banalités. Autre chose.

— Mon Dieu ! madame, Votre Majesté m'épouvante avec cet air glacé. Aurais-je eu le malheur d'encourir sa disgrâce ?

MADAME se mit à rire. La Vallière la regarda d'un air stupéfait.

Anne reprit :

— Ma disgrâce !... Encourir ma disgrâce ! Vous n'y pensez pas, mademoiselle de La Vallière, il faut que je pense aux gens pour les prendre en disgrâce. Je ne pense à vous que parce qu'on parle de vous un peu trop, et je n'aime point qu'on parle des filles de ma cour.

— Votre Majesté me fait l'honneur de me le dire, répliqua La Vallière effrayée ; mais je ne comprends pas en quoi l'on peut s'occuper de moi.

— Je m'en vais donc vous le dire. M. de Guiche aurait eu à vous défendre.

— Moi ?

— Vous-même. C'est d'un chevalier, et les belles aventurières aiment que les chevaliers lèvent la lance pour elles. Moi, je hais les champs, alors je hais surtout les aventures et... faites-en votre profit.

La Vallière se plia aux pieds de la reine, qui lui tourna le dos. Elle tendit les mains à MADAME, qui lui rit au nez.

Un sentiment d'orgueil la releva.

— Mesdames, dit-elle, j'ai demandé quel est mon crime ; Votre Majesté doit me le dire, et je remarque que Votre Majesté me condamne avant de m'avoir admise à me justifier.

— Eh ! s'écria Anne d'Autriche, voyez donc les belles phrases, madame, voyez donc les beaux sentiments ; c'est une infante que cette fille, c'est une des aspirantes du grand Cyrus... c'est un puits

de tendresse et de formules héroïques. On voit bien, ma toute belle, que nous entrenons notre esprit dans le commerce des têtes couronnées.

La Vallière se sentit mordre au cœur ; elle devint non plus pâle, mais blanche comme un lis, et toute sa force l'abandonna.

— Je voulais vous dire, interrompit dédaigneusement la reine, que, si vous continuez à nourrir des sentiments pareils, vous nous humilierez, nous femmes, à tel point que nous aurons honte de figurer près de vous. Devenez simple, mademoiselle. A propos, que me disait-on ? vous êtes fiancée, je crois ?

La Vallière comprima son cœur, qu'une souffrance nouvelle venait de déchirer.

— Répondez donc quand on vous parle.

— Oui, madame.

— A un gentilhomme.

— Qui s'appelle ?

— M. le vicomte de Bragelonne.

— Savez-vous que c'est un sort bien heureux pour vous, mademoiselle, et que, sans fortune, sans position... sans grands avantages personnels, vous devriez bénir le ciel qui vous fait un avenir comme celui-là.

La Vallière ne répliqua rien.

— Où est-il ce vicomte de Bragelonne ? poursuivit la reine.

— En Angleterre, dit MADAME, où le bruit des succès de mademoiselle ne manquera pas de lui parvenir.

— O ciel ! murmura La Vallière éperdue.

— Eh bien, mademoiselle, dit Anne d'Autriche, on fera revenir ce garçon-là, et on vous ex-

pédiera quelque part avec lui. Si vous êtes d'un avis différent, les filles ont des visées bizarres, fiez-vous à moi, je vous remettrai dans le bon chemin : je l'ai fait pour des filles qui ne vous valaient pas.

La Vallière n'entendait plus. L'impitoyable reine ajouta :

— Je vous enverrai seule quelque part où vous réfléchirez mûrement. La réflexion calme les ardeurs du sang ; elle dévore toutes les illusions de la jeunesse. Je suppose que vous m'avez comprise ?

— Madame ! madame !

— Pas un mot.

— Madame, je suis innocente de tout ce que Votre Majesté peut supposer. Madame, voyez mon désespoir. J'aime, je respecte tant Votre Majesté !

— Il vaudrait mieux que vous ne me respectassiez pas, dit la reine avec une froide ironie. Il vaudrait mieux que vous ne fussiez pas innocente. Vous figurez-vous, par hasard, que je me contenterais de m'en aller, si vous aviez commis la faute ?

— Oh ! mais, madame, vous me tuez ?

— Pas de comédie, s'il vous plaît, ou je me charge du dénoûment. Allez, rentrez chez vous, et que ma leçon vous profite.

— Madame, dit La Vallière à la duchesse d'Orléans, dont elle saisit les mains, priez pour moi, vous qui êtes si bonne !

— Moi ! répliqua celle-ci avec une joie insultante, moi bonne ?... Ah, mademoiselle, vous n'en pensez pas un mot !

Et, brusquement, elle repoussa la main de la jeune fille.

Celle-ci, au lieu de fléchir, comme les deux prin-

cesses pouvaient l'attendre de sa pâleur et de ses larmes, reprit tout à coup son calme et sa dignité ; elle fit une révérence profonde et sortit.

— Eh bien, dit Anne d'Autriche à MADAME, croyez-vous qu'elle recommencera ?

— Je me défie des caractères doux et patients, répliqua MADAME. Rien n'est plus courageux qu'un cœur patient, rien n'est plus sûr de soi qu'un esprit doux.

— Je vous réponds qu'elle pensera plus d'une fois avant de regarder le dieu Mars.

— A moins qu'elle ne se serve de son bouclier, riposta MADAME.

Un fier regard de la reine mère répondit à cette objection, qui ne manquait pas de finesse, et les deux dames, à peu près sûres de leur victoire, allèrent retrouver Marie-Thérèse, qui les attendait en déguisant son impatience.

Il était alors six heures et demie du soir, et le roi venait de prendre son goûter. Il ne perdit pas de temps ; le repas fini, les affaires terminées, il prit de Saint-Aignan par le bras et lui ordonna de le conduire à l'appartement de La Vallière. Le courtisan fit une grosse exclamation.

— Eh bien, quoi ? répliqua le roi ; c'est une habitude à prendre, et, pour prendre une habitude, il faut qu'on commence par quelques fois.

— Mais, Sire, l'appartement des filles, ici, c'est une lanterne : tout le monde voit ceux qui entrent et ceux qui sortent. Il me semble qu'un prétexte... Celui-ci, par exemple...

— Voyons.

— Si Votre Majesté voulait attendre que MADAME fût chez elle.

— Plus de prétextes ! plus d'attentes ! Assez de ces contretemps, de ces mystères ; je ne vois pas en quoi le roi de France se déshonore à entretenir une fille d'esprit. Honni soit qui mal y pense !

— Sire, Sire, Votre Majesté me pardonnera un excès de zèle...

— Parle.

— Et la reine ?

— C'est vrai ! c'est vrai ! Je veux que la reine soit toujours respectée. Eh bien, encore ce soir, j'irai chez mademoiselle de La Vallière, et puis, ce jour passé, je prendrai tous les prétextes que tu voudras. Demain, nous chercherons : ce soir, je n'ai pas le temps.

De Saint-Aignan ne répliqua pas ; il descendit le degré devant le roi et traversa les cours avec une honte que n'effaçait point cet insigne honneur de servir d'appui au roi.

C'est que de Saint-Aignan voulait se conserver tout confit dans l'esprit de MADAME et des deux reines. C'est qu'il ne voulait pas non plus déplaire à mademoiselle de La Vallière, et que, pour faire tant de belles choses, il était difficile de ne pas se heurter à quelques difficultés.

Or, les fenêtres de la jeune reine, celles de la reine mère, celles de MADAME elle-même donnaient sur la cour des filles. Être vu conduisant le roi, c'était rompre avec trois grandes princesses, avec trois femmes d'un crédit inamovible, pour le faible appât d'un éphémère crédit de maîtresse.

Ce malheureux de Saint-Aignan, qui avait tant de courage pour protéger La Vallière sous les quinconces ou dans le parc de Fontainebleau, ne se sentait plus brave à la grande lumière : il trouvait

mille défauts à cette fille et brûlait d'en faire part au roi.

Mais son supplice finit ; les cours furent traversées. Pas un rideau ne se souleva, pas une fenêtre ne s'ouvrit. Le roi marchait vite : d'abord à cause de son impatience, puis à cause des longues jambes de de Saint-Aignan, qui le précédait.

A la porte, de Saint-Aignan voulut s'éclipser ; le roi le retint.

C'était une délicatesse dont le courtisan se fût bien passé.

Il dut suivre Louis chez La Vallière.

A l'arrivée du monarque, la jeune fille achevait d'essuyer ses yeux ; elle le fit si précipitamment, que le roi s'en aperçut. Il la questionna comme un amant intéressé ; il la pressa.

— Je n'ai rien, dit-elle, Sire.

— Mais, enfin, vous pleuriez.

— Oh ! non pas, Sire.

— Regardez, de Saint-Aignan, est-ce que je me trompe ?

De Saint-Aignan dut répondre ; mais il était bien embarrassé.

— Enfin, vous avez les yeux rouges, mademoiselle, dit le roi.

— La poussière du chemin, Sire.

— Mais non, mais non, vous n'avez pas cet air de satisfaction qui vous rend si belle et si attrayante. Vous ne me regardez pas.

— Sire !

— Que dis-je ! vous évitez mes regards.

Elle se détournait en effet.

— Mais, au nom du ciel, qu'y a-t-il ? demanda Louis, dont le sang bouillait.

— Rien, encore une fois, Sire ; et je suis prête à montrer à Votre Majesté que mon esprit est aussi libre qu'elle le désire.

— Votre esprit libre, quand je vous vois embarrassée de tout, même de votre geste ! Est-ce que l'on vous aurait blessée, fâchée ?

— Non, non, Sire.

— Oh ! c'est qu'il faudrait me le déclarer ! dit le jeune prince avec des yeux étincelants.

— Mais personne, Sire, personne ne m'a offensée.

— Alors, voyons, reprenez cette rêveuse gaieté ou cette joyeuse mélancolie que j'aimais en vous ce matin ; voyons... de grâce !

— Oui, Sire, oui !

Le roi frappa du pied.

— Voilà qui est inexplicable, dit-il, un changement pareil !

Et il regarda de Saint-Aignan, qui, lui aussi, s'apercevait bien de cette morne langueur de La Vallière, comme aussi de l'impatience du roi.

Louis eut beau prier, il eut beau s'ingénier à combattre cette disposition fatale, la jeune fille était brisée ; l'aspect même de la mort ne l'eût pas réveillée de sa torpeur.

Le roi vit dans cette négative facilité un mystère désobligeant ; il se mit à regarder autour de lui d'un air soupçonneux.

Justement il y avait dans la chambre de La Vallière un portrait, en miniature, d'Athos.

Le roi vit ce portrait qui ressemblait beaucoup à Bragelonne ; car il avait été fait pendant la jeunesse du comte.

Il attacha sur cette peinture des regards menaçants.

La Vallière, dans l'état d'oppression où elle se trouvait et à cent lieues, d'ailleurs, de penser à cette peinture, ne put deviner la préoccupation du roi.

Et cependant le roi s'était jeté dans un souvenir terrible qui, plus d'une fois, avait préoccupé son esprit, mais qu'il avait toujours écarté.

Il se rappelait cette intimité des deux jeunes gens depuis leur naissance.

Il se rappelait les fiançailles qui en avaient été la suite.

Il se rappelait qu'Athos était venu lui demander la main de La Vallière pour Raoul.

Il se figura qu'à son retour à Paris, La Vallière avait trouvé certaines nouvelles de Londres, et que ces nouvelles avaient contrebalancé l'influence que, lui, avait pu prendre sur elle.

Presque aussitôt il se sentit piqué aux tempes par le taon farouche qu'on appelle la jalousie.

Il interrogea de nouveau avec amertume.

La Vallière ne pouvait répondre : il lui fallait tout dire, il lui fallait accuser la reine, il lui fallait accuser MADAME.

C'était une lutte ouverte à soutenir avec deux grandes et puissantes princesses.

Il lui semblait d'abord que, ne faisant rien pour cacher ce qui se passait en elle au roi, le roi devait lire dans son cœur à travers son silence.

Que, s'il l'aimait réellement, il devait tout comprendre, tout deviner.

Qu'était-ce donc que la sympathie, sinon la flamme divine qui devait éclairer le cœur, et dispenser les vrais amants de la parole ?

Elle se tut donc, se contentant de soupirer, de pleurer, de cacher sa tête dans ses mains.

Ces soupirs, ces pleurs, qui avaient d'abord attendri, puis effrayé Louis XIV, l'irritaient maintenant.

Il ne pouvait supporter l'opposition, pas plus l'opposition des soupirs et des larmes que toute autre opposition.

Toutes ses paroles devinrent aigres, pressantes, agressives.

C'était une nouvelle douleur jointe aux douleurs de la jeune fille.

Elle puisa, dans ce qu'elle regardait comme une injustice de la part de son amant, la force de résister non seulement aux autres, mais encore à celle-là.

Le roi commença à accuser directement.

La Vallière ne tenta même pas de se défendre ; elle supporta toutes ces accusations sans répondre autrement qu'en secouant la tête, sans prononcer d'autres paroles que ces deux mots qui s'échappent des cœurs profondément affligés :

— Mon Dieu ! mon Dieu !

Mais, au lieu de calmer l'irritation du roi, ce cri de douleur l'augmentait : c'était un appel à une puissance supérieure à la sienne, à un être qui pouvait défendre La Vallière contre lui.

D'ailleurs, il se voyait secondé par de Saint-Aignan. De Saint-Aignan, comme nous l'avons dit, voyait l'orage grossir ; il ne connaissait pas le degré d'amour que Louis XIV pouvait éprouver ; il sentait venir tous les coups des trois princesses, la ruine de la pauvre La Vallière, et il n'était pas assez chevalier pour ne pas craindre d'être entraîné dans cette ruine.

De Saint-Aignan ne répondait donc aux inter-

pellations du roi que par des mots prononcés à demi-voix ou par des gestes saccadés, qui avaient pour but d'envenimer les choses et d'amener une brouille dont le résultat devait le délivrer du souci de traverser les cours, en plein jour, pour suivre son illustre compagnon chez La Vallière.

Pendant ce temps, le roi s'exaltait de plus en plus.

Il fit trois pas pour sortir et revint.

La jeune fille n'avait pas levé la tête, quoique le bruit des pas eût dû l'avertir que son amant s'éloignait.

Il s'arrêta un instant devant elle, les bras croisés.

— Une dernière fois, mademoiselle, dit-il, voulez-vous parler ? Voulez-vous donner une cause à ce changement, à cette versatilité, à ce caprice ?

— Que voulez-vous que je vous dise, mon Dieu ? murmura La Vallière. Vous voyez bien, Sire, que je suis écrasée en ce moment ! vous voyez bien que je n'ai ni la volonté, ni la pensée, ni la parole !

— Est-ce donc si difficile de dire la vérité ? En moins de mots que vous ne venez d'en proférer, vous l'eussiez dite !

— Mais, la vérité, sur quoi ?

— Sur tout.

La vérité monta, en effet, du cœur aux lèvres de La Vallière. Ses bras firent un mouvement pour s'ouvrir, mais sa bouche resta muette, ses bras retombèrent. La pauvre enfant n'avait pas encore été assez malheureuse pour risquer une pareille révélation.

— Je ne sais rien, balbutia-t-elle.

— Oh ! c'est plus que de la coquetterie, s'écria

le roi ; c'est plus que du caprice : c'est de la trahison !

Et, cette fois, sans que rien l'arrêtât, sans que les tiraillements de son cœur pussent le faire retourner en arrière, il s'élança hors de la chambre avec un geste désespéré.

De Saint-Aignan le suivit, ne demandant pas mieux que de partir.

Louis XIV ne s'arrêta que dans l'escalier, et, se cramponnant à la rampe :

— Vois-tu, dit-il, j'ai été indignement dupé.

— Comment cela, Sire ? demanda le favori.

— De Guiche s'est battu pour le vicomte de Bragelonne. Et ce Bragelonne !...

— Eh bien ?

— Eh bien, elle l'aime toujours ! Et, en vérité, de Saint-Aignan, je mourrais de honte si, dans trois jours, il me restait encore un atome de cet amour dans le cœur.

Et Louis XIV reprit sa course vers son appartement à lui.

— Ah ! je l'avais bien dit à Votre Majesté, murmura de Saint-Aignan en continuant de suivre le roi et en guettant timidement à toutes les fenêtres.

Malheureusement, il n'en fut pas à la sortie comme il en avait été à l'arrivée.

Un rideau se souleva ; derrière était MADAME.

MADAME avait vu le roi sortir de l'appartement des filles d'honneur.

Elle se leva lorsque le roi fut passé, et sortit précipitamment de chez elle ; elle monta, deux par deux, les marches de l'escalier qui conduisait à cette chambre d'où venait de sortir le roi.

V

DÉSESPOIR

Après le départ du roi, La Vallière s'était soulevée, les bras étendus, comme pour le suivre, comme pour l'arrêter ; puis, lorsque les portes refermées par lui, le bruit de ses pas s'était perdu dans l'éloignement, elle n'avait plus eu que tout juste assez de force pour aller tomber aux pieds de son crucifix.

Elle demeura là, brisée, écrasée, engloutie dans sa douleur, sans se rendre compte d'autre chose que de sa douleur même, douleur qu'elle ne comprenait, d'ailleurs, que par l'instinct et la sensation.

Au milieu de ce tumulte de ses pensées, La Vallière entendit rouvrir sa porte ; elle tressaillit. Elle se retourna, croyant que c'était le roi qui revenait.

Elle se trompait, c'était Madame.

Que lui importait Madame. Elle retomba, la tête sur son prie-Dieu. C'était Madame, émue, irritée, menaçante. Mais qu'était-ce que cela ?

— Mademoiselle, dit la princesse s'arrêtant devant La Vallière, c'est fort beau, j'en conviens, de s'agenouiller, de prier, de jouer la religion ; mais, si soumise que vous soyez au roi du ciel, il convient que vous fassiez un peu la volonté des princes de la terre.

La Vallière souleva péniblement sa tête en signe de respect.

— Tout à l'heure, continua Madame, il vous a été fait une recommandation, ce me semble ?

L'œil à la fois fixe et égaré de La Vallière montra son ignorance et son oubli.

— La reine vous a recommandé, continua MADAME, de vous ménager assez pour que nul ne pût répandre de bruits sur votre compte.

Le regard de La Vallière devint interrogateur.

— Eh bien, continua MADAME, il sort de chez vous quelqu'un dont la présence est une accusation.

La Vallière resta muette.

— Il ne faut pas, continua MADAME, que ma maison, qui est celle de la première princesse du sang, donne un mauvais exemple à la cour ; vous seriez la cause de ce mauvais exemple. Je vous déclare donc, mademoiselle, hors de la présence de tout témoin, car je ne veux pas vous humilier ; je vous déclare donc que vous êtes libre de partir de ce moment, et que vous pouvez retourner chez madame votre mère, à Blois.

La Vallière ne pouvait tomber plus bas ; La Vallière ne pouvait souffrir plus qu'elle n'avait souffert.

Sa contenance ne changea point ; ses mains demeurèrent jointes sur ses genoux comme celles de la divine Madeleine.

— Vous m'avez entendue ? dit MADAME.

Un simple frissonnement qui parcourut tout le corps de La Vallière répondit pour elle.

Et, comme la victime ne donnait pas d'autre signe d'existence, MADAME sortit.

Alors, à son cœur suspendu, à son sang figé en quelque sorte dans ses veines, La Vallière sentit peu à peu se succéder des pulsations plus rapides aux poignets, au cou et aux tempes. Ces pulsations, en s'augmentant progressivement, se changèrent

bientôt en une fièvre vertigineuse, dans le délire de laquelle elle vit tourbillonner toutes les figures de ses amis luttant contre ses ennemis.

Elle entendait s'entre-choquer à la fois dans ses oreilles assourdies des mots menaçants et des mots d'amour ; elle ne se souvenait plus d'être elle-même ; elle était soulevée hors de sa première existence comme par les ailes d'une puissante tempête, et, à l'horizon du chemin dans lequel le vertige la poussait, elle voyait la pierre du tombeau se soulevant et lui montrant l'intérieur formidable et sombre de l'éternelle nuit.

Mais cette douloureuse obsession de rêves finit par se calmer, pour faire place à la résignation habituelle de son caractère.

Un rayon d'espoir se glissa dans son cœur comme un rayon de jour dans le cachot d'un pauvre prisonnier.

Elle se reporta sur la route de Fontainebleau, elle vit le roi à cheval à la portière de son carrosse, lui disant qu'il l'aimait, lui demandant son amour, lui faisant jurer et jurant que jamais une soirée ne passerait sur une brouille sans qu'une visite, une lettre, un signe vînt substituer le repos de la nuit au trouble du soir. C'était le roi qui avait trouvé cela, qui avait fait jurer cela, qui lui-même avait juré cela. Il était donc impossible que le roi manquât à la promesse qu'il avait lui-même exigée, à moins que le roi ne fût un despote qui commandât l'amour comme il commandait l'obéissance, à moins que le roi ne fût un indifférent que le premier obstacle suffit pour arrêter en chemin.

Le roi, ce doux protecteur, qui, d'un mot, d'un

seul mot, pouvait faire cesser toutes ses peines, le roi se joignait donc à ses persécuteurs.

Oh ! sa colère ne pouvait durer. Maintenant qu'il était seul, il devait souffrir tout ce qu'elle souffrait elle-même. Mais lui, lui n'était pas enchaîné comme elle ; lui pouvait agir, se mouvoir, venir ; elle, elle, elle ne pouvait rien qu'attendre.

Et elle attendait de toute son âme, la pauvre enfant ; car il était impossible que le roi ne vînt pas.

Il était dix heures et demie à peine.

Il allait ou venir, ou lui écrire, ou lui faire dire une bonne parole par M. de Saint-Aignan.

S'il venait, oh ! comme elle allait s'élancer au-devant de lui ! comme elle allait repousser cette délicatesse qu'elle trouvait maintenant mal entendue ! comme elle allait lui dire : « Ce n'est pas moi qui ne vous aime pas ; ce sont elles qui ne veulent pas que je vous aime. »

Et alors, il faut le dire, en y réfléchissant, et au fur et à mesure qu'elle y réfléchissait, elle trouvait Louis moins coupable. En effet, il ignorait tout. Qu'avait-il dû penser de son obstination à garder le silence ? Impatient, irritable, comme on connaissait le roi, il était extraordinaire qu'il eût même conservé si longtemps son sang-froid. Oh ! sans doute elle n'eût pas agi ainsi, elle : elle eût tout compris, tout deviné. Mais elle était une pauvre fille et non pas un grand roi.

Oh ! s'il venait ! s'il venait !... comme elle lui pardonnerait tout ce qu'il venait de lui faire souffrir ! comme elle l'aimerait davantage pour avoir souffert !

Et sa tête tendue vers la porte, ses lèvres entr'ouvertes, attendaient, Dieu lui pardonne cette idée profane ! le baiser que les lèvres du roi distillaient si suavement le matin quand il prononçait le mot amour.

Si le roi ne venait pas, au moins écrirait-il ; c'était la seconde chance, chance moins douce, moins heureuse que l'autre, mais qui prouverait tout autant d'amour, et seulement un amour plus craintif. Oh ! comme elle dévorerait cette lettre ! comme elle se hâterait d'y répondre ! comme, une fois le messager parti, elle baiserait, relirait, presserait sur son cœur le bienheureux papier qui devait lui apporter le repos, la tranquillité, le bonheur !

Enfin, le roi ne venait pas ; si le roi n'écrivait pas, il était au moins impossible qu'il n'envoyât pas de Saint-Aignan ou que de Saint-Aignan ne vînt pas de lui-même. À un tiers, comme elle dirait tout ! La majesté royale ne serait plus là pour glacer la parole sur ses lèvres, et alors aucun doute ne pourrait demeurer dans le cœur du roi.

Tout, chez La Vallière, cœur et regard, matière et esprit, se tourna donc vers l'attente.

Elle se dit qu'elle avait encore une heure d'espoir ; que, jusqu'à minuit, le roi pouvait venir, écrire ou envoyer ; qu'à minuit seulement, toute attente serait inutile, tout espoir serait perdu.

Tant qu'il y eut quelque bruit dans le palais, la pauvre enfant crut être la cause de ce bruit ; tant qu'il passa des gens dans la cour, elle crut que ces gens étaient des messagers du roi venant chez elle.

Onze heures sonnèrent ; puis onze heures un quart ; puis onze heures et demie.

Les minutes coulaient lentement dans cette anxiété, et pourtant elles fuyaient encore trop vite.

Les trois quarts sonnèrent.

Minuit ! minuit ! la dernière, la suprême espérance vint à son tour.

Avec le dernier tintement de l'horloge, la dernière lumière s'éteignit ; avec la dernière lumière, le dernier espoir.

Ainsi, le roi lui-même l'avait trompée ; le premier, il mentait au serment qu'il avait fait le jour même ; douze heures entre le serment et le parjure ! Ce n'était pas avoir gardé longtemps l'illusion.

Donc, non seulement le roi n'aimait pas, mais encore il méprisait celle que tout le monde accablait ; il la méprisait au point de l'abandonner à la honte d'une expulsion qui équivalait à une sentence ignominieuse ; et cependant, c'était lui, lui, le roi, qui était la cause première de cette ignominie.

Un sourire amer, le seul symptôme de colère qui, pendant cette longue lutte, eût passé sur la figure angélique de la victime, un sourire amer apparut sur ses lèvres.

En effet, pour elle, que restait-il sur la terre après le roi ? Rien. Seulement, Dieu restait au ciel.

Elle pensa à Dieu.

— Mon Dieu ! dit-elle, vous me dicterez vous-même ce que j'ai à faire. C'est de vous que j'attends tout, de vous que je dois tout attendre.

Et elle regarda son crucifix, dont elle baisa les pieds avec amour.

— Voilà, dit-elle, un maître qui n'oublie et n'abandonne jamais ceux qui ne l'abandonnent et qui ne l'oublient pas ; c'est à celui-là seul qu'il faut se sacrifier.

Alors, il eût été visible, si quelqu'un eût pu plonger son regard dans cette chambre, il eût été visible, disons-nous, que la pauvre désespérée prenait une résolution dernière, arrêtait un plan suprême dans son esprit, montait enfin cette grande échelle de Jacob qui conduit les âmes de la terre au ciel.

Alors, et comme ses genoux n'avaient plus la force de la soutenir, elle se laissa peu à peu aller sur les marches du prie-Dieu, la tête adossée au bois de la croix, et, l'œil fixe, la respiration haletante, elle guetta sur les vitres les premières heures du jour.

Deux heures du matin la trouvèrent dans cet égarement, ou plutôt, dans cette extase. Elle ne s'appartenait déjà plus.

Aussi, lorsqu'elle vit la teinte violette du matin descendre sur les toits du palais et dessiner vaguement les contours du christ d'ivoire qu'elle tenait embrassé, elle se leva avec une certaine force, baisa les pieds du divin martyr, descendit l'escalier de sa chambre, et s'enveloppa la tête d'une mante tout en descendant.

Elle arriva au guichet juste au moment où la ronde de mousquetaires en ouvrait la porte pour admettre le premier poste des Suisses.

Alors, se glissant derrière les hommes de garde, elle gagna la rue avant que le chef de la patrouille

eût même songé à se demander quelle était cette jeune femme qui s'échappait si matin du palais.

VI

LA FUITE

LA VALLIÈRE sortit derrière la patrouille.

La patrouille se dirigea à droite par la rue Saint-Honoré, machinalement La Vallière tourna à gauche.

Sa résolution était prise, son dessein arrêté ; elle voulait se rendre aux Carmélites de Chaillot, dont la supérieure avait une réputation de sévérité qui faisait frémir les mondaines de la cour.

La Vallière n'avait jamais vu Paris, elle n'était jamais sortie à pied, elle n'eût pas trouvé son chemin, même dans une disposition d'esprit plus calme. Cela explique comment elle remontait la rue Saint-Honoré au lieu de la descendre.

Elle avait hâte de s'éloigner du Palais-Royal, et elle s'en éloignait.

Elle avait ouï dire seulement que Chaillot regardait la Seine ; elle se dirigeait donc vers la Seine.

Elle prit la rue du Coq, et, ne pouvant traverser le Louvre, appuya vers l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, longeant l'emplacement où Perrault bâtit depuis sa colonnade.

Bientôt elle atteignit les quais.

Sa marche était rapide et agitée. A peine sentait-elle cette faiblesse qui, de temps en temps, lui

rappelait, en la forçant de boîter légèrement, cette entorse qu'elle s'était donnée dans sa jeunesse.

A une autre heure de la journée, sa contenance eût appelé les soupçons des gens les moins clairvoyants, attiré les regards des passants les moins curieux.

Mais, à deux heures et demie du matin, les rues de Paris sont désertes ou à peu près, et il ne s'y trouve guère que les artisans laborieux qui vont gagner le pain du jour, ou bien les oisifs dangereux qui regagnent leur domicile après une nuit d'agitation et de débauches.

Pour les premiers, le jour commence ; pour les autres, le jour finit.

La Vallière eut peur de tous ces visages sur lesquels son ignorance des types parisiens ne lui permettait pas de distinguer le type de la probité de celui du cynisme. Pour elle, la misère était un épouvantail ; et tous ces gens qu'elle rencontrait semblaient être des misérables.

Sa toilette, qui était celle de la veille, était recherchée, même dans sa négligence, car c'était la même avec laquelle elle s'était rendue chez la reine mère ; en outre, sous sa mante relevée pour qu'elle pût voir à se conduire, sa pâleur et ses beaux yeux parlaient un langage inconnu à ces hommes du peuple, et, sans le savoir, la pauvre fugitive sollicitait la brutalité des uns, la pitié des autres.

La Vallière marcha ainsi d'une seule course, haletante, précipitée, jusqu'à la hauteur de la place de Grève.

De temps en temps, elle s'arrêtait, appuyait sa main sur son cœur, s'adossait à une maison, reprenait haleine et continuait sa course plus rapidement qu'auparavant.

Arrivée à la place de Grève, La Vallière se trouva en face d'un groupe de trois hommes débraillés, chancelants, avinés, qui sortaient d'un bateau amarré sur le port.

Ce bateau était chargé de vins, et l'on voyait qu'ils avaient fait honneur à la marchandise.

Ils chantaient leurs exploits bachiques sur trois tons différents, quand, en arrivant à l'extrémité de la rampe donnant sur le quai, ils se trouvèrent faire tout à coup obstacle à la marche de la jeune fille.

La Vallière s'arrêta.

Eux, de leur côté, à l'aspect de cette femme aux vêtements de cour, firent une halte, et, d'un commun accord, se prirent par les mains et entourèrent La Vallière en lui chantant :

> Vous qui vous ennuyez seulette,
> Venez, venez rire avec nous.

La Vallière comprit alors que ces hommes s'adressaient à elle et voulaient l'empêcher de passer ; elle tenta plusieurs efforts pour fuir, mais ils furent inutiles.

Ses jambes faillirent, elle comprit qu'elle allait tomber, et poussa un cri de terreur.

Mais, au même instant, le cercle qui l'entourait s'ouvrit sous l'effort d'une puissante pression.

L'un des insulteurs fut culbuté à gauche, l'autre alla rouler à droite jusqu'au bord de l'eau, le troisième vacilla sur ses jambes.

Un officier de mousquetaires se trouva en face de la jeune fille le sourcil froncé, la menace à la bouche, la main levée pour continuer la menace.

Les ivrognes s'esquivèrent à la vue de l'uniforme,

et surtout devant la preuve de force que venait de donner celui qui le portait.

— Mordious ! s'écria l'officier, mais c'est mademoiselle de La Vallière !

La Vallière, étourdie de ce qui venait de se passer, stupéfaite d'entendre prononcer son nom, La Vallière leva les yeux et reconnut d'Artagnan.

— Oui, monsieur, dit-elle, c'est moi, c'est bien moi.

Et, en même temps, elle se soutenait à son bras.

— Vous me protégerez, n'est-ce pas, monsieur d'Artagnan ? ajouta-t-elle d'une voix suppliante.

— Certainement que je vous protégerai ; mais où allez-vous, mon Dieu, à cette heure ?

— Je vais à Chaillot.

— Vous allez à Chaillot par la Rapée ? Mais, en vérité, mademoiselle, vous lui tournez le dos.

— Alors, monsieur, soyez assez bon pour me remettre dans mon chemin et pour me conduire pendant quelques pas.

— Oh ! volontiers.

— Mais comment se fait-il donc que je vous trouve là ? Par quelle faveur du ciel étiez-vous à portée de venir à mon secours ? Il me semble, en vérité, que je rêve ; il me semble que je deviens folle.

— Je me trouvais là, mademoiselle, parce que j'ai une maison place de Grève, à *l'Image-de-Notre-Dame ;* que j'ai été toucher les loyers hier, et que j'y ai passé la nuit. Aussi désirai-je être de bonne heure au palais pour y inspecter mes postes.

— Merci ! dit La Vallière.

« Voilà ce que je faisais, oui, se dit d'Artagnan, mais elle, que faisait-elle, et pourquoi va-t-elle à Chaillot à une pareille heure ? »

Et il lui offrit son bras.

La Vallière le prit et se mit à marcher avec précipitation.

Cependant cette précipitation cachait une grande faiblesse. D'Artagnan le sentit, il proposa à La Vallière de se reposer ; elle refusa.

— C'est que vous ignorez sans doute où est Chaillot ? demanda d'Artagnan.

— Oui, je l'ignore.

— C'est très loin.

— Peu importe !

— Il y a une lieue au moins.

— Je ferai cette lieue.

D'Artagnan ne répliqua point ; il connaissait, au simple accent, les résolutions réelles.

Il porta plutôt qu'il n'accompagna La Vallière.

Enfin ils aperçurent les hauteurs.

— Dans quelle maison vous rendez-vous, mademoiselle ? demanda d'Artagnan.

— Aux Carmélites, monsieur.

— Aux Carmélites ! répéta d'Artagnan étonné.

— Oui ; et, puisque Dieu vous a envoyé vers moi pour me soutenir dans ma route, recevez et mes remerciements et mes adieux.

— Aux Carmélites ! vos adieux ! Mais vous entrez donc en religion ? s'écria d'Artagnan.

— Oui, monsieur.

— Vous ! ! !

Il y avait dans ce *vous*, que nous avons accompagné de trois points d'exclamation pour le rendre aussi expressif que possible, il y avait dans ce *vous* tout un poème ; il rappelait à La Vallière et ses souvenirs anciens de Blois et ses nouveaux souvenirs de Fontainebleau ; il lui disait : « *Vous* qui pour-

riez être heureuse avec Raoul, *vous* qui pourriez être puissante avec Louis, vous allez entrer en religion, *vous !* »

— Oui, monsieur, dit-elle, moi. Je me rends la servante du Seigneur ; je renonce à tout ce monde.

— Mais ne vous trompez-vous pas à votre vocation ? ne vous trompez-vous pas à la volonté de Dieu ?

— Non, puisque c'est Dieu qui a permis que je vous rencontrasse. Sans vous, je succombais certainement à la fatigue, et, puisque Dieu vous envoyait sur ma route, c'est qu'il voulait que je pusse en atteindre le but.

— Oh ! fit d'Artagnan avec doute, cela me semble un peu bien subtil.

— Quoi qu'il en soit, reprit la jeune fille, vous voilà instruit de ma démarche et de ma résolution. Maintenant, j'ai une dernière grâce à vous demander, tout en vous adressant les remerciements.

— Dites, mademoiselle.

— Le roi ignore ma fuite du Palais-Royal.

D'Artagnan fit un mouvement.

— Le roi, continua La Vallière, ignore ce que je vais faire.

— Le roi ignore ?... s'écria d'Artagnan. Mais, mademoiselle, prenez garde ; vous ne calculez pas la portée de votre action. Nul ne doit rien faire que le roi ignore, surtout les personnes de la cour.

— Je ne suis plus de la cour, monsieur.

D'Artagnan regarda la jeune fille avec un étonnement croissant.

— Oh ! ne vous inquiétez pas, monsieur, continua-t-elle, tout est calculé, et, tout ne le fût-il

pas, il serait trop tard maintenant pour revenir sur ma résolution ; l'action est accomplie.

— Eh bien, voyons, mademoiselle, que désirez-vous ?

— Monsieur, par la pitié que l'on doit au malheur, par la générosité de votre âme, par votre foi de gentilhomme, je vous adjure de me faire un serment.

— Un serment ?

— Oui.

— Lequel ?

— Jurez-moi, monsieur d'Artagnan, que vous ne direz pas au roi que vous m'avez vue et que je suis aux Carmélites.

D'Artagnan secoua la tête.

— Je ne jurerai point cela, dit-il.

— Et pourquoi ?

— Parce que je connais le roi, parce que je vous connais, parce que je me connais moi-même, parce que je connais tout le genre humain ; non, je ne jurerai point cela.

— Alors, s'écria La Vallière avec une énergie dont on l'eût crue incapable, au lieu des bénédictions dont je vous eusse comblé jusqu'à la fin de mes jours, soyez maudit ! car vous me rendez la plus misérable de toutes les créatures !

Nous avons dit que d'Artagnan connaissait tous les accents qui venaient du cœur, il ne put résister à celui-là.

Il vit la dégradation de ces traits ; il vit le tremblement de ces membres ; il vit chanceler tout ce corps frêle et délicat ébranlé par secousses ; il comprit qu'une résistance la tuerait.

— Qu'il soit donc fait comme vous le voulez,

dit-il. Soyez tranquille, mademoiselle, je ne dirai rien au roi.

— Oh ! merci, merci ! s'écria La Vallière ; vous êtes le plus généreux des hommes.

Et, dans le transport de sa joie, elle saisit les mains de d'Artagnan et les serra entre les siennes.

Celui-ci se sentait attendri.

— Mordious ! dit-il, en voilà une qui commence par où les autres finissent : c'est touchant.

Alors La Vallière, qui, au moment du paroxysme de sa douleur, était tombée assise sur une pierre, se leva et marcha vers le couvent des Carmélites, que l'on voyait se dresser dans la lumière naissante. D'Artagnan la suivait de loin.

La porte du parloir était entr'ouverte ; elle s'y glissa comme une ombre pâle, et, remerciant d'Artagnan d'un seul signe de la main, elle disparut à ses yeux.

Quand d'Artagnan se trouva tout à fait seul, il réfléchit profondément à ce qui venait de se passer.

— Voilà, par ma foi ! dit-il, ce qu'on appelle une fausse position... Conserver un secret pareil, c'est garder dans sa poche un charbon ardent et espérer qu'il ne brûlera pas l'étoffe. Ne pas garder le secret, quand on a juré qu'on le garderait, c'est d'un homme sans honneur. Ordinairement, les bonnes idées me viennent en courant ; mais, cette fois, ou je me trompe fort, ou il faut que je coure beaucoup pour trouver la solution de cette affaire... Où courir ?... Ma foi ! au bout du compte, du côté de Paris ; c'est le bon côté... Seulement, courons vite... Mais pour courir vite, mieux valent quatre jambes que deux. Malheureusement, pour le

moment, je n'ai que mès deux jambes... Un cheval ! comme j'ai entendu dire au théâtre de Londres ; ma couronne pour un cheval !... J'y songe, cela ne me coûtera point aussi cher que cela... Il y a un poste de mousquetaires à la barrière de la Conférence, et, pour un cheval qu'il me faut, j'en trouverai dix.

En vertu de cette résolution, prise avec sa rapidité habituelle, d'Artagnan descendit soudain les hauteurs, gagna le poste, y prit le meilleur coureur qu'il y put trouver, et fut rendu au palais en dix minutes.

Cinq heures sonnaient à l'horloge du Palais-Royal.

D'Artagnan s'informa du roi.

Le roi s'était couché à son heure ordinaire, après avoir travaillé avec M. Colbert, et dormait encore, selon toute probabilité.

— Allons, dit-il, elle m'avait dit vrai, le roi ignore tout ; s'il savait seulement la moitié de ce qui s'est passé, le Palais-Royal serait à cette heure sens dessus dessous.

VII

COMMENT LOUIS AVAIT, DE SON CÔTÉ, PASSÉ LE TEMPS DE DIX HEURES ET DEMIE A MINUIT

Le roi, au sortir de la chambre des filles d'honneur, avait trouvé chez lui Colbert qui l'attendait pour prendre ses ordres à l'occasion de la cérémonie du lendemain.

Il s'agissait, comme nous l'avons dit, d'une réception d'ambassadeurs hollandais et espagnols.

Louis XIV avait de graves sujets de mécontentement contre la Hollande ; les États avaient tergiversé déjà plusieurs fois dans leurs relations avec la France, et, sans s'apercevoir ou sans s'inquiéter d'une rupture, ils laissaient encore une fois l'alliance avec le roi très chrétien, pour nouer toutes sortes d'intrigues avec l'Espagne.

Louis XIV, à son avènement, c'est-à-dire à la mort de Mazarin, avait trouvé cette question politique ébauchée.

Elle était d'une solution difficile pour un jeune homme ; mais comme, alors, toute la nation était le roi, tout ce que résolvait la tête, le corps se trouvait prêt à l'exécuter.

Un peu de colère, la réaction d'un sang jeune et vivace au cerveau, c'était assez pour changer une ancienne ligne politique et créer un autre système.

Le rôle des diplomates de l'époque se réduisait à arranger entre eux les coups d'État dont leurs souverains pouvaient avoir besoin.

Louis n'était pas dans une disposition d'esprit capable de lui dicter une politique savante.

Encore ému de la querelle qu'il venait d'avoir avec La Vallière, il errait dans son cabinet, fort désireux de trouver une occasion de faire un éclat, après s'être contenu si longtemps.

Colbert, en voyant le roi, jugea d'un coup d'œil la situation, et comprit les intentions du monarque. Il louvoya.

Quand le maître demanda compte de ce qu'il fallait dire le lendemain, le sous-intendant com-

mença par trouver étrange que Sa Majesté n'eût pas été mise au courant par M. Fouquet.

— M. Fouquet, dit-il, sait toute cette affaire de la Hollande : il reçoit directement toutes les correspondances.

Le roi, accoutumé à entendre M. Colbert piller M. Fouquet, laissa passer cette boutade sans répliquer ; seulement il écouta.

Colbert vit l'effet produit et se hâta de revenir sur ses pas en disant que M. Fouquet n'était pas toutefois aussi coupable qu'il paraissait l'être au premier abord, attendu qu'il avait dans ce moment de grandes préoccupations. Le roi leva la tête.

— Quelles préoccupations ? dit-il.

— Sire, les hommes ne sont que des hommes, et M. Fouquet a ses défauts avec ses grandes qualités.

— Ah ! des défauts, qui n'en a pas, monsieur Colbert ?...

— Votre Majesté en a bien, dit hardiment Colbert, qui savait lancer une lourde flatterie dans un léger blâme, comme la flèche qui fend l'air malgré son poids, grâce à de faibles plumes qui la soutiennent.

Le roi sourit.

— Quel défaut a donc M. Fouquet ? dit-il.

— Toujours le même, Sire ; on le dit amoureux.

— Amoureux, de qui ?

— Je ne sais trop, Sire ; je me mêle peu de galanterie, comme on dit.

— Mais, enfin, vous savez, puisque vous parlez ?

— J'ai ouï prononcer...

— Quoi ?

— Un nom.

— Lequel ?

— Mais je ne m'en souviens plus.

— Dites toujours.

— Je crois que c'est celui d'une des filles de MADAME.

Le roi tressaillit.

— Vous en savez plus que vous ne voulez dire, monsieur Colbert, murmura-t-il.

— Oh ! Sire, je vous assure que non.

— Mais, enfin, on les connaît, ces demoiselles de MADAME ; et, en vous disant leurs noms, vous rencontreriez peut-être celui que vous cherchez.

— Non, Sire.

— Essayez.

— Ce serait inutile, Sire. Quand il s'agit d'un nom de dames compromises, ma mémoire est un coffre d'airain dont j'ai perdu la clef.

Un nuage passa dans l'esprit et sur le front du roi ; puis, voulant paraître maître de lui-même et secouant la tête :

— Voyons cette affaire de Hollande, dit-il.

— Et d'abord, Sire, à quelle heure Votre Majesté veut-elle recevoir les ambassadeurs ?

— De bon matin.

— Onze heures ?

— C'est trop tard... Neuf heures.

— C'est bien tôt.

— Pour des amis, cela n'a pas d'importance ; on fait tout ce qu'on veut avec des amis ; mais pour des ennemis, alors rien de mieux, s'ils se blessent. Je ne serais pas fâché, je l'avoue, d'en finir avec tous ces oiseaux de marais qui me fatiguent de leurs cris.

— Sire, il sera fait comme Votre Majesté vou-

dra... A neuf heures donc... Je donnerai des ordres en conséquence. Est-ce audience solennelle ?

— Non. Je veux m'expliquer avec eux et ne pas envenimer les choses, comme il arrive toujours en présence de beaucoup de gens ; mais, en même temps, je veux les tirer au clair, pour n'avoir pas à recommencer.

— Votre Majesté désignera les personnes qui assisteront à cette réception.

— J'en ferai la liste... Parlons de ces ambassadeurs : que veulent-ils ?

— Alliés à l'Espagne, ils ne gagnent rien ; alliés avec la France, ils perdent beaucoup.

— Comment cela ?

— Alliés avec l'Espagne, ils se voient bordés et protégés par les possessions de leur allié ; ils n'y peuvent mordre malgré leur envie. D'Anvers à Rotterdam, il n'y a qu'un pas par l'Escaut et la Meuse. S'ils veulent mordre au gâteau espagnol, vous, Sire, le gendre du roi d'Espagne, vous pouvez, en deux jours, aller de chez vous à Bruxelles avec de la cavalerie. Il s'agit donc de se brouiller assez avec vous et de vous faire assez suspecter l'Espagne pour que vous ne vous mêliez pas de ses affaires.

— Il est bien plus simple alors, répondit le roi, de faire avec moi une solide alliance à laquelle je gagnerais quelque chose, tandis qu'ils y gagneraient tout ?

— Non pas ; car, s'ils arrivaient, par hasard, à vous avoir pour limitrophe, Votre Majesté n'est pas un voisin commode ; jeune, ardent, belliqueux, le roi de France peut porter de rudes coups à la Hollande, surtout s'il s'approche d'elle.

— Je comprends parfaitement, monsieur Colbert, et c'est bien expliqué ; mais la conclusion, s'il vous plaît ?

— Jamais la sagesse ne manque aux décisions de Votre Majesté.

— Que me diront ces ambassadeurs ?

— Ils diront à Votre Majesté qu'ils désirent fortement son alliance, et ce sera un mensonge ; ils diront aux Espagnols que les trois puissances doivent s'unir contre la prospérité de l'Angleterre, et ce sera un mensonge ; car l'alliée naturelle de Votre Majesté, aujourd'hui, c'est l'Angleterre qui a des vaisseaux quand vous n'en avez pas ; c'est l'Angleterre, qui peut balancer la puissance des Hollandais dans l'Inde ; c'est l'Angleterre, enfin, pays monarchique, où Votre Majesté a des alliances de consanguinité.

— Bien ; mais que répondriez-vous ?

— Je répondrais, Sire, avec une modération sans égale, que la Hollande n'est pas parfaitement disposée pour le roi de France, que les symptômes de l'esprit public, chez les Hollandais, sont alarmants pour Votre Majesté ; que certaines médailles ont été frappées avec des devises injurieuses.

— Pour moi ? s'écria le jeune roi exalté.

— Oh ! non pas, Sire, non ; injurieuses n'est pas le mot, et je me suis trompé. Je voulais dire flatteuses outre mesure pour les Bataves.

— Oh ! s'il en est ainsi, peu importe l'orgueil des Bataves, dit le roi en soupirant.

— Votre Majesté a mille fois raison. Cependant, ce n'est jamais un mal politique, le roi le sait mieux que moi, d'être injuste pour obtenir une

concession. Votre Majesté, se plaignant avec susceptibilité des Bataves, leur paraîtra bien plus considérable.

— Qu'est-ce que ces médailles ? demanda Louis ; car, si j'en parle, il faut que je sache quoi dire.

— Ma foi ! Sire, je ne sais trop... quelque devise outrecuidante... Voilà tout le sens, les mots ne font rien à la chose.

— Bien, j'articulerai le mot médaille, et ils comprendront s'ils veulent.

— Oh ! ils comprendront. Votre Majesté pourra aussi glisser quelques mots de certains pamphlets qui courent.

— Jamais ! Les pamphlets salissent ceux qui les écrivent, bien plus que ceux contre lesquels on les a écrits. Monsieur Colbert, je vous remercie, vous pouvez vous retirer.

— Sire !

— Adieu ! N'oubliez pas l'heure et soyez là.

— Sire, j'attends la liste de Votre Majesté.

— C'est vrai.

Le roi se mit à rêver ; il ne pensait pas du tout à cette liste. La pendule sonnait onze heures et demie.

On voyait sur le visage du prince le combat terrible de l'orgueil et de l'amour.

La conversation politique avait éteint beaucoup d'irritation chez Louis, et le visage pâle, altéré de La Vallière parlait à son imagination un bien autre langage que les médailles hollandaises ou les pamphlets bataves.

Il demeura dix minutes à se demander s'il fallait ou s'il ne fallait pas retourner chez La Vallière ; mais, Colbert ayant insisté respectueusement pour

avoir la liste, le roi rougit de penser à l'amour quand les affaires commandaient.

Il dicta donc :

— La reine mère... la reine... MADAME... madame de Motteville... mademoiselle de Châtillon... madame de Navailles. Et en hommes : MONSIEUR... M. le Prince... M. de Grammont... M. de Manicamp... M. de Saint-Aignan... et les officiers de service.

— Les ministres ? dit Colbert.

— Cela va sans dire, et les secrétaires.

— Sire, je vais tout préparer : les ordres seront à domicile demain.

— Dites aujourd'hui, répliqua tristement Louis.

Minuit sonnait.

C'était l'heure où se mourait de chagrin, de souffrances, la pauvre La Vallière.

Le service du roi entra pour son coucher. La reine attendait depuis une heure.

Louis passa chez elle avec un soupir ; mais, tout en soupirant, il se félicitait de son courage. Il s'applaudissait d'être ferme en amour comme en politique.

VIII

LES AMBASSADEURS

D'ARTAGNAN, à peu de chose près, avait appris tout ce que nous venons de raconter ; car il avait parmi ses amis tous les gens utiles de la maison, serviteurs officieux, fiers d'être salués par le capitaine des mousquetaires, car le capitaine

était une puissance ; puis, en dehors de l'ambition, fiers d'être comptés pour quelque chose par un homme aussi brave que l'était d'Artagnan.

D'Artagnan se faisait instruire ainsi tous les matins de ce qu'il n'avait pu voir ou savoir la veille, n'étant pas ubiquiste, de sorte que, de ce qu'il avait su par lui-même chaque jour, et de ce qu'il avait appris par les autres, il faisait un faisceau qu'il dénouait au besoin pour y prendre telle arme qu'il jugeait nécessaire.

De cette façon, les deux yeux de d'Artagnan lui rendaient le même office que les cent yeux d'Argus.

Secrets politiques, secrets de ruelles, propos échappés aux courtisans à l'issue de l'antichambre ; ainsi, d'Artagnan savait tout et renfermait tout dans le vaste et impénétrable tombeau de sa mémoire, à côté des secrets royaux si chèrement achetés, gardés si fidèlement.

Il sut donc l'entrevue avec Colbert ; il sut donc le rendez-vous donné aux ambassadeurs pour le matin ; il sut donc qu'il y serait question de médailles ; et, tout en reconstruisant la conversation sur ces quelques mots venus jusqu'à lui, il regagna son poste dans les appartements pour être là au moment où le roi se réveillerait.

Le roi se réveilla de fort bonne heure ; ce qui prouvait que, lui aussi, de son côté, avait assez mal dormi. Vers sept heures, il entr'ouvrit doucement sa porte.

D'Artagnan était à son poste.

Sa Majesté était pâle et paraissait fatiguée ; au reste, sa toilette n'était point achevée.

— Faites appeler M. de Saint-Aignan, dit-il.

De Saint-Aignan s'attendait sans doute à être

appelé ; car lorsqu'on se présenta chez lui, il était tout habillé.

De Saint-Aignan se hâta d'obéir et passa chez le roi.

Un instant après, le roi et de Saint-Aignan passèrent ; le roi marchait le premier.

D'Artagnan était à la fenêtre donnant sur les cours ; il n'eut pas besoin de se déranger pour suivre le roi des yeux. On eût dit qu'il avait d'avance deviné où irait le roi.

Le roi allait chez les filles d'honneur.

Cela n'étonna point d'Artagnan. Il se doutait bien, quoique La Vallière ne lui en eût rien dit, que Sa Majesté avait des torts à réparer.

De Saint-Aignan le suivait comme la veille, un peu moins inquiet, un peu moins agité cependant ; car il espérait qu'à sept heures du matin, il n'y avait encore que lui et le roi d'éveillés parmi les augustes hôtes du château.

D'Artagnan était à sa fenêtre, insouciant et calme. On eût juré qu'il ne voyait rien et qu'il ignorait complètement quels étaient ces deux coureurs d'aventures, qui traversaient les cours enveloppés de leurs manteaux.

Et cependant d'Artagnan, tout en ayant l'air de ne les point regarder, ne les perdait point de vue, et, tout en sifflotant cette vieille marche des mousquetaires qu'il ne se rappelait que dans les grandes occasions, devinait et calculait d'avance toute cette tempête de cris et de colères qui allait s'élever au retour.

En effet, le roi entrant chez La Vallière, et trouvant la chambre vide, et le lit intact, le roi commença de s'effrayer et appela Montalais.

Montalais accourut ; mais son étonnement fut égal à celui du roi.

Tout ce qu'elle put dire à Sa Majesté, c'est qu'il lui avait semblé entendre pleurer La Vallière une partie de la nuit ; mais, sachant que Sa Majesté était revenue, elle n'avait osé s'informer.

— Mais, demanda le roi, où croyez-vous qu'elle soit allée ?

— Sire, répondit Montalais, Louise est une personne fort sentimentale, et souvent je l'ai vue se lever avant le jour et aller au jardin ; peut-être y sera-t-elle ce matin ?

La chose parut probable au roi, qui descendit aussitôt pour se mettre à la recherche de la fugitive.

D'Artagnan le vit paraître pâle et causant vivement avec son compagnon.

Il se dirigea vers les jardins.

De Saint-Aignan le suivait tout essoufflé.

D'Artagnan ne bougeait pas de sa fenêtre, sifflotant toujours, ne paraissant rien voir et voyant tout.

— Allons, allons, murmura-t-il quand le roi eut disparu, la passion de Sa Majesté est plus forte que je ne le croyais ; il fait là, ce me semble, des choses qu'il n'a pas faites pour mademoiselle de Mancini.

Le roi reparut un quart d'heure après ; il avait cherché partout, il était hors d'haleine.

Il va sans dire que le roi n'avait rien trouvé.

De Saint-Aignan le suivait, s'éventant avec son chapeau, et demandant, d'une voix altérée, des renseignements aux premiers serviteurs venus, à tous ceux qu'il rencontrait.

Manicamp se trouva sur sa route. Manicamp

arrivait de Fontainebleau à petites journées ; où les autres avaient mis six heures, il en avait mis, lui, vingt-quatre.

— Avez-vous vu mademoiselle de La Vallière ? lui demanda de Saint-Aignan.

Ce à quoi Manicamp, toujours rêveur et distrait, répondit, croyant qu'on lui parlait de de Guiche :

— Merci, le comte va un peu mieux.

Et il continua sa route jusqu'à l'antichambre, où il trouva d'Artagnan, à qui il demanda des explications sur cet air effaré qu'il avait cru voir au roi.

D'Artagnan lui répondit qu'il s'était trompé ; que le roi, au contraire, était d'une gaieté folle.

Huit heures sonnèrent sur ces entrefaites.

Le roi, d'ordinaire, prenait son déjeuner à ce moment.

Il était arrêté par le code de l'étiquette que le roi aurait toujours faim à huit heures.

Il se fit servir sur une petite table dans sa chambre à coucher et mangea vite.

De Saint-Aignan, dont il ne voulait pas se séparer, lui tint la serviette. Puis il expédia quelques audiences militaires.

Pendant ces audiences, il envoya de Saint-Aignan aux découvertes.

Puis, toujours occupé, toujours anxieux, toujours guettant le retour de Saint-Aignan, qui avait mis son monde en campagne et qui s'y était mis lui-même, le roi atteignit neuf heures.

A neuf heures sonnantes, il passa dans son cabinet.

Les ambassadeurs entraient eux-mêmes au premier coup de ces neuf heures.

Au dernier coup, les reines et MADAME parurent.

Les ambassadeurs étaient trois pour la Hollande, deux pour l'Espagne.

Le roi jeta sur eux un coup d'œil et salua.

En ce moment aussi, de Saint-Aignan entrait.

C'était pour le roi une entrée bien autrement importante que celle des ambassadeurs, en quelque nombre qu'ils fussent et de quelque pays qu'ils vinssent.

Aussi, avant toutes choses, le roi fit-il à de Saint-Aignan un signe interrogatif, auquel celui-ci répondit par une négation décisive.

Le roi faillit perdre tout courage ; mais, comme les reines, les grands et les ambassadeurs avaient les yeux fixés sur lui, il fit un violent effort et invita les derniers à parler.

Alors un des députés espagnols fit un long discours, dans lequel il vantait les avantages de l'alliance espagnole.

Le roi l'interrompit en lui disant :

— Monsieur, j'espère que ce qui est bien pour la France doit être très bien pour l'Espagne.

Ce mot, et surtout la façon péremptoire dont il fut prononcé, fit pâlir l'ambassadeur et rougir les deux reines, qui, Espagnoles l'une et l'autre, se sentirent, par cette réponse, blessées dans leur orgueil de parenté et de nationalité.

L'ambassadeur hollandais prit la parole à son tour, et se plaignit des préventions que le roi témoignait contre le gouvernement de son pays.

Le roi l'interrompit :

— Monsieur, dit-il, il est étrange que vous veniez vous plaindre, lorsque c'est moi qui ai sujet

de me plaindre ; et cependant, vous le voyez, je ne le fais pas.

— Vous plaindre, Sire, demanda le Hollandais, et de quelle offense ?

Le roi sourit avec amertume.

— Me blâmerez-vous, par hasard, monsieur, dit-il, d'avoir des préventions contre un gouvernement qui autorise et protège les insulteurs publics ?

— Sire !...

— Je vous dis, reprit le roi en s'irritant de ses propres chagrins, bien plus que de la question politique, je vous dis que la Hollande est une terre d'asile pour quiconque me hait, et surtout pour quiconque m'injurie.

— Oh ! Sire !...

— Ah ! des preuves, n'est-ce pas ? Eh bien, on en aura facilement, des preuves. D'où naissent ces pamphlets insolents qui me représentent comme un monarque sans gloire et sans autorité ? Vos presses en gémissent. Si j'avais là mes secrétaires, je vous citerais les titres des ouvrages avec les noms d'imprimeurs.

— Sire, répondit l'ambassadeur, un pamphlet ne peut être l'œuvre d'une nation. Est-il équitable qu'un grand roi, tel que l'est Votre Majesté, rende un grand peuple responsable du crime de quelques forcenés qui meurent de faim ?

— Soit, je vous accorde cela, monsieur. Mais, quand la monnaie d'Amsterdam frappe des médailles à ma honte, est-ce aussi le crime de quelques forcenés ?

— Des médailles ? balbutia l'ambassadeur.

— Des médailles, répéta le roi en regardant Colbert.

— Il faudrait, hasarda le Hollandais, que Votre Majesté fût bien sûre...

Le roi regardait toujours Colbert ; mais Colbert avait l'air de ne pas comprendre, et se taisait, malgré les provocations du roi.

Alors d'Artagnan s'approcha, et, tirant de sa poche une pièce de monnaie qu'il mit entre les mains du roi :

— Voilà la médaille que Votre Majesté cherche, dit-il.

Le roi la prit.

Alors il put voir de cet œil qui, depuis qu'il était véritablement le maître, n'avait fait que planer, alors il put voir, disons-nous, une image insolente représentant la Hollande qui, comme Josué, arrêtait le soleil, avec cette légende :

In conspectu meo, stetit sol.

— En ma présence, le soleil s'est arrêté, s'écria le roi furieux. Ah ! vous ne nierez plus, je l'espère.

— Et le soleil, dit d'Artagnan, c'est celui-ci.

Et il montra, sur tous les panneaux du cabinet, le soleil, emblème multiplié et resplendissant, qui étalait partout sa superbe devise :

Nec pluribus impar.

La colère de Louis, alimentée par les élancements de sa douleur particulière, n'avait pas besoin de cet aliment pour tout dévorer. On voyait dans ses yeux l'ardeur d'une vive querelle toute prête à éclater.

Un regard de Colbert enchaîna l'orage.

L'ambassadeur hasarda des excuses.

Il dit que la vanité des peuples ne tirait pas à conséquence ; que la Hollande était fière d'avoir, avec si peu de ressources, soutenu son rang de

grande nation, même contre de grands rois, et que, si un peu de fumée avait enivré ses compatriotes, le roi était prié d'excuser cette ivresse.

Le roi sembla chercher conseil. Il regarda Colbert, qui resta impassible.

Puis d'Artagnan.

D'Artagnan haussa les épaules.

Ce mouvement fut une écluse levée par laquelle se déchaîna la colère du roi, contenue depuis trop longtemps.

Chacun ne sachant pas où cette colère emportait, tous gardaient un morne silence.

Le deuxième ambassadeur en profita pour commencer aussi ses excuses.

Tandis qu'il parlait et que le roi, retombé peu à peu dans sa rêverie personnelle, écoutait cette voix pleine de trouble comme un homme distrait écoute le murmure d'une cascade, d'Artagnan, qui avait à sa gauche de Saint-Aignan, s'approcha de lui, et, d'une voix parfaitement calculée pour qu'elle allât frapper le roi :

— Savez-vous la nouvelle, comte ? dit-il.

— Quelle nouvelle ? fit de Saint-Aignan.

— Mais la nouvelle de La Vallière.

Le roi tressaillit et fit involontairement un pas de côté vers les deux causeurs.

— Qu'est-il donc arrivé à La Vallière ? demanda de Saint-Aignan d'un ton qu'on peut facilement imaginer.

— Eh ! pauvre enfant ! dit d'Artagnan, elle est entrée en religion.

— En religion ? s'écria de Saint-Aignan.

— En religion ? s'écria le roi au milieu du discours de l'ambassadeur.

Puis, sous l'empire de l'étiquette, il se remit, mais écoutant toujours.

— Quelle religion ? demanda de Saint-Aignan.

— Les Carmélites de Chaillot.

— Les Carmélites de Chaillot ! De qui diable savez-vous cela ?

— D'elle-même.

— Vous l'avez vue ?

— C'est moi qui l'ai conduite aux Carmélites.

Le roi ne perdait pas un mot ; il bouillait au dedans et commençait à rugir.

— Mais pourquoi cette fuite ? demanda de Saint-Aignan.

— Parce que la pauvre fille a été hier chassée de la cour, dit d'Artagnan.

Il n'eut pas plutôt lâché ce mot, que le roi fit un geste d'autorité.

— Assez, monsieur, dit-il à l'ambassadeur, assez !

Puis, s'avançant vers le capitaine :

— Qui dit cela, s'écria-t-il, que La Vallière est en religion ?

— M. d'Artagnan, dit le favori.

— Et c'est vrai, ce que vous dites là ? fit le roi se retournant vers le mousquetaire.

— Vrai comme la vérité.

Le roi ferma les poings et pâlit.

— Vous avez encore ajouté quelque chose, monsieur d'Artagnan, dit-il.

— Je ne sais plus, Sire.

— Vous avez ajouté que mademoiselle de La Vallière avait été chassée de la cour.

— Oui, Sire.

— Et c'est encore vrai, cela ?

— Informez-vous, Sire.

— Et par qui ?

— Oh ! fit d'Artagnan en homme qui se récuse.

Le roi bondit, laissant de côté ambassadeurs, ministres, courtisans et politiques.

La reine mère se leva : elle avait tout entendu, ou, ce qu'elle n'avait pas entendu, elle l'avait deviné.

MADAME, défaillante de colère et de peur, essaya de se lever aussi comme la reine mère ; mais elle retomba sur son fauteuil, que, par un mouvement instinctif, elle fit rouler en arrière.

— Messieurs, dit le roi, l'audience est finie ; je ferai savoir ma réponse, ou plutôt ma volonté à l'Espagne et à la Hollande.

Et, d'un geste impérieux, il congédia les ambassadeurs.

— Prenez garde, mon fils, dit la reine mère avec indignation, prenez garde ; vous n'êtes guère maître de vous, ce me semble.

— Ah ! madame, rugit le jeune lion avec un geste effrayant, si je ne suis pas maître de moi, je le serai, je vous en réponds, de ceux qui m'outragent. Venez avec moi, monsieur d'Artagnan, venez.

Et il quitta la salle au milieu de la stupéfaction et de la terreur de tous.

Le roi descendit l'escalier et s'apprêta à traverser la cour.

— Sire, dit d'Artagnan, Votre Majesté se trompe de chemin.

— Non, je vais aux écuries.

— Inutile, Sire ; j'ai des chevaux tout prêts pour Votre Majesté.

Le roi ne répondit à son serviteur que par un

regard ; mais ce regard promettait plus que l'ambition de trois d'Artagnan n'eût osé espérer.

IX

CHAILLOT

QUOIQU'ON ne les eût point appelés, Manicamp et Malicorne avaient suivi le roi et d'Artagnan.

C'étaient deux hommes fort intelligents ; seulement, Malicorne arrivait souvent trop tôt par ambition ; Manicamp arrivait souvent trop tard par paresse.

Cette fois, ils arrivèrent juste.

Cinq chevaux étaient préparés.

Deux furent accaparés par le roi et d'Artagnan ; deux par Manicamp et Malicorne.

Un page des écuries monta le cinquième.

Toute la cavalcade partit au galop.

D'Artagnan avait bien réellement choisi les chevaux lui-même ; de véritables chevaux d'amants en peine ; des chevaux qui ne couraient pas, qui volaient.

Dix minutes après le départ, la cavalcade, sous la forme d'un tourbillon de poussière, arrivait à Chaillot.

Le roi se jeta littéralement à bas de son cheval. Mais, si rapidement qu'il accomplit cette manœuvre, il trouva d'Artagnan à la bride de sa monture.

Le roi fit au mousquetaire un signe de remerciement, et jeta la bride au bras du page.

Puis il s'élança dans le vestibule, et, poussant violemment la porte, il entra dans le parloir.

Manicamp, Malicorne et le page demeurèrent dehors ; d'Artagnan suivit son maître.

En entrant dans le parloir, le premier objet qui frappa le roi fut Louise, non pas à genoux, mais couchée au pied d'un grand crucifix de pierre.

La jeune fille était étendue sur la dalle humide, et à peine visible, dans l'ombre de cette salle, qui ne recevait le jour que par une étroite fenêtre grillée et toute voilée par des plantes grimpantes.

Elle était seule, inanimée, froide comme la pierre sur laquelle reposait son corps.

En l'apercevant ainsi, le roi la crut morte, et poussa un cri terrible qui fit accourir d'Artagnan.

Le roi avait déjà passé un bras autour de son corps. D'Artagnan aida le roi à soulever la pauvre femme, que l'engourdissement de la mort avait déjà saisie.

Le roi la prit alors entièrement dans ses bras, réchauffa de ses baisers ses mains et ses tempes glacées.

D'Artagnan se pendit à la cloche du tour.

Alors accoururent les sœurs carmélites.

Les saintes filles poussèrent des cris de scandale à la vue de ces hommes tenant une femme dans leurs bras.

La supérieure accourut aussi.

Mais, femme plus mondaine que les femmes de la cour, malgré toute son austérité, du premier coup d'œil elle reconnut le roi au respect que lui témoignaient les assistants, comme aussi à l'air de maître avec lequel il bouleversait toute la communauté.

A la vue du roi, elle s'était donc retirée chez elle ; ce qui était un moyen de ne pas compromettre sa dignité.

Mais elle envoya par les religieuses toutes sortes de cordiaux, d'eaux de la reine de Hongrie, de mélisse, etc., etc., ordonnant, en outre, que les portes fussent fermées.

Il était temps : la douleur du roi devenait bruyante et désespérée.

Le roi paraissait décidé à envoyer chercher son médecin, lorsque La Vallière revint à la vie.

En rouvrant les yeux, la première chose qu'elle aperçut fut le roi à ses pieds. Sans doute elle ne le reconnut point, car elle poussa un douloureux soupir.

Louis la couvait d'un regard avide.

Enfin ses yeux errants se fixèrent sur le roi. Elle le reconnut, et fit un effort pour s'arracher de ses bras.

— Eh quoi ! murmura-t-elle, le sacrifice n'est donc pas encore accompli ?

— Oh ! non, non ! s'écria le roi, et il ne s'accomplira pas, c'est moi qui vous le jure.

Elle se releva faible et toute brisée qu'elle était.

— Il le faut cependant, dit-elle ; il le faut, ne m'arrêtez plus.

— Je vous laisserais vous sacrifier, moi ? s'écria Louis. Jamais ! jamais !

— Bon ! murmura d'Artagnan ; il est temps de sortir. Du moment qu'ils commencent à parler, épargnons-leur les oreilles.

D'Artagnan sortit, les deux amants demeurèrent seuls.

— Sire, continua La Vallière, pas un mot de

plus, je vous en supplie. Ne perdez pas le seul avenir que j'espère, c'est-à-dire mon salut ; tout le vôtre, c'est-à-dire votre gloire, pour un caprice.

— Un caprice ? s'écria le roi.

— Oh ! maintenant, dit La Vallière, maintenant, Sire, je vois clair dans votre cœur.

— Vous, Louise ?

— Oh ! oui, moi !

— Expliquez-vous.

— Un entraînement incompréhensible, déraisonnable, peut vous paraître momentanément une excuse suffisante ; mais vous avez des devoirs qui sont incompatibles avec votre amour pour une pauvre fille. Oubliez-moi.

— Moi, vous oublier ?

— C'est déjà fait.

— Plutôt mourir !

— Sire, vous ne pouvez aimer celle que vous avez consenti à tuer cette nuit aussi cruellement que vous l'avez fait.

— Que me dites-vous ? Voyons, expliquez-vous.

— Que m'avez-vous demandé hier au matin, dites, de vous aimer ? Que m'avez-vous promis en échange ? De ne jamais passer minuit sans m'offrir une réconciliation quand vous auriez eu de la colère contre moi.

— Oh ! pardonnez-moi, pardonnez-moi, Louise ! J'étais fou de jalousie.

— Sire, la jalousie est une mauvaise pensée, qui renaît comme l'ivraie quand on l'a coupée. Vous serez encore jaloux, et vous achèverez de me tuer. Ayez la pitié de me laisser mourir.

— Encore un mot comme celui-là, mademoiselle, et vous me verrez expirer à vos pieds.

— Non, non, Sire, je sais mieux ce que je vaux. Croyez-moi, et vous ne vous perdrez pas pour une malheureuse que tout le monde méprise.

— Oh ! nommez-moi donc ceux-là que vous accusez, nommez-les-moi !

— Je n'ai de plaintes à faire contre personne, Sire ; je n'accuse que moi. Adieu, Sire ! Vous vous compromettez en me parlant ainsi.

— Prenez garde, Louise ; en me parlant ainsi, vous me réduisez au désespoir ; prenez garde !

— Oh ! Sire ! Sire ! laissez-moi avec Dieu, je vous en supplie !

— Je vous arracherai à Dieu même !

— Mais, auparavant, s'écria la pauvre enfant, arrachez-moi donc à ces ennemis féroces qui en veulent à ma vie et à mon honneur. Si vous avez assez de force pour aimer, ayez donc assez de pouvoir pour me défendre ; mais non, celle que vous dites aimer, on l'insulte, on la raille, on la chasse.

Et l'inoffensive enfant, forcée par sa douleur d'accuser, se tordait les bras avec des sanglots.

— On vous a chassée ! s'écria le roi. Voilà la seconde fois que j'entends ce mot.

— Ignominieusement, Sire. Vous le voyez bien, je n'ai plus d'autre protecteur que Dieu, d'autre consolation que la prière, d'autre asile que le cloître.

— Vous aurez mon palais, vous aurez ma cour. Oh ! ne craignez plus rien, Louise ; ceux-là ou plutôt celles-là qui vous ont chassée hier trembleront demain devant vous ; que dis-je, demain ? ce matin j'ai déjà grondé, menacé. Je puis laisser échapper la foudre que je retiens encore. Louise ! Louise !

vous serez cruellement vengée. Des larmes de sang payeront vos larmes. Nommez-moi seulement vos ennemis.

— Jamais ! jamais !

— Comment voulez-vous que je frappe alors ?

— Sire, ceux qu'il faudrait frapper feraient reculer votre main.

— Oh ! vous ne me connaissez point ! s'écria Louis exaspéré. Plutôt que de reculer, je brûlerais mon royaume et je maudirais ma famille. Oui, je frapperais jusqu'à ce bras, si ce bras était assez lâche pour ne pas anéantir tout ce qui s'est fait l'ennemi de la plus douce des créatures.

Et, en effet, en disant ces mots, Louis frappa violemment du poing sur la cloison de chêne, qui rendit un lugubre murmure.

La Vallière s'épouvanta. La colère de ce jeune homme tout-puissant avait quelque chose d'imposant et de sinistre, parce que, comme celle de la tempête, elle pouvait être mortelle.

Elle, dont la douleur croyait n'avoir pas d'égale, fut vaincue par cette douleur qui se faisait jour par la menace et par la violence.

— Sire, dit-elle, une dernière fois, éloignez-vous, je vous en supplie ; déjà le calme de cette retraite m'a fortifiée ; je me sens plus calme sous la main de Dieu. Dieu est un protecteur devant qui tombent toutes les petites méchancetés humaines. Sire, encore une fois, laissez-moi avec Dieu.

— Alors, s'écria Louis, dites franchement que vous ne m'avez jamais aimé, dites que mon humilité, dites que mon repentir flattent votre orgueil, mais que vous ne vous affligez pas de ma douleur. Dites que le roi de France n'est plus pour vous un amant

dont la tendresse pouvait faire votre bonheur, mais un despote dont le caprice a brisé dans votre cœur jusqu'à la dernière fibre de la sensibilité. Ne dites pas que vous cherchez Dieu, dites que vous fuyez le roi. Non, Dieu n'est pas complice des résolutions inflexibles ; Dieu admet la pénitence et le remords ; il pardonne, il veut qu'on aime.

Louise se tordait de souffrance en entendant ces paroles, qui faisaient couler la flamme jusqu'au plus profond de ses veines.

— Mais vous n'avez donc pas entendu ? dit-elle.

— Quoi ?

— Vous n'avez donc pas entendu que je suis chassée, méprisée, méprisable ?

— Je vous ferai la plus respectée, la plus adorée, la plus enviée de ma cour.

— Prouvez-moi que vous n'avez pas cessé de m'aimer.

— Comment cela ?

— Fuyez-moi.

— Je vous le prouverai en ne vous quittant plus.

— Mais croyez-vous donc que je souffrirai cela, Sire ? Croyez-vous que je vous laisserai déclarer la guerre à toute votre famille ? Croyez-vous que je vous laisserai repousser pour moi mère, femme et sœur ?

— Ah ! vous les avez donc nommées, enfin ; ce sont donc elles qui ont fait le mal ? Par le Dieu tout-puissant ! je les punirai !

— Et moi, voilà pourquoi l'avenir m'effraye, voilà pourquoi je refuse tout, voilà pourquoi je ne veux pas que vous me vengiez. Assez de larmes, mon Dieu ! assez de douleurs, assez de plaintes

comme cela. Oh ! jamais je ne coûterai plaintes, douleurs, ni larmes à qui que ce soit. J'ai trop gémi, j'ai trop pleuré, j'ai trop souffert !

— Et mes larmes à moi, mes douleurs à moi, mes plaintes à moi, les comptez-vous donc pour rien ?

— Ne me parlez pas ainsi, Sire, au nom du ciel ! Au nom du ciel ! ne me parlez pas ainsi. J'ai besoin de tout mon courage pour accomplir le sacrifice.

— Louise, Louise, je t'en supplie ! Commande, ordonne, venge-toi ou pardonne ; mais ne m'abandonne pas !

— Hélas ! il faut que nous nous séparions, Sire.

— Mais tu ne m'aimes donc point ?

— Oh ! Dieu le sait !

— Mensonge ! mensonge !

— Oh ! si je ne vous aimais pas, Sire, mais je vous laisserais faire, je me laisserais venger ; j'accepterais en échange de l'insulte que l'on m'a faite, ce doux triomphe de l'orgueil que vous me proposez ! Tandis que, vous le voyez bien, je ne veux pas même de la douce compensation de votre amour, de votre amour qui est ma vie, cependant, puisque j'ai voulu mourir, croyant que vous ne m'aimiez plus.

— Eh bien, oui, oui, je le sais maintenant, je le reconnais à cette heure ; vous êtes la plus sainte, la plus vénérable des femmes. Nulle n'est digne, comme vous, non seulement de mon amour et de mon respect, mais encore de l'amour et du respect de tous ; aussi, nulle ne sera aimée comme vous, Louise ! nulle n'aura sur moi l'empire que vous avez. Oui, je vous le jure, je briserais en ce

moment le monde comme du verre, si le monde me gênait. Vous m'ordonnez de me calmer, de pardonner ? Soit, je me calmerai. Vous voulez régner par la douceur et par la clémence ? Je serai clément et doux. Dictez-moi seulement ma conduite, j'obéirai.

— Ah ! mon Dieu ! que suis-je, moi, pauvre fille pour dicter une syllabe à un roi tel que vous ?

— Vous êtes ma vie et mon âme ! N'est-ce pas l'âme qui régit le corps ?

— Oh ! vous m'aimez donc, mon cher Sire ?

— A deux genoux, les mains jointes, de toutes les forces que Dieu a mises en moi. Je vous aime assez pour vous donner ma vie en souriant si vous dites un mot !

— Vous m'aimez ?

— Oh ! oui.

— Alors, je n'ai plus rien à désirer au monde... Votre main, Sire, et disons-nous adieu ! J'ai eu dans cette vie tout le bonheur qui m'était échu.

— Oh ! non, ne dis pas que ta vie commence ! Ton bonheur, ce n'est pas hier, c'est aujourd'hui, c'est demain, c'est toujours ! A toi l'avenir ! à toi tout ce qui est à moi ! Plus de ces idées de séparation, plus de ces désespoirs sombres : l'amour est notre Dieu, c'est le besoin de nos âmes. Tu vivras pour moi, comme je vivrai pour toi.

Et, se prosternant devant elle, il baisa ses genoux avec des transports inexprimables de joie et de reconnaissance.

— Oh ! Sire ! Sire ! tout cela est un rêve.

— Pourquoi un rêve ?

— Parce que je ne puis revenir à la cour. Exilée, comment vous revoir ? Ne vaut-il pas

mieux prendre le cloître pour y enterrer, dans le baume de votre amour, les derniers élans de votre cœur et votre dernier aveu ?

— Exilée, vous ? s'écria Louis XIV. Et qui donc exile quand je rappelle ?

— Oh ! Sire, quelque chose qui règne au-dessus des rois : le monde et l'opinion. Réfléchissez-y, vous ne pouvez aimer une femme chassée ; celle que votre mère a tachée d'un soupçon, celle que votre sœur a flétrie d'un châtiment, celle-là est indigne de vous.

— Indigne, celle qui m'appartient ?

— Oui, c'est justement cela, Sire ; du moment qu'elle vous appartient, votre maîtresse est indigne.

— Ah ! vous avez raison, Louise, et toutes les délicatesses sont en vous. Eh bien, vous ne serez pas exilée.

— Oh ! vous n'avez pas entendu MADAME, on le voit bien.

— J'en appellerai à ma mère.

— Oh ! vous n'avez pas vu votre mère !

— Elle aussi ? Pauvre Louise ! Tout le monde était donc contre vous ?

— Oui, oui, pauvre Louise, qui pliait déjà sous l'orage lorsque vous êtes venu, lorsque vous avez achevé de la briser.

— Oh ! pardon.

— Donc, vous ne fléchirez ni l'une ni l'autre ; croyez-moi, le mal est sans remède, car je ne vous permettrai jamais ni la violence ni l'autorité.

— Eh bien, Louise, pour vous prouver combien je vous aime, je veux faire une chose : j'irai trouver MADAME.

— Vous ?

— Je lui ferai révoquer la sentence ; je la forcerai.

— Forcer ? Oh ! non, non !

— C'est vrai : je la fléchirai.

Louise secoua la tête.

— Je prierai, s'il le faut, dit Louis. Croirez-vous à mon amour après cela ?

Louise releva la tête.

— Oh ! jamais pour moi, jamais ne vous humiliez ; laissez-moi bien plutôt mourir.

Louis réfléchit, ses traits prirent une teinte sombre.

— J'aimerai autant que vous avez aimé, dit-il ; je souffrirai autant que vous avez souffert ; ce sera mon expiation à vos yeux. Allons, mademoiselle, laissons là ces mesquines considérations ; soyons grands comme notre douleur, soyons forts comme notre amour !

Et, en disant ces paroles, il la prit dans ses bras et lui fit une ceinture de ses deux mains.

— Mon seul bien ! ma vie ! suivez-moi, dit-il.

Elle fit un dernier effort dans lequel elle concentra non plus toute sa volonté, sa volonté était déjà vaincue, mais toutes ses forces.

— Non ! répliqua-t-elle faiblement, non, non ! je mourrais de honte !

— Non ! vous rentrerez en reine. Nul ne sait votre sortie... D'Artagnan seul...

— Il m'a donc trahie, lui aussi ?

— Comment cela ?

— Il avait juré...

— J'avais juré de ne rien dire au roi, dit d'Artagnan passant sa tête fine à travers la porte

entr'ouverte, j'ai tenu ma parole. J'ai parlé à M. de Saint-Aignan ; ce n'est point ma faute si le roi a entendu, n'est-ce pas, Sire ?

— C'est vrai, pardonnez-lui, dit le roi.

La Vallière sourit et tendit au mousquetaire sa main frêle et blanche.

— Monsieur d'Artagnan, dit le roi ravi, faites donc chercher un carrosse pour mademoiselle.

— Sire, répondit le capitaine, le carrosse attend.

— Oh ! j'ai là le modèle des serviteurs ! s'écria le roi.

— Tu as mis le temps à t'en apercevoir, murmura d'Artagnan, flatté toutefois de la louange.

La Vallière était vaincue : après quelques hésitations, elle se laissa entraîner, défaillante, par son royal amant.

Mais, à la porte du parloir, au moment de le quitter, elle s'arracha des bras du roi et revint au crucifix de pierre qu'elle baisa en disant :

— Mon Dieu ! vous m'aviez attiré ; mon Dieu ! vous m'avez repoussée ; mais votre grâce est infinie. Seulement, quand je reviendrai, oubliez que je m'en suis éloignée ; car, lorsque je reviendrai à vous, ce sera pour ne plus vous quitter.

Le roi laissa échapper un sanglot.

D'Artagnan essuya une larme.

Louis entraîna la jeune femme, la souleva jusque dans le carrosse et mit d'Artagnan auprès d'elle.

Et lui-même, montant à cheval, piqua vers le Palais-Royal, où, dès son arrivée, il fit prévenir MADAME qu'elle eût à lui accorder un moment d'audience.

X

CHEZ MADAME

A LA façon dont le roi avait quitté les ambassadeurs, les moins clairvoyants avaient deviné une guerre.

Les ambassadeurs eux-mêmes, peu instruits de la chronique intime, avaient interprété contre eux ce mot célèbre : « Si je ne suis pas maître de moi, je le serai de ceux qui m'outragent. »

Heureusement pour les destinées de la France et de la Hollande, Colbert les avait suivis pour leur donner quelques explications ; mais les reines et MADAME, fort intelligentes de tout ce qui se faisait dans leurs maisons, ayant entendu ce mot plein de menaces, s'en étaient allées avec beaucoup de crainte et de dépit.

MADAME, surtout, sentait que la colère royale tomberait sur elle, et, comme elle était brave, haute à l'excès, au lieu de chercher appui chez la reine mère, elle s'était retirée chez elle, sinon sans inquiétude, du moins sans intention d'éviter le combat. De temps en temps, Anne d'Autriche envoyait des messagers pour s'informer si le roi était revenu.

Le silence que gardait le château sur cette affaire et la disparition de Louise, étaient le présage d'une quantité de malheurs pour qui savait l'humeur fière et irritable du roi.

Mais MADAME, tenant ferme contre tous ces bruits, se renferma dans son appartement, appela Montalais près d'elle, et, de sa voix la moins

émue, fit causer cette fille sur l'événement. Au moment où l'éloquente Montalais concluait avec toutes sortes de précautions oratoires et recommandait à MADAME la tolérance sous bénéfice de réciprocité, M. Malicorne parut chez MADAME pour demander une audience à cette princesse.

Le digne ami de Montalais portait sur son visage tous les signes de l'émotion la plus vive. Il était impossible de s'y méprendre : l'entrevue demandée par le roi devait être un des chapitres les plus intéressants de cette histoire du cœur des rois et des hommes.

MADAME fut troublée par cette arrivée de son beau-frère ; elle ne l'attendait pas si tôt ; elle ne s'attendait pas, surtout, à une démarche directe de Louis.

Or, les femmes, qui font si bien la guerre indirectement, sont toujours moins habiles et moins fortes quand il s'agit d'accepter une bataille en face.

MADAME, avons-nous dit, n'était pas de ceux qui reculent, elle avait le défaut ou la qualité contraire.

Elle exagérait la vaillance ; aussi cette dépêche du roi, apportée par Malicorne, lui fit-elle l'effet de la trompette qui sonne les hostilités. Elle releva fièrement le gant.

Cinq minutes après, le roi montait l'escalier.

Il était rouge d'avoir couru à cheval. Ses habits poudreux et en désordre contrastaient avec la toilette si fraîche et si ajustée de MADAME, qui, elle, pâlissait sous son rouge.

Louis ne fit pas de préambule ; il s'assit. Montalais disparut.

MADAME s'assit en face du roi.

— Ma sœur, dit Louis, vous savez que mademoiselle de La Vallière s'est enfuie de chez elle ce matin, et qu'elle a été porter sa douleur, son désespoir dans un cloître ?

En prononçant ces mots, la voix du roi était singulièrement émue.

— C'est Votre Majesté qui me l'apprend, répliqua MADAME.

— J'aurais cru que vous l'aviez appris ce matin, lors de la réception des ambassadeurs, dit le roi.

— A votre émotion, oui, Sire, j'ai deviné qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire, mais sans préciser.

Le roi, qui était franc et allait au but :

— Ma sœur, dit-il, pourquoi avez-vous renvoyé mademoiselle de La Vallière ?

— Parce que son service me déplaisait, répliqua sèchement MADAME.

Le roi devint pourpre, et ses yeux amassèrent un feu que tout le courage de MADAME eut peine à soutenir.

Il se contint pourtant et ajouta :

— Il faut une raison bien forte, ma sœur, à une femme bonne comme vous, pour expulser et déshonorer non seulement une jeune fille, mais toute la famille de cette fille. Vous savez que la ville a les yeux ouverts sur la conduite des femmes de la cour. Renvoyer une fille d'honneur, c'est lui attribuer un crime, une faute tout au moins. Quel est donc le crime, quelle est donc la faute de mademoiselle de La Vallière ?

— Puisque vous vous faites le protecteur de mademoiselle de La Vallière, répliqua froidement

MADAME, je vais vous donner des explications que j'aurais le droit de ne donner à personne.

— Pas même au roi ? s'écria Louis en se couvrant par un geste de colère.

— Vous m'avez appelé votre sœur, dit MADAME, et je suis chez moi.

— N'importe ! fit le jeune monarque honteux d'avoir été emporté, vous ne pouvez dire, madame, et nul ne peut dire dans ce royaume qu'il a le droit de ne pas s'expliquer devant moi.

— Puisque vous le prenez ainsi, dit MADAME avec une sombre colère, il me reste à m'incliner devant Votre Majesté et à me taire.

— Non, n'équivoquons point.

— La protection dont vous couvrez mademoiselle de La Vallière m'impose le respect.

— N'équivoquons point, vous dis-je ; vous savez bien que, chef de la noblesse de France, je dois compte à tous de l'honneur des familles. Vous chassez mademoiselle de La Vallière ou toute autre...

Mouvement d'épaules de MADAME.

— Ou toute autre, je le répète, continua le roi, et, comme vous déshonorez cette personne en agissant ainsi, je vous demande une explication, afin de confirmer ou de combattre cette sentence.

— Combattre ma sentence ? s'écria MADAME avec hauteur. Quoi ! quand j'ai chassé de chez moi une de mes suivantes, vous m'ordonneriez de la reprendre ?

Le roi se tut.

— Ce ne serait plus de l'excès de pouvoir, Sire ; ce serait de l'inconvenance.

— Madame !

— Oh ! je me révolterais, en qualité de femme, contre un abus hors de toute dignité ; je ne serais plus une princesse de votre sang, une fille de roi ; je serais la dernière des créatures, je serais plus humble que la servante renvoyée.

Le roi bondit de fureur.

— Ce n'est pas un cœur, s'écria-t-il, qui bat dans votre poitrine ; si vous en agissez ainsi avec moi, laissez-moi agir avec la même rigueur.

Quelquefois une balle égarée porte dans une bataille. Ce mot, que le roi ne disait pas avec intention, frappa MADAME et l'ébranla un moment : elle pouvait, un jour ou l'autre, craindre des représailles.

— Enfin, dit-elle, Sire, expliquez-vous.

— Je vous demande, madame, ce qu'a fait contre vous mademoiselle de La Vallière ?

— Elle est le plus artificieux entremetteur d'intrigues que je connaisse ; elle a fait battre deux amis, elle a fait parler d'elle en termes si honteux, que toute la cour fronce le sourcil au seul bruit de son nom.

— Elle ? elle ? dit le roi.

— Sous cette enveloppe si douce et si hypocrite, continua MADAME, elle cache un esprit plein de ruse et de noirceur.

— Elle ?

— Vous pouvez vous y tromper, Sire ; mais, moi, je la connais : elle est capable d'exciter à la guerre les meilleurs parents et les plus intimes amis. Voyez déjà ce qu'elle sème de discorde entre nous.

— Je vous proteste... dit le roi.

— Sire, examinez bien ceci : nous vivions en

bonne intelligence, et, par ses rapports, ses plaintes artificieuses, elle a indisposé Votre Majesté contre moi.

— Je jure, dit le roi, que jamais une parole amère n'est sortie de ses lèvres ; je jure que, même dans mes emportements, elle ne m'a laissé menacer personne ; je jure que vous n'avez pas d'amie plus dévouée, plus respectueuse.

— D'amie ? dit MADAME avec une expression de dédain suprême.

— Prenez garde, madame, dit le roi, vous oubliez que vous m'avez compris, et que, dès ce moment, tout s'égalise. Mademoiselle de La Vallière sera ce que je voudrai qu'elle soit, et demain, si je l'entends ainsi, elle sera prête à s'asseoir sur un trône.

— Elle n'y sera pas née, du moins, et vous ne pourrez faire que pour l'avenir, mais rien pour le passé.

— Madame, j'ai été pour vous plein de complaisance et de civilité ; ne me faites pas souvenir que je suis le maître.

— Sire, vous me l'avez déjà répété deux fois. J'ai eu l'honneur de vous dire que je m'inclinais.

— Alors, voulez-vous m'accorder que mademoiselle de La Vallière rentre chez vous ?

— A quoi bon, Sire, puisque vous avez un trône à lui donner ? Je suis trop peu pour protéger une telle puissance.

— Trêve de cet esprit méchant et dédaigneux. Accordez-moi sa grâce.

— Jamais !

— Vous me poussez à la guerre dans ma famille ?

— J'ai ma famille aussi, où je me réfugierai.

— Est-ce une menace, et vous oublierez-vous à ce point ? Croyez-vous que, si vous poussiez jusque-là l'offense, vos parents vous soutiendraient?

— J'espère, Sire, que vous ne me forcerez à rien qui soit indigne de mon rang.

— J'espérais que vous vous souviendriez de notre amitié, que vous me traiteriez en frère.

MADAME s'arrêta un moment.

— Ce n'est pas vous méconnaître pour mon frère, dit-elle, que de refuser une injustice à Votre Majesté.

— Une injustice ?

— Oh ! Sire, si j'apprenais à tout le monde la conduite de La Vallière, si les reines savaient...

— Allons, allons, Henriette, laissez parler votre cœur ; souvenez-vous que vous m'avez aimé, souvenez-vous que le cœur des humains doit être aussi miséricordieux que le cœur du souverain Maître. N'ayez point d'inflexibilité pour les autres ; pardonnez à La Vallière.

— Je ne puis ; elle m'a offensée.

— Mais, moi, moi ?

— Sire, pour vous je ferai tout au monde, excepté cela.

— Alors, vous me conseillez le désespoir... Vous me rejetez dans cette dernière ressource des gens faibles ; alors vous me conseillez la colère et l'éclat ?

— Sire, je vous conseille la raison.

— La raison ?... Ma sœur, je n'ai plus de raison.

— Sire, par grâce !

— Ma sœur ! par pitié, c'est la première fois que je supplie ; ma sœur, je n'ai plus d'espoir qu'en vous.

— Oh ! Sire, vous pleurez ?

— De rage, oui, d'humiliation. Avoir été obligé de m'abaisser aux prières, moi ! le roi ! Toute ma vie, je détesterai ce moment. Ma sœur, vous m'avez fait endurer en une seconde plus de maux que je n'en avais prévu dans les plus dures extrémités de cette vie.

Et le roi, se levant, donna un libre essor à ses larmes, qui, effectivement, étaient des pleurs de colère et de honte.

MADAME fut, non pas touchée, car les femmes les meilleures n'ont pas de pitié dans l'orgueil, mais elle eut peur que ces larmes n'entraînassent avec elles tout ce qu'il y avait d'humain dans le cœur du roi.

— Ordonnez, Sire, dit-elle ; et, puisque vous préférez mon humiliation à la vôtre, bien que la mienne soit publique et que la vôtre n'ait que moi pour témoin, parlez, j'obéirai au roi.

— Non, non, Henriette ! s'écria Louis transporté de reconnaissance, vous aurez cédé au frère !

— Je n'ai plus de frère, puisque j'obéis.

— Voulez-vous tout mon royaume pour remerciement ?

— Comme vous aimez, dit-elle, quand vous aimez !

Il ne répondit pas. Il avait pris la main de MADAME et la couvrait de baisers.

— Ainsi, dit-il, vous recevrez cette pauvre fille, vous lui pardonnerez, vous reconnaîtrez la douceur, la droiture de son cœur ?

— Je la maintiendrai dans ma maison.

— Non, vous lui rendrez votre amitié, ma chère sœur.

— Je ne l'ai jamais aimée.

— Eh bien, pour l'amour de moi, vous la traiterez bien, n'est-ce pas, Henriette ?

— Soit ! je la traiterai comme une fille à vous !

Le roi se releva. Par ce mot échappé si funestement, MADAME avait détruit tout le mérite de son sacrifice. Le roi ne lui devait plus rien.

Ulcéré, mortellement atteint, il répliqua :

— Merci, madame, je me souviendrai éternellement du service que vous m'avez rendu.

Et saluant avec une affectation de cérémonie, il prit congé.

En passant devant une glace, il vit ses yeux rouges et frappa du pied avec colère.

Mais il était trop tard : Malicorne et d'Artagnan, placés à la porte, avaient vu ses yeux.

— Le roi a pleuré, pensa Malicorne.

D'Artagnan s'approcha respectueusement du roi.

— Sire, dit-il tout bas, il vous faut prendre le petit degré pour rentrer chez vous.

— Pourquoi ?

— Parce que la poussière du chemin a laissé des traces sur votre visage, dit d'Artagnan. Allez, Sire, allez. Mordious ! pensa-t-il, quand le roi eut cédé comme un enfant, gare à ceux qui feront pleurer celle qui fait pleurer le roi.

XI

LE MOUCHOIR DE MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE

MADAME n'était pas méchante : elle n'était qu'emportée.

Le roi n'était pas imprudent : il n'était qu'amoureux.

A peine tous deux eurent-ils fait cette sorte de pacte, qui aboutissait au rappel de La Vallière, que l'un et l'autre cherchèrent à gagner sur le marché.

Le roi voulut voir La Vallière à chaque instant du jour.

MADAME, qui sentait le dépit du roi depuis la scène des supplications, ne voulait pas abandonner La Vallière sans combattre.

Elle semait donc les difficultés sous les pas du roi.

En effet, le roi, pour obtenir la présence de sa maîtresse, devait être forcé de faire la cour à sa belle-sœur.

De ce plan dérivait toute la politique de MADAME.

Comme elle avait choisi quelqu'un pour la seconder, et que ce quelqu'un était Montalais, le roi se trouva cerné chaque fois qu'il venait chez MADAME. On l'entourait, et on ne le quittait pas. MADAME déployait dans ses entretiens une grâce et un esprit qui éclipsaient tout.

Montalais lui succédait. Elle ne tarda pas à devenir insupportable au roi.

C'est ce qu'elle attendait.

Alors elle lança Malicorne ; celui-ci trouva le moyen de dire au roi qu'il y avait une jeune personne bien malheureuse à la cour.

Le roi demanda qui était cette personne.

Malicorne répondit que c'était mademoiselle de Montalais.

Alors le roi déclara que c'était bien fait qu'une personne fût malheureuse quand elle rendait la pareille aux autres.

Malicorne s'expliqua, mademoiselle de Montalais avait donné ses ordres.

Le roi ouvrit les yeux ; il remarqua que MADAME, sitôt que Sa Majesté paraissait, paraissait aussi ; qu'elle était dans les corridors jusqu'après le départ du roi ; qu'elle le reconduisait de peur qu'il ne parlât dans les antichambres à quelqu'une des filles.

Un soir, elle alla plus loin.

Le roi était assis au milieu des dames, et il tenait dans sa main, sous sa manchette, un billet qu'il voulait glisser dans les mains de La Vallière.

MADAME devina cette intention et ce billet. Il était bien difficile d'empêcher le roi d'aller où bon lui semblait.

Cependant il fallait l'empêcher d'aller à La Vallière, de lui dire bonjour, et de laisser tomber le billet sur ses genoux, derrière son éventail ou dans son mouchoir.

Le roi, qui observait aussi, se douta qu'on lui tendait un piège.

Il se leva et transporta son fauteuil sans affectation près de mademoiselle de Châtillon, avec laquelle il badina.

On faisait des bouts rimés ; de mademoiselle de Châtillon, il alla vers Montalais, puis vers mademoiselle de Tonnay-Charente.

Alors, par cette manœuvre habile, il se trouva assis devant La Vallière, qu'il masquait entièrement.

MADAME feignait une grande occupation ; elle rectifiait un dessin de fleurs sur un canevas de tapisserie.

Le roi montra le bout du billet blanc à La

Vallière, et celle-ci allongea son mouchoir, avec un regard qui voulait dire : « Mettez le billet dedans. »

Puis, comme le roi avait posé son mouchoir à lui sur son fauteuil, il fut assez adroit pour le jeter par terre.

De sorte que La Vallière glissa son mouchoir à elle sur le fauteuil.

Le roi le prit sans rien faire paraître, il y mit le billet et replaça le mouchoir sur le fauteuil.

Restait à La Vallière le temps juste d'allonger la main pour prendre le mouchoir avec son précieux dépôt.

Mais MADAME avait tout vu.

Elle dit à Châtillon :

— Châtillon, ramassez donc le mouchoir du roi, s'il vous plaît, sur le tapis.

Et la jeune fille ayant obéi précipitamment : le roi s'étant dérangé, La Vallière s'étant troublée, on vit l'autre mouchoir sur le fauteuil.

— Ah ! pardon ! Votre Majesté a deux mouchoirs, dit-elle.

Et force fut au roi de renfermer dans sa poche le mouchoir de La Vallière avec le sien. Il y gagnait ce souvenir de l'amante, mais l'amante y perdait un quatrain qui avait coûté dix heures au roi, qui valait peut-être à lui seul un long poème.

D'où la colère du roi et le désespoir de La Vallière.

Ce serait chose impossible à décrire.

Mais alors il se passa un événement incroyable.

Quand le roi partit pour retourner chez lui, Malicorne, prévenu on ne sait comment, se trouvait dans l'antichambre.

Les antichambres du Palais-Royal sont ob-

scures naturellement, et, le soir, on y mettait peu de cérémonie chez MADAME ; elles étaient mal éclairées.

Le roi aimait ce petit jour. Règle générale, l'amour, dont l'esprit et le cœur flamboient constamment, n'aime pas la lumière autre part que dans l'esprit et dans le cœur.

Donc, l'antichambre était obscure ; un seul page portait le flambeau devant Sa Majesté.

Le roi marchait d'un pas lent et dévorait sa colère.

Malicorne passa très près du roi, le heurta presque, et lui demanda pardon avec une humilité parfaite ; mais le roi, de fort mauvaise humeur, traita fort mal Malicorne, qui s'esquiva sans bruit.

Louis se coucha, ayant eu, ce soir-là, quelque petite querelle avec la reine, et le lendemain, au moment où il passait dans son cabinet, le désir lui vint de baiser le mouchoir de La Vallière.

Il appela son valet de chambre.

— Apportez-moi, dit-il, l'habit que je portais hier ; mais ayez bien soin de ne toucher à rien de ce qu'il pourrait contenir.

L'ordre fut exécuté, le roi fouilla lui-même dans la poche de son habit.

Il n'y trouva qu'un seul mouchoir, le sien ; celui de La Vallière avait disparu.

Comme il se perdait en conjectures et en soupçons, une lettre de La Vallière lui fut apportée. Elle était conçue en ces termes :

« Qu'il est aimable à vous, mon cher seigneur, de m'avoir envoyé ces beaux vers ! que votre amour est ingénieux et persévérant ! Comment ne seriez-vous pas aimé ? »

— Qu'est-ce que cela signifie, pensa le roi, il y a méprise. Cherchez bien, dit-il au valet de chambre, un mouchoir qui devait être dans ma poche, et si vous ne le trouvez pas, et si vous y avez touché...

Il se ravisa. Faire une affaire d'État de la perte de ce mouchoir, c'était ouvrir toute une chronique, il ajouta :

— J'avais dans ce mouchoir une note importante qui s'était glissée dans les plis.

— Mais, Sire, dit le valet de chambre, Votre Majesté n'avait qu'un mouchoir, et le voici.

— C'est vrai, répliqua le roi en grinçant des dents, c'est vrai. Oh ! pauvreté, que je t'envie ! Heureux celui qui prend lui-même et ôte de sa poche les mouchoirs et les billets.

Il relut la lettre de La Vallière en cherchant par quel hasard le quatrain pouvait être arrivé à son adresse. Il y avait un post-scriptum à cette lettre :

« Je vous renvoie par votre messager cette réponse si peu digne de l'envoi. »

— A la bonne heure ! Je vais savoir quelque chose, dit-il avec joie. Qui est là, dit-il, et qui m'apporte ce billet ?

— M. Malicorne, répliqua timidement le valet de chambre.

— Qu'il entre.

Malicorne entra.

— Vous venez de chez mademoiselle de La Vallière ? dit le roi avec un soupir.

— Oui, Sire.

— Et vous avez porté à mademoiselle de La Vallière quelque chose de ma part ?

— Moi, Sire ?

— Oui, vous.

— Non pas, Sire, non pas.

— Mademoiselle de La Vallière le dit formellement.

— Oh ! Sire, mademoiselle de La Vallière se trompe.

Le roi fronça le sourcil.

— Quel est ce jeu ? dit-il. Expliquez-vous ; pourquoi mademoiselle de La Vallière vous appelle-t-elle mon messager ?... Qu'avez-vous porté à cette dame ? Parlez vite, monsieur.

— Sire, j'ai porté à mademoiselle de La Vallière un mouchoir, et voilà tout.

— Un mouchoir... Quel mouchoir ?

— Sire, au moment où j'eus la douleur, hier, de me heurter contre la personne de Votre Majesté, malheur que je déplorerai toute ma vie, surtout après le mécontentement que vous me témoignâtes ; à ce moment, Sire, je demeurai immobile de désespoir, Votre Majesté était trop loin pour entendre mes excuses, et je vis par terre quelque chose de blanc.

— Ah ! fit le roi.

— Je me baissai, c'était un mouchoir. J'eus un instant l'idée qu'en heurtant Votre Majesté, j'avais aidé à ce que ce mouchoir sortît de sa poche ; mais, en le palpant respectueusement, je sentis un chiffre que je regardai, c'était le chiffre de mademoiselle de La Vallière ; je présumai qu'en arrivant cette demoiselle avait laissé tomber son mouchoir, je me hâtai de le lui rendre à la sortie, et voilà tout ce que j'ai remis à mademoiselle de La Vallière ; je supplie Votre Majesté de le croire.

Malicorne était si naïf, si désolé, si humble, que le roi prit un excessif plaisir à l'entendre.

Il lui sut gré de ce hasard comme du plus grand service rendu.

— Voilà déjà deux heureuses rencontres que j'ai avec vous, monsieur, dit-il ; vous pouvez compter sur mon amitié.

Le fait est que, purement et simplement, Malicorne avait volé le mouchoir dans la poche du roi aussi galamment que l'eût pu faire un des tire-laine de la bonne ville de Paris.

MADAME ignora toujours cette histoire. Mais Montalais la fit soupçonner à La Vallière, et La Vallière la conta plus tard au roi, qui en rit excessivement et proclama Malicorne un grand politique.

Louis XIV avait raison, et l'on sait qu'il se connaissait en hommes.

XII

OÙ IL EST TRAITÉ DES JARDINIERS, DES ÉCHELLES ET DES FILLES D'HONNEUR

MALHEUREUSEMENT, les miracles ne pouvaient toujours durer, tandis que la mauvaise humeur de MADAME durait toujours.

Au bout de huit jours, le roi en était venu à ne plus pouvoir regarder La Vallière sans qu'un regard de soupçon croisât le sien.

Lorsqu'une partie de promenade était proposée, pour éviter que la scène de la pluie ou du chêne

royal ne se renouvelât, MADAME avait des indispositions toutes prêtes : grâce à ces indispositions, elle ne sortait pas, et ses filles d'honneur restaient à la maison.

De visite nocturne, pas la moindre ; il n'y avait pas moyen.

C'est que, sous ce rapport, dès les premiers jours, le roi avait éprouvé un douloureux échec.

Comme à Fontainebleau, il avait pris de Saint-Aignan avec lui et avait voulu se rendre chez La Vallière. Mais il n'avait trouvé que mademoiselle de Tonnay-Charente, qui s'était mise à crier au feu et au voleur ; de telle sorte qu'une légion de femmes de chambre, de surveillantes et de pages étaient accourues, et que de Saint-Aignan, resté seul pour sauver l'honneur de son maître enfui, avait encouru, de la part de la reine mère et de MADAME, une mercuriale sévère.

En outre, le lendemain, il avait reçu deux cartels de la famille de Mortemart.

Il avait fallu que le roi intervînt.

Cette méprise était venue de ce que MADAME avait subitement ordonné un changement de logis à ses filles, et que La Vallière et Montalais avaient été appelées à coucher dans le cabinet même de leur maîtresse.

Rien n'était donc plus possible, pas même les lettres : écrire sous les yeux d'un argus aussi féroce, d'une douceur aussi inégale que celle de MADAME, c'était s'exposer aux plus grands dangers.

On peut juger dans quel état d'irritation continue et de colère croissante toutes ces piqûres d'aiguille mettaient le lion.

Le roi se décomposait le sang à chercher des

moyens, et, comme il ne s'ouvrait ni à Malicorne ni à d'Artagnan, les moyens ne se trouvaient pas.

Malicorne eut bien çà et là quelques éclairs héroïques pour encourager le roi à une entière confidence.

Mais, soit honte, soit défiance, le roi commençait d'abord à mordre, puis bientôt abandonnait l'hameçon.

Ainsi, par exemple, un soir que le roi traversait le jardin et regardait tristement les fenêtres de MADAME, Malicorne heurta une échelle sous une bordure de buis, et dit à Manicamp, qui marchait avec lui derrière le roi, et qui n'avait rien heurté ni rien vu :

— Est-ce que vous n'avez pas vu que je viens de heurter une échelle et que j'ai manqué de tomber ?

— Non, dit Manicamp, distrait comme d'habitude ; mais vous n'êtes pas tombé, à ce qu'il paraît ?

— N'importe ! il n'en est pas moins dangereux de laisser ainsi traîner les échelles.

— Oui, l'on peut se faire mal, surtout quand on est distrait.

— Ce n'est pas cela : je veux dire qu'il est dangereux de laisser traîner ainsi les échelles sous les fenêtres des filles d'honneur.

Louis tressaillit imperceptiblement.

— Comment cela ? demanda Manicamp.

— Parlez plus haut, lui souffla Malicorne en lui poussant le bras.

— Comment cela ? dit plus haut Manicamp.

Le roi prêta l'oreille.

— Voilà, par exemple, dit Malicorne, une échelle qui a dix-neuf pieds, juste la hauteur de la corniche des fenêtres.

Manicamp, au lieu de répondre, rêvassait.

— Demandez-moi donc de quelles fenêtres, lui souffla Malicorne.

— Mais de quelles fenêtres entendez-vous donc parler ! lui demanda tout haut Manicamp.

— De celles de MADAME.

— Eh !

— Oh ! je ne dis pas que l'on ose jamais monter chez MADAME ; mais dans le cabinet de MADAME, séparé par une simple cloison, couchent mesdemoiselles de La Vallière et de Montalais, qui sont deux jolies personnes.

— Par une simple cloison ? dit Manicamp.

— Tenez, voici la lumière assez éclatante des appartements de MADAME : voyez-vous ces deux fenêtres ?

— Oui.

— Et cette fenêtre voisine des autres, éclairée d'une façon moins vive, la voyez-vous ?

— A merveille.

— C'est celle des filles d'honneur. Tenez, il fait chaud, voilà justement mademoiselle de La Vallière qui ouvre sa fenêtre : ah ! qu'un amoureux hardi pourrait lui dire de choses, s'il soupçonnait là cette échelle de dix-neuf pieds qui atteint juste à la corniche !

— Mais elle n'est pas seule, avez-vous dit ? elle est avec mademoiselle de Montalais ?

— Mademoiselle de Montalais ne compte pas ; c'est une amie d'enfance, entièrement dévouée, un véritable puits où l'on peut jeter tous les secrets qu'on veut perdre.

Pas un mot de l'entretien n'avait échappé au roi.

Malicorne avait même remarqué que le roi avait ralenti le pas pour lui donner le temps de finir.

Aussi, arrivé à la porte, il congédia tout le monde, à l'exception de Malicorne.

Cela n'étonna personne, on savait le roi amoureux et on le soupçonnait de faire des vers au clair de la lune.

Bien qu'il n'y eût pas de lune ce soir-là, le roi néanmoins pouvait avoir des vers à faire.

Tout le monde partit.

Alors le roi se retourna vers Malicorne, qui attendait respectueusement que le roi lui adressât la parole.

— Que parliez-vous tout à l'heure d'échelle, monsieur Malicorne ? demanda-t-il.

— Moi, Sire, je parlais d'échelle ?

Et Malicorne leva les yeux au ciel comme pour rattraper ses paroles envolées.

— Oui, d'une échelle de dix-neuf pieds.

— Ah ! oui, Sire, c'est vrai ; mais je parlais à M. de Manicamp, et je me fusse tu si j'eusse su que Votre Majesté pût nous entendre.

— Et pourquoi vous fussiez-vous tu ?

— Parce que je n'eusse pas voulu faire gronder le jardinier qui l'a oubliée... pauvre diable !

— Ne craignez rien... Voyons, qu'est-ce que cette échelle ?

— Votre Majesté veut-elle la voir ?

— Oui.

— Rien de plus facile, elle est là, Sire.

— Dans le buis ?

— Justement.

— Montrez-la-moi.

Malicorne revint sur ses pas et conduisit le roi à l'échelle.

— La voilà, Sire, dit-il.

— Tirez-la donc un peu.

Malicorne mit l'échelle dans l'allée.

Le roi marcha longitudinalement dans le sens de l'échelle.

— Hum! fit-il... Vous dites qu'elle a dix-neuf pieds?

— Oui, Sire.

— Dix-neuf pieds, c'est beaucoup : je ne la crois pas si longue, moi.

— On voit mal comme cela, Sire. Si l'échelle était debout, contre un arbre ou contre un mur, par exemple, on verrait mieux, attendu que la comparaison aiderait beaucoup.

— Oh! n'importe, monsieur Malicorne, j'ai peine à croire que l'échelle ait dix-neuf pieds.

— Je sais combien Votre Majesté a le coup d'œil sûr, et cependant je gagerais.

Le roi secoua la tête.

— Il y a un moyen infaillible de vérification, dit Malicorne.

— Lequel ?

— Chacun sait, Sire, que le rez-de-chaussée du palais a dix-huit pieds.

— C'est vrai, on peut le savoir.

— Eh bien, en appliquant l'échelle le long du mur, on jugerait.

— C'est vrai.

Malicorne enleva l'échelle comme une plume et la dressa contre la muraille.

Il choisit, ou plutôt le hasard choisit la fenêtre même du cabinet de La Vallière pour faire son expérience.

L'échelle arriva juste à l'arête de la corniche, c'est-à-dire presque à l'appui de la fenêtre, de sorte qu'un homme placé sur l'avant-dernier échelon, un homme de taille moyenne, comme était le roi, par exemple, pouvait facilement communiquer avec les habitants ou plutôt les habitantes de la chambre.

A peine l'échelle fut-elle posée, que le roi, laissant là l'espèce de comédie qu'il jouait, commença de gravir les échelons, tandis que Malicorne tenait l'échelle. Mais à peine était-il à moitié de sa route aérienne, qu'une patrouille de Suisses parut dans le jardin et s'avança droit à l'échelle.

Le roi descendit précipitamment et se cacha dans un massif.

Malicorne comprit qu'il fallait se sacrifier. S'il se cachait de son côté, on chercherait jusqu'à ce que l'on trouvât ou lui ou le roi, et peut-être tous deux.

Mieux valait qu'il fût trouvé tout seul.

En conséquence, Malicorne se cacha si maladroitement, qu'il fut arrêté tout seul.

Une fois arrêté, Malicorne fut conduit au poste ; une fois au poste, il se nomma ; une fois nommé, il fut reconnu.

Pendant ce temps, de massif en massif, le roi regagnait la petite porte de son appartement, fort humilié et surtout fort désappointé.

D'autant plus que le bruit de l'arrestation avait attiré La Vallière et la Montalais à leur fenêtre, et que MADAME elle-même avait paru à la sienne entre deux bougies, demandant de quoi il s'agissait.

Pendant ce temps, Malicorne se réclamait de

d'Artagnan. D'Artagnan accourut à l'appel de Malicorne.

Mais en vain essaya-t-il de lui faire comprendre ses raisons, mais en vain d'Artagnan les comprit-il ; mais en vain encore ces deux esprits si fins et si inventifs donnèrent-ils un tour à l'aventure ; il n'y eut pour Malicorne d'autre ressource que de passer pour avoir voulu entrer chez mademoiselle de Montalais, comme M. de Saint-Aignan avait passé pour avoir voulu forcer la porte de mademoiselle de Tonnay-Charente.

MADAME était inflexible, pour cette double raison, que, si en effet M. Malicorne avait voulu entrer nuitamment chez elle par la fenêtre et à l'aide d'une échelle pour voir Montalais, c'était de la part de Malicorne un essai punissable et qu'il fallait punir.

Et, par cette autre raison que, si Malicorne, au lieu d'agir en son propre nom, avait agi comme intermédiaire entre La Vallière et une personne qu'elle ne voulait pas nommer, son crime était bien plus grand encore, puisque la passion, qui excuse tout, n'était point là pour l'excuser.

MADAME jeta donc les hauts cris et fit chasser Malicorne de la maison de MONSIEUR, sans réfléchir, la pauvre aveugle, que Malicorne et Montalais la tenaient dans leurs serres par la visite à M. de Guiche et par bien d'autres endroits tout aussi délicats.

Montalais, furieuse, voulut se venger tout de suite, Malicorne lui démontra que l'appui du roi valait toutes les disgrâces du monde et qu'il était beau de souffrir pour le roi.

Malicorne avait raison. Aussi, quoiqu'elle fût

femme, et plutôt dix fois qu'une, ramena-t-il Montalais à son avis.

Puis, de son côté, hâtons-nous de le dire, le roi aida aux consolations.

D'abord, il fit compter à Malicorne cinquante mille livres en dédommagement de sa charge perdue.

Ensuite, il le plaça dans sa propre maison, heureux de se venger ainsi sur MADAME de tout ce qu'elle lui avait fait endurer à lui et à La Vallière.

Mais, n'ayant plus Malicorne pour lui voler ses mouchoirs et lui mesurer ses échelles, le pauvre amant était dénué.

Plus d'espoir de se rapprocher jamais de La Vallière, tant qu'elle resterait au Palais-Royal.

Toutes les dignités et toutes les sommes du monde ne pouvaient remédier à cela.

Heureusement, Malicorne veillait.

Il fit si bien qu'il rencontra Montalais. Il est vrai que, de son côté, Montalais faisait de son mieux pour rencontrer Malicorne.

— Que faites-vous la nuit, chez MADAME ? demanda-t-il à la jeune fille.

— Mais, la nuit, je dors, répliqua-t-elle.

— Comment, vous dormez ?

— Sans doute.

— Mais cela est fort mal de dormir ; il ne convient pas qu'avec une douleur comme celle que vous éprouvez, une fille dorme.

— Et quelle douleur est-ce donc que j'éprouve ?

— N'êtes-vous pas au désespoir de mon absence ?

— Mais non, puisque vous avez reçu cinquante mille livres et une charge chez le roi.

— N'importe, vous êtes très affligée de ne plus me voir comme vous me voyiez auparavant ; vous êtes au désespoir surtout de ce que j'ai perdu la confiance de MADAME ; est-ce vrai, cela ? Voyons.

— Oh ! c'est très vrai.

— Eh bien, cette affliction vous empêche de dormir la nuit, et alors vous sanglotez, vous soupirez, vous vous mouchez bruyamment, et cela dix fois par minute.

— Mais, mon cher Malicorne, MADAME ne supporte pas le moindre bruit chez elle.

— Je le sais pardieu bien, qu'elle ne peut rien supporter ; aussi, vous dis-je qu'elle s'empressera, voyant une douleur si profonde, de vous mettre à la porte de chez elle.

— Je comprends.

— C'est heureux.

— Mais qu'arrivera-t-il alors ?

— Il arrivera que La Vallière, se voyant séparée de vous, poussera la nuit de tels gémissements et de telles lamentations, qu'elle fera du désespoir pour deux.

— Alors on la mettra dans une autre chambre.

— Oui, mais laquelle ?

— Laquelle ? Vous voilà embarrassé, monsieur des Inventions.

— Nullement ; quelle que soit cette chambre, elle vaudra toujours mieux que celle de MADAME.

— C'est vrai..

— Eh bien, commencez-moi un peu vos jérémiades cette nuit.

— Je n'y manquerai pas.

— Et donnez-moi le mot à La Vallière.

— Ne craignez rien, elle pleure assez tout bas.
— Eh bien, qu'elle pleure tout haut.
Et ils se séparèrent.

XIII

OÙ IL EST TRAITÉ DE MENUISERIE, ET OÙ IL EST DONNÉ QUELQUES DÉTAILS SUR LA FAÇON DE PERCER LES ESCALIERS

Le conseil donné à Montalais fut communiqué à La Vallière, qui reconnut qu'il manquait de sagesse, et qui, après quelque résistance venant plutôt de sa timidité que de sa froideur, résolut de le mettre à exécution.

Cette histoire, des deux femmes pleurant et emplissant de bruits lamentables la chambre à coucher de MADAME, fut le chef-d'œuvre de Malicorne.

Comme rien n'est aussi vrai que l'invraisemblable, aussi naturel que le romanesque, cette espèce de conte des *Mille et une Nuits* réussit parfaitement auprès de MADAME.

Elle éloigna d'abord Montalais.

Puis, trois jours, ou plutôt trois nuits après avoir éloigné Montalais, elle éloigna La Vallière.

On donna une chambre à cette dernière dans les petits appartements mansardés situés au-dessus des appartements des gentilshommes.

Un étage, c'est-à-dire un plancher, séparait les demoiselles d'honneur des officiers et des gentilshommes.

Un escalier particulier, placé sous la surveillance de madame de Navailles, conduisait chez elles.

Pour plus grande sûreté, madame de Navailles, qui avait entendu parler des tentatives antérieures de Sa Majesté, avait fait griller les fenêtres des chambres et les ouvertures des cheminées.

Il y avait donc toute sûreté pour l'honneur de mademoiselle de La Vallière, dont la chambre ressemblait plus à une cage qu'à tout autre chose.

Mademoiselle de La Vallière, lorsqu'elle était chez elle, et elle y était souvent, MADAME n'utilisant guère ses services depuis qu'elle la savait en sûreté sous le regard de madame de Navailles, mademoiselle de La Vallière n'avait donc d'autre distraction que de regarder à travers les grilles de sa fenêtre. Or, un matin qu'elle regardait comme d'habitude, elle aperçut Malicorne à une fenêtre parallèle à la sienne.

Il tenait en main un aplomb de charpentier ; lorgnait les bâtiments, et additionnait des formules algébriques sur du papier. Il ne ressemblait pas mal ainsi à ces ingénieurs qui, du coin d'une tranchée, relèvent les angles d'un bastion ou prennent la hauteur des murs d'une forteresse.

La Vallière reconnut Malicorne et le salua.

Malicorne, à son tour, répondit par un grand salut et disparut de la fenêtre.

Elle s'étonna de cette espèce de froideur, peu habituelle au caractère toujours égal de Malicorne ; mais elle se souvint que le pauvre garçon avait perdu son emploi pour elle, et qu'il ne devait pas être dans d'excellentes dispositions à son égard, puisque, selon toute probabilité, elle ne serait jamais en position de lui rendre ce qu'il avait perdu.

Elle savait pardonner les offenses, à plus forte raison compatir au malheur.

La Vallière eût demandé conseil à Montalais, si Montalais eût été là ; mais Montalais était absente.

C'était l'heure où Montalais faisait sa correspondance.

Tout à coup, La Vallière vit un objet, lancé de la fenêtre où avait apparu Malicorne, traverser l'espace, passer à travers ses barreaux et rouler sur son parquet.

Elle alla curieusement vers cet objet et le ramassa. C'était une de ces bobines sur lesquelles on dévide la soie.

Seulement, au lieu de soie, un petit papier s'enroulait sur la bobine.

La Vallière le déroula et lut :

« Mademoiselle,

« Je suis inquiet de savoir deux choses :

« La première, de savoir si le parquet de votre appartement est de bois ou de briques.

« La seconde, de savoir encore à quelle distance de la fenêtre est placé votre lit.

« Excusez mon importunité, et veuillez me faire réponse par la même voie qui vous a apporté ma lettre, c'est-à-dire par la voie de la bobine.

« Seulement, au lieu de la jeter dans ma chambre comme je l'ai jetée dans la vôtre, ce qui vous serait plus difficile qu'à moi, ayez tout simplement l'obligeance de la laisser tomber.

« Croyez-moi surtout, mademoiselle, votre bien humble et bien respectueux serviteur,

« MALICORNE.

« Écrivez la réponse, s'il vous plaît, sur la lettre même. »

— Ah ! le pauvre garçon, s'écria La Vallière, il faut qu'il soit devenu fou.

Et elle dirigea du côté de son correspondant, que l'on entrevoyait dans la pénombre de la chambre, un regard plein d'affectueuse compassion.

Malicorne comprit, et secoua la tête comme pour lui répondre :

— Non, non, je ne suis point fou, soyez tranquille.

Elle sourit d'un air de doute.

— Non, non, reprit-il du geste, la tête est bonne.

Et il montra sa tête.

Puis, agitant la main comme un homme qui écrit rapidement :

— Allons, écrivez, mima-t-il avec une sorte de prière.

La Vallière, fût-il fou, ne vit point d'inconvénient à faire ce que Malicorne lui demandait ; elle prit un crayon et écrivit :

« Bois. »

Puis elle compta dix pas de la fenêtre à son lit, et écrivit encore :

« Dix pas. »

Ce qu'ayant fait, elle regarda du côté de Malicorne, lequel la salua et lui fit signe qu'il descendait.

La Vallière comprit que c'était pour recevoir la bobine.

Elle s'approcha de la fenêtre, et, conformément aux instructions de Malicorne, elle la laissa tomber.

Le rouleau courait encore sur les dalles quand Malicorne s'élança, l'atteignit, le ramassa, se mit à l'éplucher comme fait un singe d'une noix, et courut d'abord vers la demeure de M. de Saint-Aignan.

De Saint-Aignan avait choisi ou plutôt sollicité son logement le plus près possible du roi, pareil à ces plantes qui recherchent les rayons du soleil pour se développer plus fructueusement.

Son logement se composait de deux pièces, dans le corps de logis même occupé par Louis XIV.

M. de Saint-Aignan était fier de cette proximité, qui lui donnait l'accès facile chez Sa Majesté, et, de plus, la faveur de quelques rencontres inattendues.

Il s'occupait, au moment où nous parlons de lui, à faire tapisser magnifiquement ces deux pièces, comptant sur l'honneur de quelques visites du roi ; car Sa Majesté, depuis la passion qu'elle avait pour La Vallière, avait choisi de Saint-Aignan pour confident, et ne pouvait se passer de lui ni la nuit ni le jour.

Malicorne se fit introduire chez le comte et ne rencontra point de difficultés, parce qu'il était bien vu du roi et que le crédit de l'un est toujours une amorce pour l'autre.

De Saint-Aignan demanda au visiteur s'il était riche de quelque nouvelle.

— D'une grande, répondit celui-ci.

— Ah ! ah ! fit de Saint-Aignan curieux comme un favori ; laquelle ?

— Mademoiselle de La Vallière a déménagé.

— Comment cela ? dit de Saint-Aignan en ouvrant de grands yeux.

— Oui.

— Elle logeait chez MADAME.

— Précisément. Mais MADAME s'est ennuyée du voisinage et l'a installée dans une chambre qui se trouve précisément au-dessus de votre futur appartement.

— Comment, *là-haut?* s'écria de Saint-Aignan avec surprise et en désignant du doigt l'étage supérieur.

— Non, dit Malicorne, *là-bas*.

Et il lui montra le corps de bâtiment situé en face.

— Pourquoi dites-vous alors que sa chambre est au-dessus de mon appartement ?

— Parce que je suis certain que votre appartement doit tout naturellement être sous la chambre de La Vallière.

De Saint-Aignan, à ces mots, envoya à l'adresse du pauvre Malicorne un de ces regards comme La Vallière lui en avait déjà envoyé un, un quart d'heure auparavant. C'est-à-dire qu'il le crut fou.

— Monsieur, lui dit Malicorne, je demande à répondre à votre pensée.

— Comment ! à ma pensée ?...

— Sans doute ; vous n'avez pas compris, ce me semble, parfaitement ce que je voulais dire.

— Je l'avoue.

— Eh bien, vous n'ignorez pas qu'au-dessous des filles d'honneur de MADAME sont logés les gentilshommes du roi et de MONSIEUR.

— Oui, puisque Manicamp, de Wardes et autres y logent.

— Précisément. Eh bien, monsieur, admirez la singularité de la rencontre : les deux chambres

destinées à M. de Guiche sont juste les deux chambres situées au-dessous de celles qu'occupent mademoiselle de Montalais et mademoiselle de La Vallière.

— Eh bien, après ?

— Eh bien, après... ces deux chambres sont libres, puisque M. de Guiche, blessé, est malade à Fontainebleau.

— Je vous jure, mon cher monsieur, que je ne devine pas.

— Ah ! si j'avais le bonheur de m'appeler de Saint-Aignan, je devinerais tout de suite, moi.

— Et que feriez-vous ?

— Je troquerais immédiatement les chambres que j'occupe ici contre celles que M. de Guiche n'occupe point là-bas.

— Y pensez-vous ? fit de Saint-Aignan avec dédain ; abandonner le premier poste d'honneur le voisinage du roi, un privilège accordé seulement aux princes du sang, aux ducs et pairs ?... Mais, mon cher monsieur de Malicorne, permettez-moi de vous dire que vous êtes fou.

— Monsieur, répondit gravement le jeune homme, vous commettez deux erreurs... Je m'appelle Malicorne tout court, et je ne suis pas fou.

Puis, tirant un papier de sa poche :

— Écoutez ceci, dit-il ; après quoi, je vous montrerai cela.

— J'écoute, dit de Saint-Aignan.

— Vous savez que MADAME veille sur La Vallière comme Argus veillait sur la nymphe Io.

— Je le sais.

— Vous savez que le roi a voulu, mais en vain,

parler à la prisonnière, et que ni vous ni moi n'avons réussi à lui procurer cette fortune.

— Vous en savez surtout quelque chose, vous, mon pauvre Malicorne.

— Eh bien, que supposez-vous qu'il arriverait à celui dont l'imagination rapprocherait les deux amants ?

— Oh ! le roi ne bornerait pas à peu de chose sa reconnaissance.

— Monsieur de Saint-Aignan !...

— Après ?

— Ne seriez-vous pas curieux de tâter un peu de la reconnaissance royale ?

— Certes, répondit de Saint-Aignan, une faveur de mon maître, quand j'aurais fait mon devoir, ne saurait que m'être précieuse.

— Alors, regardez ce papier, monsieur le comte.

— Qu'est-ce que ce papier ? un plan ?

— Celui des deux chambres de M. de Guiche, qui, selon toute probabilité, vont devenir vos deux chambres.

— Oh ! non, quoi qu'il arrive.

— Pourquoi cela ?

— Parce que mes deux chambres, à moi, sont convoitées par trop de gentilshommes à qui je ne les abandonnerai certes pas : par M. de Roquelaure, par M. de La Ferté, par M. Dangeau.

— Alors, je vous quitte, monsieur le comte, et je vais offrir à l'un de ces messieurs le plan que je vous présentais et les avantages y annexés.

— Mais que ne les gardez-vous pour vous ? demanda de Saint-Aignan avec défiance.

— Parce que le roi ne me fera jamais l'honneur

de venir ostensiblement chez moi, tandis qu'il ira à merveille chez l'un de ces messieurs.

— Quoi ! le roi irait chez l'un de ces messieurs ?

— Pardieu ! s'il ira ? dix fois pour une. Comment ! vous me demandez si le roi ira dans un appartement qui le rapprochera de mademoiselle de La Vallière !

— Beau rapprochement... avec tout un étage entre soi.

Malicorne déplia le petit papier de la bobine.

— Monsieur le comte, dit-il, remarquez, je vous prie, que le plancher de la chambre de mademoiselle de La Vallière est un simple parquet de bois.

— Eh bien ?

— Eh bien, vous prendrez un ouvrier charpentier qui, enfermé chez vous sans savoir où on le mène, ouvrira votre plafond et, par conséquent, le parquet de mademoiselle de La Vallière.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria de Saint-Aignan comme ébloui.

— Plaît-il ? fit Malicorne.

— Je dis que voilà une idée bien audacieuse, monsieur.

— Elle paraîtra bien mesquine au roi, je vous assure.

— Les amoureux ne réfléchissent point au danger.

— Quel danger craignez-vous, monsieur le comte ?

— Mais un percement pareil, c'est un bruit effroyable, tout le château en retentira ?

— Oh ! monsieur le comte, je suis sûr, moi, que l'ouvrier que je vous désignerai ne fera pas le moindre bruit. Il sciera un quadrilatère de six pieds

avec une scie garnie d'étoupe, et nul, même des plus voisins, ne s'apercevra qu'il travaille.

— Ah ! mon cher monsieur Malicorne, vous m'étourdissez, vous me bouleversez.

— Je continue, répondit tranquillement Malicorne : dans la chambre dont vous avez percé le plafond, vous entendez bien, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Vous dressez un escalier qui permette, soit à mademoiselle de La Vallière de descendre chez vous, soit au roi de monter chez mademoiselle de La Vallière.

— Mais cet escalier, on le verra ?

— Non ; car, de votre côté, il sera caché par une cloison sur laquelle vous étendrez une tapisserie pareille à celle qui garnira le reste de l'appartement ; chez mademoiselle de La Vallière, il disparaîtra sous une trappe qui sera le parquet même, et qui s'ouvrira sous le lit.

— En effet, dit de Saint-Aignan, dont les yeux commencèrent à étinceler.

— Maintenant, monsieur le comte, je n'ai pas besoin de vous faire avouer que le roi viendra souvent dans la chambre où sera établi un pareil escalier. Je crois que M. Dangeau, particulièrement, sera frappé de mon idée, et je vais la lui développer.

— Ah ! cher monsieur Malicorne ! s'écria de Saint-Aignan, vous oubliez que c'est à moi que vous en avez parlé le premier, et que, par conséquent, j'ai les droits de la priorité.

— Voulez-vous donc la préférence ?

— Si je la veux ! je crois bien !

— Le fait est, monsieur de Saint-Aignan, que

c'est un cordon pour la première promotion que je vous donne là, et peut-être même quelque bon duché.

— C'est, du moins, répondit de Saint-Aignan rouge de plaisir, une occasion de montrer au roi qu'il n'a pas tort de m'appeler quelquefois son ami, occasion, cher monsieur Malicorne, que je vous devrai.

— Vous ne l'oublierez pas un peu ? demanda Malicorne en souriant.

— Je m'en ferai gloire, monsieur.

— Moi, monsieur, je ne suis pas l'ami du roi, je suis son serviteur.

— Oui, et, si vous pensez qu'il y a un cordon bleu pour moi dans cet escalier, je pense qu'il y aura bien pour vous un rouleau de lettres de noblesse.

Malicorne s'inclina.

— Il ne s'agit plus, maintenant, que de déménager, dit de Saint-Aignan.

— Je ne vois pas que le roi s'y oppose ; demandez-lui-en la permission.

— A l'instant même je cours chez lui.

— Et moi, je vais me procurer l'ouvrier dont nous avons besoin.

— Quand l'aurai-je ?

— Ce soir.

— N'oubliez pas les précautions.

— Je vous l'amène les yeux bandés.

— Et moi, je vous envoie un de mes carrosses.

— Sans armoiries.

— Avec un de mes laquais sans livrée, c'est convenu.

— Très bien, monsieur le comte.

— Mais La Vallière.

— Eh bien ?

— Que dira-t-elle en voyant l'opération ?

— Je vous assure que cela l'intéressera beaucoup.

— Je le crois.

— Je suis même sûr que, si le roi n'a pas l'audace de monter chez elle, elle aura la curiosité de descendre.

— Espérons, dit de Saint-Aignan.

— Oui, espérons, répéta Malicorne.

— Je m'en vais chez le roi, alors.

— Et vous faites à merveille.

— A quelle heure ce soir mon ouvrier ?

— A huit heures.

— Et combien de temps estimez-vous qu'il lui faudra pour scier son quadrilatère ?

— Mais deux heures, à peu près ; seulement, ensuite, il lui faudra le temps d'achever ce que l'on appelle les raccords. Une nuit et une partie de la journée du lendemain : c'est deux jours qu'il faut compter avec l'escalier.

— Deux jours, c'est bien long.

— Dame ! quand on se mêle d'ouvrir une porte sur le paradis, faut-il, au moins, que cette porte soit décente.

— Vous avez raison ; à tantôt, cher monsieur Malicorne. Mon déménagement sera prêt pour après-demain au soir.

XIV

LA PROMENADE AUX FLAMBEAUX

De Saint-Aignan, ravi de ce qu'il venait d'entendre, enchanté de ce qu'il entrevoyait, prit sa course vers les deux chambres de de Guiche.

Lui qui, un quart d'heure auparavant, n'eût pas donné ses deux chambres pour un million, il était prêt à acheter, pour un million, si on le lui eût demandé, les deux bienheureuses chambres qu'il convoitait maintenant.

Mais il n'y rencontra pas tant d'exigences. M. de Guiche ne savait pas encore où il devait loger, et, d'ailleurs, était trop souffrant toujours pour s'occuper de son logement.

De Saint-Aignan eut donc les deux chambres de de Guiche. De son côté, M. Dangeau eut les deux chambres de de Saint-Aignan, moyennant un pot-de-vin de six mille livres à l'intendant du comte, et crut avoir fait une affaire d'or.

Les deux chambres de Dangeau devinrent le futur logement de de Guiche.

Le tout, sans que nous puissions affirmer bien sûrement que, dans ce déménagement général, ce sont ces deux chambres que de Guiche habitera.

Quant à M. Dangeau, il était si transporté de joie, qu'il ne se donna même pas la peine de supposer que de Saint-Aignan avait un intérêt supérieur à déménager.

Une heure après cette nouvelle résolution prise par de Saint-Aignan, de Saint-Aignan était donc en possession des deux chambres. Dix minutes

après que de Saint-Aignan était en possession des deux chambres, Malicorne entrait chez de Saint-Aignan escorté des tapissiers.

Pendant ce temps le roi demandait de Saint-Aignan ; on courait chez de Saint-Aignan, et l'on trouvait Dangeau ; Dangeau renvoyait chez de Guiche, et l'on trouvait enfin de Saint-Aignan.

Mais il y avait retard, de sorte que le roi avait déjà donné deux ou trois mouvements d'impatience lorsque de Saint-Aignan entra tout essoufflé chez son maître.

— Tu m'abandonnes donc aussi, toi ? lui dit Louis XIV, de ce ton lamentable dont César avait dû, dix-huit cents ans auparavant, dire le *Tu quoque*.

— Sire, dit de Saint-Aignan, je n'abandonne pas le roi, tout au contraire ; seulement, je m'occupe de mon déménagement.

— De quel déménagement ? Je croyais ton déménagement terminé depuis trois jours.

— Oui, Sire. Mais je me trouve mal où je suis, et je passe dans le corps de logis en face.

— Quand je te disais que, toi aussi, tu m'abandonnais ! s'écria le roi. Oh ! mais cela passe les bornes. Ainsi, je n'avais qu'une femme dont mon cœur se souciât, toute ma famille se ligue pour me l'arracher. J'avais un ami à qui je confiais mes peines et qui m'aidait à en supporter le poids, cet ami se lasse de mes plaintes et me quitte sans même me demander congé.

De Saint-Aignan se mit à rire.

Le roi devina qu'il y avait quelque mystère dans ce manque de respect.

— Qu'y a-t-il ? s'écria le roi plein d'espoir.

— Il y a, Sire, que cet ami, que le roi calomnie, va essayer de rendre à son roi le bonheur qu'il a perdu.

— Tu vas me faire voir La Vallière ? fit Louis XIV.

— Sire, je n'en réponds pas encore ; mais...

— Mais ?...

— Mais je l'espère.

— Oh ! comment ? comment ? Dis-moi cela, de Saint-Aignan. Je veux connaître ton projet, je veux t'y aider de tout mon pouvoir.

— Sire, répondit de Saint-Aignan, je ne sais pas encore bien moi-même comment je vais m'y prendre pour arriver à ce but ; mais j'ai tout lieu de croire que, dès demain...

— Demain, dis-tu ?

— Oui, Sire.

— Oh ! quel bonheur ! Mais pourquoi déménages-tu ?

— Pour vous servir mieux.

— Et en quoi, étant déménagé, me peux-tu mieux servir ?

— Savez-vous où sont situées les deux chambres que l'on destinait au comte de Guiche ?

— Oui.

— Alors, vous savez où je vais.

— Sans doute ; mais cela ne m'avance à rien.

— Comment ! vous ne comprenez pas, Sire, qu'au-dessus de ce logement sont deux chambres ?

— Lesquelles ?

— L'une, celle de mademoiselle de Montalais, et l'autre...

— L'autre, c'est celle de La Vallière, de Saint Aignan ?

— Allons donc, Sire.

— Oh ! de Saint-Aignan, c'est vrai, oui, c'est vrai. De Saint-Aignan, c'est une heureuse idée, une idée d'ami, de poète ; en me rapprochant d'elle, lorsque l'univers m'en sépare, tu vaux mieux pour moi que Pylade pour Oreste, que Patrocle pour Achille.

— Sire, dit de Saint-Aignan avec un sourire, je doute que, si Votre Majesté connaissait mes projets dans toute leur étendue, elle continuât à me donner des qualifications si pompeuses. Ah ! Sire, j'en connais de plus triviales que certains puritains de la cour ne manqueront pas de m'appliquer quand ils sauront ce que je compte faire pour Votre Majesté.

— De Saint-Aignan, je meurs d'impatience ; de Saint-Aignan, je dessèche ; de Saint-Aignan, je n'attendrai jamais jusqu'à demain... Demain ! mais, demain, c'est une éternité.

— Et cependant, Sire, s'il vous plaît, vous allez sortir tout à l'heure et distraire cette impatience par une bonne promenade.

— Avec toi, soit ; nous causerons de tes projets, nous parlerons d'elle.

— Non pas, Sire, je reste.

— Avec qui sortirai-je, alors ?

— Avec les dames.

— Ah ! ma foi, non, de Saint-Aignan.

— Sire, il le faut.

— Non, non ! mille fois non ! Non, je ne m'exposerai plus à ce supplice horrible d'être à deux pas d'elle, de la voir, d'effleurer sa robe en passant et de ne rien lui dire. Non, je renonce à ce supplice que tu crois un bonheur et qui n'est qu'une torture

qui brûle mes yeux, qui dévore mes mains, qui broie mon cœur ; la voir en présence de tous les étrangers et ne pas lui dire que je l'aime, quand tout mon être lui révèle cet amour et me trahit devant tous. Non, je me suis juré à moi-même que je ne le ferais plus, et je tiendrai mon serment.

— Cependant, Sire, écoutez bien ceci.

— Je n'écoute rien, de Saint-Aignan.

— En ce cas, je continue. Il est urgent, Sire, comprenez-vous bien, urgent, de toute urgence, que MADAME et ses filles d'honneur soient absentes deux heures de votre domicile.

— Tu me confonds, de Saint-Aignan.

— Il est dur pour moi de commander à mon roi ; mais, dans cette circonstance, je commande, Sire : il me faut une chasse ou une promenade.

— Mais cette promenade, cette chasse, ce serait un caprice, une bizarrerie ! En manifestant de pareilles impatiences, je découvre à toute ma cour un cœur qui ne s'appartient plus à lui-même. Ne dit-on pas déjà trop que je rêve la conquête du monde, mais qu'auparavant je devrais commencer par faire la conquête de moi-même ?

— Ceux qui disent cela, Sire, sont des impertinents et des factieux ; mais, quels qu'ils soient, si Votre Majesté préfère les écouter, je n'ai plus rien à dire. Alors le jour de demain se recule à des époques indéterminées.

— De Saint-Aignan, je sortirai ce soir... Ce soir, j'irai coucher à Saint-Germain aux flambeaux ; j'y déjeunerai demain et serai de retour à Paris vers les trois heures. Est-ce cela ?

— Tout à fait.

— Alors je partirai ce soir pour huit heures.

— Votre Majesté a deviné la minute.

— Et tu ne veux rien me dire ?

— C'est-à-dire que je ne puis rien vous dire. L'industrie est pour quelque chose dans ce monde, Sire ; cependant le hasard y joue un si grand rôle, que j'ai l'habitude de lui laisser toujours la part la plus étroite, certain qu'il s'arrangera de manière à prendre toujours la plus large.

— Allons, je m'abandonne à toi.

— Et vous avez raison.

Réconforté de la sorte, le roi s'en alla tout droit chez MADAME, où il annonça la promenade projetée.

MADAME crut à l'instant même voir, dans cette partie improvisée, un complot du roi pour entretenir La Vallière, soit sur la route, à la faveur de l'obscurité, soit autrement ; mais elle se garda bien de rien manifester à son beau-frère, et accepta l'invitation le sourire sur les lèvres.

Elle donna, tout haut, des ordres pour que ses filles d'honneur la suivissent, se réservant de faire le soir ce qui lui paraîtrait le plus propre à contrarier les amours de Sa Majesté.

Puis, lorsqu'elle fut seule et que le pauvre amant qui avait donné cet ordre pût croire que mademoiselle de La Vallière serait de la promenade, au moment peut-être où il se repaissait en idée de ce triste bonheur des amants persécutés, qui est de réaliser, par la seule vue, toutes les joies de la possession interdite, en ce moment même, MADAME, au milieu de ses filles d'honneur, disait :

— J'aurai assez de deux demoiselles ce soir : mademoiselle de Tonnay-Charente et mademoiselle de Montalais.

La Vallière avait prévu le coup, et, par conséquent, s'y attendait ; mais la persécution l'avait rendue forte. Elle ne donna point à MADAME la joie de voir sur son visage l'impression du coup qu'elle recevait au cœur.

Au contraire, souriant avec cette ineffable douceur qui donnait un caractère angélique à sa physionomie :

— Ainsi, MADAME, me voilà libre ce soir ? dit-elle.

— Oui, sans doute.

— J'en profiterai pour avancer cette tapisserie que Son Altesse a bien voulu remarquer, et que, d'avance, j'ai eu l'honneur de lui offrir.

Et, ayant fait une respectueuse révérence, elle se retira chez elle.

Mesdemoiselles de Montalais et de Tonnay-Charente en firent autant.

Le bruit de la promenade sortit avec elles de la chambre de MADAME et se répandit par tout le château. Dix minutes après, Malicorne savait la résolution de MADAME, et faisait passer sous la porte de Montalais un billet conçu en ces termes :

« Il faut que L. V. passe la nuit avec MADAME. »

Montalais, selon les conventions faites, commença par brûler le papier, puis se mit à réfléchir.

Montalais était une fille de ressources, et elle eut bientôt arrêté son plan.

A l'heure où elle devait se rendre chez MADAME, c'est-à-dire vers cinq heures, elle traversa le préau tout courant, et, arrivé à dix pas d'un groupe d'officiers, poussa un cri, tomba gracieusement sur un genou, se releva et continua son chemin, mais en boitant.

Les gentilshommes accoururent à elle pour la soutenir. Montalais s'était donnée une entorse.

Elle n'en voulut pas moins, fidèle à son devoir, continuer son ascension chez MADAME.

— Qu'y a-t-il, et pourquoi boitez-vous ? lui demanda celle-ci ; je vous prenais pour La Vallière.

Montalais raconta comment, en courant pour venir plus vite, elle s'était tordu le pied.

MADAME parut la plaindre et voulut faire venir, à l'instant même, un chirurgien.

Mais elle, assurant que l'accident n'avait rien de grave :

— MADAME, dit-elle, je m'afflige seulement de manquer à mon service, et j'eusse voulu prier mademoiselle de La Vallière de me remplacer près de Votre Altesse...

MADAME fronça le sourcil.

— Mais je n'en ai rien fait, continua Montalais.

— Et pourquoi n'en avez-vous rien fait ? demanda MADAME.

— Parce que la pauvre La Vallière paraissait si heureuse d'avoir sa liberté pour un soir et pour une nuit, que je ne me suis pas senti le courage de la mettre en service à ma place.

— Comment, elle est joyeuse à ce point ? demanda MADAME frappée de ces paroles.

— C'est-à-dire qu'elle en est folle ; elle chantait, elle toujours si mélancolique. Au reste, Votre Altesse sait qu'elle déteste le monde, et que son caractère contient un grain de sauvagerie.

— Oh ! oh ! pensa MADAME, cette grande gaieté ne me paraît pas naturelle, à moi.

— Elle a déjà fait ses préparatifs, continua Montalais, pour dîner chez elle, en tête à tête,

avec un de ses livres chéris. Et puis, d'ailleurs, Votre Altesse a six autres demoiselles qui seront bien heureuses de l'accompagner ; aussi n'ai-je pas même fait ma proposition à mademoiselle de La Vallière.

MADAME se tut.

— Ai-je bien fait ? continua Montalais avec un léger serrement de cœur, en voyant si mal réussir cette ruse de guerre sur laquelle elle avait si complètement compté, qu'elle n'avait pas cru nécessaire d'en chercher une autre. Madame m'approuve ? continua-t-elle.

MADAME pensait que, pendant la nuit, le roi pourrait bien quitter Saint-Germain, et que, comme on ne comptait que quatre lieues et demie de Paris à Saint-Germain, il pourrait bien être en une heure à Paris.

— Dites-moi, fit-elle, en vous sachant blessée, La Vallière vous a au moins offert sa compagnie ?

— Oh ! elle ne connaît pas encore mon accident ; mais, le connût-elle, je ne lui demanderai certes rien qui la dérange de ses projets. Je crois qu'elle veut réaliser seule, ce soir, la partie de plaisir du feu roi, quand il disait à M. de Saint-Mars : « Ennuyons-nous, monsieur de Saint-Mars, ennuyons-nous bien. »

MADAME était convaincue que quelque mystère amoureux était caché sous cette soif de solitude. Ce mystère devait être le retour nocturne de Louis. Il n'y avait plus à en douter, La Vallière était prévenue de ce retour, de là cette joie de rester au Palais-Royal.

C'était tout un plan combiné d'avance.

— Je ne serai pas leur dupe, dit MADAME.

Et elle prit un parti décisif.

— Mademoiselle de Montalais, dit-elle, veuillez prévenir votre amie, mademoiselle de La Vallière, que je suis au désespoir de troubler ses projets de solitude ; mais, au lieu de s'ennuyer seule chez elle, comme elle le désirait, elle viendra s'ennuyer avec nous à Saint-Germain.

— Ah ! pauvre La Vallière, fit Montalais, d'un air dolent, mais avec l'allégresse dans le cœur. Oh ! Madame, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen que Votre Altesse...

— Assez, dit MADAME, je le veux ! Je préfère la société de mademoiselle La Baume Le Blanc à toutes les autres sociétés. Allez, envoyez-la-moi et soignez votre jambe.

Montalais ne se fit pas répéter l'ordre. Elle rentra, écrivit sa réponse à Malicorne, et la glissa sous le tapis. ON IRA, disait cette réponse. Une Spartiate n'eût pas écrit plus laconiquement.

— De cette façon, pensait MADAME, pendant la route, je la surveille, pendant la nuit, elle couche près de moi, et bien adroite est Sa Majesté si elle échange un seul mot avec mademoiselle de La Vallière.

La Vallière reçut l'ordre de partir avec la même douceur indifférente qu'elle avait reçu l'ordre de rester.

Seulement, intérieurement, sa joie fut vive, et elle regarda ce changement de résolution de la princesse comme une consolation que lui envoyait la Providence.

Moins pénétrante que MADAME, elle mettait tout sur le compte du hasard.

Tandis que tout le monde, à l'exception des

disgraciés, des malades et des gens ayant des entorses, se dirigeait vers Saint-Germain, Malicorne faisait entrer son ouvrier dans un carrosse de M. de Saint-Aignan et le conduisait dans la chambre correspondant à la chambre de La Vallière.

Cet homme se mit à l'œuvre, alléché par la splendide récompense qui lui avait été promise.

Comme on avait fait prendre chez les ingénieurs de la maison du roi tous les outils les plus excellents, entre autres, une de ces scies aux morsures invincibles qui vont tailler dans l'eau les madriers de chêne durs comme du fer, l'ouvrage avança rapidement, et un morceau carré du plafond, choisi entre deux solives, tomba dans les bras de Saint-Aignan, de Malicorne, de l'ouvrier et d'un valet de confiance, personnage mis au monde pour tout voir, tout entendre et ne rien répéter.

Seulement, en vertu d'un nouveau plan indiqué par Malicorne, l'ouverture fut pratiquée dans l'angle.

Voici pourquoi.

Comme il n'y avait pas de cabinet de toilette dans la chambre de La Vallière, La Vallière avait demandé et obtenu, le matin même, un grand paravent destiné à remplacer une cloison.

Le paravent avait été accordé.

Il suffisait parfaitement pour cacher l'ouverture, qui, d'ailleurs, serait dissimulée par tous les artifices de l'ébénisterie.

Le trou pratiqué, l'ouvrier se glissa entre les solives et se trouva dans la chambre de La Vallière.

Arrivé là, il scia carrément le plancher, et, avec

les feuilles mêmes du parquet, il confectionna une trappe s'adaptant si parfaitement à l'ouverture, que l'œil le plus exercé n'y pouvait voir que les interstices obligés d'une soudure de parquet.

Malicorne avait tout prévu. Une poignée et deux charnières, achetées d'avance, furent posées à cette feuille de bois.

Un de ces petits escaliers tournants, comme on commençait à en poser dans les entresols, fut acheté tout fait par l'industrieux Malicorne, et payé deux mille livres.

Il était plus haut qu'il n'était besoin ; mais le charpentier en supprima des degrés, et il se trouva d'exacte mesure.

Cet escalier, destiné à recevoir un si illustre poids, fut accroché au mur par deux crampons seulement.

Quant à sa base, elle fut arrêtée dans le parquet même du comte par deux fiches vissées : le roi et tout son conseil eussent pu monter et descendre cet escalier sans aucune crainte.

Tout marteau frappait sur un coussinet d'étoupes, toute lime mordait, le manche enveloppé de laine, la lame trempée d'huile.

D'ailleurs, le travail le plus bruyant avait été fait pendant la nuit et pendant la matinée, c'est-à-dire en l'absence de La Vallière et de MADAME.

Quand, vers deux heures, la cour rentra au Palais-Royal, et que La Vallière remonta dans sa chambre, tout était en place, et pas la moindre parcelle de sciure, pas le plus petit copeau ne venait attester la violation de domicile.

Seulement, de Saint-Aignan, qui avait voulu aider de son mieux dans ce travail, avait déchiré

ses doigts et sa chemise, et dépensé beaucoup de sueur au service de son roi.

La paume de ses mains, surtout, était toute garnie d'ampoules.

Ces ampoules venaient de ce qu'il avait tenu l'échelle à Malicorne.

Il avait, en outre, apporté un à un les cinq morceaux de l'escalier, formés chacun de deux marches.

Enfin, nous pouvons le dire, le roi, s'il l'eût vu si ardent à l'œuvre, le roi lui eût juré reconnaissance éternelle.

Comme l'avait prévu Malicorne, l'homme des mesures exactes, l'ouvrier eut terminé toutes ses opérations en vingt-quatre heures.

Il reçut vingt-quatre louis et partit comblé de joie ; c était autant qu'il gagnait d'ordinaire en six mois.

Nul n'avait le plus petit soupçon de ce qui s'était passé sous l'appartement de mademoiselle de La Vallière.

Mais, le soir du second jour, au moment où La Vallière venait de quitter le cercle de MADAME et rentrait chez elle, un léger craquement retentit au fond de la chambre.

Étonnée, elle regarda d'où venait le bruit. Le bruit recommença.

— Qui est là ! demanda-t-elle avec un accent d'effroi.

— Moi, répondit la voix si connue du roi.

— Vous !... vous ! s'écria la jeune fille qui se crut un instant sous l'empire d'un songe. Mais où cela, vous ?... vous, Sire ?

— Ici, répliqua le roi en dépliant une des feuilles

du paravent, et en apparaissant comme une ombre au fond de l'appartement.

La Vallière poussa un cri et tomba toute frissonnante sur un fauteuil.

XV

L'APPARITION

La Vallière se remit promptement de sa surprise ; à force d'être respectueux, le roi lui rendait par sa présence plus de confiance que son apparition lui en avait ôté.

Mais, comme il vit surtout que ce qui inquiétait La Vallière, c'était la façon dont il avait pénétré chez elle, il lui expliqua le système de l'escalier caché par le paravent, se défendant surtout d'être une apparition surnaturelle.

— Oh ! Sire, lui dit La Vallière en secouant sa blonde tête avec un charmant sourire, présent ou absent, vous n'apparaissez pas moins à mon esprit dans un moment que dans l'autre.

— Ce qui veut dire, Louise ?

— Oh ! ce que vous savez bien, Sire : c'est qu'il n'est pas un instant où la pauvre fille dont vous avez surpris le secret à Fontainebleau, et que vous êtes venu reprendre au pied de la croix, ne pense à vous.

— Louise, vous me comblez de joie et de bonheur.

La Vallière sourit tristement et continua :

— Mais, Sire, avez-vous réfléchi que votre ingénieuse invention ne pouvait nous être d'aucune utilité ?

— Et pourquoi cela ? Dites ; j'attends.

— Parce que cette chambre où je loge, Sire, n'est point à l'abri des recherches, il s'en faut ; MADAME peut y venir par hasard ; à chaque instant du jour, mes compagnes y viennent ; fermer ma porte en dedans, c'est me dénoncer aussi clairement que si j'écrivais dessus : « N'entrez pas, le roi est ici ! » Et, tenez, Sire, en ce moment même, rien n'empêche que la porte ne s'ouvre, et que Votre Majesté, surprise, ne soit vue près de moi.

— C'est alors, dit en riant le roi, que je serais véritablement pris pour un fantôme, car nul ne peut dire par où je suis venu ici. Or, il n'y a que les fantômes qui passent à travers les murs ou à travers les plafonds.

— Oh ! Sire, quelle aventure ! songez-y bien, Sire, quel scandale ! Jamais rien de pareil n'aurait été dit sur les filles d'honneur, pauvres créatures que la méchanceté n'épargne guère, cependant.

— Et vous concluez de tout cela, ma chère Louise ?... Voyons, dites, expliquez-vous !

— Qu'il faut, hélas !... Pardonnez-moi, c'est un mot bien dur...

Louis sourit.

— Voyons, dit-il.

— Qu'il faut que Votre Majesté supprime l'escalier, machinations et surprises ; car le mal d'être pris ici, songez-y, Sire, serait plus grand que le bonheur de s'y voir.

— Eh bien, chère Louise, répondit le roi avec amour, au lieu de supprimer cet escalier par lequel je monte, il est un moyen plus simple auquel vous n'avez point pensé.

— Un moyen... encore ?...

— Oui, encore. Oh ! vous ne m'aimez pas comme je vous aime, Louise, puisque je suis plus inventif que vous.

Elle le regarda. Louis lui tendit la main, qu'elle serra doucement.

— Vous dites, continua le roi, que je serai surpris en venant où chacun peut entrer à son aise ?

— Tenez, Sire, au moment même où vous en parlez, j'en tremble.

— Soit ; mais vous ne seriez pas surprise, vous, en descendant cet escalier pour venir dans les chambres qui sont au-dessous.

— Sire, Sire, que dites-vous là ? s'écria La Vallière effrayée.

— Vous me comprenez mal, Louise, puisqu'à mon premier mot, vous prenez cette grande colère ; d'abord, savez-vous à qui appartiennent ces chambres ?

— Mais à M. le comte de Guiche.

— Non pas, à M. de Saint-Aignan.

— Vrai ! s'écria La Vallière.

Et ce mot, échappé du cœur joyeux de la jeune fille, fit luire comme un éclair de doux présage dans le cœur épanoui du roi.

— Oui, à de Saint-Aignan, à notre ami, dit-il.

— Mais, Sire, reprit La Vallière, je ne puis pas plus aller chez M. de Saint-Aignan que chez M. le comte de Guiche, hasarda l'ange redevenu femme.

— Pourquoi donc ne le pouvez-vous pas, Louise ?

— Impossible ! impossible !

— Il me semble, Louise, que, sous la sauvegarde du roi, l'on peut tout.

— Sous la sauvegarde du roi ? dit-elle avec un regard chargé d'amour.

— Oh ! vous croyez à ma parole, n'est-ce pas ?

— J'y crois lorsque vous n'y êtes pas, Sire ; mais, lorsque vous y êtes, lorsque vous me parlez, lorsque je vous vois, je ne crois plus à rien.

— Que vous faut-il pour vous rassurer, mon Dieu ?

— C'est peu respectueux, je le sais, de douter ainsi du roi ; mais vous n'êtes pas le roi, pour moi.

— Oh ! Dieu merci, je l'espère bien ; vous voyez comme je cherche. Écoutez : la présence d'un tiers vous rassurera-t-elle ?

— La présence de M. de Saint-Aignan ? Oui.

— En vérité, Louise, vous me percez le cœur avec de pareils soupçons.

La Vallière ne répondit rien, elle regarda seulement Louis de ce clair regard qui pénétrait jusqu'au fond des cœurs, et dit tout bas :

— Hélas ! hélas ! ce n'est pas de vous que je me défie, ce n'est pas sur vous que portent mes soupçons.

— J'accepte donc, dit le roi en soupirant, et M. de Saint-Aignan, qui a l'heureux privilège de vous rassurer, sera toujours présent à notre entretien, je vous le promets.

— Bien vrai, Sire ?

— Foi de gentilhomme ! Et vous, de votre côté ?...

— Attendez, oh ! ce n'est pas tout.

— Encore quelque chose, Louise ?

— Oh ! certainement ; ne vous lassez pas si vite, car nous ne sommes pas au bout, Sire.

— Allons, achevez de me percer le cœur.

— Vous comprenez bien, Sire, que ces entretiens doivent au moins avoir, près de M. de Saint-Aignan lui-même, une sorte de motif raisonnable.

— De motif raisonnable ! reprit le roi d'un ton de doux reproche.

— Sans doute. Réfléchissez, Sire.

— Oh ! vous avez toutes les délicatesses, et, croyez-le, mon seul désir est de vous égaler sur ce point. Eh bien, Louise, il sera fait comme vous désirez. Nos entretiens auront un objet raisonnable, et j'ai déjà trouvé cet objet.

— De sorte, Sire ?... dit La Vallière en souriant.

— Que, dès demain, si vous voulez...

— Demain ?

— Vous voulez dire que c'est trop tard ? s'écria le roi en serrant entre ses deux mains la main brûlante de La Vallière.

En ce moment, des pas se firent entendre dans le corridor.

— Sire, Sire, s'écria La Vallière, quelqu'un s'approche, quelqu'un vient, entendez-vous ? Sire, Sire, fuyez, je vous en supplie.

Le roi ne fit qu'un bond de sa chaise derrière le paravent.

Il était temps ; comme le roi tirait un des feuillets sur lui, le bouton de la porte tourna, et Montalais parut sur le seuil.

Il va sans dire qu'elle entra tout naturellement et sans faire aucune cérémonie.

Elle savait bien, la rusée, que frapper discrètement à cette porte au lieu de la pousser, c'était montrer à La Vallière une défiance désobligeante.

Elle entra, donc, et après un rapide coup d'œil qui lui montra deux chaises fort près l'une de l'autre, elle employa tant de temps à refermer la porte, qui se rebellait on ne sait comment, que le

roi eut celui de lever la trappe et de redescendre chez de Saint-Aignan.

Un bruit imperceptible pour toute oreille moins fine que la sienne, avertit Montalais de la disparition du prince ; elle réussit alors à fermer la porte rebelle, et s'approcha de La Vallière.

— Causons, Louise, lui dit-elle, causons sérieusement, vous le voulez bien.

Louise, toute à son émotion, n'entendit pas sans une secrète terreur ce *sérieusement*, sur lequel Montalais avait appuyé à dessein.

— Mon Dieu ! ma chère Aure, murmura-t-elle, qu'y a-t-il donc encore ?

— Il y a, chère amie, que MADAME se doute de tout.

— De tout quoi ?

— Avons-nous besoin de nous expliquer, et ne comprends-tu pas ce que je veux dire ? Voyons : tu as dû voir les fluctuations de MADAME depuis plusieurs jours ; tu as dû voir comme elle t'a mise auprès d'elle, puis congédiée, puis reprise.

— C'est étrange, en effet ; mais je suis habituée à ses bizarreries.

— Attends encore. Tu as remarqué ensuite que MADAME, après t'avoir exclue de la promenade, hier, t'a fait donner ordre d'assister à cette promenade.

— Si je l'ai remarqué ! sans doute.

— Eh bien, il paraît que MADAME a maintenant des renseignements suffisants, car elle a été droit au but, n'ayant plus rien à opposer en France à ce torrent qui brise tous les obstacles ; tu sais ce que je veux dire par le torrent ?

La Vallière cacha son visage entre ses mains.

— Je veux dire, poursuivit Montalais impitoyablement, ce torrent qui a enfoncé la porte des Carmélites de Chaillot, et renversé tous les préjugés de cour, tant à Fontainebleau qu'à Paris.

— Hélas ! hélas ! mumura La Vallière, toujours voilée par ses doigts, entre lesquels roulaient ses larmes.

— Oh ! ne t'afflige pas ainsi, lorsque tu n'es qu'à la moitié de tes peines.

— Mon Dieu ! s'écria la jeune fille avec anxiété, qu'y a-t-il donc encore ?

— Eh bien, voici le fait. MADAME, dénuée d'auxiliaires en France, car elle a usé successivement les deux reines, MONSIEUR et toute la cour, MADAME s'est souvenue d'une certaine personne qui a sur toi de prétendus droits.

La Vallière devint blanche comme une statue de cire.

— Cette personne, continua Montalais, n'est point à Paris en ce moment.

— Oh mon Dieu ! murmura Louise.

— Cette personne, si je ne me trompe, est en Angleterre.

— Oui, oui, soupira La Vallière à demi brisée.

— N'est-ce pas à la cour du roi Charles II que se trouve cette personne ? Dis.

— Oui.

— Eh bien, ce soir, une lettre est partie du cabinet de MADAME pour Saint-James, avec ordre pour le courrier de pousser d'une traite jusqu'à Hampton-Court, qui est, à ce qu'il paraît, une maison royale située à douze milles de Londres !

— Oui, après ?

— Or, comme MADAME écrit régulièrement à

Londres tous les quinze jours, et que le courrier ordinaire avait été expédié à Londres il y a trois jours seulement, j'ai pensé qu'une circonstance grave pouvait seule lui mettre la plume à la main. MADAME est paresseuse pour écrire, comme tu sais.

— Oh ! oui.

— Cette lettre a donc été écrite, quelque chose me le dit, pour toi.

— Pour moi ? répéta la malheureuse jeune fille avec la docilité d'un automate.

— Et moi qui la vis, cette lettre, sur le bureau de MADAME avant qu'elle fût cachetée, j'ai cru y lire...

— Tu as cru y lire ?...

— Peut-être me suis-je trompée.

— Quoi ?... Voyons.

— Le nom de Bragelonne.

La Vallière se leva, en proie à la plus douloureuse agitation.

— Montalais, dit-elle avec une voix pleine de sanglots, déjà se sont enfuis tous les rêves riants de la jeunesse et de l'innocence, Je n'ai plus rien à te cacher, à toi ni à personne. Ma vie est à découvert, et s'ouvre comme un livre où tout le monde peut lire, depuis le roi jusqu'au premier passant. Aure, ma chère Aure, que faire ? Que devenir ?

Montalais se rapprocha.

— Dame, consulte-toi, dit-elle.

— Eh bien, je n'aime pas M. de Bragelonne ; quand je dis que je ne l'aime pas, comprends-moi : je l'aime comme la plus tendre sœur peut aimer un bon frère ; mais ce n'est point cela qu'il me demande, ce n'est point cela que je lui ai promis.

— Enfin, tu aimes le roi, dit Montalais, et c'est une assez bonne excuse.

— Oui, j'aime le roi, murmura sourdement la jeune fille, et j'ai payé assez cher le droit de prononcer ces mots. Eh bien, parle, Montalais ; que peux-tu pour moi ou contre moi dans la position où je me trouve ?

— Parle-moi plus clairement.

— Que te dirai-je ?

— Ainsi, rien de plus particulier ?

— Non, fit Louise avec étonnement.

— Bien ! Alors, c'est un simple conseil que tu me demandes ?

— Oui.

— Relativement à M. Raoul ?

— Pas autre chose.

— C'est délicat, répliqua Montalais.

— Non, rien n'est délicat là dedans. Faut-il que je l'épouse pour lui tenir la promesse faite ? faut-il que je continue d'écouter le roi ?

— Sais-tu bien que tu me mets dans une position difficile, dit Montalais en souriant ; tu me demandes si tu dois épouser Raoul, dont je suis l'amie, et à qui je fais un mortel déplaisir en me prononçant contre lui. Tu me parles ensuite de ne plus écouter le roi, le roi, dont je suis la sujette, et que j'offenserais en te conseillant d'une certaine façon. Ah ! Louise, Louise, tu fais bon marché d'une bien difficile position.

— Vous ne m'avez pas comprise, Aure, dit La Vallière blessée du ton légèrement railleur qu'avait pris Montalais : si je parle d'épouser M. de Bragelonne, c'est que je puis l'épouser sans lui faire aucun déplaisir ; mais, par la même raison, si j'écoute le roi, faut-il le faire usurpateur d'un bien fort médiocre, c'est vrai, mais auquel l'amour prête une cer-

taine apparence de valeur ? Ce que je te demande donc, c'est de m'enseigner un moyen de me dégager honorablement, soit d'un côté, soit de l'autre, ou plutôt je te demande de quel côté je puis me dégager le plus honorablement.

— Ma chère Louise, répondit Montalais après un silence, je ne suis pas un des sept sages de la Grèce et je n'ai point de règles de conduite parfaitement invariables ; mais, en échange, j'ai quelque expérience, et je puis te dire que jamais une femme ne demande un conseil du genre de celui que tu me demandes sans être fortement embarrassée. Or, tu as fait une promesse solennelle, tu as de l'honneur ; si donc tu es embarrassée, ayant pris un tel engagement, ce n'est pas le conseil d'une étrangère, tout est étranger pour un cœur plein d'amour, ce n'est pas, dis-je, mon conseil qui te tirera d'embarras. Je ne te le donnerai donc point, d'autant plus qu'à ta place je serais encore plus embarrassée après le conseil qu'auparavant. Tout ce que je puis faire, c'est de te répéter ce que je t'ai déjà dit : Veux-tu que je t'aide ?

— Oh ! oui.

— Eh bien, c'est tout... Dis-moi en quoi tu veux que je t'aide ; dis-moi pour qui et contre qui. De cette façon nous ne ferons point d'école.

— Mais, d'abord, toi, dit La Vallière en pressant la main de sa compagne, pour qui ou contre qui te déclares-tu ?

— Pour toi, si tu es véritablement mon amie...

— N'es-tu pas la confidente de MADAME ?

— Raison de plus pour t'être utile ; si je ne savais rien de ce côté-là, je ne pourrais pas t'aider, et tu ne tirerais, par conséquent, aucun profit de ma

connaissance. Les amitiés vivent de ces sortes de bénéfices mutuels.

— Il en résulte que tu resteras en même temps l'amie de MADAME ?

— Évidemment. T'en plains-tu ?

— Non, dit La Vallière rêveuse, car cette franchise cynique lui paraissait une offense faite à la femme et un tort fait à l'amie.

— A la bonne heure, dit Montalais ; car, en ce cas, tu serais bien sotte.

— Donc, tu me serviras ?

— Avec dévouement, surtout si tu me sers de même.

— On dirait que tu ne connais pas mon cœur, dit La Vallière en regardant Montalais avec de grands yeux étonnés.

— Dame ! c'est que, depuis que nous sommes à la cour, ma chère Louise, nous sommes bien changées.

— Comment cela ?

— C'est bien simple : étais-tu la seconde reine de France, là-bas, à Blois ?

La Vallière baissa la tête et se mit à pleurer.

Montalais la regarda d'une façon indéfinissable et on l'entendit murmurer ces mots :

— Pauvre fille !

Puis, se reprenant :

— Pauvre roi ! dit-elle.

Elle baisa Louise au front et regagna son appartement, où l'attendait Malicorne.

XVI

LE PORTRAIT

DANS cette maladie qu'on appelle l'*amour*, les accès se suivent à des intervalles toujours plus rapprochés dès que le mal débute.

Plus tard, les accès s'éloignent les uns des autres, au fur et à mesure que la guérison arrive.

Cela posé comme axiome en général et comme tête de chapitre en particulier, continuons notre récit.

Le lendemain, jour fixé par le roi pour le premier entretien chez de Saint-Aignan, La Vallière, en ouvrant son paravent, trouva sur le parquet un billet écrit de la main du roi.

Ce billet avait passé de l'étage inférieur au supérieur par la fente du parquet. Nulle main indiscrète, nul regard curieux ne pouvait monter où montait ce simple papier.

C'était une des idées de Malicorne. Voyant combien de Saint-Aignan allait devenir utile au roi par son logement, il n'avait pas voulu que le courtisan devînt encore indispensable comme messager, et il s'était, de son autorité privée, réservé ce dernier poste.

La Vallière lut avidement ce billet, qui lui fixait deux heures de l'après-midi pour le moment du rendez-vous, et qui lui indiquait le moyen de lever la plaque parquetée.

— Faites-vous belle, ajoutait le *post-scriptum* de la lettre.

Ces derniers mots étonnèrent la jeune fille, mais en même temps ils la rassurèrent.

L'heure marchait lentement. Elle finit cependant par arriver.

Aussi ponctuelle que la prêtresse Héro, Louise leva la trappe au dernier coup de deux heures, et trouva sur les premiers degrés le roi, qui l'attendait respectueusement pour lui donner la main.

Cette délicate déférence la toucha sensiblement.

Au bas de l'escalier, les deux amants trouvèrent le comte qui, avec un sourire et une révérence du meilleur goût, fit à La Vallière ses remerciements sur l'honneur qu'il recevait d'elle.

Puis, se tournant vers le roi :

— Sire, dit-il, notre homme est arrivé.

La Vallière, inquiète, regarda Louis.

— Mademoiselle, dit le roi, si je vous ai priée de me faire l'honneur de descendre ici, c'est par intérêt. J'ai fait demander un excellent peintre qui saisit parfaitement les ressemblances, et je désire que vous l'autorisiez à vous peindre. D'ailleurs, si vous l'exigiez absolument, le portrait resterait chez vous.

La Vallière rougit.

— Vous le voyez, lui dit le roi, nous ne serons plus trois seulement : nous voilà quatre. Eh ! mon Dieu ! du moment que nous ne serons pas seuls, nous serons tant que vous voudrez.

La Vallière serra doucement le bout des doigts de son royal amant.

— Passons dans la chambre voisine, s'il plaît à Votre Majesté, dit de Saint-Aignan.

Il ouvrit la porte et fit passer ses hôtes.

Le roi marchait derrière La Vallière et dévorait des yeux son cou blanc comme de la nacre, sur

lequel s'enroulaient les anneaux serrés et crépus des cheveux argentés de la jeune fille.

La Vallière était vêtue d'une étoffe de soie épaisse de couleur gris perle glacée de rose ; une parure de jais faisait valoir la blancheur de sa peau ; ses mains fines et diaphanes froissaient un bouquet de pensées, de roses du Bengale et de clématites au feuillage finement découpé, au-dessus desquelles s'élevait, comme une coupe à verser des parfums, une tulipe de Harlem aux tons gris et violets, pure et merveilleuse espèce, qui avait coûté cinq ans de combinaisons au jardinier et cinq mille livres au roi.

Ce bouquet, Louis l'avait mis dans la main de La Vallière en la saluant.

Dans cette chambre, dont de Saint-Aignan venait d'ouvrir la porte, se tenait un jeune homme vêtu d'un habit de velours léger avec de beaux yeux noirs et de grands cheveux bruns.

C'était le peintre.

Sa toile était toute prête, sa palette faite.

Il s'inclina devant mademoiselle de La Vallière avec cette grave curiosité de l'artiste qui étudie son modèle, salua le roi discrètement, comme s'il ne le connaissait pas, et comme il eût, par conséquent, salué un autre gentilhomme.

Puis, conduisant mademoiselle de La Vallière jusqu'au siège préparé pour elle, il l'invita à s'asseoir.

La jeune fille se posa gracieusement et avec abandon, les mains occupées, les jambes étendues sur des coussins, et, pour que ses regards n'eussent rien de vague ou rien d'affecté, le peintre la pria de se choisir une occupation.

Alors Louis XIV, en souriant, vint s'asseoir sur les coussins aux pieds de sa maîtresse.

De sorte qu'elle, penchée en arrière, adossée au fauteuil, ses fleurs à la main ; de sorte que lui, les yeux levés vers elle et la dévorant du regard, ils formaient un groupe charmant que l'artiste contempla plusieurs minutes avec satisfaction, tandis que, de son côté, de Saint-Aignan le contemplait avec envie.

Le peintre esquissa rapidement ; puis, sous les premiers coups du pinceau, on vit sortir du fond gris cette molle et poétique figure aux yeux doux, aux joues roses encadrées dans des cheveux d'un pur argent.

Cependant les deux amants parlaient peu et se regardaient beaucoup ; parfois leurs yeux devenaient si languissants, que le peintre était forcé d'interrompre son ouvrage pour ne pas représenter une Érycine au lieu d'une La Vallière.

C'est alors que de Saint-Aignan revenait à la rescousse ; il récitait des vers ou disait quelques-unes de ces historiettes comme Patru les racontait, comme Tallemant des Réaux les racontait si bien.

Ou bien La Vallière était fatiguée, et l'on se reposait.

Aussitôt un plateau de porcelaine de Chine, chargé des plus beaux fruits que l'on avait pu trouver, aussitôt le vin de Xérès, distillant ses topazes dans l'argent ciselé, servaient d'accessoires à ce tableau, dont le peintre ne devait retracer que la plus éphémère figure.

Louis s'enivrait d'amour ; La Vallière, de bonheur ; de Saint-Aignan, d'ambition.

Le peintre se composait des souvenirs pour sa vieillesse.

Deux heures s'écoulèrent ainsi ; puis, quatre heures ayant sonné, La Vallière se leva, et fit un signe au roi.

Louis se leva, s'approcha du tableau, et adressa quelques compliments flatteurs à l'artiste.

De Saint-Aignan vantait la ressemblance, déjà assurée, à ce qu'il prétendait.

La Vallière, à son tour, remercia le peintre en rougissant, et passa dans la chambre voisine, où le roi la suivit, après avoir appelé de Saint-Aignan.

— A demain, n'est-ce pas ? dit-il à La Vallière.

— Mais, Sire, songez-vous que l'on viendra certainement chez moi, qu'on ne m'y trouvera pas ?

— Eh bien ?

— Alors, que deviendrai-je ?

— Vous êtes bien craintive, Louise !

— Mais, enfin, si MADAME me faisait demander ?

— Oh ! répliqua le roi, est-ce qu'un jour n'arrivera pas où vous me direz vous-même de tout braver pour ne plus vous quitter ?

— Ce jour-là, Sire, je serais une insensée et vous ne devriez pas me croire.

— A demain, Louise.

La Vallière poussa un soupir ; puis, sans force contre la demande royale :

— Puisque vous le voulez, Sire, à demain ! répéta-t-elle.

Et, à ces mots, elle monta légèrement les degrés et disparut aux yeux de son amant.

— Eh bien, Sire ?... demanda de Saint-Aignan lorsqu'elle fut partie.

— Eh bien, de Saint-Aignan, hier, je me croyais le plus heureux des hommes.

— Et Votre Majesté, aujourd'hui, dit en souriant le comte, s'en croirait-elle par hasard le plus malheureux ?

— Non ; mais cet amour est une soif inextinguible ; en vain je bois, en vain je dévore les gouttes d'eau que ton industrie me procure : plus je bois, plus j'ai soif.

— Sire, c'est un peu votre faute ; et Votre Majesté s'est fait la position telle qu'elle est.

— Tu as raison.

— Donc, en pareil cas, Sire, le moyen d'être heureux, c'est de se croire satisfait et d'attendre.

— Attendre ! Tu connais donc ce mot-là, toi, attendre ?

— Là, Sire, là ! ne vous désolez point. J'ai déjà cherché, je chercherai encore.

Le roi secoua la tête d'un air désespéré.

— Eh quoi ! Sire, vous n'êtes plus content déjà ?

— Eh ! si fait, mon cher de Saint-Aignan ; mais trouve, mon Dieu ! trouve.

— Sire, je m'engage à chercher, voilà tout ce que je puis dire.

Le roi voulut revoir encore le portrait, ne pouvant revoir l'original. Il indiqua quelques changements au peintre, et sortit.

Derrière lui, de Saint-Aignan congédia l'artiste.

Chevalets, couleurs et peintre n'étaient pas disparus, que Malicorne montra sa tête entre les deux portières.

De Saint-Aignan le reçut à bras ouverts, et cependant avec une certaine tristesse. Le nuage

qui avait passé sur le soleil royal voilait, à son tour, le satellite fidèle.

Malicorne vit, du premier coup d'œil, ce crêpe étendu sur le visage de de Saint-Aignan.

— Oh ! monsieur le comte, dit-il, comme vous voilà noir !

— J'en ai bien le sujet, ma foi ! mon cher monsieur Malicorne ; croiriez-vous que le roi n'est pas content ?

— Pas content de son escalier ?

— Oh ! non, au contraire, l'escalier a plu beaucoup.

— C'est donc la décoration des chambres qui n'est pas selon son goût ?

— Oh ! pour cela, il n'y a pas seulement songé. Non, ce qui a déplu au roi...

— Je vais vous le dire, monsieur le comte : c'est d'être venu, lui quatrième, à un rendez-vous d'amour. Comment, monsieur le comte, vous n'avez pas deviné cela, vous ?

— Mais comment l'eussé-je deviné, cher monsieur Malicorne, quand je n'ai fait que suivre à la lettre les instructions du roi ?

— En vérité, Sa Majesté a voulu, à toute force, vous voir près d'elle ?

— Positivement.

— Et Sa Majesté a voulu avoir, en outre, M. le peintre que j'ai rencontré en bas ?

— Exigé, monsieur Malicorne, exigé !

— Alors, je le comprends, pardieu ! bien que Sa Majesté ait été mécontente.

— Mécontente de ce que l'on a ponctuellement obéi à ses ordres ? Je ne vous comprends plus.

Malicorne se gratta l'oreille.

— A quelle heure, demanda-t-il, le roi avait-il dit qu'il se rendrait chez vous ?

— A deux heures.

— Et vous étiez chez vous à attendre le roi ?

— Dès une heure et demie.

— Ah ! vraiment !

— Peste ! il eût fait beau me voir inexact devant le roi.

Malicorne, malgré le respect qu'il portait à de Saint-Aignan, ne put s'empêcher de hausser les épaules.

— Et ce peintre, fit-il, le roi l'avait-il demandé aussi pour deux heures ?

— Non ; mais, moi, je le tenais ici dès midi. Mieux vaut, vous comprenez, qu'un peintre attende deux heures, que le roi une minute.

Malicorne se mit à rire silencieusement.

— Voyons, cher monsieur Malicorne, dit Saint-Aignan, riez moins de moi et parlez davantage.

— Vous l'exigez ?

— Je vous en supplie.

— Eh bien, monsieur le comte, si vous voulez que le roi soit un peu plus content la première fois qu'il viendra...

— Il vient demain.

— Eh bien, si vous voulez que le roi soit un peu plus content demain...

— Ventre saint-gris ! comme disait son aïeul, si je le veux ! je le crois bien !

— Eh bien, demain, au moment où arrivera le roi, ayez affaire dehors, mais pour une chose qui ne peut se remettre, pour une chose indispensable.

— Oh ! oh !

— Pendant vingt minutes.

— Laisser le roi seul pendant vingt minutes ? s'écria de Saint-Aignan effrayé.

— Allons, mettons que je n'ai rien dit, fit Malicorne tirant vers la porte.

— Si fait, si fait, cher monsieur Malicorne ; au contraire, achevez, je commence à comprendre. Et le peintre, le peintre ?

— Oh ! le peintre, lui, il faut qu'il soit en retard d'une demi-heure.

— Une demi-heure, vous croyez ?

— Oui, je crois.

— Mon cher monsieur, je ferai comme vous dites.

— Et je crois que vous vous en trouverez bien ; me permettez-vous de venir m'informer un peu demain ?

— Certes.

— J'ai bien l'honneur d'être votre serviteur respectueux, monsieur de Saint-Aignan.

Et Malicorne sortit à reculons.

— Décidément ce garçon-là a plus d'esprit que moi, se dit de Saint-Aignan entraîné par sa conviction.

XVII

HAMPTON-COURT

Cette révélation que nous venons de voir Montalais faire à La Vallière, à la fin de notre avant-dernier chapitre, nous ramène tout naturellement au principal héros de cette histoire, pauvre chevalier errant au souffle du caprice d'un roi.

Si notre lecteur veut bien nous suivre, nous passerons donc avec lui ce détroit plus orageux que l'Europe, qui sépare Calais de Douvres ; nous traverserons cette verte et plantureuse campagne aux mille ruisseaux qui ceint Charing, Maidstone et dix autres villes plus pittoresques les unes que les autres, et nous arriverons enfin à Londres.

De là, comme des limiers qui suivent une piste, lorsque nous aurons reconnu que Raoul a fait un premier séjour à White-Hall, un second à Saint-James ; quand nous saurons qu'il a été reçu par Monck et introduit dans les meilleures sociétés de la cour de Charles II, nous courrons après lui jusqu'à l'une des maisons d'été de Charles II, près de la ville de Kingston, à Hampton-Court, que baigne la Tamise.

Le fleuve n'est pas encore, à cet endroit, l'orgueilleuse voie qui charrie chaque jour un demi-million de voyageurs, et tourmente ses eaux noires comme celles du Cocyte, en disant : « Moi aussi, je suis la mer. »

Non, ce n'est encore qu'une douce et verte rivière aux margelles moussues, aux larges miroirs reflétant les saules et les hêtres, avec quelque barque de bois desséché qui dort çà et là au milieu des roseaux, dans une anse d'aulnes et de myosotis.

Les paysages s'étendent alentour calmes et riches ; la maison de briques perce de ses cheminées, aux fumées bleues, une épaisse cuirasse de houx flaves et verts ; l'enfant, vêtu d'un sarrau rouge, paraît et disparaît dans les grandes herbes comme un coquelicot qui se courbe sous le souffle du vent.

Les gros moutons blancs ruminent en fermant

les yeux sous l'ombre des petits trembles trapus, et, de loin en loin, le martin-pêcheur, aux flancs d'émeraude et d'or, court comme une balle magique à la surface de l'eau et frise étourdiment la ligne de son confrère, l'homme pêcheur, qui guette, assis sur son batelet, la tanche et l'alose.

Au-dessus de ce paradis, fait d'ombre noire et de douce lumière, se lève le manoir d'Hampton-Court, bâti par Wolsey, séjour que l'orgueilleux cardinal avait créé désirable même pour un roi, et qu'il fut forcé, en courtisan timide, de donner à son maître Henri VIII, lequel avait froncé le sourcil d'envie et de cupidité au seul aspect du château neuf.

Hampton-Court, aux murailles de briques, aux grandes fenêtres, aux belles grilles de fer ; Hampton-Court, avec ses mille tourillons, ses clochetons bizarres, ses discrets promenoirs et ses fontaines intérieures pareilles à celles de l'Alhambra ; Hampton-Court, c'est le berceau des roses, du jasmin et des clématites. C'est la joie des yeux et de l'odorat, c'est la bordure la plus charmante de ce tableau d'amour que déroula Charles II, parmi les voluptueuses peintures du Titien, du Pordenone, de Van Dyck, lui qui avait dans sa galerie le portrait de Charles Ier, roi martyr, et sur ses boiseries les trous des balles puritaines lancées par les soldats de Cromwell, le 24 août 1648, alors qu'ils avaient amené Charles Ier prisonnier à Hampton-Court.

C'est là que tenait sa cour ce roi toujours ivre de plaisir ; ce roi poète par le désir ; ce malheureux d'autrefois qui se payait, par un jour de volupté, chaque minute écoulée naguère dans l'angoisse et la misère.

Ce n'était pas le doux gazon d'Hampton-Court, si doux que l'on croit fouler le velours ; ce n'était pas le carré de fleurs touffues, qui ceint le pied de chaque arbre et fait un lit aux rosiers de vingt pieds qui s'épanouissent en plein ciel comme des gerbes d'artifice ; ce n'étaient pas les grands tilleuls dont les rameaux tombent jusqu'à terre comme des saules, et voilent tout amour ou toute rêverie sous leur ombre ou plutôt sous leur chevelure ; ce n'était pas tout cela que Charles II aimait dans son beau palais d'Hampton-Court.

Peut-être était-ce alors cette belle eau rousse pareille aux eaux de la mer Caspienne, cette eau immense, ridée par un vent frais, comme les ondulations de la chevelure de Cléopâtre, ces eaux tapissées de cressons, de nénufars blancs aux bulbes vigoureuses qui s'entr'ouvrent pour laisser voir comme l'œuf le germe d'or rutilant au fond de l'enveloppe laiteuse, ces eaux mystérieuses et pleines de murmures, sur lesquelles naviguent les cygnes noirs et les petits canards avides, frêle couvée au duvet de soie, qui poursuivent la mouche verte sur les glaïeuls et la grenouille dans ses repaires de mousse.

C'étaient peut-être les houx énormes au feuillage bicolore, les ponts riants jetés sur les canaux, les biches qui brament dans les allées sans fin, et les bergeronnettes qui piétinent en voletant dans les bordures de buis et de trèfle.

Car il y a de tout cela dans Hampton-Court ; il y a, en outre, les espaliers de roses blanches qui grimpent le long des hauts treillages pour laisser retomber sur le sol leur neige odorante ; il y a dans le parc les vieux sycomores aux troncs verdissants

qui baignent leurs pieds dans une poétique et luxuriante moisissure.

Non, ce que Charles II aimait dans Hampton-Court, c'étaient les ombres charmantes qui couraient après midi sur ses terrasses, lorsque, comme Louis XIV, il avait fait peindre leurs beautés dans son grand cabinet par un des pinceaux intelligents de son époque, pinceaux qui savaient attacher sur la toile un rayon échappé de tant de beaux yeux qui lançaient l'amour.

Le jour où nous arrivons à Hampton-Court, le ciel est presque doux et clair comme en un jour de France ; l'air est d'une tiédeur humide, les géraniums, les pois de senteur énormes, les seringats et les héliotropes, jetés par millions dans le parterre, exhalent leurs aromes enivrants.

Il est une heure. Le roi, revenu de la chasse, a dîné, rendu visite à la duchesse de Castelmaine, la maîtresse en titre, et, après cette preuve de fidélité, il peut à l'aise se permettre des infidélités jusqu'au soir.

Toute la cour folâtre et aime. C'est le temps où les dames demandent sérieusement aux gentilshommes leur sentiment sur tel ou tel pied plus ou moins charmant, selon qu'il est chaussé d'un bas de soie rose ou d'un bas de soie verte.

C'est le temps où Charles II déclare qu'il n'y a pas de salut pour une femme sans le bas de soie verte, parce que mademoiselle Lucy Stewart les porte de cette couleur.

Tandis que le roi cherche à communiquer ses préférences, nous verrons, dans l'allée des hêtres qui faisait face à la terrasse, une jeune dame en habit de couleur sévère marchant auprès d'un autre habit de couleur lilas et bleu sombre.

Elles traversèrent le parterre de gazon, au milieu duquel s'élevait une belle fontaine aux sirènes de bronze, et s'en allèrent en causant sur la terrasse, le long de laquelle, de la clôture de briques, sortaient dans le parc plusieurs cabinets variés de forme ; mais, comme ces cabinets étaient pour la plupart occupés, ces jeunes femmes passèrent : l'une rougissait, l'autre rêvait.

Enfin, elles vinrent au bout de cette terrasse qui dominait toute la Tamise, et, trouvant un frais abri, s'assirent côte à côte.

— Où allons-nous, Stewart ? dit la plus jeune des deux femmes à sa compagne.

— Ma chère Graffton, nous allons, tu le vois bien, où tu nous mènes.

— Moi ?

— Sans doute, toi ! A l'extrémité du palais, vers ce banc où le jeune Français attend et soupire.

Miss Mary Graffton s'arrêta court.

— Non, non, dit-elle, je ne vais pas là.

— Pourquoi ?

— Retournons, Stewart.

— Avançons, au contraire, et expliquons-nous.

— Sur quoi ?

— Sur ce que le vicomte de Bragelonne est de toutes les promenades que tu fais, comme tu es de toutes les promenades qu'il fait.

— Et tu en conclus qu'il m'aime ou que je l'aime ?

— Pourquoi pas ; c'est un charmant gentilhomme. Personne ne m'entend, je l'espère, dit miss Lucy Stewart en se retournant avec un sourire qui indiquait, au reste, que son inquiétude n'était pas grande.

— Non, non, dit Mary, le rôi est dans son cabinet ovale avec M. de Buckingham.

— A propos de M. de Buckingham, Mary...

— Quoi ?

— Il me semble qu'il s'est déclaré ton chevalier depuis le retour de France ; comment va ton cœur de ce côté ?

Mary Graffton haussa les épaules.

— Bon ! bon ! je demanderai cela au beau Bragelonne, dit Stewart en riant ; allons le retrouver bien vite.

— Pour quoi faire ?

— J'ai à lui parler, moi.

— Pas encore ; un mot auparavant. Voyons, toi, Stewart, qui sais les petits secrets du roi.

— Tu crois cela ?

— Dame ! tu dois les savoir, ou personne ne les saura ; dis, pourquoi M. de Bragelonne est-il en Angleterre, et qu'y fait-il ?

— Ce que fait tout gentilhomme envoyé par son roi vers un autre roi.

— Soit ; mais, sérieusement, quoique la politique ne soit pas notre fort, nous en savons assez pour comprendre que M. de Bragelonne n'a point ici de mission sérieuse.

— Écoute, dit Stewart avec une gravité affectée, je veux bien pour toi trahir un secret d'État. Veux-tu que je te récite la lettre de crédit donnée par le roi Louis XIV à M. de Bragelonne, et adressée à Sa Majesté le roi Charles II ?

— Oui, sans doute.

— La voici : « Mon frère, je vous envoie un gentilhomme de ma cour, fils de quelqu'un que vous aimez. Traitez-le bien, je vous en prie, et faites-lui aimer l'Angleterre. »

— Il y avait cela ?

— Tout net... ou l'équivalent. Je ne réponds pas de la forme, mais je réponds du fond.

— Eh bien, qu'en as-tu déduit, ou plutôt qu'en a déduit le roi ?

— Que Sa-Majesté française avait ses raisons pour éloigner M. de Bragelonne, et le marier... autre part qu'en France.

— De sorte qu'en vertu de cette lettre ?...

— Le roi Charles II a reçu M. de Bragelonne comme tu sais, splendidement et amicalement ; il lui a donné la plus belle chambre de White-Hall, et, comme tu es la plus précieuse personne de sa cour, attendu que tu as refusé son cœur... allons, ne rougis pas... il a voulu te donner du goût pour le Français et lui faire ce beau présent. Voilà pourquoi, toi, héritière de trois cent mille livres, toi, future duchesse, toi, belle et bonne, il t'a mise de toutes les promenades dont M. de Bragelonne faisait partie. Enfin, c'était un complot, une espèce de conspiration. Vois si tu veux y mettre le feu, je t'en livre la mèche.

Miss Mary sourit avec une expression charmante qui lui était familière, et, serrant le bras de sa compagne :

— Remercie le roi, dit-elle.

— Oui, oui ; mais M. de Buckingham est jaloux. Prends garde ! répliqua Stewart.

Ces mots étaient à peine prononcés, que M. de Buckingham sortait de l'un des pavillons de la terrasse, et, s'approchant des deux femmes avec un sourire :

— Vous vous trompez, miss Lucy, dit-il, non, je ne suis pas jaloux ; et la preuve, miss Mary, c'est

que voici là-bas celui qui devrait être la cause de ma jalousie, le vicomte de Bragelonne, qui rêve tout seul. Pauvre garçon ! Permettez donc que je lui abandonne votre gracieuse compagnie pendant quelques minutes, attendu que j'ai besoin de causer pendant ces quelques minutes avec miss Lucy Stewart.

Alors, s'inclinant du côté de Lucy :

— Me ferez-vous, dit-il, l'honneur de prendre ma main pour aller saluer le roi, qui nous attend.

Et, à ces mots, Buckingham, toujours riant, prit la main de miss Lucy Stewart et l'emmena.

Restée seule, Mary Graffton, la tête inclinée sur l'épaule avec cette mollesse gracieuse particulière aux jeunes Anglaises, demeura un instant immobile, les yeux fixés sur Raoul, mais comme indécise de ce qu'elle devait faire. Enfin, après que ses joues, en pâlissant et en rougissant tour à tour, eurent révélé le combat qui se passait dans son cœur, elle parut prendre une résolution et s'avança d'un pas assez ferme vers le banc où Raoul était assis, et rêvait comme on l'avait bien dit.

Le bruit des pas de miss Mary, si léger qu'il fût sur la pelouse verte, réveilla Raoul ; il détourna la tête, aperçut la jeune fille et marcha au-devant de la compagne que son heureux destin lui amenait.

— On m'envoie à vous, monsieur, dit Mary Graffton ; m'acceptez-vous ?

— Et à qui dois-je être reconnaissant d'un pareil bonheur, mademoiselle ? demanda Raoul.

— A M. de Buckingham, répliqua Mary en affectant la gaieté.

— A M. de Buckingham, qui recherche si pas-

sionnément votre précieuse compagnie ! Mademoiselle, dois-je vous croire ?

— En effet, monsieur, vous le voyez, tout conspire à ce que nous passions la meilleure ou plutôt la plus longue part de nos journées ensemble. Hier, c'était le roi qui m'ordonnait de vous faire asseoir près de moi, à table ; aujourd'hui, c'est M. de Buckingham qui me prie de venir m'asseoir près de vous, sur ce banc.

— Et il s'est éloigné pour me laisser la place libre ? demanda Raoul, avec embarras.

— Regardez là-bas, au détour de l'allée, il va disparaître avec miss Stewart. A-t-on de ces complaisances-là en France, monsieur le vicomte ?

— Mademoiselle, je ne pourrais trop dire ce qui se fait en France, car à peine si je suis Français. J'ai vécu dans plusieurs pays et presque toujours en soldat ; puis j'ai passé beaucoup de temps à la campagne ; je suis un sauvage.

— Vous ne vous plaisez point en Angleterre, n'est-ce pas ?

— Je ne sais, dit Raoul distraitement et en poussant un soupir.

— Comment, vous ne savez ?...

— Pardon, fit Raoul en secouant la tête et en rappelant à lui ses pensées. Pardon, je n'entendais pas.

— Oh ! dit la jeune femme en soupirant à son tour, comme le duc de Buckingham a eu tort de m'envoyer ici !

— Tort ? dit vivement Raoul. Vous avez raison : ma compagnie est maussade, et vous vous ennuyez avec moi. M. de Buckingham a eu tort de vous envoyer ici.

— C'est justement, répliqua la jeune femme avec sa voix sérieuse et vibrante, c'est justement parce que je ne m'ennuie pas avec vous que M. de Buckingham a eu tort de m'envoyer près de vous.

Raoul rougit à son tour.

— Mais, reprit-il, comment M. de Buckingham vous envoie-t-il près de moi, et comment y venez-vous vous-même ? M. de Buckingham vous aime, et vous l'aimez...

— Non, répondit gravement Mary, non ! M. de Buckingham ne m'aime point, puisqu'il aime madame la duchesse d'Orléans ; et, quant à moi, je n'ai aucun amour pour le duc.

Raoul regarda la jeune femme avec étonnement.

— Êtes-vous l'ami de M. de Buckingham, vicomte ? demanda-t-elle.

— M. le duc me fait l'honneur de m'appeler son ami, depuis que nous nous sommes vus en France.

— Vous êtes de simples connaissances, alors ?

— Non ; car M. le duc de Buckingham est l'ami très intime d'un gentilhomme que j'aime comme un frère.

— De M. le comte de Guiche ?

— Oui, mademoiselle.

— Lequel aime madame la duchesse d'Orléans ?

— Oh ! que dites-vous là ?

— Et qui en est aimé, continua tranquillement la jeune femme.

Raoul baissa la tête ; miss Mary Graffton continua en soupirant :

— Ils sont bien heureux !... Tenez, quittez-moi, monsieur de Bragelonne, car M. de Buckingham vous a donné une fâcheuse commission en m'offrant à vous comme compagne de promenade.

Votre cœur est ailleurs, et à peine si vous me faites l'aumône de votre esprit. Avouez, avouez... Ce serait mal à vous, vicomte, de ne pas avouer.

— Madame, je l'avoue.

Elle le regarda.

Il était si simple et si beau, son œil avait tant de limpidité, de douce franchise et de résolution, qu'il ne pouvait venir à l'idée d'une femme, aussi distinguée que l'était miss Mary, que le jeune homme fût un discourtois ou un niais.

Elle vit seulement qu'il aimait une autre femme qu'elle dans toute la sincérité de son cœur.

— Oui, je comprends, dit-elle ; vous êtes amoureux en France.

Raoul s'inclina.

— Le duc connaît-il cet amour ?

— Nul ne le sait, répondit Raoul.

— Et pourquoi me le dites-vous, à moi ?

— Mademoiselle...

— Allons, parlez.

— Je ne puis.

— C'est donc à moi d'aller au-devant de l'explication ; vous ne voulez rien me dire, à moi, parce que vous êtes convaincu, maintenant, que je n'aime point le duc, parce que vous voyez que je vous eusse aimé peut-être, parce que vous êtes un gentilhomme plein de cœur et de délicatesse, et qu'au lieu de prendre, ne fût-ce que pour vous distraire un moment, une main que l'on approchait de la vôtre, qu'au lieu de sourire à ma bouche qui vous souriait, vous avez préféré, vous qui êtes jeune, me dire, à moi qui suis belle : « J'aime en France ! » Eh bien, merci, monsieur de Bragelonne, vous êtes un noble gentilhomme, et

je vous en aime davantage... d'amitié. A présent, ne parlons plus de moi, parlons de vous. Oubliez que miss Graffton vous a parlé d'elle ; dites-moi pourquoi vous êtes triste, pourquoi vous l'êtes davantage encore depuis quelques jours ?

Raoul fut ému jusqu'au fond du cœur à l'accent doux et triste de cette voix ; il ne put trouver un mot de réponse ; la jeune fille vint encore à son secours.

— Plaignez-moi, dit-elle. Ma mère était Française. Je puis donc dire que je suis Française par le sang et l'âme. Mais sur cette ardeur planent sans cesse le brouillard et la tristesse de l'Angleterre. Parfois je rêve d'or et de magnifiques félicités ; mais soudain la brume arrive et s'étend sur mon rêve qu'elle éteint. Cette fois encore, il en a été ainsi. Pardon, assez là-dessus ; donnez-moi votre main et contez vos chagrins à une amie.

— Vous êtes Française, avez-vous dit, Française d'âme et de sang !

— Oui, non seulement je le répète, ma mère était Française, mais encore, comme mon père, ami du roi Charles Ier, s'était exilé en France, et pendant le procès du prince, et pendant la vie du Protecteur, j'ai été élevée à Paris ; à la restauration du roi Charles II, mon père est revenu en Angleterre pour y mourir presque aussitôt, pauvre père ! Alors, le roi Charles m'a faite duchesse et a complété mon douaire.

— Avez-vous encore quelque parent en France ? demanda Raoul avec un profond intérêt.

— J'ai une sœur, mon aînée de sept ou huit ans, mariée en France et déjà veuve ; elle s'appelle madame de Bellière.

Raoul fit un mouvement.

— Vous la connaissez ?

— J'ai entendu prononcer son nom.

— Elle aime aussi, et ses dernières lettres m'annoncent qu'elle est heureuse ; donc, elle est aimée. Moi, je vous le disais, monsieur de Bragelonne, j'ai la moitié de son âme, mais je n'ai point la moitié de son bonheur. Mais parlons de vous. Qui aimez-vous en France ?

— Une jeune fille douce et blanche comme un lis.

— Mais, si elle vous aime, elle, pourquoi êtes-vous triste ?

— On m'a dit qu'elle ne m'aimait plus.

— Vous ne le croyez pas, j'espère ?

— Celui qui m'écrit n'a point signé sa lettre.

— Une dénonciation anonyme ! Oh ! c'est quelque trahison, dit miss Graffton.

— Tenez, dit Raoul en montrant à la jeune fille un billet qu'il avait lu cent fois.

Mary Graffton prit le billet et lut :

« Vicomte, disait cette lettre, vous avez bien raison de vous divertir là-bas avec les belles dames du roi Charles II ; car, à la cour du roi Louis XIV, on vous assiège dans le château de vos amours. Restez donc à jamais à Londres, pauvre vicomte, ou revenez vite à Paris. »

— Pas de signature ? dit miss Mary.

— Non.

— Donc, n'y croyez pas.

— Oui ; mais voici une seconde lettre.

— De qui ?

— De M. de Guiche.

— Oh ! c'est autre chose ! Et cette lettre vous dit ?...

— Lisez.

« Mon ami, je suis blessé, malade. Revenez, Raoul ; revenez ! « DE GUICHE. »

— Et qu'allez-vous faire ? demanda la jeune fille avec un serrement de cœur.

— Mon intention, en recevant cette lettre, a été de prendre à l'instant même congé du roi.

— Et vous la reçûtes ?...

— Avant-hier.

— Elle est datée de Fontainebleau.

— C'est étrange, n'est-ce pas ? la cour est à Paris. Enfin, je fusse parti. Mais, quand je parlai au roi de mon départ, il se mit à rire et me dit : « Monsieur l'ambassadeur, d'où vient que vous partez ? Est-ce que votre maître vous rappelle ? » Je rougis, je fus décontenancé ; car, en effet, le roi m'a envoyé ici, et je n'ai point reçu d'ordre de retour.

Mary fronça un sourcil pensif.

— Et vous restez ? demanda-t-elle.

— Il le faut, mademoiselle.

— Et celle que vous aimez ?...

— Eh bien ?...

— Vous écrit-elle ?

— Jamais.

— Jamais ! Oh ! elle ne vous aime donc pas ?

— Au moins, elle ne m'a point écrit depuis mon départ.

— Vous écrivait-elle, auparavant ?

— Quelquefois... Oh ! j'espère qu'elle aura eu un empêchement.

— Voici le duc : silence.

En effet, Buckingham reparaissait au bout de l'allée seul et souriant ; il vint lentement et tendit la main aux deux causeurs.

— Vous êtes-vous entendus ? dit-il.

— Sur quoi ? demanda Mary Graffton.

— Sur ce qui peut vous rendre heureuse, chère Mary, et rendre Raoul moins malheureux ?

— Je ne vous comprends point, milord, dit Raoul.

— Voilà mon sentiment, miss Mary. Voulez-vous que je vous le dise devant monsieur ?

Et il souriait.

— Si vous voulez dire, répondit la jeune fille avec fierté, que j'étais disposée à aimer M. de Bragelonne, c'est inutile, car je le lui ai dit.

Buckingham réfléchit, et, sans se décontenancer, comme elle s'y attendait :

— C'est, dit-il, parce que je vous connais un délicat esprit et surtout une âme loyale, que je vous laissais avec M. de Bragelonne, dont le cœur malade peut se guérir entre les mains d'un médecin comme vous.

— Mais, milord, avant de me parler du cœur de M. de Bragelonne, vous me parliez du vôtre. Voulez-vous donc que je guérisse deux cœurs à la fois ?

— Il est vrai, miss Mary ; mais vous me rendrez cette justice, que j'ai bientôt cessé une poursuite inutile, reconnaissant que ma blessure, à moi, était incurable.

Mary se recueillit un instant.

— Milord, dit-elle, M. de Bragelonne est heureux. Il aime, on l'aime. Il n'a donc pas besoin d'un médecin tel que moi.

— M. de Bragelonne, dit Buckingham, est à la veille de faire une grave maladie, et il a besoin, plus que jamais, que l'on soigne son cœur.

— Expliquez-vous, milord ? demanda vivement Raoul.

— Non, peu à peu je m'expliquerai ; mais, si vous le désirez, je puis dire à miss Mary ce que vous ne pouvez entendre.

— Milord, vous me mettez à la torture : milord, vous savez quelque chose.

— Je sais que miss Mary Graffton est le plus charmant objet qu'un cœur malade puisse rencontrer sur son chemin.

— Milord, je vous ai déjà dit que le vicomte de Bragelonne aimait ailleurs, fit la jeune fille.

— Il a tort.

— Vous le savez donc, monsieur le duc ? vous savez donc que j'ai tort ?

— Oui.

— Mais qui aime-t-il donc ? s'écria la jeune fille.

— Il aime une femme indigne de lui, dit tranquillement Buckingham, avec ce flegme qu'un Anglais seul puise dans sa tête et dans son cœur.

Miss Mary Graffton fit un cri qui, non moins que les paroles prononcées par Buckingham, appela sur les joues de Bragelonne la pâleur du saisissement et le frissonnement de la terreur.

— Duc, s'écria-t-il, vous venez de prononcer de telles paroles, que, sans tarder d'une seconde, j'en vais chercher l'explication à Paris.

— Vous resterez ici, dit Buckingham.
— Moi ?
— Oui, vous.
— Et comment cela ?
— Parce que vous n'avez pas le droit de partir, et qu'on ne quitte pas le service d'un roi pour celui d'une femme, fût-elle digne d'être aimée comme l'est Mary Graffton.
— Alors instruisez-moi.
— Je le veux bien. Mais resterez-vous ?
— Oui, si vous me parlez franchement.

Ils en étaient là, et sans doute Buckingham allait dire, non pas tout ce qui était, mais tout ce qu'il savait, lorsqu'un valet de pied du roi parut à l'extrémité de la terrasse et s'avança vers le cabinet où était le roi avec miss Lucy Stewart.

Cet homme précédait un courrier poudreux qui paraissait avoir mis pied à terre il y avait quelques instants à peine.

— Le courrier de France ! le courrier de MADAME ! s'écria Raoul reconnaissant la livrée de la duchesse.

L'homme et le courrier firent prévenir le roi, tandis que le duc et miss Graffton échangeaient un regard d'intelligence.

XVIII

LE COURRIER DE MADAME

CHARLES II était en train de prouver ou d'essayer de prouver à miss Stewart qu'il ne s'occupait

que d'elle ; en conséquence, il lui promettait un amour pareil à celui que son aïeul Henri IV avait eu pour Gabrielle.

Malheureusement pour Charles II, il était tombé sur un mauvais jour, sur un jour où miss Stewart s'était mis en tête de le rendre jaloux.

Aussi, à cette promesse, au lieu de s'attendrir comme l'espérait Charles II, se mit-elle à éclater de rire.

— Oh ! Sire, Sire, s'écria-t-elle tout en riant, si j'avais le malheur de vous demander une preuve de cet amour, combien serait-il facile de voir que vous mentez.

— Écoutez, lui dit Charles, vous connaissez mes cartons de Raphaël ; vous savez si j'y tiens ; le monde me les envie. Vous savez encore cela : mon père les fit acheter par Van Dyck. Voulez-vous que je les fasse porter aujourd'hui même chez vous ?

— Oh ! non, répondit la jeune fille ; gardez-vous-en bien, Sire, je suis trop à l'étroit pour loger de pareils hôtes.

— Alors je vous donnerai Hampton-Court pour mettre les cartons.

— Soyez moins généreux, Sire, et aimez plus longtemps, voilà tout ce que je vous demande.

— Je vous aimerai toujours ; n'est-ce pas assez ?

— Vous riez, Sire.

— Voulez-vous donc que je pleure ?

— Non ; mais je voudrais vous voir un peu plus mélancolique.

— Merci Dieu ! ma belle, je l'ai été assez longtemps : quatorze ans d'exil, de pauvreté, de

misère ; il me semblait que c'était une dette payée ; et puis la mélancolie enlaidit.

— Non pas, voyez plutôt le jeune Français.

— Oh ! le vicomte de Bragelonne, vous aussi ! Dieu me damne ! elles en deviendront toutes folles les unes après les autres ; d'ailleurs, lui, il a raison d'être mélancolique.

— Et pourquoi cela ?

— Ah bien ! il faut que je vous livre les secrets d'État.

— Il le faut si je le veux, puisque vous avez dit que vous étiez prêt à faire tout ce que je voudrais.

— Eh bien, il s'ennuie dans ce pays, là ! Êtes-vous contente ?

— Il s'ennuie ?

— Oui, preuve qu'il est un niais.

— Comment, un niais ?

— Sans doute. Comprenez-vous cela ? Je lui permets d'aimer miss Mary Graffton, et il s'ennuie !

— Bon ! il paraît que, si vous n'étiez pas aimé de miss Lucy Stewart, vous vous consoleriez, vous, en aimant miss Mary Graffton ?

— Je ne dis pas cela : d'abord, vous savez bien que Mary Graffton ne m'aime pas ; or, on ne se console d'un amour perdu que par un amour trouvé. Mais, encore une fois, ce n'est pas de moi qu'il est question, c'est de cè jeune homme. Ne dirait-on pas que celle qu'il laisse derrière lui est une Hélène, une Hélène avant Pâris, bien entendu.

— Mais il laisse donc quelqu'un, ce gentilhomme ?

— C'est-à-dire qu'on le laisse.

— Pauvre garçon ! Au fait, tant pis !

— Comment, tant pis ?

— Oui, pourquoi s'en va-t-il ?

— Croyez-vous que ce soit de son gré qu'il s'en aille ?

— Il est donc forcé ?

— Par ordre, ma chère Stewart, il a quitté Paris par ordre.

— Et par quel ordre ?

— Devinez.

— Du roi ?

— Juste.

— Ah ! vous m'ouvrez les yeux.

— N'en dites rien, au moins.

— Vous savez bien que, pour la discrétion, je vaux un homme. Ainsi, le roi le renvoie ?

— Oui.

— Et, pendant son absence, il lui prend sa maîtresse.

— Oui, et, comprenez-vous, le pauvre enfant, au lieu de remercier le roi, il se lamente !

— Remercier le roi de ce qu'il lui enlève sa maîtresse ? Ah çà ! mais ce n'est pas galant le moins du monde, pour les femmes en général et pour les maîtresses en particulier, ce que vous dites là, Sire.

— Mais comprenez donc, parbleu ! Si celle que le roi lui enlève était une miss Graffton ou une miss Stewart, je serais de son avis, et je ne le trouverais même pas assez désespéré ; mais c'est une petite fille maigre et boiteuse... Au diable soit de la fidélité ! comme on dit en France. Refuser celle qui est riche pour celle qui est pauvre, celle qui l'aime pour celle qui le trompe, a-t-on jamais vu cela ?

— Croyez-vous que Mary ait sérieusement envie de plaire au vicomte, Sire ?

— Oui, je le crois.

— Eh bien, le vicomte s'habituera à l'Angleterre. Mary a bonne tête, et, quand elle veut, elle veut bien.

— Ma chère miss Stewart, prenez garde, si le vicomte s'acclimate à notre pays : il n'y a pas longtemps, avant-hier encore, il m'est venu demander la permission de le quitter.

— Et vous la lui avez refusée ?

— Je le crois bien ! le roi mon frère a trop à cœur qu'il soit absent, et, quant à moi, j'y mets de l'amour-propre : il ne sera pas dit que j'aurai tendu à ce *young man* le plus noble et le plus doux appât de l'Angleterre...

— Vous êtes galant, Sire, dit miss Stewart avec une charmante moue.

— Je ne compte pas miss Stewart, dit le roi, celle-là est un appât royal, et, puisque je m'y suis pris, un autre, j'espère, ne s'y prendra point ; je dis donc, enfin, que je n'aurai pas fait inutilement les doux yeux à ce jeune homme ; il restera chez nous, il se mariera chez nous, ou, Dieu me damne !...

— Et j'espère bien qu'une fois marié, au lieu d'en vouloir à Votre Majesté, il lui en sera reconnaissant ; car tout le monde s'empresse à lui plaire, jusqu'à M. de Buckingham qui, chose incroyable, s'efface devant lui.

— Et jusqu'à miss Stewart, qui l'appelle un charmant cavalier.

— Écoutez, Sire, vous m'avez assez vanté miss Graffton, passez-moi à mon tour un peu de Bragelonne. Mais, à propos, Sire, vous êtes depuis quelque temps d'une bonté qui me surprend ;

vous songez aux absents, vous pardonnez les offenses, vous êtes presque parfait. D'où vient ?...

Charles II se mit à rire.

— C'est parce que vous vous laissez aimer, dit-il.

— Oh ! il doit y avoir une autre raison.

— Dame ! j'oblige mon frère Louis XIV.

— Donnez-m'en une autre encore.

— Eh bien, le vrai motif, c'est que Buckingham m'a recommandé ce jeune homme, et m'a dit : « Sire, je commence par renoncer, en faveur du vicomte de Bragelonne, à miss Graffton ; faites comme moi. »

— Oh ! c'est un digne gentilhomme, en vérité, que le duc.

— Allons, bien ; échauffez-vous maintenant la tête pour Buckingham. Il paraît que vous voulez me faire damner aujourd'hui.

En ce moment, on gratta à la porte.

— Qui se permet de nous déranger ? s'écria Charles avec impatience.

— En vérité, Sire, dit Stewart, voilà un *qui se permet* de la plus suprême fatuité, et, pour vous en punir...

Elle alla elle-même ouvrir la porte.

— Ah ! c'est un messager de France, dit miss Stewart.

— Un messager de France ! s'écria Charles ; de ma sœur, peut-être ?

— Oui, Sire, dit l'huissier, et messager extraordinaire.

— Entrez, entrez, dit Charles.

Le courrier entra.

— Vous avez une lettre de madame la duchesse d'Orléans ? demanda le roi.

— Oui, Sire, répondit le courrier, et tellement pressée, que j'ai mis vingt-six heures seulement pour l'apporter à Votre Majesté, et encore ai-je perdu trois quarts d'heure à Calais.

— On reconnaîtra ce zèle, dit le roi.

Et il ouvrit la lettre.

Puis, se prenant à rire aux éclats :

— En vérité, s'écria-t-il, je n'y comprends plus rien.

Et il relut la lettre une seconde fois.

Miss Stewart affectait un maintien plein de réserve, et contenait son ardente curiosité.

— Francis, dit le roi à son valet, que l'on fasse rafraîchir et coucher ce brave garçon, et que, demain, en se réveillant, il trouve à son chevet un petit sac de cinquante louis.

— Sire !

— Va, mon ami, va ! Ma sœur avait bien raison de te recommander la diligence ; c'est pressé.

Et il se remit à rire plus fort que jamais.

Le messager, le valet de chambre et miss Stewart elle-même ne savaient quelle contenance garder.

— Ah ! fit le roi en se renversant sur son fauteuil, et quand je pense que tu as crevé... combien de chevaux ?

— Deux.

— Deux chevaux pour apporter cette nouvelle ! C'est bien ; va, mon ami, va.

Le courrier sortit avec le valet de chambre.

Charles II alla à la fenêtre qu'il ouvrit, et, se penchant au dehors :

— Duc, cria-t-il, duc de Buckingham, mon cher Buckingham, venez.

Le duc se hâta d'accourir ; mais, arrivé au seuil

de la porte, et apercevant miss Stewart, il hésita à entrer.

— Viens donc, et ferme la porte, duc.

Le duc obéit, et, voyant le roi de si joyeuse humeur, s'approcha en souriant.

— Eh bien, mon cher duc, où en es-tu avec ton Français ?

— Mais j'en suis, de son côté, au plus pur désespoir, Sire.

— Et pourquoi ?

— Parce que cette adorable miss Graffton veut l'épouser, et qu'il ne veut pas.

— Mais ce Français n'est donc qu'un Béotien ! s'écria miss Stewart ; qu'il dise *oui*, ou qu'il dise *non*, et que cela finisse.

— Mais, dit gravement Buckingham, vous savez, ou vous devez savoir, madame, que M. de Bragelonne aime ailleurs.

— Alors, dit le roi venant au secours de miss Stewart, rien de plus simple ; qu'il dise non.

— Oh ! c'est que je lui ai prouvé qu'il avait tort de ne pas dire oui !

— Tu lui as donc avoué que sa La Vallière le trompait ?

— Ma foi ! oui, tout net.

— Et qu'a-t-il fait ?

— Il a fait un bond comme pour franchir le détroit.

— Enfin, dit miss Stewart, il a fait quelque chose : c'est, ma foi ! bien heureux.

— Mais, continua Buckingham, je l'ai arrêté : je l'ai mis aux prises avec miss Mary, et j'espère bien que maintenant il ne partira point, comme il en avait manifesté l'intention.

— Il manifestait l'intention de partir ? s'écria le roi.

— Un instant, j'ai douté qu'aucune puissance humaine fût capable de l'arrêter ; mais les yeux de miss Mary sont braqués sur lui : il restera.

— Eh bien, voilà ce qui te trompe, Buckingham, dit le roi en éclatant de rire ; ce malheureux est prédestiné.

— Prédestiné à quoi ?

— A être trompé, ce qui n'est rien ; mais à le voir, ce qui est beaucoup.

— A distance, et avec l'aide de miss Graffton, le coup sera paré.

— Eh bien, pas du tout ; il n'y aura ni distance, ni aide de miss Graffton. Bragelonne partira pour Paris dans une heure.

Buckingham tressaillit, miss Stewart ouvrit de grands yeux.

— Mais, Sire, Votre Majesté sait bien que c'est impossible, dit le duc.

— C'est-à-dire, mon cher Buckingham, qu'il est impossible maintenant que le contraire arrive.

— Sire, figurez-vous que ce jeune homme est un lion.

— Je le veux bien, Villiers.

— Et que sa colère est terrible.

— Je ne dis pas non, cher ami.

— S'il voit son malheur de près, tant pis pour l'auteur de son malheur.

— Soit ; mais que veux-tu que j'y fasse ?

— Fût-ce le roi, s'écria Buckingham, je ne répondrais pas de lui !

— Oh ! le roi a des mousquetaires pour le garder, dit Charles tranquillement ; je sais cela, moi, qui ai

fait antichambre chez lui à Blois. Il a M. d'Artagnan. Peste ! voilà un gardien ! Je m'accommoderais, vois-tu, de vingt colères comme celles de ton Bragelonne, si j'avais quatre gardiens comme M. d'Artagnan.

— Oh ! mais que Votre Majesté, qui est si bonne, réfléchisse, dit Buckingham.

— Tiens, dit Charles II en présentant la lettre au duc, lis, et réponds toi-même. A ma place, que ferais-tu ?

Buckingham prit lentement la lettre de MADAME, et lut ces mots en tremblant d'émotion :

« Pour vous, pour moi, pour l'honneur et le salut de tous, renvoyez immédiatement en France M. de Bragelonne.

« Votre sœur dévouée,

« HENRIETTE. »

— Qu'en dis-tu, Villiers ?

— Ma foi ! Sire, je n'en dis rien, répondit le duc stupéfait.

— Est-ce toi, voyons, dit le roi avec affectation, qui me conseillerais de ne pas obéir à ma sœur quand elle me parle avec cette insistance ?

— Oh ! non, non, Sire, et cependant...

— Tu n'as pas lu le *post-scriptum*, Villiers ; il est sous le pli, et m'avait échappé d'abord à moi-même : lis.

Le duc leva, en effet, un pli qui cachait cette ligne :

« Mille souvenirs à ceux qui m'aiment. »

Le front pâlissant du duc s'abaissa vers la terre ; la feuille trembla dans ses doigts, comme si le papier se fût changé en un plomb épais.

Le roi attendit un instant, et, voyant que Buckingham restait muet :

— Qu'il suive donc sa destinée, comme nous la nôtre, continua le roi ; chacun souffre sa passion en ce monde : j'ai eu la mienne, j'ai eu celle des miens, j'ai porté double croix. Au diable les soucis, maintenant ! Va, Villiers, va me querir ce gentilhomme.

Le duc ouvrit la porte treillissée du cabinet, et, montrant au roi Raoul et Mary qui marchaient à côté l'un de l'autre :

— Oh ! Sire, dit-il, quelle cruauté pour cette pauvre miss Graffton !

— Allons, allons, appelle, dit Charles II en fronçant ses sourcils noirs ; tout le monde est donc sentimental ici ? Bon : voilà miss Stewart qui s'essuie les yeux, à présent. Maudit Français, va !

Le duc appela Raoul, et, allant prendre la main de miss Graffton, il l'amena devant le cabinet du roi.

— Monsieur de Bragelonne, dit Charles II, ne me demandiez-vous pas, avant-hier, la permission de retourner à Paris ?

— Oui, Sire, répondit Raoul, que ce début étourdit tout d'abord.

— Eh bien, mon cher vicomte, j'avais refusé, je crois ?

— Oui, Sire.

— Et vous m'en avez voulu ?

— Non, Sire ; car Votre Majesté refusait, certainement, pour d'excellents motifs ; Votre Majesté est trop sage et trop bonne pour ne pas bien faire tout ce qu'elle fait.

— Je vous alléguai, je crois, cette raison, que le roi de France ne vous avait pas rappelé ?

— Oui, Sire, vous m'avez, en effet, répondu cela.

— Eh bien, j'ai réfléchi, monsieur de Bragelonne ; si le roi, en effet, ne vous a pas fixé le retour, il m'a recommandé de vous rendre agréable le séjour de l'Angleterre ; or, puisque vous me demandiez à partir, c'est que le séjour de l'Angleterre ne vous était pas agréable ?

— Je n'ai pas dit cela, Sire.

— Non ; mais votre demande signifiait au moins, dit le roi, qu'un autre séjour vous serait plus agréable que celui-ci.

En ce moment, Raoul se tourna vers la porte contre le chambranle de laquelle miss Graffton était appuyée pâle et défaite.

Son autre bras était posé sur le bras de Buckingham.

— Vous ne répondez pas, poursuivit Charles ; le proverbe français est positif : « Qui ne dit mot consent. » Eh bien, monsieur de Bragelonne, je me vois en mesure de vous satisfaire ; vous pouvez, quand vous voudrez, partir pour la France, je vous y autorise.

— Sire !... s'écria Raoul.

— Oh ! murmura Mary en étreignant le bras de Buckingham.

— Vous pouvez être ce soir à Douvres, continua le roi ; la marée monte à deux heures du matin.

Raoul, stupéfait, balbutia quelques mots qui tenaient le milieu entre le remerciement et l'excuse.

— Je vous dis donc adieu, monsieur de Bragelonne, et vous souhaite toutes sortes de prospérités, dit le roi en se levant ; vous me ferez le plaisir de garder, en souvenir de moi, ce diamant, que je destinais à une corbeille de noces.

Miss Graffton semblait près de défaillir.

Raoul reçut le diamant ; en le recevant, il sentait ses genoux trembler.

Il adressa quelques compliments au roi, quelques compliments à miss Stewart, et chercha Buckingham pour lui dire adieu.

Le roi profita de ce moment pour disparaître.

Raoul trouva le duc occupé à relever le courage de miss Graffton.

— Dites-lui de rester, mademoiselle, je vous en supplie, murmurait Buckingham.

— Je lui dis de partir, répondit miss Graffton en se ranimant ; je ne suis pas de ces femmes qui ont plus d'orgueil que de cœur ; si on l'aime en France, qu'il retourne en France, et qu'il me bénisse, moi qui lui aurai conseillé d'aller trouver son bonheur. Si, au contraire, on ne l'aime plus, qu'il revienne, je l'aimerai encore, et son infortune ne l'aura point amoindri à mes yeux. Il y a dans les armes de ma maison ce que Dieu a gravé dans mon cœur :

Habenti parum, egenti cuncta.

« Aux riches peu, aux pauvres tout. »

— Je doute, ami, dit Buckingham, que vous trouviez là-bas l'équivalent de ce que vous laissez ici.

— Je crois ou du moins j'espère, dit Raoul d'un air sombre, que ce que j'aime est digne de moi ; mais, s'il est vrai que j'ai un indigne amour, comme vous avez essayé de me le faire entendre, monsieur le duc, je l'arracherai de mon cœur, dussé-je arracher mon cœur avec l'amour.

Mary Graffton leva les yeux sur lui avec une expression d'indéfinissable pitié.

Raoul sourit tristement.

— Mademoiselle, dit-il, le diamant que le roi me donne était destiné à vous, laissez-moi vous l'offrir ; si je me marie en France, vous me le renverrez ; si je ne me marie pas, gardez-le.

Et, saluant, il s'éloigna.

— Que veut-il dire ? pensa Buckingham, tandis que Raoul serrait respectueusement la main glacée de miss Mary.

Miss Mary comprit le regard que Buckingham fixait sur elle.

— Si c'était une bague de fiançailles, dit-elle, je ne l'accepterais point.

— Vous lui offrez cependant de revenir à vous.

— Oh ! duc, s'écria la jeune fille avec des sanglots, une femme comme moi n'est jamais prise pour consolation par un homme comme lui.

— Alors, vous pensez qu'il ne reviendra pas.

— Jamais, dit miss Graffton d'une voix étranglée.

— Eh bien, je vous dis, moi, qu'il trouvera là-bas son bonheur détruit, sa fiancée perdue... son honneur même entamé... Que lui restera-t-il donc qui vaille votre amour ? Oh ! dites, Mary, vous qui vous connaissez vous-même !

Miss Graffton posa sa blanche main sur le bras de Buckingham, et, tandis que Raoul fuyait dans l'allée de tilleuls avec une rapidité vertigineuse, elle chanta d'une voix mourante ces vers de *Roméo et Juliette :*

> Il faut partir et vivre,
> Ou rester et mourir.

Lorsqu'elle acheva le dernier mot, Raoul avait disparu.

Miss Graffton rentra chez elle, plus pâle et plus silencieuse qu'une ombre.

Buckingham profita du courrier qui était venu apporter la lettre au roi pour écrire à MADAME et au comte de Guiche.

Le roi avait parlé juste. A deux heures du matin, la marée était haute, et Raoul s'embarquait pour la France.

XIX

SAINT-AIGNAN SUIT LE CONSEIL DE MALICORNE

LE roi surveillait ce portrait de La Vallière avec un soin qui venait autant du désir de la voir ressemblante que du dessein de faire durer ce portrait longtemps.

Il fallait le voir suivant le pinceau, attendre l'achèvement d'un plan ou le résultat d'une teinte, et conseiller au peintre diverses modifications auxquelles celui-ci consentait avec une docilité respectueuse.

Puis, quand le peintre, suivant le conseil de Malicorne, avait un peu tardé, quand Saint-Aignan avait une petite absence, il fallait voir, et personne ne les voyait, ces silences pleins d'expression, qui unissaient dans un soupir deux âmes fort disposées à se comprendre et fort désireuses du calme et de la méditation.

Alors les minutes s'écoulaient comme par magie. Le roi se rapprochait de sa maîtresse et venait la brûler du feu de son regard, du contact de son haleine.

Un bruit se faisait-il entendre dans l'antichambre, le peintre arrivait-il, Saint-Aignan revenait-il en s'excusant, le roi se mettait à parler, La Vallière à lui répondre précipitamment, et leurs yeux disaient à Saint-Aignan que, pendant son absence, ils avaient vécu un siècle.

Et un mot, Malicorne, ce philosophe sans le vouloir, avait su donner au roi l'appétit dans l'abondance et le désir dans la certitude de la possession.

Ce que La Vallière redoutait n'arriva pas.

Nul ne devina que, dans la journée, elle sortait deux ou trois heures de chez elle. Elle feignait une santé irrégulière. Ceux qui se présentaient chez elle frappaient avant d'entrer. Malicorne, l'homme des inventions ingénieuses, avait imaginé un mécanisme acoustique par lequel La Vallière, dans l'appartement de Saint-Aignan, était prévenue des visites que l'on venait faire dans la chambre qu'elle habitait ordinairement.

Ainsi donc, sans sortir, sans avoir de confidentes, elle rentrait chez elle, déroutant par une apparition tardive peut-être, mais qui combattait victorieusement néanmoins tous les soupçons des sceptiques les plus acharnés.

Malicorne avait demandé à Saint-Aignan des nouvelles du lendemain. Saint-Aignan avait été forcé d'avouer que ce quart d'heure de liberté donnait au roi une humeur des plus joyeuses.

— Il faudra doubler la dose, répliqua Malicorne, mais insensiblement ; attendez bien qu'on le désire.

On le désira si bien, qu'un soir, le quatrième jour, au moment où le peintre pliait bagage sans

que Saint-Aignan fût rentré, Saint-Aignan entra et vit sur le visage de La Vallière une ombre de contrariété qu'elle n'avait pu dissimuler. Le roi fut moins secret, il témoigna son dépit par un mouvement d'épaules très significatif. La Vallière rougit, alors.

— Bon ! s'écria Saint-Aignan dans sa pensée, M. Malicorne sera enchanté ce soir.

En effet, Malicorne fut enchanté le soir.

— Il est bien évident, dit-il au comte, que mademoiselle de La Vallière espérait que vous tarderiez au moins de dix minutes.

— Et le roi une demi-heure, cher monsieur Malicorne.

— Vous seriez un mauvais serviteur du roi, répliqua celui-ci, si vous refusiez cette demi-heure de satisfaction à Sa Majesté.

— Mais le peintre ? objecta Saint-Aignan.

— Je m'en charge, dit Malicorne ; seulement, laissez-moi prendre conseil des visages et des circonstances ; ce sont mes opérations de magie, à moi, et, quand les sorciers prennent avec l'astrolabe la hauteur du soleil, de la lune et de leurs constellations, moi, je me contente de regarder si les yeux sont cerclés de noir, ou si la bouche décrit l'arc convexe ou l'arc concave.

— Observez donc !

— N'ayez pas peur.

Et le rusé Malicorne eut tout le loisir d'observer.

Car, le soir même, le roi alla chez MADAME avec les reines, et fit une si grosse mine, poussa de si rudes soupirs, regarda La Vallière avec des yeux si fort mourants, que Malicorne dit à Montalais, le soir :

— A demain !

Et il alla trouver le peintre dans sa maison de la rue des Jardins-Saint-Paul, pour le prier de remettre la séance à deux jours.

Saint-Aignan n'était pas chez lui, quand La Vallière, déjà familiarisée avec l'étage inférieur, leva le parquet et descendit.

Le roi, comme d'habitude, l'attendait sur l'escalier, et tenait un bouquet à la main ; en la voyant, il la prit dans ses bras.

La Vallière, toute émue, regarda autour d'elle, et, ne voyant que le roi, ne se plaignit pas.

Ils s'assirent.

Louis, couché près des coussins sur lesquels elle reposait, et la tête inclinée sur les genoux de sa maîtresse, placé là comme dans un asile d'où l'on ne pouvait le bannir, la regardait, et, comme si le moment fût venu où rien ne pouvait plus s'interposer entre ces deux âmes, elle, de son côté, se mit à le dévorer du regard.

Alors, de ses yeux si doux, si purs, se dégageait une flamme toujours jaillissante dont les rayons allaient chercher le cœur de son royal amant pour le réchauffer d'abord et le dévorer ensuite.

Embrasé par le contact des genoux tremblants, frémissant de bonheur lorsque la main de Louise descendait sur ses cheveux, le roi s'engourdissait dans cette félicité, et s'attendait toujours à voir entrer le peintre ou de Saint-Aignan.

Dans cette prévision douloureuse, il s'efforçait parfois de fuir la séduction qui s'infiltrait dans ses veines, il appelait le sommeil du cœur et des sens, il repoussait la réalité toute prête, pour courir après l'ombre.

Mais la porte ne s'ouvrit ni pour de Saint-Aignan,

ni pour le peintre ; mais les tapisseries ne frissonnèrent même point. Un silence de mystère et de volupté engourdit jusqu'aux oiseaux dans leur cage dorée.

Le roi, vaincu, retourna sa tête et colla sa bouche brûlante dans les deux mains réunies de La Vallière ; elle perdit la raison, et serra sur les lèvres de son amant ses deux mains convulsives.

Louis se roula chancelant à genoux, et, comme La Vallière n'avait pas dérangé sa tête, le front du roi se trouva au niveau des lèvres de la jeune femme, qui, dans son extase, effleura d'un furtif et mourant baiser les cheveux parfumés qui lui caressaient les joues.

Le roi la saisit dans ses bras et, sans qu'elle résistât, ils échangèrent ce premier baiser, ce baiser ardent qui change l'amour en un délire.

Ni le peintre ni de Saint-Aignan ne rentrèrent ce jour-là.

Une sorte d'ivresse pesante et douce, qui rafraîchit les sens et laisse circuler comme un lent poison le sommeil dans les veines, ce sommeil impalpable, languissant comme la vie heureuse, tomba, pareille à un nuage, entre la vie passée et la vie à venir des deux amants.

Au sein de ce sommeil plein de rêves, un bruit continu à l'étage supérieur inquiéta d'abord La Vallière, mais sans la réveiller tout à fait.

Cependant, comme ce bruit continuait, comme il se faisait comprendre, comme il rappelait la réalité à la jeune femme ivre de l'illusion, elle se releva tout effarée, belle de son désordre, en disant :

— Quelqu'un m'attend là-haut. Louis ! Louis, n'entendez-vous pas ?

— Eh ! n'êtes-vous pas celle que j'attends, dit le roi avec tendresse, que les autres désormais vous attendent.

Mais elle, secouant doucement la tête :

— Bonheur caché !... dit-elle avec deux grosses larmes, pouvoir caché... Mon orgueil doit se taire comme mon cœur.

Le bruit recommença.

— J'entends la voix de Montalais, dit-elle.

Et elle monta précipitamment l'escalier.

Le roi montait avec elle, ne pouvant se décider à la quitter et couvrant de baisers sa main et le bas de sa robe.

— Oui, oui, répéta La Vallière, la moitié du corps déjà passé à travers la trappe, oui, la voix de Montalais qui appelle ; il faut qu'il soit arrivé quelque chose d'important.

— Allez donc, cher amour, dit le roi, et revenez vite.

— Oh ! pas aujourd'hui. Adieu ! adieu !

Et elle s'abaissa encore une fois pour embrasser son amant, puis elle s'échappa.

Montalais attendait en effet, tout agitée, toute pâle.

— Vite, vite, dit-elle, il monte.

— Qui cela ? qui est-ce qui monte ?

— Lui ! Je l'avais bien prévu.

— Mais qui donc, lui ? tu me fais mourir !

— Raoul, murmura Montalais.

— Moi, oui, moi, dit une voix joyeuse dans les derniers degrés du grand escalier.

La Vallière poussa un cri terrible et se renversa en arrière.

— Me voici, me voici, chère Louise, dit Raoul

en accourant. Oh ! je savais bien, moi, que vous m'aimiez toujours.

La Vallière fit un geste d'effroi, un autre geste de malédiction ; elle s'efforça de parler et ne put articuler qu'une seule parole :

— Non ! non ! dit-elle.

Et elle tomba dans les bras de Montalais en murmurant :

— Ne m'approchez pas !

Montalais fit signe à Raoul, qui, pétrifié sur le seuil, ne chercha pas même à faire un pas de plus dans la chambre.

Puis jetant les yeux du côté du paravent :

— Oh ! dit-elle, l'imprudente ! la trappe n'est pas même fermée !

Et elle s'avança vers l'angle de la chambre pour refermer d'abord le paravent, et puis, derrière le paravent, la trappe.

Mais de cette trappe s'élança le roi, qui avait entendu le cri de La Vallière et qui venait à son secours.

Il s'agenouilla devant elle en accablant de question Montalais, qui commençait à perdre la tête.

Mais, au moment où le roi tombait à genoux, on entendit un cri de douleur sur le carré et le bruit d'un pas dans le corridor. Le roi voulut courir pour voir qui avait poussé ce cri, pour reconnaître qui faisait ce bruit de pas.

Montalais chercha à le retenir, mais ce fut vainement.

Le roi, quittant La Vallière, alla vers la porte ; mais Raoul était déjà loin, de sorte que le roi ne vit qu'une espèce d'ombre tournant l'angle du corridor.

XX

DEUX VIEUX AMIS

Tandis que chacun pensait à ses affaires à la cour, un homme se rendait mystérieusement derrière la place de Grève, dans une maison qui nous est déjà connue pour l'avoir vue assiégée un jour d'émeute par d'Artagnan.

Cette maison avait sa principale entrée par la place Baudoyer.

Assez grande, entourée de jardins, ceinte dans la rue Saint-Jean par des boutiques de taillandiers qui la garantissaient des regards curieux, elle était renfermée dans ce triple rempart de pierres, de bruit et de verdure, comme une momie parfumée dans sa triple boîte.

L'homme dont nous parlons marchait d'un pas assuré, bien qu'il ne fût pas de la première jeunesse. A voir son manteau couleur de muraille et sa longue épée, qui relevait ce manteau, nul n'eût pu reconnaître le chercheur d'aventures ; et si l'on eût bien consulté ce croc de moustaches relevé, cette peau fine et lisse qui apparaissait sous le sombrero, comment ne pas croire que les aventures dussent être galantes ?

En effet, à peine le cavalier fut-il entré dans la maison, que huit heures sonnèrent à Saint-Gervais.

Et, dix minutes après, une dame, suivie d'un laquais armé, vint frapper à la même porte, qu'une vieille suivante lui ouvrit aussitôt.

Cette dame leva son voile en entrant. Ce n'était plus une beauté, mais c'était encore une femme ;

elle n'était plus jeune ; mais elle était encore alerte et d'une belle prestance. Elle dissimulait, sous une toilette riche et de bon goût, un âge que Ninon de l'Enclos seule affronta en souriant.

A peine fut-elle dans le vestibule, que le cavalier, dont nous n'avons fait qu'esquisser les traits, vint à elle en lui tendant la main.

— Chère duchesse, dit-il. Bonjour.

— Bonjour, mon cher Aramis, répliqua la duchesse.

Il la conduisit à un salon élégamment meublé, dont les fenêtres hautes s'empourpraient des derniers feux du jour tamisés par les cimes noires de quelques sapins.

Tous deux s'assirent côte à côte.

Ils n'eurent ni l'un ni l'autre la pensée de demander de la lumière, et s'ensevelirent ainsi dans l'ombre comme ils eussent voulu s'ensevelir mutuellement dans l'oubli.

— Chevalier, dit la duchesse, vous ne m'avez plus donné signe d'existence depuis notre entrevue de Fontainebleau, et j'avoue que votre présence, le jour de la mort du franciscain, j'avoue que votre initiation à certains secrets m'ont donné le plus vif étonnement que j'aie eu de ma vie.

— Je puis vous expliquer ma présence, je puis vous expliquer mon initiation, dit Aramis.

— Mais, avant tout, répliqua vivement la duchesse, parlons un peu de nous. Voilà longtemps que nous sommes de bons amis.

— Oui, madame, et, s'il plaît à Dieu, nous le serons, sinon longtemps, du moins toujours.

— Cela est certain, chevalier, et ma visite en est un témoignage.

— Nous n'avons plus à présent, madame la duchesse, les mêmes intérêts qu'autrefois, dit Aramis en souriant sans crainte dans cette pénombre, car on n'y pouvait deviner que son sourire fût moins agréable et moins frais qu'autrefois.

— Aujourd'hui, chevalier, nous avons d'autres intérêts. Chaque âge apporte les siens ; et, comme nous nous comprenons aujourd'hui, en causant, aussi bien que nous le faisions autrefois sans parler, causons ; voulez-vous ?

— Duchesse, à vos ordres. Ah ! pardon, comment avez-vous donc retrouvé mon adresse ? Et pourquoi ?

— Pourquoi ? Je vous l'ai dit. La curiosité. Je voulais savoir ce que vous êtes à ce franciscain, avec lequel j'avais affaire, et qui est mort si étrangement. Vous savez qu'à notre entrevue à Fontainebleau, dans ce cimetière, au pied de cette tombe, récemment fermée, nous fûmes émus l'un et l'autre au point de ne nous rien confier l'un à l'autre.

— Oui, madame.

— Eh bien, je ne vous eus pas plutôt quitté, que je me repentis. J'ai toujours été avide de m'instruire ; vous savez que madame de Longueville est un peu comme moi, n'est-ce pas ?

— Je ne sais, dit Aramis discrètement.

— Je me rappelai donc, continua la duchesse, que nous n'avions rien dit dans ce cimetière, ni vous de ce que vous étiez à ce franciscain dont vous avez surveillé l'inhumation, ni moi de ce que je lui étais. Aussi, tout cela m'a paru indigne de deux bons amis comme nous, et j'ai cherché l'occasion de me rapprocher de vous pour vous donner la preuve que je vous suis acquise, et que Marie

Michon, la pauvre morte, a laissé sur terre une ombre pleine de mémoire.

Aramis s'inclina sur la main de la duchesse et y déposa un galant baiser.

— Vous avez dû avoir quelque peine à me retrouver, dit-il.

— Oui, fit-elle, contrariée d'être ramenée à ce que voulait savoir Aramis ; mais je vous savais ami de M. Fouquet, j'ai cherché près de M. Fouquet.

— Ami ? Oh ! s'écria le chevalier, vous dites trop, madame. Un pauvre prêtre favorisé par ce généreux protecteur, un cœur plein de reconnaissance et de fidélité, voilà tout ce que je suis à M. Fouquet.

— Il vous a fait évêque ?

— Oui, duchesse.

— Mais, beau mousquetaire, c'est votre retraite.

— Comme à toi l'intrigue politique, pensa Aramis. Or, ajouta-t-il, vous vous enquîtes auprès de M. Fouquet ?

— Facilement. Vous aviez été à Fontainebleau avec lui, vous aviez fait un petit voyage à votre diocèse, qui est Belle-Isle-en-Mer, je crois ?

— Non pas, non pas, madame, dit Aramis. Mon diocèse est Vannes.

— C'est ce que je voulais dire. Je croyais seulement que Belle-Isle-en-Mer...

— Est une maison à M. Fouquet, voilà tout.

— Ah ! c'est qu'on m'avait dit que Belle-Isle-en-Mer était fortifiée ; or, je vous sais homme de guerre, mon ami.

— J'ai tout désappris depuis que je suis d'église, dit Aramis piqué.

— Il suffit... J'ai donc su que vous étiez revenu

de Vannes, et j'ai envoyé chez un ami, M. le comte de La Fère.

— Ah ! fit Aramis.

— Celui-là est discret : il m'a fait répondre qu'il ignorait votre adresse.

— Toujours Athos, pensa l'évêque : ce qui est bon est toujours bon.

— Alors... vous savez que je ne puis me montrer ici, et que la reine mère a toujours contre moi quelque chose.

— Mais oui, et je m'en étonne.

— Oh ! cela tient à toutes sortes de raisons. Mais passons... Je suis forcée de me cacher ; j'ai donc, par bonheur, rencontré M. d'Artagnan, un de vos anciens amis, n'est-ce pas ?

— Un de mes amis présents, duchesse.

— Il m'a renseignée, lui ; il m'a envoyée à M. Baisemeaux, le gouverneur de la Bastille.

Aramis frissonna, et ses yeux dégagèrent dans l'ombre une flamme qu'il ne put cacher à sa clairvoyante amie.

— M. Baisemeaux ! dit-il ; et pourquoi d'Artagnan vous envoya-t-il à M. Baisemeaux ?

— Ah ! je ne sais.

— Que veut dire ceci ? dit l'évêque en résumant ses forces intellectuelles pour soutenir dignement le combat.

— M. Baisemeaux était votre obligé, m'a dit d'Artagnan.

— C'est vrai.

— Et l'on sait toujours l'adresse d'un créancier comme celle d'un débiteur ?

— C'est encore vrai. Alors, Baisemeaux vous a indiqué ?

— Saint-Mandé, où je vous ai fait tenir une lettre.

— Que voici, et qui m'est précieuse, dit Aramis, puisque je lui dois le plaisir de vous voir.

La duchesse, satisfaite d'avoir ainsi effleuré sans malheur toutes les difficultés de cette exposition délicate, respira.

Aramis ne respira pas.

— Nous en étions, dit-il, à votre visite à Baisemeaux ?

— Non, dit-elle en riant, plus loin.

— Alors, c'est à votre rancune contre la reine mère ?

— Plus loin encore, reprit-elle, plus loin : nous en sommes aux rapports... C'est simple, reprit la duchesse en prenant son parti. Vous savez que je vis avec M. de Laicques ?

— Oui, madame.

— Un quasi époux ?

— On le dit.

— A Bruxelles ?

— Oui.

— Vous savez que mes enfants m'ont ruinée et dépouillée.

— Ah ! quelle misère, duchesse !

— C'est affreux ! il a fallu que je m'ingéniasse à vivre, et surtout à ne point végéter.

— Cela se conçoit.

— J'avais des haines à exploiter, des amitiés à servir ; je n'avais plus de crédit, plus de protecteurs.

— Vous qui avez protégé tant de gens, dit suavement Aramis.

— C'est toujours comme cela, chevalier. Je vis en ce temps le roi d'Espagne.

— Ah !

— Qui venait de nommer un général des jésuites, comme c'est l'usage.

— Ah ! c'est l'usage ?

— Vous l'ignoriez ?

— Pardon, j'étais distrait.

— En effet, vous devez savoir cela, vous qui étiez en si bonne intimité avec le franciscain.

— Avec le général des jésuites, vous voulez dire ?

— Précisément... Donc je vis le roi d'Espagne. Il me voulait du bien et ne pouvait m'en faire. Il me recommanda cependant dans les Flandres, moi et Laicques, et me fit donner une pension sur les fonds de l'ordre.

— Des jésuites ?

— Oui. Le général, je veux dire le franciscain, me fut envoyé.

— Très bien.

— Et comme, pour régulariser la situation, d'après les statuts de l'ordre, je devais être censée rendre des services... Vous savez que c'est la règle ?

— Je l'ignorais.

Madame de Chevreuse s'arrêta pour regarder Aramis ; mais il faisait nuit sombre.

— Eh bien, c'est la règle, reprit-elle. Je devais donc paraître avoir une utilité quelconque. Je proposai de voyager pour l'ordre, et l'on me rangea parmi les affiliés voyageurs. Vous comprenez que c'était une apparence et une formalité.

— A merveille.

— Ainsi touchai-je ma pension, qui était fort convenable.

— Mon Dieu ! duchesse, ce que vous me dites là est un coup de poignard pour moi. Vous, obligée de recevoir une pension des jésuites !

— Non, chevalier, de l'Espagne.

— Ah ! sauf le cas de conscience, duchesse, vous m'avouerez que c'est bien la même chose.

— Non, non, pas du tout.

— Mais enfin, de cette belle fortune, il reste bien...

— Il me reste Dampierre. Voilà tout.

— C'est encore très beau.

— Oui, mais Dampierre grevé, Dampierre hypothéqué, Dampierre un peu ruiné comme la propriétaire.

— Et la reine mère voit tout cela d'un œil sec ? dit Aramis avec un curieux regard qui ne rencontra que ténèbres.

— Oui, elle a tout oublié.

— Vous avez, ce me semble, duchesse, essayé de rentrer en grâce ?

— Oui ; mais, par une singularité qui n'a pas de nom, voilà-t-il pas que le petit roi hérite de l'antipathie que son cher père avait pour ma personne. Ah ! me direz-vous, je suis bien une de ces femmes que l'on hait, je ne suis plus de celles que l'on aime.

— Chère duchesse, arrivons vite, je vous prie, à ce qui vous amène, car je crois que nous pouvons nous être utiles l'un à l'autre.

— Je l'ai pensé. Je venais donc à Fontainebleau dans un double but. D'abord, j'y étais mandée par ce franciscain que vous connaissez... A propos, comment le connaissiez-vous ? car je vous ai raconté mon histoire, et vous ne m'avez pas conté la vôtre.

— Je le connus d'une façon bien naturelle, duchesse. J'ai étudié la théologie avec lui à Parme ; nous étions devenus amis, et tantôt les affaires, tantôt les voyages, tantôt la guerre nous avaient séparés.

— Vous saviez bien qu'il fût général des jésuites ?

— Je m'en doutais.

— Mais, enfin, par quel hasard étrange veniez-vous, vous aussi, à cette hôtellerie où se réunissaient les affiliés voyageurs ?

— Oh ! dit Aramis d'une voix calme, c'est un pur hasard. Moi, j'allais à Fontainebleau chez M. Fouquet pour avoir une audience du roi ; moi, je passais ; moi, j'étais inconnu ; je vis par le chemin ce pauvre moribond et je le reconnus. Vous savez le reste, il expira dans mes bras.

— Oui, mais en vous laissant dans le ciel et sur la terre une si grande puissance, que vous donnâtes en son nom des ordres souverains.

— Il me chargea effectivement de quelques commissions.

— Et pour moi ?

— Je vous l'ai dit. Une somme de douze mille livres à payer. Je crois vous avoir donné la signature nécessaire pour toucher. Ne touchâtes-vous pas ?

— Si fait, si fait. Oh ! mon cher prélat, vous donnez ces ordres, m'a-t-on dit, avec un tel mystère et une si auguste majesté, que l'on vous crut généralement le successeur du cher défunt.

Aramis rougit d'impatience. La duchesse continua :

— Je m'en suis informée, dit-elle, près du roi d'Espagne, et il éclaircit mes doutes sur ce point. Tout général des jésuites est à sa nomination, et doit être Espagnol d'après les statuts de l'ordre. Vous n'êtes pas Espagnol et vous n'avez pas été nommé par le roi d'Espagne.

Aramis ne répliqua rien que ces mots :

— Vous voyez bien, duchesse, que vous étiez dans l'erreur, puisque le roi d'Espagne vous a dit cela.

— Oui, cher Aramis ; mais il y a autre chose que j'ai pensée, moi.

— Quoi donc ?

— Vous savez que je pense un peu à tout.

— Oh ! oui, duchesse.

— Vous savez l'espagnol ?

— Tout Français qui a fait sa Fronde sait l'espagnol.

— Vous avez vécu dans les Flandres ?

— Trois ans.

— Vous avez passé à Madrid ?

— Quinze mois.

— Vous êtes donc en mesure d'être naturalisé Espagnol quand vous le voudrez.

— Vous croyez ? fit Aramis avec une bonhomie qui trompa la duchesse.

— Sans doute... Deux ans de séjour et la connaissance de la langue sont des règles indispensables. Vous avez trois ans et demi... quinze mois de trop.

— Où voulez-vous en venir, chère dame ?

— A ceci : je suis bien avec le roi d'Espagne.

— Je n'y suis pas mal, pensa Aramis.

— Voulez-vous, continua la duchesse, que je demande pour vous, au roi, la succession du franciscain ?

— Oh, duchesse !

— Vous l'avez peut-être ? dit-elle.

— Non, sur ma parole !

— Eh bien, je puis vous rendre ce service.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas rendu à M. de Laicques, duchesse ? C'est un homme plein de talent et que vous aimez.

— Oui, certes ; mais cela ne s'est pas trouvé. Enfin, répondez, Laicques ou pas Laicques, voulez-vous ?

— Duchesse, non, merci !

Elle se tut.

— Il est nommé, pensa-t-elle.

— Si vous me refusez ainsi, reprit madame de Chevreuse, ce n'est pas m'enhardir à vous demander pour moi.

— Oh ! demandez, demandez.

— Demander !... Je ne le puis, si vous n'avez pas le pouvoir de m'accorder.

— Si peu que je puisse, demandez toujours.

— J'ai besoin d'une somme d'argent pour faire réparer Dampierre.

— Ah ! répliqua Aramis froidement, de l'argent ?... Voyons, duchesse, combien serait-ce ?

— Oh ! une somme ronde.

— Tant pis ! Vous savez que je ne suis pas riche ?

— Vous, non ; mais l'ordre. Si vous eussiez été général...

— Vous savez que je ne suis pas général ?

— Alors, vous avez un ami qui, lui, doit être riche : M. Fouquet.

— M. Fouquet ? madame, il est plus qu'à moitié ruiné.

— On le disait, et je ne voulais pas le croire.

— Pourquoi, duchesse ?

— Parce que j'ai du cardinal Mazarin quelques lettres, c'est-à-dire Laicques les a, qui établissent des comptes étranges.

— Quels comptes ?

— C'est à propos de rentes vendues, d'emprunts faits, je ne me souviens plus bien. Toujours est-il

que le sous-intendant, d'après des lettres signées Mazarin, aurait puisé une trentaine de millions dans les coffres de l'État. Le cas est grave.

Aramis enfonça ses ongles dans sa main.

— Quoi ! dit-il, vous avez des lettres semblables et vous n'en avez pas fait part à M. Fouquet ?

— Ah ! répliqua la duchesse, ces sortes de choses sont des réserves que l'on garde. Le jour du besoin venu, on les tire de l'armoire.

— Et le jour du besoin est venu ? dit Aramis.

— Oui, mon cher.

— Et vous allez montrer ces lettres à M. Fouquet?

— J'aime mieux vous en parler à vous.

— Il faut que vous ayez bien besoin d'argent, pauvre amie, pour penser à ces sortes de choses, vous qui teniez en si piètre estime la prose de M. de Mazarin.

— J'ai, en effet, besoin d'argent.

— Et puis, continua Aramis d'un ton froid, vous avez dû vous faire peine à vous-même en recourant à cette ressource. Elle est cruelle.

— Oh ! si j'eusse voulu faire le mal et non le bien, dit madame de Chevreuse, au lieu de demander au général de l'ordre ou à M. Fouquet les cinq cent mille livres dont j'ai besoin...

— Cinq cent mille livres !

— Pas davantage. Trouvez-vous que ce soit beaucoup ? Il faut cela, au moins, pour réparer Dampierre.

— Oui, madame.

— Je dis donc qu'au lieu de demander cette somme, j'eusse été trouver mon ancienne amie, la reine mère ; les lettres de son époux, le signor Mazarini, m'eussent servi d'introduction, et je lui

eusse demandé cette bagatelle, en lui disant : « Madame, je veux avoir l'honneur de recevoir Votre Majesté à Dampierre ; permettez-moi de mettre Dampierre en état. »

Aramis ne répliqua pas un mot.

— Eh bien, dit-elle, à quoi songez-vous ?

— Je fais des additions, dit Aramis.

— Et M. Fouquet fait des soustractions. Moi, j'essaye de multiplier. Les beaux calculateurs que nous sommes ! comme nous pourrions nous entendre !

— Voulez-vous me permettre de réfléchir ? dit Aramis.

— Non... Pour une semblable ouverture, entre gens comme nous, c'est oui ou non qu'il faut répondre, et cela tout de suite.

« C'est un piège, pensa l'évêque ; il est impossible qu'une pareille femme soit écoutée d'Anne d'Autriche. »

— Eh bien ? fit la duchesse.

— Eh bien, madame, je serais fort surpris si M. Fouquet pouvait disposer de cinq cent mille livres à cette heure.

— Il n'en faut donc plus parler, dit la duchesse, et Dampierre se restaurera comme il pourra.

— Oh ! vous n'êtes pas, je suppose, embarrassée à ce point ?

— Non, je ne suis jamais embarrassée.

— Et la reine fera certainement pour vous, continua l'évêque, ce que le surintendant ne peut faire.

— Oh ! mais oui... Dites-moi, vous ne voulez pas, par exemple, que je parle moi-même à M. Fouquet de ces lettres ?

— Vous ferez, à cet égard, duchesse, tout ce qu'il

vous plaira ; mais M. Fouquet se sent ou ne se sent pas coupable ; s'il l'est, je le sais assez fier pour ne pas l'avouer ; s'il ne l'est pas, il s'offensera fort de cette menace.

— Vous raisonnez toujours comme un ange.

Et la duchesse se leva.

— Ainsi, vous allez dénoncer M. Fouquet à la reine ? dit Aramis.

— Dénoncer ?... Oh ! le vilain mot. Je ne dénoncerai pas, mon cher ami ; vous savez trop bien la politique pour ignorer comment ces choses-là s'exécutent ; je prendrai parti contre M. Fouquet, voilà tout.

— C'est juste.

— Et, dans une guerre de parti, une arme est une arme.

— Sans doute.

— Une fois bien remise avec la reine mère, je puis être dangereuse.

— C'est votre droit, duchesse.

— J'en userai, mon cher ami.

— Vous n'ignorez pas que M. Fouquet est au mieux avec le roi d'Espagne, duchesse ?

— Oh ! je le suppose.

— M. Fouquet, si vous faites une guerre de parti comme vous dites, vous en fera une autre.

— Ah ! que voulez-vous !

— Ce sera son droit aussi, n'est-ce pas ?

— Certes.

— Et, comme il est bien avec l'Espagne, il se fera une arme de cette amitié.

— Vous voulez dire qu'il sera bien avec le général de l'ordre des jésuites, mon cher Aramis.

— Cela peut arriver, duchesse.

— Et qu'alors on me supprimera la pension que je touche par là.

— J'en ai bien peur.

— On se consolera. Eh ! mon cher, après Richelieu, après la Fronde, après l'exil, qu'y a-t-il à redouter pour madame de Chevreuse ?

— La pension, vous le savez, est de quarante-huit mille livres.

— Hélas ! je le sais bien.

— De plus, quand on fait la guerre de parti, on frappe, vous ne l'ignorez pas, sur les amis de l'ennemi.

— Ah ! vous voulez dire qu'on tombera sur ce pauvre Laicques ?

— C'est presque inévitable, duchesse.

— Oh ! il ne touche que douze mille livres de pension.

— Oui ; mais le roi d'Espagne a du crédit ; consulté par M. Fouquet, il peut faire enfermer M. Laicques dans quelque forteresse.

— Je n'ai pas grand'peur de cela, mon bon ami, parce que, grâce à une réconciliation avec Anne d'Autriche, j'obtiendrai que la France demande la liberté de Laicques.

— C'est vrai. Alors vous aurez autre chose à redouter.

— Quoi donc ? fit la duchesse en jouant la surprise et l'effroi.

— Vous saurez et vous savez qu'une fois affilié à l'ordre, on n'en sort pas sans difficultés. Les secrets qu'on a pu pénétrer sont malsains, ils portent avec eux des germes de malheur pour quiconque les révèle.

La duchesse réfléchit un moment.

— Voilà qui est plus sérieux, dit-elle ; j'y aviserai.

Et, malgré l'obscurité profonde, Aramis sentit un regard brûlant comme un fer rouge s'échapper des yeux de son amie pour venir plonger dans son cœur.

— Récapitulons, dit Aramis, qui se tint alors sur ses gardes et glissa sa main sous son pourpoint, où il avait un stylet caché.

— C'est cela, récapitulons : les bons comptes font les bons amis.

— La suppression de votre pension...

— Quarante-huit mille livres, et celle de Laicques douze, font soixante mille livres ; voilà ce que vous voulez dire, n'est-ce pas ?

— Précisément, et je cherche le contre-poids que vous trouvez à cela ?

— Cinq cent mille livres que j'aurai chez la reine.

— Ou que vous n'aurez pas.

— Je sais le moyen de les avoir, dit étourdiment la duchesse.

Ces mots firent dresser l'oreille au chevalier. A partir de cette faute de l'adversaire, son esprit fut tellement en garde, que lui profita toujours, et qu'elle, par conséquent, perdit l'avantage.

— J'admets que vous ayez cet argent, reprit-il, vous perdrez le double, ayant cent mille francs de pension à toucher au lieu de soixante mille, et cela pendant dix ans.

— Non, car je ne souffrirai cette diminution de revenu que pendant la durée du ministère de M. Fouquet ; or, cette durée, je l'évalue à deux mois.

— Ah ! fit Aramis.

— Je suis franche, comme vous voyez.

— Je vous remercie, duchesse ; mais vous auriez tort de supposer qu'après la disgrâce de M. Fouquet, l'ordre recommencerait à vous payer votre pension.

— Je sais le moyen de faire financer l'ordre, comme je sais le moyen de faire contribuer la reine mère.

— Alors, duchesse, nous sommes tous forcés de baisser pavillon devant vous. À vous la victoire ! à vous le triomphe ! Soyez clémente, je vous en prie. Sonnez, clairons !

— Comment est-il possible, reprit la duchesse, sans prendre garde à l'ironie, que vous reculiez devant cinq cent mille malheureuses livres, quand il s'agit de vous épargner, je veux dire à votre ami, pardon, à votre protecteur, un désagrément comme celui que cause une guerre de parti ?

— Duchesse, voici pourquoi : c'est qu'après les cinq cent mille livres, M. de Laicques demandera sa part, qui sera aussi de cinq cent mille livres, n'est-ce pas ? c'est qu'après la part de M. de Laicques et la vôtre viendra la part de vos enfants, celle de vos pauvres, de tout le monde, et que des lettres, si compromettantes qu'elles soient, ne valent pas trois à quatre millions. Vrai Dieu ! duchesse, les ferrets de la reine de France valaient mieux que ces chiffons signés Mazarin, et pourtant ils n'ont pas coûté le quart de ce que vous demandez pour vous.

— Ah ! c'est vrai, c'est vrai ; mais le marchand prise sa marchandise ce qu'il veut. C'est à l'acheteur d'acquérir ou de refuser.

— Tenez, duchesse, voulez-vous que je vous dise pourquoi je n'achèterai pas vos lettres ?

— Dites.

— Vos lettres de Mazarin sont fausses.

— Allons donc !

— Sans doute ; car il serait pour le moins étrange que, brouillée avec la reine par M. Mazarin, vous eussiez entretenu avec ce dernier un commerce intime ; cela sentirait la passion, l'espionnage, la... ma foi ! je ne veux pas dire le mot.

— Dites toujours.

— La complaisance.

— Tout cela est vrai ; mais, ce qui ne l'est pas moins, c'est ce qu'il y a dans la lettre.

— Je vous jure, duchesse, que vous ne pourrez pas vous en servir auprès de la reine.

— Oh ! que si fait, je puis me servir de tout auprès de la reine.

« Bon ! pensa Aramis. Chante donc, pie-grièche ! siffle donc, vipère ! »

Mais la duchesse en avait assez dit ; elle fit deux pas vers la porte.

Aramis lui gardait une disgrâce... l'imprécation que fait entendre le vaincu derrière le char du triomphateur.

Il sonna.

Des lumières parurent dans le salon.

Alors l'évêque se trouva dans un cercle de lumières qui resplendissaient sur le visage défait de la duchesse.

Aramis attacha un long et ironique regard sur ses joues pâlies et desséchées, sur ces yeux dont l'étincelle s'échappait de deux paupières nues, sur cette bouche dont les lèvres enfermaient avec soin des dents noircies et rares.

Il affecta, lui, de poser gracieusement sa jambe

pure et nerveuse, sa tête lumineuse et fière, il sourit pour laisser entrevoir ses dents, qui, à la lumière, avaient encore une sorte d'éclat. La coquette vieillie comprit le galant railleur ; elle était justement placée devant une grande glace où toute sa décrépitude, si soigneusement dissimulée, apparut manifeste par le contraste.

Alors, sans même saluer Aramis, qui s'inclinait souple et charmant comme le mousquetaire d'autrefois, elle partit d'un pas vacillant et alourdi par la précipitation.

Aramis glissa comme un zéphyr sur le parquet pour la conduire jusqu'à la porte.

Madame de Chevreuse fit un signe à son grand laquais, qui reprit le mousqueton, et elle quitta cette maison où deux amis si tendres ne s'étaient pas entendus pour s'être trop bien compris.

XXI

OÙ L'ON VOIT QU'UN MARCHÉ QUI NE PEUT PAS SE FAIRE AVEC L'UN PEUT SE FAIRE AVEC L'AUTRE

ARAMIS avait deviné juste ; à peine sortie de la maison de la place Baudoyer, madame la duchesse de Chevreuse se fit conduire chez elle.

Elle craignait d'être suivie sans doute, et cherchait à innocenter ainsi sa promenade ; mais, à peine rentrée à l'hôtel, à peine sûre que personne ne la suivrait pour l'inquiéter, elle fit ouvrir la porte du jardin qui donnait sur une autre rue, et se rendit rue Croix-des-Petits-Champs, où demeurait M. Colbert.

Nous avons dit que le soir était venu ; c'est la nuit qu'il faudrait dire, et une nuit épaisse ; Paris, redevenu calme, cachait dans son ombre indulgente la noble duchesse conduisant son intrigue politique, et la simple bourgeoise qui, attardée après un souper en ville, prenait au bras d'un amant le plus long chemin pour regagner le logis conjugal.

Madame de Chevreuse avait trop l'habitude de la politique nocturne pour ignorer qu'un ministre ne se cèle jamais, fût-ce chez lui, aux jeunes et belles dames qui craignent la poussière des bureaux, ou aux vieilles dames très savantes qui craignent l'écho indiscret des ministères.

Un valet reçut la duchesse sous le péristyle, et, disons-le, il la reçut assez mal. Cet homme lui expliqua même, après avoir vu son visage, que ce n'était pas à une pareille heure et à un pareil âge que l'on venait troubler le dernier travail de M. Colbert.

Mais madame de Chevreuse, sans se fâcher, écrivit sur une feuille de ses tablettes son nom, nom bruyant, qui avait tant de fois tinté désagréablement aux oreilles de Louis XIII et du grand cardinal.

Elle écrivit ce nom avec la grande écriture ignorante des hauts seigneurs de cette époque, plia le papier d'une façon qui lui était particulière, et le remit au valet sans ajouter un mot, mais d'une mine si impérieuse, que le drôle, habitué à flairer son monde, sentit la princesse, baissa la tête et courut chez M. Colbert.

Il va sans dire que le ministre poussa un petit cri en ouvrant le papier, et que ce cri, instruisant suffisamment le valet de l'intérêt qu'il fallait

prendre à la visite mystérieuse, le valet revint en courant chercher la duchesse.

Elle monta donc assez lourdement le premier étage de la belle maison neuve, se remit au palier pour ne pas entrer essoufflée, et parut devant M. Colbert, qui tenait lui-même les battants de sa porte.

La duchesse s'arrêta au seuil pour bien regarder celui avec lequel elle avait affaire.

Au premier abord, la tête ronde, lourde, épaisse, les gros sourcils, la moue disgracieuse de cette figure écrasée par une calotte pareille à celle des prêtres ; cet ensemble, disons-nous, promit à la duchesse peu de difficultés dans les négociations, mais aussi peu d'intérêt dans le débat des articles.

Car il n'y avait pas d'apparence que cette grosse nature fût sensible aux charmes d'une vengeance raffinée ou d'une ambition altérée.

Mais, lorsque la duchesse vit de plus près les petits yeux noirs perçants, le pli longitudinal de ce front bombé, sévère, la crispation imperceptible de ces lèvres, sur lesquelles on observa très vulgairement de la bonhomie, madame de Chevreuse changea d'idée et put se dire : « J'ai trouvé mon homme. »

— Qui me procure l'honneur de votre visite, madame ? demanda l'intendant des finances.

— Le besoin que j'ai de vous, monsieur, reprit la duchesse, et celui que vous avez de moi.

— Heureux, madame, d'avoir entendu la première partie de votre phrase ; mais, quant à la seconde...

Madame de Chevreuse s'assit sur le fauteuil que Colbert lui avançait.

— Monsieur Colbert, vous êtes intendant des finances ?

— Oui, madame.

— Et vous aspirez à devenir surintendant ?...

— Madame !

— Ne niez pas ; cela ferait longueur dans notre conversation : c'est inutile.

— Cependant, madame, si plein de bonne volonté, de politesse même, que je sois envers une dame de votre mérite, rien ne me fera confesser que je cherche à supplanter mon supérieur.

— Je ne vous ai point parlé de supplanter, monsieur Colbert. Est-ce que, par hasard, j'aurais prononcé ce mot ? Je ne crois pas. Le mot remplacer est moins agressif et plus convenable grammaticalement, comme disait M. de Voiture. Je prétends donc que vous aspirez à remplacer M. Fouquet.

— La fortune de M. Fouquet, madame, est de celles qui résistent. M. le surintendant joue, dans ce siècle, le rôle du colosse de Rhodes : les vaisseaux passent au-dessous de lui et ne le renversent pas.

— Je me fusse servie précisément de cette comparaison. Oui, M. Fouquet joue le rôle du colosse de Rhodes ; mais je me souviens d'avoir ouï raconter à M. Conrart... un académicien, je crois... que, le colosse de Rhodes étant tombé, le marchand qui l'avait fait jeter bas... un simple marchand, monsieur Colbert... fit charger quatre cents chameaux de ses débris. Un marchand ! c'est bien moins fort qu'un intendant des finances.

— Madame, je puis vous assurer que je ne renverserai jamais M. Fouquet.

— Eh bien, monsieur Colbert, puisque vous

vous obstinez à faire de la sensibilité avec moi, comme si vous ignoriez que je m'appelle madame de Chevreuse, et que je suis vieille, c'est-à-dire que vous avez affaire à une femme qui a fait de la politique avec M. de Richelieu et qui n'a plus de temps à perdre ; comme, dis-je, vous commettez cette imprudence, je m'en vais aller trouver des gens plus intelligents et plus pressés de faire fortune.

— En quoi, madame, en quoi ?

— Vous me donnez une pauvre idée des négociations d'aujourd'hui, monsieur. Je vous jure bien que, si, de mon temps, une femme fût allé trouver M. de Cinq-Mars, qui pourtant n'était pas un grand esprit ; je vous jure que, si elle lui eût dit sur le cardinal ce que je viens de vous dire sur M. Fouquet, M. de Cinq-Mars, à l'heure qu'il est, eût déjà mis les fers au feu.

— Allons, madame, allons, un peu d'indulgence.

— Ainsi, vous voulez bien consentir à remplacer M. Fouquet ?

— Si le roi congédie M. Fouquet, oui, certes.

— Encore une parole de trop ; il est bien évident que, si vous n'avez pas encore fait chasser M. Fouquet, c'est que vous n'avez pas pu le faire. Aussi, je ne serais qu'une sotte pécore, si, venant à vous, je ne vous apportais pas ce qui vous manque.

— Je suis désolé d'insister, madame, dit Colbert après un silence qui avait permis à la duchesse de sonder toute la profondeur de sa dissimulation ; mais je dois vous prévenir que, depuis six ans, dénonciations sur dénonciations se succèdent contre M. Fouquet, sans que jamais l'assiette de M. le surintendant ait été déplacée.

— Il y a temps pour tout, monsieur Colbert ; ceux qui ont fait ces dénonciations ne s'appelaient pas madame de Chevreuse, et ils n'avaient pas de preuves équivalentes à six lettres de M. de Mazarin, établissant le délit dont il s'agit.

— Le délit ?

— Le crime, s'il vous plaît mieux.

— Un crime ! Commis par M. Fouquet ?

— Rien que cela... Tiens, c'est étrange, monsieur Colbert ; vous qui avez la figure froide et peu significative, je vous vois tout illuminé.

— Un crime ?

— Enchantée que cela vous fasse quelque effet.

— Oh ! c'est que le mot renferme tant de choses, madame !

— Il renferme un brevet de surintendant des finances pour vous, et une lettre d'exil ou de Bastille pour M. Fouquet.

— Pardonnez-moi, madame la duchesse, il est presque impossible que M. Fouquet soit exilé ; emprisonné, disgracié, c'est déjà tant !

— Oh ! je sais ce que je dis, repartit froidement madame de Chevreuse. Je ne vis pas tellement éloignée de Paris, que je ne sache ce qui s'y passe. Le roi n'aime pas M. Fouquet, et il perdra volontiers M. Fouquet, si on lui en donne l'occasion.

— Il faut que l'occasion soit bonne.

— Assez bonne. Aussi, c'est une occasion que j'évalue à cinq cent mille livres.

— Comment cela ? dit Colbert.

— Je veux dire, monsieur, que, tenant cette occasion dans mes mains, je ne la ferai passer dans les vôtres que moyennant un retour de cinq cent mille livres.

— Très bien, madame, je comprends. Mais, puisque vous venez de fixer un prix à la vente, voyons la valeur vendue.

— Oh ! la moindre chose : six lettres, je vous l'ai dit, de M. de Mazarin ; des autographes qui ne seraient pas trop chers, assurément, s'ils établissaient d'une façon irrécusable que M. Fouquet avait détourné de grosses sommes pour se les approprier.

— D'une façon irrécusable, dit Colbert les yeux brillants de joie.

— Irrécusable ! voulez-vous lire les lettres ?

— De tout cœur ! La copie, bien entendu.

— Bien entendu, oui.

Madame la duchesse tira de son sein une petite liasse aplatie par le corset de velours ;

— Lisez, dit-elle.

Colbert se jeta avidement sur ces papiers et les dévora.

— A merveille ! dit-il.

— C'est assez net, n'est-ce pas ?

— Oui, madame, oui ; M. de Mazarin aurait remis de l'argent à M. Fouquet, lequel aurait gardé cet argent, mais quel argent ?

— Ah ! voilà, quel argent ? Si nous traitons ensemble, je joindrai à ces lettres une septième qui vous donnera les derniers renseignements.

Colbert réfléchit.

— Et les originaux des lettres ?

— Question inutile. C'est comme si je vous demandais : monsieur Colbert, les sacs d'argent que vous me donnerez seront-ils pleins ou vides ?

— Très bien, madame.

— Est-ce conclu ?

— Non pas.

— Comment ?

— Il y a une chose à laquelle nous n'avons réfléchi ni l'un ni l'autre.

— Dites-la-moi.

— M. Fouquet ne peut être perdu en cette occurrence que par un procès.

— Oui.

— Un scandale public.

— Oui. Eh bien ?

— Eh bien, on ne peut lui faire ni le procès ni le scandale.

— Parce que ?

— Parce qu'il est procureur général au parlement ; parce que tout, en France, administration, armée, justice, commerce, se relie mutuellement par une chaîne de bon vouloir qu'on appelle esprit de corps. Ainsi, madame, jamais le parlement ne souffrira que son chef soit traîné devant un tribunal. Jamais, s'il y est traîné d'autorité royale, jamais il ne sera condamné.

— Ah ! ma foi ! monsieur Colbert, cela ne me regarde pas.

— Je le sais, madame, mais cela me regarde, moi, et diminue la valeur de votre apport. A quoi peut me servir une preuve de crime sans la possibilité de condamnation ?

— Soupçonné seulement, M. Fouquet perdra sa charge de surintendant.

— Voilà grand'chose ! s'écria Colbert, dont les traits sombres éclatèrent tout à coup, illuminés d'une expression de haine et de vengeance.

— Ah ! ah ! monsieur Colbert, dit la duchesse, excusez-moi, je ne vous savais pas si fort impres-

sionnable. Bien, très bien ! Alors, puisqu'il vous faut plus que je n'ai, ne parlons plus de rien.

— Si fait, madame, parlons-en toujours. Seulement, vos valeurs ayant baissé, abaissez vos prétentions.

— Vous marchandez ?

— C'est une nécessité pour quiconque veut payer loyalement.

— Combien m'offrez-vous ?

— Deux cent mille livres.

La duchesse lui rit au nez ; puis, tout à coup :

— Attendez, dit-elle.

— Vous consentez ?

— Pas encore, j'ai une autre combinaison.

— Dites.

— Vous me donnez trois cent mille livres.

— Non pas ! non pas !

— Oh ! c'est à prendre ou à laisser... Et puis, ce n'est pas tout.

— Encore ?... Vous devenez impossible, madame la duchesse.

— Moins que vous ne le croyez, ce n'est plus de l'argent que je vous demande.

— Quoi donc, alors ?

— Un service. Vous savez que j'ai toujours aimé tendrement la reine.

— Eh bien ?

— Eh bien, je veux avoir une entrevue avec Sa Majesté.

— Avec la reine ?

— Oui, monsieur Colbert, avec la reine, qui n'est plus mon amie, c'est vrai, et depuis longtemps, mais qui peut le devenir encore si on en fournit l'occasion.

— Sa Majesté ne reçoit plus personne, madame. Elle souffre beaucoup. Vous n'ignorez pas que les accès de son mal se réitèrent plus fréquemment.

— Voilà précisément pourquoi je désire avoir une entrevue avec Sa Majesté. Figurez-vous que, dans la Flandre, nous avons beaucoup de ces sortes de maladies.

— Des cancers ? Maladie affreuse, incurable.

— Ne croyez donc pas cela, monsieur Colbert. Le paysan flamand est un peu l'homme de la nature ; il n'a pas précisément une femme, il a une femelle.

— Eh bien, madame ?

— Eh bien, monsieur Colbert, tandis qu'il fume sa pipe, la femme travaille ; elle tire l'eau du puits, elle charge le mulet ou l'âne, elle se charge elle-même. Se ménageant peu, elle se heurte çà et là, souvent même elle est battue. Un cancer vient d'une contusion.

— C'est vrai.

— Les Flamandes ne meurent pas pour cela. Elles vont, quand elles souffrent trop, à la recherche du remède. Et les béguines de Bruges sont d'admirables médecins pour toutes les maladies. Elles ont des eaux précieuses, des topiques, des spécifiques ; elles donnent à la malade un flacon et un cierge, bénéficient sur le clergé et servent Dieu par l'exploitation de leurs deux marchandises. J'apporterai donc à la reine l'eau du béguinage de Bruges. Sa Majesté guérira, et brûlera autant de cierges qu'elle le jugera convenable. Vous voyez, monsieur Colbert, que m'empêcher d'aller voir la reine, c'est presque un crime de régicide.

— Madame la duchesse, vous êtes une femme de

trop d'esprit, vous me confondez ; toutefois, je devine bien que cette grande charité envers la reine couvre un petit intérêt personnel.

— Est-ce que je me donne la peine de le cacher, monsieur Colbert ? Vous avez dit, je crois, un petit intérêt personnel ? Apprenez donc que c'est un grand intérêt, et je vous le prouverai en me résumant. Si vous me faites entrer chez Sa Majesté, je me contente des trois cent mille livres réclamées ; sinon, je garde mes lettres, à moins que vous n'en donniez, séance tenante, cinq cent mille livres.

Et, se levant sur cette parole décisive, la vieille duchesse laissa M. Colbert dans une désagréable perplexité.

Marchander encore était devenu impossible ; ne plus marchander, c'était perdre infiniment trop.

— Madame, dit-il, je vais avoir le plaisir de vous compter cent mille écus.

— Oh ! fit la duchesse.

— Mais comment aurai-je les lettres véritables ?

— De la façon la plus simple, mon cher monsieur Colbert... A qui vous fiez-vous ?

Le grave financier se mit à rire silencieusement, de sorte que ses gros sourcils noirs montaient et descendaient comme deux ailes de chauve-souris sur la ligne profonde de son front jaune.

— A personne, dit-il.

— Oh ! vous ferez bien une exception en votre faveur, monsieur Colbert.

— Comme cela, madame la duchesse ?

— Je veux dire que, si vous preniez la peine de venir avec moi à l'endroit où sont les lettres, elles vous seraient remises à vous-même, et vous pourriez les vérifier, les contrôler.

— Il est vrai.

— Vous vous seriez muni de cent mille écus, parce que je ne me fie, moi non plus, à personne.

M. l'intendant Colbert rougit jusqu'aux sourcils. Il était comme tous les hommes supérieurs dans l'art des chiffres, d'une probité insolente et mathématique.

— J'emporterai, dit-il, madame, la somme promise, en deux bons payables à ma caisse. Cela vous satisfera-t-il ?

— Que ne sont-ils de deux millions, vos bons de caisse, monsieur l'intendant !... Je vais donc avoir l'honneur de vous montrer le chemin.

— Permettez que je fasse atteler mes chevaux.

— J'ai un carrosse en bas, monsieur.

Colbert toussa comme un homme irrésolu. Il se figura un moment que la proposition de la duchesse était un piège ; que peut-être on attendait à la porte ; que cette dame, dont le secret venait de se vendre cent mille écus à Colbert, devait avoir proposé ce secret à M. Fouquet pour la même somme.

Comme il hésitait beaucoup, la duchesse le regarda dans les yeux.

— Vous aimez mieux votre carrosse ? dit-elle.

— Je l'avoue.

— Vous vous figurez que je vous conduis dans quelque traquenard ?

— Madame la duchesse, vous avez le caractère folâtre, et moi, revêtu d'un caractère aussi grave, je puis être compromis par une plaisanterie.

— Oui ; enfin, vous avez peur ? Eh bien, prenez votre carrosse, autant de laquais que vous voudrez... Seulement, réfléchissez-y bien... ce que nous faisons

à nous deux, nous le savons seuls ; ce qu'un tiers aura vu, nous l'apprenons à tout l'univers. Après tout, moi, je n'y tiens pas : mon carrosse suivra le vôtre, et je me tiens pour satisfaite de monter dans votre carrosse pour aller chez la reine.

— Chez la reine ?

— Vous l'aviez déjà oublié ? Quoi ! une clause de cette importance pour moi vous avait échappé ? Que c'était peu pour vous, mon Dieu ! Si j'avais su, je vous eusse demandé le double.

— J'ai réfléchi, madame la duchesse ; je ne vous accompagnerai pas.

— Vrai !... Pourquoi ?

— Parce que j'ai en vous une confiance sans bornes.

— Vous me comblez !... Mais, pour que je touche les cent mille écus ?...

— Les voici.

L'intendant griffonna quelques mots sur un papier qu'il remit à la duchesse.

— Vous êtes payée, dit-il.

— Le trait est beau, monsieur Colbert, et je vais vous en récompenser.

En disant ces mots, elle se mit à rire.

Le rire de madame de Chevreuse était un murmure sinistre ; tout homme qui sent la jeunesse, la foi, l'amour, la vie battre en son cœur, préfère des pleurs à ce rire lamentable.

La duchesse ouvrit le haut de son justaucorps et tira de son sein rougi une petite liasse de papiers noués d'un ruban couleur feu. Les agrafes avaient cédé sous la pression brutale de ses mains nerveuses. La peau, éraillée par l'extraction et le frottement des papiers, apparaissait sans pudeur

aux yeux de l'intendant, fort intrigué de ces préliminaires étranges. La duchesse riait toujours.

— Voilà, dit-elle, les véritables lettres de M. de Mazarin. Vous les avez, et, de plus, la duchesse de Chevreuse s'est déshabillée devant vous, comme si vous eussiez été... Je ne veux pas vous dire des noms qui vous donneraient de l'orgueil ou de la jalousie. Maintenant, monsieur Colbert, fit-elle en agrafant et en nouant avec rapidité le corps de sa robe, votre bonne fortune est finie ; accompagnez-moi chez la reine.

— Non pas, madame : si vous alliez encourir de nouveau la disgrâce de Sa Majesté, et que l'on sût au Palais-Royal que j'ai été votre introducteur, la reine ne me le pardonnerait de sa vie. Non. J'ai des gens dévoués au palais, ceux-là vous feront entrer sans me compromettre.

— Comme il vous plaira, pourvu que j'entre.

— Comment appelez-vous les dames religieuses de Bruges qui guérissent les malades ?

— Les béguines.

— Vous êtes une béguine.

— Soit ; mais il faudra bien que je cesse de l'être.

— Cela vous regarde.

— Pardon ! pardon ! je ne veux pas être exposée à ce qu'on me refuse l'entrée.

— Cela vous regarde encore, madame. Je vais commander au premier valet de chambre du gentilhomme de service chez Sa Majesté de laisser entrer une béguine apportant un remède efficace pour soulager les douleurs de Sa Majesté. Vous portez ma lettre, vous vous chargez du remède et des explications. J'avoue la béguine, je nie madame de Chevreuse.

— Qu'à cela ne tienne.
— Voici la lettre d'introduction, madame.

XXII

LA PEAU DE L'OURS

Colbert donna cette lettre à la duchesse, lui retira doucement le siège derrière lequel elle s'abritait.

Madame de Chevreuse salua très légèrement et sortit.

Colbert, qui avait reconnu l'écriture de Mazarin et compté les lettres, sonna son secrétaire et lui enjoignit d'aller chercher chez lui M. Vanel, conseiller au parlement. Le secrétaire répliqua que M. le conseiller, fidèle à ses habitudes, venait d'entrer dans la maison pour rendre compte à l'intendant des principaux détails du travail accompli ce jour même dans la séance du parlement.

Colbert s'approcha des lampes, relut les lettres du défunt cardinal, sourit plusieurs fois en reconnaissant toute la valeur des pièces que venait de lui livrer madame de Chevreuse, et, en étayant pour plusieurs minutes sa grosse tête dans ses mains, il réfléchit profondément.

Pendant ces quelques minutes, un homme gros et grand, à la figure osseuse, aux yeux fixes, au nez crochu, avait fait son entrée dans le cabinet de Colbert avec une assurance modeste, qui décelait un caractère à la fois souple et décidé, souple envers le maître qui pouvait jeter la proie, ferme envers les chiens qui eussent pu lui disputer cette proie opime.

M. Vanel avait sous le bras un dossier volumineux ; il le posa sur le bureau même, où les deux coudes de Colbert étayaient sa tête.

— Bonjour, monsieur Vanel, dit celui-ci en se réveillant de sa méditation.

— Bonjour, Monseigneur, dit naturellement Vanel.

— C'est monsieur qu'il faut dire, répliqua doucement Colbert.

— On appelle *Monseigneur* les ministres, dit Vanel avec un sang-froid imperturbable ; vous êtes ministre !

— Pas encore !

— De fait, je vous appelle Monseigneur ; d'ailleurs, vous êtes mon seigneur, à moi, cela me suffit ; s'il vous déplaît que je vous appelle ainsi devant le monde, laissez-moi vous appeler de ce nom dans le particulier.

Colbert leva la tête à la hauteur des lampes et lut ou chercha à lire sur le visage de Vanel pour combien la sincérité entrait dans cette protestation de dévouement.

Mais le conseiller savait soutenir le poids d'un regard, ce regard fût-il celui de Monseigneur.

Colbert soupira. Il n'avait rien lu sur le visage de Vanel ; Vanel pouvait être honnête. Colbert songea que cet inférieur lui était supérieur, en cela qu'il avait une femme infidèle.

Au moment où il s'apitoyait sur le sort de cet homme, Vanel tira froidement de sa poche un billet parfumé, cacheté de cire d'Espagne, et le tendit à Monseigneur.

— Qu'est cela, Vanel ?

— Une lettre de ma femme, Monseigneur.

Colbert toussa. Il prit la lettre, l'ouvrit, la lut et l'enferma dans sa poche, tandis que Vanel feuilletait impassiblement son volume de procédure.

— Vanel, dit tout à coup le protecteur à son protégé, vous êtes un homme de travail, vous ?

— Oui, Monseigneur.

— Douze heures d'études ne vous effrayent pas ?

— J'en fais quinze par jour.

— Impossible ! Un conseiller ne saurait travailler plus de trois heures pour le parlement.

— Oh ! je fais des états pour un ami que j'ai aux comptes, et, comme il me reste du temps, j'étudie l'hébreu.

— Vous êtes fort considéré au parlement, Vanel ?

— Je crois que oui, Monseigneur.

— Il s'agirait de ne pas croupir sur le siège de conseiller.

— Que faire pour cela ?

— Acheter une charge.

— Laquelle ?

— Quelque chose de grand. Les petites ambitions sont les plus malaisées à satisfaire.

— Les petites bourses, Monseigneur, sont les plus difficiles à remplir.

— Et puis, quelle charge voyez-vous ? fit Colbert.

— Je n'en vois pas, c'est vrai.

— Il y en a bien une, mais il faut être le roi pour l'acheter sans se gêner ; or, le roi ne se donnera pas, je crois, la fantaisie d'acheter une charge de procureur général.

En entendant ces mots, Vanel attacha sur Colbert son regard humble et terne à la fois.

Colbert se demanda s'il avait été deviné, ou seulement rencontré par la pensée de cet homme.

— Que me parlez-vous, Monseigneur, dit Vanel, de la charge de procureur général au parlement ? Je n'en sache pas d'autre que celle de M. Fouquet.

— Précisément, mon cher conseiller.

— Vous n'êtes pas dégoûté, Monseigneur ; mais, avant que la marchandise soit achetée, ne faut-il pas qu'elle soit vendue ?

— Je crois, monsieur Vanel, que cette charge-là sera sous peu à vendre...

— A vendre !... la charge de procureur de M. Fouquet ?

— On le dit.

— La charge qui le fait inviolable, à vendre ? Oh ! oh !

Et Vanel se mit à rire.

— En auriez-vous peur, de cette charge ? dit gravement Colbert.

— Peur ! non pas...

— Ni envie ?

— Monseigneur se moque de moi, répliqua Vanel ; comment un conseiller du parlement n'aurait-il pas envie de devenir procureur général ?

— Alors, monsieur Vanel... puisque je vous dis que la charge se présente à vendre.

— Monseigneur le dit.

— Le bruit en court.

— Je répète que c'est impossible ; jamais un homme ne jette le bouclier derrière lequel il abrite son honneur, sa fortune et sa vie.

— Parfois il est des fous qui se croient au-dessus de toutes les mauvaises chances, monsieur Vanel.

— Oui, Monseigneur ; mais ces fous-là ne font

pas leurs folies au profit des pauvres Vanels, qu'il y a dans le monde.

— Pourquoi pas ?

— Parce que ces Vanels sont pauvres.

— Il est vrai que la charge de M. Fouquet peut coûter gros. Qu'y mettriez-vous, monsieur Vanel ?

— Tout ce que je possède, Monseigneur.

— Ce qui veut dire ?

— Trois à quatre cent mille livres.

— Et la charge vaut ?

— Un million et demi, au plus bas. Je sais des gens qui en ont offert un million sept cent mille livres sans décider M. Fouquet. Or, si par hasard il arrivait que M. Fouquet voulût vendre, ce que je ne crois pas, malgré ce qu'on m'en a dit...

— Ah ! l'on vous en a dit quelque chose ! Qui cela ?

— M. de Gourville... M. Pélisson ; oh ! en l'air.

— Eh bien, si M. Fouquet voulait vendre ?...

— Je ne pourrais encore acheter, attendu que M. le surintendant ne vendra que pour avoir de l'argent frais, et personne n'a un million et demi à jeter sur une table.

Colbert interrompit en cet endroit le conseiller par une pantomime impérieuse. Il avait recommencé à réfléchir.

Voyant l'attitude sérieuse du maître, voyant sa persévérance à mettre la conversation sur ce sujet, M. Vanel attendait une solution sans oser la provoquer.

— Expliquez-moi bien, dit alors Colbert, les privilèges de la charge de procureur général.

— Le droit de mise en accusation contre tout sujet français qui n'est pas prince du sang ; la mise à néant de toute accusation dirigée contre

tout Français qui n'est pas roi ou prince. Un procureur général est le bras droit du roi pour frapper un coupable, il est son bras aussi pour éteindre le flambeau de la justice. Aussi, M. Fouquet se soutiendra-t-il contre le roi lui-même en ameutant les parlements ; aussi le roi ménagera-t-il M. Fouquet malgré tout pour faire enregistrer ses édits sans conteste. Le procureur général peut être un instrument bien utile ou bien dangereux.

— Voulez-vous être procureur général, Vanel ? dit tout à coup Colbert en adoucissant son regard et sa voix.

— Moi ? s'écria celui-ci. Mais j'ai eu l'honneur de vous représenter qu'il manque au moins onze cent mille livres à ma caisse.

— Vous emprunterez cette somme à vos amis.

— Je n'ai pas d'amis plus riches que moi.

— Un honnête homme !

— Si tout le monde pensait comme vous, Monseigneur.

— Je le pense, cela suffit, et, au besoin, je répondrai de vous.

— Prenez garde au proverbe, Monseigneur.

— Lequel ?

— Qui répond paye.

— Qu'à cela ne tienne.

Vanel se leva, tout remué par cette offre si subitement, si inopinément faite par un homme que les plus frivoles prenaient au sérieux.

— Ne vous jouez pas de moi, Monseigneur, dit-il.

— Voyons, faisons vite, monsieur Vanel. Vous dites que M. Gourville vous a parlé de la charge de M. Fouquet ?

— M. Pélisson aussi.

— Officiellement, ou officieusement ?

— Voici leurs paroles : « Ces gens du parlement sont ambitieux et riches ; ils devraient bien se cotiser pour faire deux ou trois millions à M. Fouquet, leur protecteur, leur lumière. »

— Et vous avez dit ?

— J'ai dit que, pour ma part, je donnerais dix mille livres s'il le fallait.

— Ah ! vous aimez donc M. Fouquet ? s'écria M. Colbert avec un regard plein de haine.

— Non ; mais M. Fouquet est notre procureur général ; il s'endette, il se noie ; nous devons sauver l'honneur du corps.

— Voilà qui m'explique pourquoi M. Fouquet sera toujours sain et sauf tant qu'il occupera sa charge, répliqua Colbert.

— Là-dessus, poursuivit Vanel, M. Gourville a ajouté : « Faire l'aumône à M. Fouquet, c'est toujours un procédé humiliant auquel il répondra par un refus ; que le parlement se cotise pour acheter dignement la charge de son procureur général, alors tout va bien, l'honneur du corps est sauf, et l'orgueil de M. Fouquet sauvé.

— C'est une ouverture cela.

— Je l'ai considéré ainsi, Monseigneur.

— Eh bien, monsieur Vanel, vous irez trouver immédiatement M. Gourville ou M. Pélisson ; connaissez-vous quelque autre ami de M. Fouquet ?

— Je connais beaucoup M. de La Fontaine.

— La Fontaine le rimeur ?

— Précisément ; il faisait des vers à ma femme, quand M. Fouquet était de nos amis.

— Adressez-vous donc à lui pour obtenir une entrevue de M. le surintendant.

— Volontiers ; mais la somme ?

— Au jour et à l'heure fixés, monsieur Vanel, vous serez nanti de la somme, ne vous inquiétez point.

— Monseigneur, une telle munificence ! Vous effacez le roi, vous surpassez M. Fouquet.

— Un moment... ne faisons pas abus des mots. Je ne vous donne pas quatorze cent mille livres, monsieur Vanel : j'ai des enfants.

— Eh ! monsieur, vous me les prêtez ; cela suffit.

— Je vous les prête, oui.

— Demandez tel intérêt, telle garantie qu'il vous plaira, Monseigneur, je suis prêt, et, vos désirs étant satisfaits, je répéterai encore que vous surpassez les rois et M. Fouquet en munificence. Vos conditions ?

— Le remboursement en huit années.

— Oh ! très bien.

— Hypothèque sur la charge elle-même.

— Parfaitement ; est-ce tout ?

— Attendez. Je me réserve le droit de vous racheter la charge à cent cinquante mille livres de bénéfice, si vous ne suiviez pas, dans la gestion de cette charge, une ligne conforme aux intérêts du roi et à mes desseins.

— Ah ! ah ! dit Vanel un peu ému.

— Cela renferme-t-il quelque chose qui vous puisse choquer, monsieur Vanel ? dit froidement Colbert.

— Non, non, répliqua vivement Vanel.

— Eh bien, nous signerons cet acte quand il vous plaira. Courez chez les amis de M. Fouquet.

— J'y vole...

— Et obtenez du surintendant une entrevue.

— Oui, Monseigneur.

— Soyez facile aux concessions.

— Oui.

— Et les arrangements une fois pris ?...

— Je me hâte de le faire signer.

— Gardez-vous-en bien !... Ne parlez jamais de signature avec M. Fouquet, ni de dédit, ni même de parole, entendez-vous ? vous perdriez tout !

— Eh bien, alors, Monseigneur, que faire ? C'est trop difficile...

— Tâchez seulement que M. Fouquet vous touche dans la main... Allez !

XXIII

CHEZ LA REINE MÈRE

La reine mère était dans sa chambre à coucher au Palais-Royal avec madame de Motteville et la señora Molina. Le roi, attendu jusqu'au soir, n'avait pas paru ; la reine, toute impatiente, avait envoyé chercher souvent de ses nouvelles.

Le temps semblait être à l'orage. Les courtisans et les dames s'évitaient dans les antichambres et les corridors pour ne point se parler de sujets compromettants.

Monsieur avait joint le roi dès le matin pour une partie de chasse.

Madame demeurait chez elle, boudant tout le monde.

Quant à la reine mère, après avoir fait ses prières en latin, elle causait ménage avec ses deux amies en pur castillan.

Madame de Motteville, qui comprenait admirablement cette langue, répondait en français.

Lorsque les trois dames eurent épuisé toutes les formules de la dissimulation et de la politesse pour en arriver à dire que la conduite du roi faisait mourir de chagrin la reine, la reine mère et toute sa parenté ; lorsqu'on eut, en termes choisis, fulminé toutes les imprécations contre mademoiselle de La Vallière, la reine mère termina les récriminations par ces mots pleins de sa pensée et de son caractère :

— *Estos hijos !* dit-elle à Molina.

C'est-à-dire :

— Ces enfants !

Mot profond dans la bouche d'une mère ; mot terrible dans la bouche d'une reine qui, comme Anne d'Autriche, celait de si singuliers secrets dans son âme assombrie.

— Oui, répliqua Molina, ces enfants ! à qui toute mère se sacrifie.

— A qui, répliqua la reine, une mère a tout sacrifié.

Et elle n'acheva pas sa phrase. Il lui sembla, quand elle leva les yeux vers le portrait en pied du pâle Louis XIII, que son époux laissait une fois encore la lumière monter à ses yeux ternes, le courroux gonfler ses narines de toile. Le portrait s'animait ; il ne parlait pas, il menaçait. Un profond silence succéda aux dernières paroles de la reine. La Molina se mit à fourrager les rubans et les dentelles d'une vaste corbeille. Madame de Motteville, surprise de cet éclair qui avait illuminé simultanément d'intelligence le regard de la confidente et celui de la maîtresse, madame de Motte-

ville, disons-nous, baissa les yeux en femme discrète, et, ne cherchant plus à voir, écouta de toutes ses oreilles. Elle ne surprit qu'un « Hum ! » significatif de la duègne espagnole, image de la circonspection. Elle surprit aussi un soupir exhalé comme un souffle du sein de la reine.

Elle leva la tête aussitôt.

— Vous souffrez ? dit-elle.

— Non, Motteville, non ; pourquoi dis-tu cela ?

— Votre Majesté avait gémi.

— Tu as raison, en effet ; oui, je souffre un peu.

— M. Valot est près d'ici, chez MADAME, je crois.

— Chez MADAME, pourquoi ?

— MADAME a ses nerfs.

— Belle maladie ! M. Valot a bien tort d'être chez MADAME, quand un autre médecin guérirait MADAME...

Madame de Motteville leva encore ses yeux surpris.

— Un médecin autre que M. Valot ? dit-elle ; qui donc ?

— Le travail, Motteville, le travail... Ah ! si quelqu'un est malade, c'est ma pauvre fille.

— C'est aussi Votre Majesté.

— Moins ce soir.

— Ne vous y fiez pas, madame !

Et, comme pour justifier cette menace de madame de Motteville, une douleur aiguë mordit la reine au cœur, la fit pâlir et la renversa sur un fauteuil avec tous les symptômes d'une pâmoison soudaine.

— Mes gouttes ! murmura-t-elle.

— Prout ! prout ! répliqua la Molina, qui, sans hâter sa marche, alla tirer d'une armoire d'écaille dorée un grand flacon de cristal de roche et l'apporta ouvert à la reine.

Celle-ci respira frénétiquement à plusieurs reprises et murmura :

— C'est par là que le Seigneur me tuera. Soit faite sa volonté sainte !

— On ne meurt pas pour mal avoir, ajouta la Molina en replaçant le flacon dans l'armoire.

— Votre Majesté va bien, maintenant ? demanda madame de Motteville.

— Mieux.

Et la reine posa son doigt sur ses lèvres pour commander la discrétion à sa favorite.

— C'est étrange ! dit, après un silence, madame de Motteville.

— Qu'y a-t-il d'étrange ? demanda la reine.

— Votre Majesté se souvient-elle du jour où cette douleur apparut pour la première fois ?

— Je me souviens que c'était un jour bien triste, Motteville.

— Ce jour n'avait pas toujours été triste pour Votre Majesté.

— Pourquoi ?

— Parce que, vingt-trois ans auparavant, madame, Sa Majesté le roi régnant, votre glorieux fils, était né à la même heure.

La reine poussa un cri, pencha son front sur ses mains et s'abîma durant quelques secondes.

Était-ce souvenir ou réflexion ? Était-ce encore la douleur ?

La Molina jeta sur madame de Motteville un regard presque furieux, tant il ressemblait à un reproche, et la digne femme, n'y ayant rien compris, allait questionner pour l'acquit de sa conscience, lorsque soudain Anne d'Autriche se levant :

— Le 5 septembre ! dit-elle ; oui, ma douleur

a paru le 5 septembre. Grande joie un jour, grande douleur un autre jour. Grande douleur, ajouta-t-elle tout bas, expiation d'une trop grande joie !

Et, à partir de ce moment, Anne d'Autriche, qui semblait avoir épuisé toute sa mémoire et toute sa raison, demeura impénétrable, l'œil morne, la pensée vague, les mains pendantes.

— Il faut nous mettre au lit, dit la Molina.

— Tout à l'heure, Molina.

— Laissons la reine, ajouta la tenace Espagnole.

Madame de Motteville se leva ; des larmes brillantes et grosses comme des larmes d'enfant coulaient lentement sur les joues blanches de la reine.

Molina, s'en apercevant, darda sur Anne d'Autriche son œil noir et vigilant.

— Oui, oui, reprit soudain la reine. Laissez-nous, Motteville. Allez.

Ce mot *nous* sonna désagréablement à l'oreille de la favorite française. Il signifiait qu'un échange de secrets ou de souvenirs allait se faire. Il signifiait qu'une personne était de trop dans l'entretien à sa plus intéressante phase.

— Madame, Molina suffira-t-elle au service de Votre Majesté ? demanda la Française.

— Oui, répondit l'Espagnole.

Et madame de Motteville s'inclina. Tout à coup une vieille femme de chambre, vêtue comme elle l'était à la cour d'Espagne en 1620, ouvrit les portières, et surprenant la reine dans ses larmes, madame de Motteville dans sa retraite savante, la Molina dans sa diplomatie :

— Le remède ! le remède ! cria-t-elle joyeusement à la reine en s'approchant sans façon du groupe.

— Quel remède. *Chica ?* dit Anne d'Autriche.

— Pour le mal de Votre Majesté, répondit celle-ci.

— Qui l'apporte ? demanda vivement madame de Motteville ; M. Valot ?

— Non, une dame de Flandre.

— Une dame de Flandre ? Une Espagnole ? interrogea la reine.

— Je ne sais.

— Qui l'envoie ?

— M. Colbert.

— Son nom ?

— Elle ne l'a pas dit.

— Sa condition ?

— Elle le dira.

— Son visage ?

— Elle est masquée.

— Vois, Molina ! s'écria la reine.

— C'est inutile, répondit tout à coup une voix ferme et douce à la fois, partie de l'autre côté des tapisseries, voix qui fit tressaillir les autres dames et frissonner la reine.

En même temps, une femme masquée paraissait entre les rideaux.

Avant que la reine eût parlé :

— Je suis une dame du béguinage de Bruges, dit la dame inconnue, et j'apporte, en effet, le remède qui doit guérir Votre Majesté.

Chacun se tut. La béguine ne fit point un pas.

— Parlez, dit la reine.

— Quand nous serons seules, ajouta la béguine.

Anne d'Autriche adressa un regard à ses compagnes, celles-ci se retirèrent.

La béguine fit alors trois pas vers la reine et s'inclina révérencieusement.

La reine regardait avec défiance cette femme qui

la regardait aussi avec des yeux brillants par les trous de son masque.

— La reine de France est donc bien malade, dit Anne d'Autriche, que l'on sait, au béguinage de Bruges, qu'elle a besoin d'être guérie ?

— Votre Majesté, grâce à Dieu ! n'est pas malade sans ressource.

— Enfin, comment savez-vous que je souffre ?

— Votre Majesté a des amis en Flandre.

— Et ces amis vous ont envoyée ?

— Oui, madame.

— Nommez-les-moi.

— Impossible, madame, et inutile, puisque déjà la mémoire de Votre Majesté n'a pas été réveillée par son cœur.

Anne d'Autriche leva la tête, cherchant à découvrir sous l'ombre du masque et sous le mystère de la parole le nom de celle qui s'exprimait avec tant de familier abandon.

Puis, tout à coup, fatiguée d'une curiosité qui blessait toutes ses habitudes d'orgueil :

— Madame, dit-elle, vous ignorez qu'on ne parle pas aux personnes royales avec un masque sur le visage.

— Daignez m'excuser, madame, répliqua humblement la béguine.

— Je ne puis vous excuser, je puis vous pardonner si vous abandonnez votre masque.

— C'est un vœu que j'ai fait, madame, de venir en aide aux personnes affligées ou souffrantes, sans jamais leur laisser voir mon visage. J'aurais pu donner du soulagement à votre corps et à votre âme ; mais, puisque Votre Majesté me le défend, je me retire. Adieu, madame, adieu !

Ces mots furent prononcés avec un charme d'harmonie et de respect qui fit tomber la colère et la défiance de la reine sans diminuer sa curiosité.

— Vous avez raison, dit-elle, il ne sied pas aux gens qui souffrent de dédaigner les consolations que Dieu leur envoie. Parlez, madame, et puissiez-vous, comme vous venez de le dire, apporter du soulagement à mon corps... Hélas ! je crois que Dieu se prépare à l'éprouver cruellement.

— Parlons un peu de l'âme, s'il vous plaît, dit la béguine, de l'âme qui, j'en suis sûr, doit souffrir aussi.

— Mon âme ?

— Il y a des cancers dévorants dont la pulsation est invisible. Ceux-là, reine, laissent à la peau sa blancheur d'ivoire, ils ne marbrent point la chair de leurs bleuâtres vapeurs ; le médecin qui se penche sur la poitrine du malade n'entend pas grincer dans les muscles, sous le flot de sang, la dent insatiable de ces monstres ; jamais le fer, jamais le feu n'ont tué ou désarmé la rage de ces fléaux mortels ; ils habitent dans la pensée et la corrompent ; ils s'agrandissent dans le cœur et le font éclater : voilà, madame, d'autres cancers fatals aux reines ; ne souffrez-vous point de ces maux-là ?

Anne leva lentement son bras éclatant de blancheur et pur de formes comme il était au temps de sa jeunesse.

— Ces maux dont vous parlez, dit-elle, sont la condition de notre vie, à nous, grands de la terre, à qui Dieu donne charge d'âmes. Ces maux, quand ils sont trop lourds, le Seigneur nous en allège au tribunal de la pénitence. Là, nous déposons le fardeau et les secrets. Mais n'oubliez point que ce

même souverain Seigneur mesure les épreuves aux forces de ses créatures, et mes forces, à moi, ne sont pas inférieures au fardeau : pour les secrets d'autrui, j'ai assez de la discrétion de Dieu ; pour mes secrets, à moi, j'ai trop peu de celle de mon confesseur.

— Je vous vois courageuse comme toujours contre vos ennemis, madame ; je ne vous sens pas confiante envers vos amis.

— Les reines n'ont pas d'amis ; si vous n'avez pas autre chose à me dire, si vous vous sentez inspirée de Dieu, comme une prophétesse, retirez-vous, car je crains l'avenir.

— J'aurais cru, dit résolument la béguine, que vous craigniez plutôt le passé.

Elle n'eut pas plutôt achevé cette parole, que la reine se redressant :

— Parlez ! s'écria-t-elle d'un ton bref et impérieux, parlez ! Expliquez-vous nettement, vivement, complètement, ou sinon...

— Ne menacez point, reine, dit la béguine avec douceur ; je suis venue à vous pleine de respect et de compassion, j'y suis venue de la part d'une amie.

— Prouvez-le donc ! Soulagez au lieu d'irriter.

— Facilement ; et Votre Majesté va voir si l'on est son amie.

— Voyons.

— Quel malheur est-il arrivé à Votre Majesté depuis vingt-trois ans ?...

— Mais... de grands malheurs : n'ai-je pas perdu le roi ?

— Je ne parle pas de ces sortes de malheurs. Je veux vous demander si, depuis... la naissance du roi... une indiscrétion d'amie a causé quelque douleur à Votre Majesté.

— Je ne vous comprends pas, répondit la reine en serrant les dents pour cacher son émotion.

— Je vais me faire comprendre. Votre Majesté se souvient que le roi est né le 3 septembre 1638, à onze heures un quart ?

— Oui, bégaya la reine.

— A midi et demi, continua la béguine, le dauphin, ondoyé déjà par monseigneur de Meaux sous les yeux du roi, sous vos yeux, était reconnu héritier de la couronne de France. Le roi se rendit à la chapelle du vieux château de Saint-Germain pour entendre le *Te Deum*.

— Tout cela est exact, murmura la reine.

— L'accouchement de Votre Majesté s'était fait en présence de feu MONSIEUR, des princes, des dames de la cour. Le médecin du roi, Bouvard, et le chirurgien Honoré se tenaient dans l'antichambre. Votre Majesté s'endormit vers trois heures jusqu'à sept heures environ, n'est-ce pas ?

— Sans doute ; mais vous me récitez là ce que tout le monde sait comme vous et moi.

— J'arrive, madame, à ce que peu de personnes savent. Peu de personnes, disais-je ? hélas ! je pourrais dire deux personnes, car il y en avait cinq seulement autrefois, et, depuis quelques années, le secret s'est assuré par la mort des principaux participants. Le roi notre seigneur dort avec ses pères ; la sage-femme Péronne l'a suivi de près, Laporte est oublié déjà.

La reine ouvrit la bouche pour répondre ; elle trouva sous sa main glacée, dont elle caressait son visage, les gouttes pressées d'une sueur brûlante.

— Il était huit heures, poursuivit la béguine ; le

roi soupait d'un grand cœur; ce n'étaient autour de lui que joie, cris, rasades ; le peuple hurlait sous les balcons; les Suisses, les mousquetaires et les gardes erraient par la ville, portés en triomphe par les étudiants ivres.

« Ces bruits formidables de l'allégresse publique faisaient gémir doucement dans les bras de madame de Hausac, sa gouvernante, le dauphin, le futur roi de France, dont les yeux, lorsqu'ils s'ouvriraient, devaient apercevoir deux couronnes au fond de son berceau. Tout à coup Votre Majesté poussa un cri perçant, et dame Péronne reparut à son chevet.

« Les médecins dînaient dans une salle éloignée. Le palais, désert à force d'être envahi, n'avait plus ni consignes ni gardes. La sage-femme, après avoir examiné l'état de Votre Majesté, se récria, surprise, et, vous prenant en ses bras, éplorée, folle de douleur, envoya Laporte pour prévenir le roi que Sa Majesté la reine voulait le voir dans sa chambre. Laporte, vous le savez, madame, était un homme de sang-froid et d'esprit. Il n'approcha pas du roi en serviteur effrayé qui sent son importance, et veut effrayer aussi; d'ailleurs, ce n'était pas une nouvelle effrayante que celle qui attendait le roi. Toujours est-il que Laporte parut, le sourire sur les lèvres, près de la chaise du roi et lui dit :

« — Sire, la reine est bien heureuse et le serait encore plus de voir Votre Majesté.

« Ce jour-là, Louis XIII eût donné sa couronne à un pauvre pour un Dieu gard ! Gai, léger, vif, le roi sortit de table en disant, du ton que Henri IV eût pu prendre :

« — Messieurs, je vais voir ma femme.

« Il arriva chez vous, madame, au moment où

dame Péronne lui tendait un second prince, beau et fort comme le premier, en lui disant :

« — Sire, Dieu ne veut pas que le royaume de France tombe en quenouille.

« Le roi, dans son premier mouvement, sauta sur cet enfant et cria :

« — Merci, mon Dieu ! »

La béguine s'arrêta en cet endroit, remarquant combien souffrait la reine. Anne d'Autriche, renversée dans son fauteuil, la tête penchée, les yeux fixes, écoutait sans entendre et ses lèvres s'agitaient convulsivement pour une prière à Dieu ou pour une imprécation contre cette femme.

— Ah ! ne croyez pas que, s'il n'y a qu'un dauphin en France, s'écria la béguine ; ne croyez pas que, si la reine a laissé cet enfant végéter loin du trône, ne croyez pas qu'elle fût une mauvaise mère. Oh ! non... Il est des gens qui savent combien de larmes elle a versées ; il est des gens qui ont pu compter les ardents baisers qu'elle donnait à la pauvre créature en échange de cette vie de misère et d'ombre à laquelle la raison d'État condamnait le frère jumeau de Louis XIV.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura faiblement la reine.

— On sait, continua vivement la béguine, que le roi, se voyant deux fils, tous deux égaux en âge, en prétentions, trembla pour le salut de la France, pour la tranquillité de son État. On sait que M. le cardinal de Richelieu, mandé à cet effet par Louis XIII, réfléchit plus d'une heure dans le cabinet de Sa Majesté, et prononça cette sentence : « Il y a un roi né pour succéder à Sa Majesté. Dieu en a fait naître un autre pour succéder à ce premier roi ;

mais, à présent, nous n'avons besoin que du premier né ; cachons le second à la France comme Dieu l'avait caché à ses parents eux-mêmes. » Un prince, c'est pour l'État la paix et la sécurité ; deux compétiteurs, c'est la guerre civile et l'anarchie.

La reine se leva brusquement, pâle et les poings crispés.

— Vous en savez trop, dit-elle d'une voix sourde, puisque vous touchez aux secrets de l'État. Quant aux amis de qui vous tenez ce secret, ce sont des lâches, de faux amis. Vous êtes leur complice dans le crime qui s'accomplit aujourd'hui. Maintenant, à bas le masque, ou je vous fais arrêter par mon capitaine des gardes. Oh ! ce secret ne me fait pas peur ! Vous l'avez bu, vous me le rendrez ! Il se glacera dans votre sein ; ni ce secret ni votre vie ne vous appartiennent plus à partir de ce moment !

Anne d'Autriche, joignant le geste à la menace, fit deux pas vers la béguine.

— Apprenez, dit celle-ci, à connaître la fidélité, l'honneur, la discrétion de vos amis abandonnés.

Elle enleva soudain son masque.

— Madame de Chevreuse ! s'écria la reine.

— La seule confidente du secret, avec Votre Majesté.

— Ah ! murmura Anne d'Autriche, venez m'embrasser, duchesse. Hélas ! c'est tuer ses amis, que se jouer ainsi avec leurs chagrins mortels.

Et la reine, appuyant sa tête sur l'épaule de la vieille duchesse, laissa échapper de ses yeux une source de larmes amères.

— Que vous êtes jeune encore ! dit celle-ci d'une voix sourde, vous pleurez !

XXIV

DEUX AMIES

La reine regarda fièrement madame de Chevreuse.

— Je crois, dit-elle, que vous avez prononcé le mot heureuse en parlant de moi. Jusqu'à présent, duchesse, j'avais cru impossible qu'une créature humaine pût se trouver moins heureuse que la reine de France.

— Madame, vous avez été, en effet, une mère de douleurs. Mais, à côté de ces misères illustres dont nous nous entretenions tout à l'heure, nous, vieilles amies, séparées par la méchanceté des hommes ; à côté, dis-je, de ces infortunes royales, vous avez les joies peu sensibles, c'est vrai, mais fort enviées de ce monde.

— Lesquelles ? dit amèrement Anne d'Autriche. Comment pouvez-vous prononcer le mot joie, duchesse, vous qui tout à l'heure reconnaissiez qu'il faut des remèdes à mon corps et à mon esprit.

Madame de Chevreuse se recueillit un moment.

— Que les rois sont loin des autres hommes ! murmura-t-elle.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire qu'ils sont tellement éloignés du vulgaire, qu'ils oublient pour les autres toutes les nécessités de la vie. Comme l'habitant de la montagne africaine qui, du sein de ses plateaux verdoyants rafraîchis par les ruisseaux de neige, ne comprend pas que l'habitant de la plaine meure de soif et de faim au milieu des terres calcinées par le soleil.

La reine rougit légèrement ; elle venait de comprendre.

— Savez-vous, dit-elle, que c'est mal de vous avoir délaissée.

— Oh ! madame, le roi a hérité, dit-on, de la haine que me portait son père. Le roi me congédierait s'il me savait au Palais-Royal.

— Je ne dis pas que le roi soit bien disposé en votre faveur, duchesse, répliqua la reine ; mais, moi, je pourrais... secrètement...

La duchesse laissa percer un sourire dédaigneux qui inquiéta son interlocutrice.

— Du reste, se hâta d'ajouter la reine, vous avez très bien fait de venir ici.

— Merci, madame !

— Ne fût-ce que pour nous donner cette joie de démentir le bruit de votre mort.

— On avait dit effectivement que j'étais morte ?

— Partout.

— Mes enfants n'avaient pas pris le deuil, cependant.

— Ah ! vous savez, duchesse, la cour voyage souvent ; nous voyons peu MM. d'Albert de Luynes, et bien des choses échappent dans les préoccupations au milieu desquelles nous vivons constamment.

— Votre Majesté n'eût pas dû croire au bruit de ma mort.

— Pourquoi pas ? Hélas ! nous sommes mortels ; ne voyez-vous pas que moi, votre sœur cadette, comme nous disions autrefois, je penche déjà vers la sépulture ?

— Votre Majesté, si elle avait cru que j'étais morte, devait s'étonner alors de n'avoir pas reçu de mes nouvelles.

— La mort surprend parfois bien vite, duchesse.

— Oh ! Votre Majesté, les âmes chargées de

secrets comme celui dont nous parlions tout à l'heure, ont toujours un besoin d'épanchement qu'il faut satisfaire d'avance. Au nombre des relais préparés pour l'éternité, on compte la mise en ordre de ses papiers.

La reine tressaillit.

— Votre Majesté, dit la duchesse, saura d'une façon certaine le jour de ma mort.

— Comment cela ?

— Parce que Votre Majesté recevra le lendemain, sous une quadruple enveloppe, tout ce qui a échappé de nos petites correspondances si mystérieuses d'autrefois.

— Vous n'avez pas brûlé ? s'écria Anne avec effroi.

— Oh ! chère Majesté, répliqua la duchesse, les traîtres seuls brûlent une correspondance royale.

— Les traîtres ?

— Oui, sans doute ; ou plutôt ils font semblant de la brûler, la gardent ou la vendent.

— Mon Dieu !

— Les fidèles, au contraire, enfouissent précieusement de pareils trésors ; puis, un jour, ils viennent trouver leur reine, et lui disent : « Madame, je vieillis, je me sens malade ; il y a danger de mort pour moi, danger de révélation pour le secret de Votre Majesté ; prenez donc ce papier dangereux et brûlez-le vous-même. »

— Un papier dangereux ! Lequel ?

— Quant à moi, je n'en ai qu'un, c'est vrai, mais il est bien dangereux.

— Oh ! duchesse, dites, dites !

— C'est ce billet... daté du 2 août 1644, où vous me recommandiez d'aller à Noisy-le-Sec pour voir

ce cher et malheureux enfant. Il y a cela de votre main, madame : « Cher malheureux enfant. »

Il se fit un silence profond à ce moment : la reine sondait l'abîme, madame de Chevreuse tendait son piège.

— Oui, malheureux, bien malheureux ! murmura Anne d'Autriche ; quelle triste existence a-t-il menée, ce pauvre enfant, pour aboutir à une si cruelle fin !

— Il est mort ? s'écria vivement la duchesse avec une curiosité dont la reine saisit avidement l'accent sincère.

— Mort de consomption, mort oublié, flétri, mort comme ces pauvres fleurs données par un amant et que la maîtresse laisse expirer dans un tiroir pour les cacher à tout le monde.

— Mort ! répéta la duchesse avec un air de découragement qui eût bien réjoui la reine, s'il n'eût été tempéré par un mélange de doute. Mort à Noisy-le-Sec ?

— Mais oui, dans les bras de son gouverneur, pauvre serviteur honnête, qui n'a pas survécu longtemps.

— Cela se conçoit : c'est si lourd à porter un deuil et un secret pareils.

La reine ne se donna pas la peine de relever l'ironie de cette réflexion. Madame de Chevreuse continua :

— Eh bien, madame, je m'informai, il y a quelques années, à Noisy-le-Sec même, du sort de cet enfant si malheureux. On m'apprit qu'il ne passait pas pour être mort, voilà pourquoi je ne m'étais pas affligée tout d'abord avec Votre Majesté. Oh ! certes, si je l'eusse cru, jamais une allu-

sion à ce déplorable événement ne fût venue réveiller les biens légitimes douleurs de Votre Majesté.

— Vous dites que l'enfant ne passait pas pour être mort à Noisy ?

— Non, madame.

— Que disait-on de lui, alors ?

— On disait... On se trompait sans doute.

— Dites toujours.

— On disait qu'un soir, vers 1645, une dame belle et majestueuse, ce qui se remarqua malgré le masque et la mante qui la cachaient, une dame de haute qualité, de très haute qualité sans doute, était venue dans un carrosse à l'embranchement de la route, la même, vous savez, où j'attendais des nouvelles du jeune prince, quand Votre Majesté daignait m'y envoyer.

— Eh bien ?

— Et que le gouverneur avait mené l'enfant à cette dame.

— Après ?

— Le lendemain, gouverneur et enfant avaient quitté le pays.

— Vous voyez bien ! il y a du vrai là dedans, puisque, effectivement, le pauvre enfant mourut d'un de ces coups de foudre qui font que, jusqu'à sept ans, au dire des médecins, la vie des enfants tient à un fil.

— Oh ! ce que dit Votre Majesté est la vérité ; nul ne le sait mieux que vous, madame ; nul ne le croit plus que moi. Mais admirez la bizarrerie...

« Qu'est-ce encore ? » pensa la reine.

— La personne qui m'avait rapporté ces détails, qui avait été s'informer de la santé de l'enfant, cette personne...

— Vous aviez confié un pareil soin à quelqu'un ? Oh ! duchesse !

— Quelqu'un muet comme Votre Majesté, comme moi-même ; mettons que c'est moi-même, madame. Ce quelqu'un, dis-je, passant quelque temps après en Touraine...

— En Touraine ?

— Reconnut le gouverneur et l'enfant, pardon ! crut les reconnaître, vivants tous deux, gais et heureux et florissants tous deux, l'un dans sa verte vieillesse, l'autre dans sa jeunesse en fleur ! Jugez, d'après cela, ce que c'est que les bruits qui courent, ayez donc foi, après cela, à quoi que ce soit de ce qui se passe en ce monde. Mais je fatigue Votre Majesté. Oh ! ce n'est pas mon intention, et je prendrai congé d'elle après lui avoir renouvelé l'assurance de mon respectueux dévouement.

— Arrêtez, duchesse ; causons un peu de vous.

— De moi ? Oh ! madame, n'abaissez pas vos regards jusque-là.

— Pourquoi donc ? N'êtes-vous pas ma plus ancienne amie ? Est-ce que vous m'en voulez, duchesse ?

— Moi ! Mon Dieu, pour quel motif ? Serais-je venue auprès de Votre Majesté, si j'avais sujet de lui en vouloir ?

— Duchesse, les ans nous gagnent ; il faut nous serrer contre la mort qui menace.

— Madame, vous me comblez avec ces douces paroles.

— Nulle ne m'a jamais aimée, servie comme vous, duchesse.

— Votre Majesté s'en souvient ?

— Toujours... Duchesse, une preuve d'amitié.

— Ah ! madame, tout mon être appartient à Votre Majesté.

— Cette preuve, voyons !

— Laquelle ?

— Demandez-moi quelque chose.

— Demander ?

— Oh ! je sais que vous êtes l'âme la plus désintéressée, la plus grande, la plus royale.

— Ne me louez pas trop, madame, dit la duchesse inquiète.

— Je ne vous louerai jamais autant que vous le méritez.

— Avez l'âge, avec les malheurs, on change beaucoup, madame.

— Dieu vous entende, duchesse !

— Comment cela ?

— Oui, la duchesse d'autrefois, la belle, la fière, l'adorée Chevreuse m'eût répondu ingratement : « Je ne veux rien de vous. » Bénis soient donc les malheurs, s'ils sont venus, puisqu'ils vous auront changée, et que peut-être vous me répondrez : « J'accepte. »

La duchesse adoucit son regard et son sourire ; elle était sous le charme et ne se cachait plus.

— Parlez, chère, dit la reine, que voulez-vous ?

— Il faut donc s'expliquer ?...

— Sans hésitation.

— Eh bien, Votre Majesté peut me faire une joie indicible, une joie incomparable.

— Voyons, fit la reine, un peu refroidie par l'inquiétude. Mais, avant toute chose, ma bonne Chevreuse, souvenez-vous que je suis en puissance de fils comme j'étais autrefois en puissance de mari.

— Je vous ménagerai, chère reine.

— Appelez-moi Anne, comme autrefois ; ce sera un doux écho de la belle jeunesse.

— Soit. Eh bien, ma vénérée maîtresse, Anne chérie...

— Sais-tu toujours l'espagnol ?

— Toujours.

— Demande-moi en espagnol alors.

— Voici : Faites-moi l'honneur de venir passer quelques jours à Dampierre.

— C'est tout ? s'écria la reine stupéfaite.

— Oui.

— Rien que cela ?

— Bon Dieu ! auriez-vous l'idée que je ne vous demande pas là le plus énorme bienfait ? S'il en est ainsi, vous ne me connaissez plus. Acceptez-vous ?

— Oui, de grand cœur.

— Oh ! merci !

— Et je serai heureuse, continua la reine avec défiance, si ma présence peut vous être utile à quelque chose.

— Utile ? s'écria la duchesse en riant. Oh ! non, non, agréable, douce, délicieuse, oui, mille fois oui. C'est donc promis ?

— C'est juré.

La duchesse se jeta sur la main si belle de la reine et la couvrit de baisers.

— C'est une bonne femme au fond, pensa la reine, et... généreuse d'esprit.

— Votre Majesté, reprit la duchesse, consentirait-elle à me donner quinze jours ?

— Oui, certes ! Pourquoi ?

— Parce que, dit la duchesse, me sachant en disgrâce, nul ne voulait me prêter les cent mille écus dont j'ai besoin pour réparer Dampierre. Mais,

lorsqu'on va savoir que c'est pour y recevoir Votre Majesté, tous les fonds de Paris afflueront chez moi.

— Ah ! fit la reine en remuant doucement la tête avec intelligence, cent mille écus ! il faut cent mille écus pour réparer Dampierre ?

— Tout autant.

— Et personne ne veut vous les prêter ?

— Personne.

— Je les prêterai, moi, si vous voulez, duchesse.

— Oh ! je n'oserais.

— Vous auriez tort.

— Vrai ?

— Foi de reine !... Cent mille écus, ce n'est réellement pas beaucoup.

— N'est-ce pas ?

— Non. Oh ! je sais que vous n'avez jamais fait payer votre discrétion ce qu'elle vaut. Duchesse, avancez-moi cette table, que je vous fasse un bon sur M. Colbert ; non, sur M. Fouquet, qui est un bien plus galant homme.

— Paye-t-il ?

— S'il ne paye pas, je payerai ; mais ce serait la première fois qu'il me refuserait.

La reine écrivit, donna la cédule à la duchesse, et la congédia après l'avoir gaiement embrassée.

XXV

COMMENT JEAN DE LA FONTAINE FIT SON PREMIER CONTE

TOUTES ces intrigues sont épuisées ; l'esprit humain, si multiple dans ses exhibitions, a pu se

développer à l'aise dans les trois cadres que notre récit lui a fournis.

Peut-être s'agira-t-il encore de politique et d'intrigues dans le tableau que nous préparons, mais les ressorts en seront tellement cachés, que l'on ne verra que les fleurs et les peintures, absolument comme dans ces théâtres forains où paraît sur la scène un colosse qui marche mû par les petites jambes et les bras grêles d'un enfant caché dans sa carcasse.

Nous retournons à Saint-Mandé, où le surintendant reçoit, selon son habitude, sa société choisie d'épicuriens.

Depuis quelque temps, le maître a été rudement éprouvé. Chacun se ressent au logis de la détresse du ministre. Plus de grandes et folles réunions. La finance a été un prétexte pour Fouquet, et jamais, comme le dit spirituellement Gourville, prétexte n'a été plus fallacieux ; de finances, pas l'ombre.

M. Vatel s'ingénie à soutenir la réputation de la maison. Cependant les jardiniers, qui alimentent les offices, se plaignent d'un retard ruineux. Les expéditionnaires de vins d'Espagne envoient fréquemment des mandats que nul ne paye. Les pêcheurs que le surintendant gage sur les côtes de Normandie supputent que, s'ils étaient remboursés, la rentrée de la somme leur permettrait de se retirer à terre. La marée, qui, plus tard, doit faire mourir Vatel, la marée n'arrive pas du tout.

Cependant, pour le jour de réception ordinaire, les amis de Fouquet se présentent plus nombreux que de coutume. Gourville et l'abbé Fouquet causent finances, c'est-à-dire que l'abbé emprunte

quelques pistoles à Gourville. Pélisson, assis les jambes croisées, termine la péroraison d'un discours par lequel Fouquet doit rouvrir le parlement.

Et ce discours est un chef-d'œuvre, parce que Pélisson le fait pour son ami, c'est-à-dire qu'il y met tout ce que, certainement, il n'irait pas chercher pour lui-même. Bientôt, se disputant sur les rimes faciles, arrivent du fond du jardin Loret et La Fontaine.

Les peintres et les musiciens se dirigent à leur tour du côté de la salle à manger. Lorsque huit heures sonneront, on soupera.

Le surintendant ne fait jamais attendre.

Il est sept heures et demie ; l'appétit s'annonce assez galamment.

Quand tous les convives sont réunis, Gourville va droit à Pélisson, le tire de sa rêverie et l'amène au milieu d'un salon dont il a fermé les portes.

— Eh bien, dit-il, quoi de nouveau ?

Pélisson, levant sa tête intelligente et douce :

— J'ai emprunté, dit-il, vingt-cinq mille livres à ma tante. Les voici en bons de caisse.

— Bien, répondit Gourville, il ne manque plus que cent quatre-vingt-quinze mille livres pour le premier payement.

— Le payement de quoi ? demanda La Fontaine du ton qu'il mettait à dire : « Avez-vous lu Baruch ? »

— Voilà encore mon distrait, dit Gourville. Quoi ! c'est vous qui nous avez appris que la petite terre de Corbeil allait être vendue par un créancier de M. Fouquet ; c'est vous qui avez proposé la cotisation de tous les amis d'Épicure ; c'est vous qui avez dit que vous feriez vendre un coin de

votre maison de Château-Thierry pour fournir votre contingent, et vous venez dire aujourd'hui : « Le payement de quoi ? »

Un rire universel accueillit cette sortie et fit rougir La Fontaine.

— Pardon, pardon, dit-il, c'est vrai, je n'avais pas oublié. Oh ! non ; seulement...

— Seulement, tu ne te souvenais plus, répliqua Loret.

— Voilà la vérié. Le fait est qu'il a raison. Entre oublier et ne plus se souvenir, il y a une grande différence.

— Alors, ajouta Pélisson, vous apportez cette obole, prix du coin de terre vendu ?

— Vendu ? Non.

— Vous n'avez pas vendu votre clos ? demanda Gourville étonné, car il connaissait le désintéressement du poète.

— Ma femme n'a pas voulu, répondit ce dernier.

Nouveaux rires.

— Cependant, vous êtes allé à Château-Thierry pour cela ? lui fut-il répondu.

— Certes, et à cheval.

— Pauvre Jean !

— Huit chevaux différents : j'étais roué.

— Excellent ami !... Et là-bas vous vous êtes reposé ?

— Reposé ? Ah bien, oui ! Là-bas, j'ai eu bien de la besogne.

— Comment cela ?

— Ma femme avait fait des coquetteries avec celui à qui je voulais vendre la terre. Cet homme s'est dédit ; je l'ai appelé en duel.

— Très bien ! dit le poète ; et vous vous êtes battus ?

— Il paraît que non.

— Vous n'en savez donc rien ?

— Non, ma femme et ses parents se sont mêlés de cela. J'ai eu un quart d'heure durant l'épée à la main : mais je n'ai pas été blessé.

— Et l'adversaire ?

— L'adversaire non plus ; il n'était pas venu sur le terrain.

— C'est admirable ! s'écria-t-on de toutes parts ; vous avez dû vous courroucer ?

— Très fort ; j'avais gagné un rhume ; je suis rentré à la maison, et ma femme m'a querellé.

— Tout de bon ?

— Tout de bon. Elle m'a jeté un pain à la tête, un gros pain.

— Et vous ?

— Moi ? Je lui ai renversé toute la table sur le corps, et sur le corps de ses convives ; puis je suis remonté à cheval, et me voilà.

Nul n'eût su tenir son sérieux à l'exposé de cette héroïde comique. Quand l'ouragan des rires se fut un peu calmé :

— Voilà tout ce que vous avez rapporté ? dit-on à La Fontaine.

— Oh ! non pas, j'ai eu une excellente idée.

— Dites.

— Avez-vous remarqué qu'il se fait en France beaucoup de poésies badines ?

— Mais oui, répliqua l'assemblée.

— Et que, poursuivit La Fontaine, il ne s'en imprime que fort peu ?

— Les lois sont dures, c'est vrai.

— Eh bien, marchandise rare est une marchandise chère, ai-je pensé. C'est pourquoi je me

suis mis à composer un petit poème extrêmement licencieux.

— Oh ! oh ! cher poète.

— Extrêmement grivois.

— Oh ! oh !

— Extrêmement cynique.

— Diable ! diable !

— J'y ai mis, continua froidement le poète, tout ce que j'ai pu trouver de mots galants.

Chacun se tordait de rire, tandis que ce brave poète mettait ainsi l'enseigne à sa marchandise.

— Et, poursuivit-il, je m'appliquai à dépasser tout ce que Bocace, l'Arétin et autres maîtres ont fait dans ce genre.

— Bon Dieu ! s'écria Pélisson ; mais il sera damné !

— Vous croyez ? demanda naïvement La Fontaine ; je vous jure que je n'ai pas fait cela pour moi, mais uniquement pour M. Fouquet.

Cette conclusion mirifique mit le comble à la satisfaction des assistants.

— Et j'ai vendu cet opuscule huit cents livres la première édition, s'écria La Fontaine, en se frottant les mains. Les livres de piété s'achètent moitié moins.

— Il eût mieux valu, dit Gourville en riant, faire deux livres de piété.

— C'est trop long et pas assez divertissant, répliqua tranquillement La Fontaine ; mes huit cents livres sont dans ce petit sac ; je les offre.

Et il mit, en effet, son offrande dans les mains du trésorier des épicuriens.

Puis ce fut au tour de Loret, qui donna cent cinquante livres ; les autres s'épuisèrent de même.

Il y eut, compte fait, quarante mille livres dans l'escarcelle.

Jamais plus généreux deniers ne résonnèrent dans les balances divines où la charité pèse les bons cœurs et les bonnes intentions contre les pièces fausses des dévôts hypocrites.

On faisait encore tinter les écus quand le surintendant entra ou plutôt se glissa dans la salle. Il avait tout entendu.

On vit cet homme, qui avait remué tant de milliards, ce riche qui avait épuisé tous les plaisirs et tous les honneurs, ce cœur immense, ce cerveau fécond qui avait, comme deux creusets avides, dévoré la substance matérielle et morale du premier royaume du monde, on vit Fouquet dépasser le seuil avec les yeux pleins de larmes, tremper ses doigts blancs et fins dans l'or et l'argent.

— Pauvre aumône, dit-il d'une voix tendre et émue, tu disparaîtras dans le plus petit des plis de ma bourse vide ; mais tu as empli jusqu'au bord ce que nul n'épuisera jamais, mon cœur ! Merci, mes amis, merci !

Et, comme il ne pouvait embrasser tous ceux qui se trouvaient là et qui pleuraient bien aussi un peu, tout philosophes qu'ils étaient, il embrassa La Fontaine en lui disant :

— Pauvre garçon qui s'est fait battre pour moi par sa femme, et damner par son confesseur !

— Bon ! ce n'est rien, répondit le poète ; que vos créanciers attendent deux ans, j'aurai fait cent autres contes qui, à deux éditions chacun, payeront la dette.

XXVI

LA FONTAINE NÉGOCIATEUR

FOUQUET serra la main de La Fontaine avec une charmante effusion.

— Mon cher poète, lui dit-il, faites-nous cent autres contes, non seulement pour les quatre-vingts pistoles que chacun d'eux rapportera, mais encore pour enrichir notre langue de cent chefs-d'œuvre.

— Oh ! oh ! dit La Fontaine en se rengorgeant, il ne faut pas croire que j'aie seulement apporté cette idée et ces quatre-vingts pistoles à M. le surintendant.

— Oh ! mais, s'écria-t-on de toutes parts, M. de La Fontaine est en fonds aujourd'hui.

— Bénie soit l'idée, si elle m'apporte un ou deux millions, dit gaiement Fouquet.

— Précisément, répliqua La Fontaine.

— Vite, vite ! cria l'assemblée.

— Prenez garde, dit Pélisson à l'oreille de La Fontaine, vous avez eu grand succès jusqu'à présent, n'allez pas lancer la flèche au delà du but.

— Nenni, monsieur Pélisson, et, vous qui êtes un homme de goût, vous m'approuverez tout le premier.

— Il s'agit de millions ? dit Gourville.

— J'ai là quinze cent mille livres, monsieur Gourville.

Et il frappa sa poitrine.

— Au diable le Gascon de Château-Thierry ! cria Loret.

— Ce n'est pas la poche qu'il fallait toucher, dit Fouquet, c'est la cervelle.

— Tenez, ajouta La Fontaine, monsieur le surintendant, vous n'êtes pas un procureur général, vous êtes un poète.

— C'est vrai ! s'écrièrent Loret, Conrart et tout ce qu'il y avait là de gens de lettres.

— Vous êtes, dis-je, un poète et un peintre, un statuaire, un ami des arts et des sciences ; mais, avouez-le vous-même, vous n'êtes pas un homme de robe.

— Je l'avoue, répliqua en souriant M. Fouquet.

— On vous mettrait de l'Académie que vous refuseriez, n'est-ce pas ?

— Je crois que oui, n'en déplaise aux académiciens.

— Eh bien, pourquoi, ne voulant pas faire partie de l'Académie, vous laissez-vous aller à faire partie du parlement ?

— Oh ! oh ! dit Pélisson, nous parlons politique ?

— Je demande, poursuivit La Fontaine, si la robe sied ou ne sied pas à M. Fouquet ?

— Ce n'est pas de la robe qu'il s'agit, riposta Pélisson, contrarié des rires de l'assemblée.

— Au contraire, c'est de la robe, dit Loret.

— Ôtez la robe au procureur général, dit Conrart, nous avons M. Fouquet, ce dont nous ne nous plaignons pas ; mais, comme il n'est pas de procureur général sans robe, nous déclarons, d'après M. de La Fontaine, que certainement la robe est un épouvantail.

— *Fugiunt risus leporesque*, dit Loret.

— Les ris et les grâces, fit un savant.

— Moi, poursuivit Pélisson gravement, ce n'est pas comme cela que je traduis *lepores*.

— Et comment le traduisez-vous ? demanda La Fontaine.

— Je le traduis ainsi :

« Les lièvres se sauvent en voyant M. Fouquet. »

Éclats de rire, dont le surintendant prit sa part.

— Pourquoi les lièvres ? objecta Conrart piqué.

— Parce que le lièvre sera celui qui ne se réjouira point de voir M. Fouquet dans les attributs de sa force parlementaire.

— Oh ! oh ! murmurèrent les poètes.

— *Quo non ascendam,* dit Conrart, me paraît impossible avec une robe de procureur.

— Et à moi, sans cette robe, dit l'obstiné Pélisson. Qu'en pensez-vous, Gourville ?

— Je pense que la robe est bonne, répliqua celui-ci ; mais je pense également qu'un million et demi vaudrait mieux que la robe.

— Et je suis de l'avis de Gourville, s'écria Fouquet en coupant court à la discussion par son opinion, qui devait nécessairement dominer toutes les autres.

— Un million et demi ! grommela Pélisson ; pardieu ! je sais une fable indienne...

— Contez-la-moi, dit La Fontaine ; je dois la savoir aussi.

— Contez ! contez !

— La tortue avait une carapace, dit Pélisson ; elle se réfugiait là dedans quand ses ennemis la menaçaient. Un jour, quelqu'un lui dit : « Vous avez bien chaud l'été dans cette maison-là, et vous êtes bien empêchée de montrer vos grâces. Voilà la couleuvre qui vous donnera un million et demi de votre écaille. »

— Bon ! fit le surintendant en riant.

— Après ? fit La Fontaine, intéressé par l'apologue bien plus que par la moralité.

— La tortue vendit sa carapace et resta nue. Un vautour la vit ; il avait faim ; il lui brisa les reins d'un coup de bec et la dévora.

— *O muthos déloï ?...* dit Conrart.

— Que M. Fouquet fera bien de garder sa robe.

La Fontaine prit la moralité au sérieux.

— Vous oubliez Eschyle, dit-il à son adversaire.

— Qu'est-ce à dire ?

— Eschyle le Chauve.

— Après ?

— Eschyle, dont un vautour, votre vautour probablement, grand amateur de tortues, prit d'en haut le crâne pour une pierre, et lança sur ce crâne une tortue toute blottie dans sa carapace.

— Eh ! mon Dieu ! La Fontaine a raison, reprit Fouquet devenu pensif, tout vautour, quand il a faim de tortues, sait bien leur briser gratis l'écaille ; trop heureuses les tortues dont une couleuvre paye l'enveloppe un million et demi. Qu'on m'apporte une couleuvre généreuse comme celle de votre fable, Pélisson, et je lui donne ma carapace.

— *Rara avis in terris !* s'écria Conrart.

— Et semblable à un cygne noir, n'est-ce pas ? ajouta La Fontaine. Eh bien, oui, précisément, un oiseau tout noir et très rare ; je l'ai trouvé.

— Vous avez trouvé un acquéreur pour ma charge de procureur ? s'écria Fouquet.

— Oui, monsieur.

— Mais, M. le surintendant n'a jamais dit qu'il dût vendre, reprit Pélisson.

— Pardonnez-moi : vous-même, vous en avez parlé, dit Conrart.

— J'en suis témoin, fit Gourville.

— Il tient aux beaux discours qu'il me fait, dit

en riant Fouquet. Cet acquéreur, voyons, La Fontaine ?

— Un oiseau tout noir, un conseiller au parlement, un brave homme.

— Qui s'appelle ?

— Vanel.

— Vanel ! s'écria Fouquet, Vanel ! le mari de ?...

— Précisément, son mari ; oui, monsieur.

— Ce cher homme ! dit Fouquet avec intérêt, il veut être procureur général ?

— Il veut être tout ce que vous êtes, monsieur, dit Gourville, et faire absolument ce que vous avez fait.

— Oh ! mais c'est bien réjouissant : contez-nous donc cela, La Fontaine.

— C'est tout simple. Je le vois de temps en temps. Tantôt je le rencontre : il flânait sur la place de la Bastille, précisément vers l'instant où j'allais prendre le petit carrosse de Saint-Mandé.

— Il devait guetter sa femme, bien sûr, interrompit Loret.

— Oh ! mon Dieu, non, dit simplement Fouquet ; il n'est pas jaloux.

— Il m'aborde donc, m'embrasse, me conduit au cabaret de l'*Image-Saint-Fiacre*, et m'entretient de ses chagrins.

— Il a des chagrins ?

— Oui : sa femme lui donne de l'ambition.

— Et il vous dit ?...

— Qu'on lui a parlé d'une charge au parlement ; que le nom de M. Fouquet a été prononcé, que, depuis ce temps, madame Vanel rêve de s'appeler madame la procureuse générale, et qu'elle en meurt toutes les nuits qu'elle n'en rêve pas.

— Diable !

— Pauvre femme ! dit Fouquet.

— Attendez. Conrart me dit toujours que je ne sais pas faire les affaires : vous allez voir comment je menai celle-ci.

— Voyons !

« — Savez-vous, dis-je à Vanel, que c'est cher, une charge comme celle de M. Fouquet ? — Combien à peu près ? fit-il. — M. Fouquet en a refusé dix-sept cent mille livres. — Ma femme, répliqua Vanel, avait mis cela aux environs de quatorze cent mille. — Comptant ? lui fis-je. — Oui ; elle a vendu un bien en Guienne, elle a réalisé. »

— C'est un joli lot à toucher d'un coup, dit sentencieusement l'abbé Fouquet, qui n'avait pas encore parlé.

— Cette pauvre dame Vanel ! murmura Fouquet.

Pélisson haussa les épaules.

— Un démon ? dit-il bas à l'oreille de Fouquet.

— Précisément !... Il serait charmant d'employer l'argent de ce démon à réparer le mal que s'est fait pour moi un ange.

Pélisson regarda d'un air surpris Fouquet, dont les pensées se fixaient, à partir de ce moment, sur un nouveau but.

— Eh bien, demanda La Fontaine, ma négociation ?

— Admirable ! cher poète.

— Oui, dit Gourville ; mais tel se vante d'avoir envie d'un cheval, qui n'a pas seulement de quoi payer la bride.

— Le Vanel se dédirait si on le prenait au mot, continua l'abbé Fouquet.

— Je ne crois pas, dit La Fontaine.

— Qu'en savez-vous ?

— C'est que vous ignorez le dénoûment de mon histoire.

— Ah ! s'il y a un dénoûment, dit Gourville, pourquoi flâner en route ?

— *Semper ad adventum*, n'est-ce pas cela ? dit Fouquet du ton d'un grand seigneur qui se fourvoie dans les barbarismes.

Les latinistes battirent des mains.

— Mon dénoûment, s'écria La Fontaine, c'est que Vanel, ce tenace oiseau, sachant que je venais à Saint-Mandé, m'a supplié de l'emmener.

— Oh ! oh !

— Et de le présenter, s'il était possible, à Monseigneur.

— En sorte ?...

— En sorte qu'il est là sur la pelouse du Bel-Air.

— Comme un scarabée.

— Vous dites cela, Gourville, à cause des antennes, mauvais plaisant !

— Eh bien, monsieur Fouquet ?

— Eh bien, il ne convient pas que le mari de madame Vanel s'enrhume hors de chez moi ; envoyez-le querir, La Fontaine, puisque vous savez où il est.

— J'y cours moi-même.

— Je vous y accompagne, dit l'abbé Fouquet ; je porterai les sacs.

— Pas de mauvaise plaisanterie, dit sévèrement Fouquet ; que l'affaire soit sérieuse, si affaire il y a. Tout d'abord, soyons hospitaliers. Excusez-moi bien, La Fontaine, auprès de ce galant homme, et dites-lui que je suis désespéré de l'avoir fait attendre, mais que j'ignorais qu'il fût là.

La Fontaine était déjà parti. Par bonheur, Gourville l'accompagnait ; car, tout entier à ses chiffres, le poète se trompait de route, et courait vers Saint-Maur.

Un quart d'heure après, M. Vanel fut introduit dans le cabinet du surintendant, ce même cabinet dont nous avons donné la description et les aboutissants au commencement de cette histoire. Fouquet, le voyant entrer, appela Pélisson, et lui parla quelques minutes à l'oreille.

— Retenez bien ceci, lui dit-il : que toute l'argenterie, que toute la vaisselle, que tous les joyaux soient emballés dans le carrosse. Vous prendrez les chevaux noirs ; l'orfèvre vous accompagnera ; vous reculerez le souper jusqu'à l'arrivée de madame de Bellière.

— Encore faut-il que madame de Bellière soit prévenue, dit Pélisson.

— Inutile, je m'en charge.

— Très bien.

— Allez, mon ami.

Pélisson partit, devinant mal, mais confiant comme sont tous les vrais amis, dans la volonté qu'il subissait. Là est la force des âmes d'élite. La défiance n'est faite que pour les natures inférieures.

Vanel s'inclina donc devant le surintendant. Il allait commencer une harangue.

— Asseyez-vous, monsieur, lui dit civilement Fouquet. Il me paraît que vous voulez acquérir ma charge ?

— Monseigneur...

— Combien pouvez-vous m'en donner ?

— C'est à vous, Monseigneur, de fixer le chiffre. Je sais qu'on vous a fait des offres.

— Madame Vanel, m'a-t-on dit, l'estime quatorze cent mille livres.

— C'est tout ce que nous avons.

— Pouvez-vous donner la somme tout de suite ?

— Je ne l'ai pas sur moi, dit naïvement Vanel, effaré de cette simplicité, de cette grandeur, lui qui s'attendait à des luttes, à des finesses, à des marches d'échiquier.

— Quand l'aurez-vous ?

— Quand il plaira à Monseigneur.

Et il tremblait que Fouquet ne se jouât de lui.

— Si ce n'était la peine de retourner à Paris, je vous dirais tout de suite...

— Oh ! Monseigneur...

— Mais, interrompit le surintendant, mettons le solde et la signature à demain matin.

— Soit, répliqua Vanel glacé, abasourdi.

— Six heures, ajouta Fouquet.

— Six heures, répéta Vanel.

— Adieu, monsieur Vanel ! Dites à madame Vanel que je lui baise les mains.

Et Fouquet se leva.

Alors Vanel, à qui le sang montait aux yeux et qui commençait à perdre la tête :

— Monseigneur, Monseigneur, dit-il sérieusement, est-ce que vous me donnez parole ?

Fouquet tourna la tête.

— Pardieu ! dit-il ; et vous ?

Vanel hésita, frissonna et finit par avancer timidement sa main. Fouquet ouvrit et avança noblement la sienne. Cette main loyale s'imprégna une seconde de la moiteur d'une main hypocrite ; Vanel serra les doigts de Fouquet pour se mieux convaincre.

Le surintendant dégagea doucement sa main.

— Adieu ! dit-il.

Vanel courut à reculons vers la porte, se précipita par les vestibules et s'enfuit.

XXVII

LA VAISSELLE ET LES DIAMANTS DE MADAME DE BELLIÈRE

A PEINE Fouquet eut-il congédié Vanel, qu'il réfléchit un moment.

— On ne saurait trop faire, dit-il, pour la femme que l'on a aimée. Marguerite désire être procureuse, pourquoi ne lui pas faire ce plaisir ? Maintenant que la conscience la plus scrupuleuse ne saurait rien me reprocher, pensons à la femme qui m'aime. Madame de Bellière doit être là.

Il indiqua du doigt la porte secrète.

S'étant enfermé, il ouvrit le couloir souterrain et se dirigea rapidement vers la communication établie entre la maison de Vincennes et sa maison à lui.

Il avait négligé d'avertir son amie avec la sonnette, bien assuré qu'elle ne manquait jamais au rendez-vous.

En effet, la marquise était arrivée. Elle attendait. Le bruit que fit le surintendant l'avertit ; elle accourut pour recevoir par-dessous la porte le billet qu'il lui passa.

« Venez, marquise ; on vous attend pour souper. »

Heureuse et active, madame de Bellière gagna son carrosse dans l'avenue de Vincennes, et elle

vint tendre sa main sur le perron à Gourville, qui, pour mieux plaire au maître, guettait son arrivée dans la cour.

Elle n'avait pas vu entrer, fumants et blancs d'écume, les chevaux noirs de Fouquet, qui ramenaient à Saint-Mandé Pélisson et l'orfèvre lui-même à qui madame de Bellière avait vendu sa vaisselle et ses joyaux.

Pélisson introduisit cet homme dans le cabinet que Fouquet n'avait pas encore quitté.

Le surintendant remercia l'orfèvre d'avoir bien voulu lui garder comme un dépôt ces richesses qu'il avait le droit de vendre. Il jeta les yeux sur le total des comptes, qui s'élevait à treize cent mille livres.

Puis, se plaçant à son bureau, il écrivit un bon de quatorze cent mille livres, payables à vue à sa caisse, avant midi le lendemain.

— Cent mille livres de bénéfice ! s'écria l'orfèvre. Ah ! Monseigneur, quelle générosité !

— Non pas, non pas, monsieur, dit Fouquet en lui touchant l'épaule, il est des politesses qui ne se payent jamais. Le bénéfice est à peu près celui que vous eussiez fait ; mais il reste l'intérêt de votre argent.

En disant ces mots, il détachait de sa manchette un bouton de diamants que ce même orfèvre avait bien souvent estimé trois mille pistoles.

— Prenez ceci en mémoire de moi, dit-il à l'orfèvre, et adieu ; vous êtes un honnête homme.

— Et vous, s'écria l'orfèvre, touché profondément, vous, Monseigneur, vous êtes un brave seigneur.

Fouquet fit passer le digne orfèvre par une porte

dérobée ; puis il alla recevoir madame de Bellière, que tous les conviés entouraient déjà.

La marquise était belle toujours ; mais, ce jour-là, elle resplendissait.

— Ne trouvez-vous pas, messieurs, dit Fouquet, que madame est d'une beauté incomparable ce soir ? Savez-vous pourquoi ?

— Parce que madame est la plus belle des femmes, dit quelqu'un.

— Non ; mais parce qu'elle en est la meilleure. Cependant...

— Cependant ? dit la marquise en souriant.

— Cependant, tous les joyaux que porte madame ce soir sont des pierres fausses.

Elle rougit.

— Oh ! oh ! s'écrièrent tous les convives ; on peut dire cela sans crainte d'une femme qui a les plus beaux diamants de Paris.

— Eh bien ? dit tout bas Fouquet à Pélisson.

— Eh bien, j'ai enfin compris, répliqua celui-ci, et vous avez bien fait.

— C'est heureux, fit en souriant le surintendant.

— Monseigneur est servi, cria majestueusement Vatel.

Le flot des convives se précipita moins lentement qu'il n'est d'usage dans les fêtes ministérielles vers la salle à manger, où les attendait un magnifique spectacle.

Sur les buffets, sur les dressoirs, sur la table, au milieu des fleurs et des lumières, brillait à éblouir la vaisselle d'or et d'argent la plus riche qu'on pût voir ; c'était un reste de ces vieilles magnificences que les artistes florentins, amenés par les Médicis, avaient sculptées, ciselées, fondues pour

les dressoirs de fleurs, quand il y avait de l'or en France; ces merveilles cachées, enfouies pendant les guerres civiles, avaient reparu timidement dans les intermittences de cette guerre de bon goût qu'on appelait la Fronde ; alors que seigneurs, se battant contre seigneurs, se tuaient mais ne se pillaient pas. Toute cette vaisselle était marquée aux armes de madame de Bellière.

— Tiens, s'écria La Fontaine, un P. et un B.

Mais ce qu'il y avait de plus curieux, c'était le couvert de la marquise, à la place que lui avait assignée Fouquet ; près de lui s'élevait une pyramide de diamants, de saphirs, d'émeraudes, de camées antiques ; la sardoine gravée par les vieux Grecs de l'Asie Mineure avec ses montures d'or de Mysie, les curieuses mosaïques de la vieille Alexandrie montées en argent, les bracelets massifs de l'Égypte de Cléopâtre jonchaient un vaste plat de Palissy, supporté sur un trépied de bronze doré, sculpté par Benvenuto.

La marquise pâlit en voyant ce qu'elle ne comptait jamais revoir. Un profond silence, précurseur des émotions vives, occupait la salle engourdie et inquiète.

Fouquet ne fit pas même un signe pour chasser tous les valets chamarrés qui couraient, abeilles pressées, autour des vastes buffets et des tables d'office.

— Messieurs, dit-il, cette vaisselle que vous voyez appartenait à madame de Bellière, qui, un jour, voyant un de ses amis dans la gêne, envoya tout cet or et tout cet argent chez l'orfèvre avec cette masse de joyaux qui se dressent là devant elle. Cette belle action d'une amie devait être com-

prise par des amis tels que vous. Heureux l'homme qui se voit aimé ainsi! Buvons à la santé de madame de Bellière.

Une immense acclamation couvrit ses paroles et fit tomber muette, pâmée sur son siège, la pauvre femme, qui venait de perdre ses sens, pareille aux oiseaux de la Grèce qui traversaient le ciel au-dessus de l'arène à Olympie.

— Et puis, ajouta Pélisson, que toute vertu touchait, que toute beauté charmait, buvons un peu aussi à celui qui inspira la belle action de madame ; car un pareil homme doit être digne d'être aimé.

Ce fut le tour de la marquise. Elle se leva pâle et souriante, tendit son verre avec une main défaillante dont les doigts tremblants frottèrent les doigts de Fouquet, tandis que ses yeux mourants encore allaient chercher tout l'amour qui brûlait dans ce généreux cœur.

Commencé de cette héroïque façon, le souper devint promptement une fête ; nul ne s'occupa plus d'avoir de l'esprit, personne n'en manqua.

La Fontaine oublia son vin de Gorgny, et permit à Vatel de le réconcilier avec les vins du Rhône et ceux d'Espagne.

L'abbé Fouquet devint si bon, que Gourville lui dit :

— Prenez garde, monsieur l'abbé ! si vous êtes aussi tendre, on vous mangera.

Les heures s'écoulèrent ainsi joyeuses et secouant des roses sur les convives. Contre son ordinaire, le surintendant ne quitta pas la table avant les dernières largesses du dessert.

Il souriait à la plupart de ses amis, ivre comme on l'est quand on a enivré le cœur avant la tête, et,

pour la première fois, il venait de regarder l'horloge.

Soudain une voiture roula dans la cour, et on l'entendit, chose étrange ! au milieu du bruit et des chansons.

Fouquet dressa l'oreille, puis il tourna les yeux vers l'antichambre. Il lui sembla qu'un pas y retentissait, et que ce pas, au lieu de fouler le sol, pesait sur son cœur.

Instinctivement son pied quitta le pied que madame de Bellière appuyait sur le sien depuis deux heures.

— M. d'Herblay, évêque de Vannes, cria l'huissier.

Et la figure sombre et pensive d'Aramis apparut sur le seuil, entre les débris de deux guirlandes dont une flamme de lampe venait de rompre les fils.

XXVIII

LA QUITTANCE DE M. DE MAZARIN

FOUQUET eût poussé un cri de joie en apercevant un ami nouveau, si l'air glacé, le regard distrait d'Aramis ne lui eussent rendu toute sa réserve.

— Est-ce que vous nous aidez à prendre le dessert ? demanda-t-il cependant ; est-ce que vous ne vous effrayerez pas un peu de tout ce bruit que font nos folies ?

— Monseigneur, répliqua respectueusement Aramis, je commencerai par m'excuser près de vous de troubler votre joyeuse réunion ; puis je vous demanderai, après le plaisir, un moment d'audience pour les affaires.

Comme ce mot *affaires* avait fait dresser l'oreille à quelques épicuriens, Fouquet se leva.

— Les affaires toujours, dit-il, monsieur d'Herblay ; trop heureux sommes-nous quand les affaires n'arrivent qu'à la fin du repas.

Et, ce disant, il prit la main de madame de Bellière, qui le considérait avec une sorte d'inquiétude ; il la conduisit dans le plus voisin salon, après l'avoir confiée aux plus raisonnables de la compagnie.

Quant à lui, prenant Aramis par le bras, il se dirigea vers son cabinet.

Aramis, une fois là, oublia le respect de l'étiquette. Il s'assit :

— Devinez, dit-il, qui j'ai vu ce soir ?

— Mon cher chevalier, toutes les fois que vous commencez de la sorte, je suis sûr de m'entendre annoncer quelque chose de désagréable.

— Cette fois encore, vous ne vous serez pas trompé, mon cher ami, répliqua Aramis.

— Ne me faites pas languir, ajouta flegmatiquement Fouquet.

— Eh bien, j'ai vu madame de Chevreuse.

— La vieille duchesse ?

— Oui.

— Ou son ombre ?

— Non pas. Une vieille louve.

— Sans dents ?

— C'est possible, mais non pas sans griffes.

— Eh bien, pourquoi m'en voudrait-elle ? Je ne suis pas avare avec les femmes qui ne sont pas prudes. C'est là une qualité que prise toujours, même la femme qui n'ose plus provoquer l'amour.

— Madame de Chevreuse le sait bien, que vous

n'êtes pas avare, puisqu'elle veut vous arracher de l'argent.

— Bon ! sous quel prétexte ?

— Ah ! les prétextes ne lui manquent jamais. Voici le sien.

— J'écoute.

— Il paraîtrait que la duchesse possède plusieurs lettres de M. de Mazarin.

— Cela ne m'étonne pas, le prélat était galant.

— Oui ; mais ces lettres n'auraient pas de rapport avec les amours du prélat. Elles traitent, dit-on, d'affaires de finances.

— C'est moins intéressant.

— Vous ne soupçonnez pas un peu ce que je veux dire ?

— Pas du tout.

— N'auriez-vous jamais entendu parler d'une accusation de détournement de fonds ?

— Cent fois ! mille fois ! Depuis que je suis aux affaires, mon cher d'Herblay, je n'ai jamais entendu parler que de cela. C'est comme vous, évêque, lorsqu'on vous reproche votre impiété ; vous, mousquetaire, votre poltronnerie ; ce qu'on reproche perpétuellement au ministre des finances, c'est de voler les finances.

— Bien ; mais précisons, car M. de Mazarin précise, à ce que dit la duchesse.

— Voyons ce qu'il précise.

— Quelque chose comme une somme de treize millions dont vous seriez fort empêché, vous, de préciser l'emploi.

— Treize millions ! dit le surintendant en s'allongeant dans son fauteuil, pour mieux lever la tête vers le plafond. Treize millions... Ah ! dame !

je les cherche, voyez-vous, parmi tous ceux qu'on m'accuse d'avoir volés.

— Ne riez pas, mon cher monsieur, c'est grave. Il est certain que la duchesse a les lettres, et que les lettres doivent être bonnes, attendu qu'elle voulait les vendre cinq cent mille livres.

— On peut avoir une fort jolie calomnie pour ce prix-là, répondit Fouquet. Eh ! mais je sais ce que vous voulez dire.

Fouquet se mit à rire de bon cœur.

— Tant mieux ! fit Aramis peu rassuré.

— L'histoire de ces treize millions me revient. Oui, c'est cela ; je les tiens.

— Vous me faites grand plaisir. Voyons un peu.

— Imaginez-vous, mon cher, que le signor Mazarin, Dieu ait son âme ! fit un jour ce bénéfice de treize millions sur une concession de terres en litige dans la Valteline ; il les biffa sur le registre des recettes, me les fit envoyer, et se les fit donner par moi, pour frais de guerre.

— Bien. Alors la destination est justifiée.

— Non pas ; le cardinal les fit placer sous mon nom, et m'envoya une décharge.

— Vous avez cette décharge.

— Parbleu ! dit Fouquet en se levant tranquillement pour aller aux tiroirs de son vaste bureau d'ébène incrusté de nacre et d'or.

— Ce que j'admire en vous, dit Aramis charmé, c'est votre mémoire d'abord, puis votre sang-froid, et enfin l'ordre parfait qui règne dans votre administration, à vous, le poète par excellence.

— Oui, dit Fouquet, j'ai de l'ordre par esprit de paresse, pour m'épargner de chercher. Ainsi,

je sais que le reçu de Mazarin est dans le troisième tiroir, lettre M ; j'ouvre ce tiroir et je mets immédiatement la main sur le papier qu'il me faut. La nuit, sans bougie, je le trouverais.

Et il palpa d'une main sûre la liasse de papiers entassés dans le tiroir ouvert.

— Il y a plus, continua-t-il, je me rappelle ce papier comme si je le voyais ; il est fort, un peu rugueux, doré sur tranche ; Mazarin avait fait un pâté d'encre sur le chiffre de la date. Eh bien, fit-il, voilà le papier qui sent qu'on s'occupe de lui et qu'il est nécessaire, il se cache et se révolte.

Et le surintendant regarda dans le tiroir.

Aramis s'était levé.

— C'est étrange, dit Fouquet.

— Votre mémoire vous fait défaut, mon cher monsieur, cherchez dans une autre liasse.

Fouquet prit la liasse et la parcourut encore une fois ; puis il pâlit.

— Ne vous obstinez pas à celle-ci, dit Aramis, cherchez ailleurs.

— Inutile, inutile ; jamais je n'ai fait une erreur ; nul que moi n'arrange ces sortes de papiers ; nul n'ouvre ce tiroir, auquel, vous voyez, j'ai fait faire un secret dont personne que moi ne connaît le chiffre.

— Que concluez-vous alors ? dit Aramis agité.

— Que le reçu de Mazarin m'a été volé. Madame de Chevreuse avait raison, chevalier ; j'ai détourné les deniers publics ; j'ai volé treize millions dans les coffres de l'État ; je suis un voleur, monsieur d'Herblay.

— Monsieur ! monsieur ! ne vous irritez pas, ne vous exaltez pas !

— Pourquoi ne pas m'exalter, chevalier ? La cause en vaut la peine. Un bon procès, un bon jugement, et votre ami M. le surintendant peut suivre à Montfaucon son collègue Enguerrand de Marigny, son prédécesseur Samblançay.

— Oh ! fit Aramis en souriant, pas si vite.

— Comment, pas si vite ! Que supposez-vous donc que madame de Chevreuse aura fait de ces lettres ; car vous les avez refusées, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, refusé net. Je suppose qu'elle les sera allé vendre à M. Colbert.

— Eh bien, voyez-vous ?

— J'ai dit que je supposais, je pourrais dire que j'en suis sûr ; car je l'ai fait suivre, et, en me quittant, elle est rentrée chez elle, puis elle est sortie par une porte de derrière et s'est rendue à la maison de l'intendant, rue Croix-des-Petits-Champs.

— Procès alors, scandale et déshonneur, le tout tombant comme tombe la foudre, aveuglément, brutalement, impitoyablement.

Aramis s'approcha de Fouquet, qui frémissait dans son fauteuil, auprès des tiroirs ouverts ; il lui posa la main sur l'épaule, et, d'un ton affectueux :

— N'oubliez jamais, dit-il, que la position de M. Fouquet ne se peut comparer à celle de Samblançay ou de Marigny.

— Et pourquoi, mon Dieu ?

— Parce que le procès de ces ministres s'est fait, parfait, et que l'arrêt a été exécuté ; tandis qu'à votre égard il ne peut en arriver de même.

— Encore un coup, pourquoi ? Dans tous les temps, un concussionnaire est un criminel.

— Les criminels qui savent trouver un lieu d'asile ne sont jamais en danger.

— Me sauver ? fuir ?

— Je ne vous parle pas de cela, et vous oubliez que ces sortes de procès sont évoqués par le parlement, instruits par le procureur général, et que vous êtes procureur général. Vous voyez bien qu'à moins de vouloir vous condamner vous-même...

— Oh ! s'écria tout à coup Fouquet en frappant la table de son poing.

— Eh bien, quoi ? qu'y a-t-il ?

— Il y a que je ne suis plus procureur général.

Aramis, à son tour, pâlit de manière à paraître livide ; il serra ses doigts, qui craquèrent les uns sur les autres, et, d'un œil hagard qui foudroya Fouquet :

— Vous n'êtes plus procureur général ? dit-il en saccadant chaque syllabe.

— Non.

— Depuis quand ?

— Depuis quatre ou cinq heures.

— Prenez garde, interrompit froidement Aramis, je crois que vous n'êtes pas en possession de votre bon sens, mon ami ; remettez-vous.

— Je vous dis, reprit Fouquet, que tantôt quelqu'un est venu, de la part de mes amis, m'offrir quatorze cent mille livres de ma charge, et que j'ai vendu ma charge.

Aramis demeura interdit ; sa figure intelligente et railleuse prit un caractère de morne effroi qui fit plus d'effet sur le surintendant que tous les cris et tous les discours du monde.

— Vous aviez donc bien besoin d'argent ? dit-il enfin.

— Oui, pour acquitter une dette d'honneur.

Et il raconta en peu de mots à Aramis la générosité de madame de Bellière et la façon dont il avait cru devoir payer cette générosité.

— Voilà un beau trait, dit Aramis. Cela vous coûte ?

— Tout justement les quatorze cent mille livres de ma charge.

— Que vous avez reçues comme cela tout de suite, sans réfléchir ? O imprudent ami !

— Je ne les ai pas reçues, mais je les recevrai demain.

— Ce n'est donc pas fait encore ?

— Il faut que ce soit fait, puisque j'ai donné à l'orfèvre, pour midi, un bon sur ma caisse, où l'argent de l'acquéreur entrera de six à sept heures.

— Dieu soit loué ! s'écria Aramis en battant des mains, rien n'est achevé, puisque vous n'avez pas été payé.

— Mais l'orfèvre ?

— Vous recevrez de moi les quatorze cent mille livres à midi moins un quart.

— Un moment, un moment ! c'est ce matin, à six heures, que je signe.

— Oh ! je vous réponds que vous ne signerez pas.

— J'ai donné ma parole, chevalier.

— Si vous l'avez donnée, vous la reprendrez, voilà tout.

— Oh ! que me dites-vous là ? s'écria Fouquet avec un accent profondément loyal. Reprendre une parole quand on est Fouquet !

Aramis répondit au regard presque sévère du ministre par un regard courroucé.

— Monsieur, dit-il, je crois avoir mérité d'être

appelé un honnête homme, n'est-ce pas ? Sous la casaque du soldat, j'ai risqué cinq cents fois ma vie ; sous l'habit du prêtre, j'ai rendu de plus grands services encore, à Dieu, à l'État ou à mes amis. Une parole vaut ce que vaut l'homme qui la donne. Elle est, quand il la tient, de l'or pur ; elle est un fer tranchant quand il ne veut pas la tenir. Il se défend alors avec cette parole comme avec une arme d'honneur, attendu que, lorsqu'il ne tient pas cette parole, cet homme d'honneur, c'est qu'il est en danger de mort, c'est qu'il court plus de risques que son adversaire n'a de bénéfices à faire. Alors, monsieur, on en appelle à Dieu et à son droit.

Fouquet baissa la tête :

— Je suis, dit-il, un pauvre Breton opiniâtre et vulgaire ; mon esprit admire et craint le vôtre. Je ne dis pas que je tiens ma parole par vertu ; je la tiens, si vous voulez, par routine ; mais, enfin, les hommes du commun sont assez simples pour admirer cette routine ; c'est ma seule vertu, laissez-m'en les honneurs.

— Alors vous signerez demain la vente de cette charge, qui vous défendait contre tous vos ennemis ?

— Je signerai.

— Vous vous livrerez pieds et poings liés pour un faux semblant d'honneur que dédaigneraient les plus scrupuleux casuistes ?

— Je signerai.

Aramis poussa un profond soupir, regarda tout autour de lui avec l'impatience d'un homme qui voudrait briser quelque chose.

— Nous avons encore un moyen, dit-il, et j'es-

père que vous ne me refuserez pas de l'employer, celui-là.

— Assurément non, s'il est loyal... comme tout ce que vous proposez, cher ami.

— Je ne sache rien de plus loyal qu'une renonciation de votre acquéreur. Est-ce votre ami ?

— Certes... Mais...

— Mais... si vous me permettez de traiter l'affaire, je ne désespère point.

— Oh ! je vous laisserai absolument maître.

— Avec qui avez-vous traité ? Quel homme est-ce ?

— Je ne sais pas si vous connaissez le parlement?

— En grande partie. C'est un président quelconque ?

— Non ; un simple conseiller.

— Ah ! ah !

— Qui s'appelle Vanel.

Aramis devint pourpre.

— Vanel ! s'écria-t-il en se relevant ; Vanel ! le mari de Marguerite Vanel ?

— Précisément.

— De votre ancienne maîtresse ?

— Oui, mon cher ; elle a désiré d'être madame la procureuse générale. Je lui devais bien cela, au pauvre Vanel, et j'y gagne, puisque c'est encore faire plaisir à sa femme.

Aramis vint droit à Fouquet et lui prit la main.

— Vous savez, dit-il avec sang-froid, le nom du nouvel amant de madame Vanel ?

— Ah ! elle a un nouvel amant ? Je l'ignorais ; et, ma foi, non, je ne sais pas comment il se nomme.

— Il se nomme M. Jean-Baptiste Colbert ; il est intendant des finances ; il demeure rue

Croix-des-Petits-Champs, là où madame de Chevreuse est allée ce soir porter les lettres de Mazarin, qu'elle veut vendre.

— Mon Dieu ! murmura Fouquet en essuyant son front ruisselant de sueur, mon Dieu !

— Vous commencez à comprendre, n'est-ce pas ?

— Que je suis perdu, oui.

— Trouvez-vous que cela vaille la peine de tenir un peu moins que Régulus à sa parole ?

— Non, dit Fouquet.

— Les gens entêtés, murmura Aramis, s'arrangent toujours de façon qu'on les admire.

Fouquet lui tendit la main.

A ce moment, une riche horloge d'écaille, à figures d'or, placée sur une console en face de la cheminée, sonna six heures du matin.

Une porte cria dans le vestibule.

— M. Vanel, vint dire Gourville à la porte du cabinet, demande si Monseigneur peut le recevoir.

Fouquet détourna ses yeux des yeux d'Aramis et répondit :

— Faites entrer M. Vanel.

XXIX

LA MINUTE DE M. COLBERT

VANEL, entrant à ce moment de la conversation, n'était rien autre chose pour Aramis et Fouquet que le point qui termine une phrase.

Mais, pour Vanel qui arrivait, la présence d'Aramis dans le cabinet de Fouquet devait avoir une bien autre signification.

Aussi l'acheteur, à son premier pas dans la chambre, arrêta-t-il sur cette physionomie, à la fois si fine et si ferme de l'évêque de Vannes, un regard étonné qui devint bientôt scrutateur.

Quant à Fouquet, véritable homme politique, c'est-à-dire maître de lui-même, il avait déjà, par la force de sa volonté, fait disparaître de son visage les traces de l'émotion causée par la révélation d'Aramis.

Ce n'était donc plus un homme abattu par le malheur et réduit aux expédients ; il avait redressé la tête et allongé la main pour faire entrer Vanel.

Il était premier ministre, il était chez lui.

Aramis connaissait le surintendant. Toute la délicatesse de son cœur, toute la largeur de son esprit n'avaient rien qui pussent l'étonner. Il se borna donc momentanément, quitte à reprendre plus tard une part active dans la conversation, au rôle difficile de l'homme qui regarde et qui écoute pour apprendre et pour comprendre.

Vanel était visiblement ému. Il s'avança jusqu'au milieu du cabinet, saluant tout et tous.

— Je viens... dit-il.

Fouquet fit un signe de tête.

— Vous êtes exact, monsieur Vanel, dit-il.

— En affaires, Monseigneur, répondit Vanel, je crois que l'exactitude est une vertu.

— Oui, monsieur.

— Pardon, interrompit Aramis, en désignant du doigt Vanel et s'adressant à Fouquet ; pardon, c'est monsieur qui se présente pour acheter une charge, n'est-ce pas ?

— C'est moi, répondit Vanel étonné du ton de suprême hauteur avec lequel Aramis avait fait

la question. Mais comment dois-je appeler celui qui me fait l'honneur ?...

— Appelez-moi Monseigneur, répondit sèchement Aramis.

Vanel s'inclina.

— Allons, allons, messieurs, dit Fouquet, trêve de cérémonies ; venons au fait.

— Monseigneur le voit, dit Vanel, j'attends son bon plaisir.

— C'est moi qui, au contraire, attendais, répondit Fouquet.

— Qu'attendait Monseigneur ?

— Je pensais que vous aviez peut-être quelque chose à me dire.

— Oh ! oh ! murmura Vanel en lui-même, il a réfléchi, je suis perdu !

Mais, reprenant courage :

— Non, Monseigneur, rien, absolument rien que ce que je vous ai dit hier et que je suis prêt à vous répéter.

— Voyons, franchement, monsieur Vanel, le marché n'est-il pas un peu lourd pour vous. Dites ?

— Certes, Monseigneur, quinze cent mille livres, c'est une somme importante.

— Si importante, dit Fouquet, que j'avais réfléchi...

— Vous aviez réfléchi, Monseigneur ? s'écria vivement Vanel.

— Oui, que vous n'êtes peut-être pas encore en mesure d'acheter.

— Oh ! Monseigneur !...

— Tranquillisez-vous, monsieur Vanel, je ne vous blâmerai pas d'un manque de parole qui tiendra évidemment à votre impuissance.

— Si fait, Monseigneur, vous me blâmeriez, et vous auriez raison, dit Vanel ; car c'est d'un imprudent ou d'un fou de prendre des engagements qu'il ne peut pas tenir, et j'ai toujours regardé une chose convenue comme une chose faite.

Fouquet rougit. Aramis fit un *hum !* d'impatience.

— Il ne faudrait pas cependant vous exagérer ces idées-là, monsieur, dit le surintendant ; car l'esprit de l'homme est variable et plein de petits caprices fort excusables, fort respectables même parfois ; et tel a désiré hier, qui aujourd'hui se repent.

Vanel sentit une sueur froide couler de son front sur ses joues.

— Monseigneur !... balbutia-t-il.

Quant à Aramis, heureux de voir le surintendant se poser avec tant de netteté dans le débat, il s'accouda au marbre d'une console, et commença de jouer avec un petit couteau d'or à manche de malachite.

Fouquet prit son temps ; puis, après un moment de silence :

— Tenez, mon cher monsieur Vanel, dit-il, je vais vous expliquer la situation.

Vanel frémit.

— Vous êtes un galant homme, continua Fouquet, et comme moi, vous comprendrez.

Vanel chancela.

— Je voulais vendre hier.

— Monseigneur avait fait plus que de vouloir vendre, Monseigneur avait vendu.

— Eh bien, soit ! mais aujourd'hui, je vous

demande comme une faveur de me rendre la parole que vous aviez reçue de moi.

— Cette parole, je l'ai reçue, dit Vanel, comme un inflexible écho.

— Je le sais. Voilà pourquoi je vous supplie, monsieur Vanel, entendez-vous ? je vous supplie de me la rendre...

Fouquet s'arrêta. Ce mot : *je vous supplie,* dont il ne voyait pas l'effet immédiat, ce mot venait de lui déchirer la gorge au passage.

Aramis, toujours jouant avec son couteau, fixait sur Vanel des regards qui semblaient vouloir pénétrer jusqu'au fond de son âme.

Vanel s'inclina.

— Monseigneur, dit-il, je suis bien ému de l'honneur que vous me faites de me consulter sur un fait accompli ; mais...

— Ne dites pas de *mais,* cher monsieur Vanel.

— Hélas ! Monseigneur, songez donc que j'ai apporté l'argent ; je veux dire la somme.

Et il ouvrit un gros portefeuille.

— Tenez, Monseigneur, dit-il, voilà le contrat de la vente que je viens de faire d'une terre de ma femme. Le bon est autorisé, revêtu des signatures nécessaires, payable à vue ; c'est de l'argent comptant ; l'affaire est faite, en un mot.

— Mon cher monsieur Vanel, il n'est point d'affaire en ce monde, si importante qu'elle soit, qui ne se remette pour obliger...

— Certes... murmura gauchement Vanel.

— Pour obliger un homme dont on se fera ainsi l'ami, continua Fouquet.

— Certes, Monseigneur.

— D'autant plus légitimement l'ami, monsieur

Vanel, que le service rendu aura été plus considérable. Eh bien, voyons, monsieur, que décidez-vous?

Vanel garda le silence.

Pendant ce temps, Aramis avait résumé ses observations.

Le visage étroit de Vanel, ses orbites enfoncées, ses sourcils ronds comme des arcades, avaient décelé à l'évêque de Vannes un type d'avare et d'ambitieux. Battre en brèche une passion par une autre, telle était la méthode d'Aramis. Il vit Fouquet vaincu, démoralisé ; il se jeta dans la lutte avec des armes nouvelles.

— Pardon, dit-il, Monseigneur ; vous oubliez de faire comprendre à M. Vanel que ses intérêts sont diamétralement opposés à cette renonciation de la vente.

Vanel regarda l'évêque avec étonnement ; il ne s'attendait pas à trouver là un auxiliaire. Fouquet aussi s'arrêta pour écouter l'évêque.

— Ainsi, continua Aramis, M. Vanel a vendu pour acheter votre charge, Monseigneur, une terre de madame sa femme ; eh bien, c'est une affaire, cela ; on ne déplace pas comme il l'a fait quinze cent mille livres sans de notables pertes, sans de graves embarras.

— C'est vrai, dit Vanel, à qui Aramis, avec ses lumineux regards, arrachait la vérité du fond du cœur.

— Des embarras, poursuivit Aramis, se résolvent en dépenses, et, quand on fait une dépense d'argent, les dépenses d'argent se cotent au n° 1, parmi les charges.

— Oui, oui, dit Fouquet, qui commençait à comprendre les intentions d'Aramis.

Vanel resta muet : il avait compris.

Aramis remarqua cette froideur et cette abstention.

— Bon ! se dit-il, laide face, tu fais le discret jusqu'à ce que tu connaisses la somme ; mais, ne crains rien, je vais t'envoyer une telle volée d'écus, que tu capituleras.

— Il faut tout de suite offrir à M. Vanel cent mille écus, dit Fouquet emporté par sa générosité.

La somme était belle. Un prince se fût contenté d'un pareil pot-de-vin. Cent mille écus, à cette époque, étaient la dot d'une fille de roi.

Vanel ne bougea pas.

« C'est un coquin, pensa l'évêque ; il lui faut les cinq cent mille livres toutes rondes. » Et il fit un signe à Fouquet.

— Vous semblez avoir dépensé plus que cela, cher monsieur Vanel, dit le surintendant. Oh ! l'argent est hors de prix. Oui, vous aurez fait un sacrifice en vendant cette terre. Eh bien, où avais-je la tête ? C'est un bon de cinq cent mille livres que je vais vous signer. Encore serai-je bien votre obligé de tout mon cœur.

Vanel n'eut pas un éclat de joie ou de désir. Sa physionomie resta impassible, et pas un muscle de son visage ne bougea.

Aramis envoya un regard désespéré à Fouquet. Puis, s'avançant vers Vanel, il le prit par le haut de son pourpoint avec le geste familier aux hommes d'une grande importance.

— Monsieur Vanel, dit-il, ce n'est pas la gêne, ce n'est pas le déplacement d'argent, ce n'est pas la vente de votre terre qui vous occupent ; c'est une plus haute idée. Je la comprends. Notez bien mes paroles.

— Oui, Monseigneur.

Et le malheureux commençait à trembler ; le feu des yeux du prélat le dévorait.

— Je vous offre donc, moi, au nom du surintendant, non pas trois cent mille livres, non pas cinq cent mille, mais un million. Un million, entendez-vous ?

Et il le secoua nerveusement.

— Un million ! répéta Vanel tout pâle.

— Un million, c'est-à-dire par le temps qui court, soixante-six mille livres de revenu.

— Allons, monsieur, dit Fouquet, cela ne se refuse pas. Répondez donc ; acceptez-vous ?

— Impossible... murmura Vanel.

Aramis pinça ses lèvres, et quelque chose comme un nuage blanc passa sur sa physionomie.

On devinait la foudre derrière ce nuage. Il ne lâchait point Vanel.

— Vous avez acheté la charge quinze cent mille livres, n'est-ce pas ? Eh bien, on vous donnera ces quinze cent mille livres ; vous aurez gagné un million et demi à venir visiter M. Fouquet et à lui toucher la main. Honneur et profit tout à la fois, monsieur Vanel.

— Je ne puis, répondit Vanel sourdement.

— Bien ! répondit Aramis, qui avait tellement serré le pourpoint, qu'au moment où il le lâcha, Vanel fut renvoyé en arrière par la commotion ; bien ! on voit assez clairement ce que vous êtes venu faire ici.

— Oui, on le voit, dit Fouquet.

— Mais... dit Vanel en essayant de se redresser devant la faiblesse de ces deux hommes d'honneur.

— Le coquin élève la voix, je pense ! dit Aramis avec un ton d'empereur.

— Coquin ? répéta Vanel.

— C'est misérable que je voulais dire, ajouta Aramis, revenu au sang-froid. Allons, tirez vite votre acte de vente, monsieur ; vous devez l'avoir là dans quelque poche, tout préparé, comme l'assassin tient son pistolet ou son poignard caché sous son manteau.

Vanel grommela.

— Assez ! cria Fouquet. Cet acte, voyons !

Vânel fouilla en tremblotant dans sa poche ; il en retira son portefeuille, et du portefeuille s'échappa un papier, tandis que Vanel offrait l'autre à Fouquet.

Aramis fondit sur ce papier, dont il venait de reconnaître l'écriture.

— Pardon, c'est la minute de l'acte, dit Vanel.

— Je le vois bien, repartit Aramis avec un sourire plus cruel que n'eût été un coup de fouet, et, ce que j'admire, c'est que cette minute est de la main de M. Colbert. Tenez, Monseigneur, regardez.

Il passa la minute à Fouquet, lequel reconnut la vérité du fait. Surchargé de ratures, de mots ajoutés, les marges toutes noircies, cet acte, vivant témoignage de la trame de Colbert, venait de tout révéler à la victime.

— Eh bien ? murmura Fouquet.

Vanel, atterré, semblait chercher un trou profond pour s'y engloutir.

— Eh bien, dit Aramis, si vous ne vous appeliez Fouquet, et si votre ennemi ne s'appelait Colbert ; si vous n'aviez en face que ce lâche voleur que voici, je vous dirais : Niez... une pareille preuve détruit toute parole ; mais ces gens-là croiraient

que vous avez peur ; ils vous craindraient moins ; tenez, Monseigneur.

Il lui présenta la plume.

— Signez, dit-il.

Fouquet serra la main d'Aramis ; mais, au lieu de l'acte qu'on lui présentait, il prit la minute.

— Non, pas ce papier, dit vivement Aramis, mais celui-ci, l'autre est trop précieux pour que vous ne le gardiez point.

— Oh ! non pas, répliqua Fouquet, je signerai sur l'écriture même de M. Colbert, et j'écris : « Approuvé l'écriture. »

Il signa.

— Tenez, monsieur Vanel, dit-il ensuite.

Vanel saisit le papier, donna son argent et voulut s'enfuir.

— Un moment ! dit Aramis. Êtes-vous bien sûr qu'il y a le compte de l'argent ? Cela se compte, monsieur Vanel, surtout quand c'est de l'argent que M. Colbert donne aux femmes. Ah ! c'est qu'il n'est pas généreux comme M. Fouquet, ce digne M. Colbert.

Et Aramis, épelant chaque mot, chaque lettre du bon à toucher, distilla toute sa colère et tout son mépris goutte à goutte sur le misérable, qui souffrit un demi-quart d'heure ce supplice ; puis on le renvoya, non pas même de la voix, mais d'un geste, comme on renvoie un manant, comme on chasse un laquais.

Une fois que Vanel fut parti, le ministre et le prélat, les yeux fixés l'un sur l'autre, gardèrent un instant le silence.

— Eh bien, fit Aramis rompant le silence le premier, à quoi comparez-vous un homme qui,

devant combattre un ennemi cuirassé, armé, enragé, se met nu, jette ses armes et envoie des baisers gracieux à l'adversaire ? La bonne foi, monsieur Fouquet, c'est une arme dont les scélérats usent souvent contre les gens de bien, et elle leur réussit. Les gens de bien devraient donc user aussi de mauvaise foi contre les coquins. Vous verriez comme ils seraient forts sans cesser d'être honnêtes.

— On appellerait leurs actes des actes de coquins, répliqua Fouquet.

— Pas du tout ; on appellerait cela de la coquetterie, de la probité. Enfin, puisque vous avez terminé avec ce Vanel, puisque vous vous êtes privé du bonheur de le terrasser en lui reniant votre parole, puisque vous avez donné contre vous la seule arme qui puisse nous perdre...

— Oh ! mon ami, dit Fouquet avec tristesse, vous voilà comme le précepteur philosophe dont nous parlait l'autre jour La Fontaine... Il voit que l'enfant se noie et lui fait un discours en trois points.

Aramis sourit.

— Philosophe, oui ; précepteur, oui ; enfant qui se noie, oui ; mais enfant qu'on sauvera, vous allez le voir. Et d'abord, parlons affaires.

Fouquet le regarda d'un air étonné.

— Est-ce que vous ne m'avez pas naguère confié certain projet d'une fête à Vaux ?

— Oh ! dit Fouquet, c'était dans le bon temps !

— Une fête à laquelle, je crois, le roi s'était invité de lui-même ?

— Non, mon cher prélat ; une fête à laquelle M. Colbert avait conseillé au roi de s'inviter.

— Ah ! oui, comme étant une fête trop coûteuse pour que vous ne vous y ruinassiez point.

— C'est cela. Dans le bon temps, comme je vous disais tout à l'heure, j'avais cet orgueil de montrer à mes ennemis la fécondité de mes ressources ; je tenais à honneur de les frapper d'épouvante en créant des millions là où ils n'avaient vu que des banqueroutes possibles. Mais, aujourd'hui, je compte avec l'État, avec le roi, avec moi-même ; aujourd'hui, je vais devenir l'homme de la lésine ; je saurai prouver au monde que j'agis sur des deniers comme sur des sacs de pistoles, et, à partir de demain, mes équipages vendus, mes maisons en gage, ma dépense suspendue...

— À partir de demain, interrompit Aramis tranquillement, vous allez, mon cher ami, vous occuper sans relâche de cette belle fête de Vaux, qui doit être citée un jour parmi les héroïques magnificences de votre beau temps.

— Vous êtes fou, chevalier d'Herblay.

— Moi ? Vous ne le pensez pas.

— Comment ! Mais savez-vous ce que peut coûter une fête, la plus simple du monde, à Vaux ? Quatre à cinq millions.

— Je ne vous parle pas de la plus simple du monde, mon cher surintendant.

— Mais, puisque la fête est donnée au roi, répondit Fouquet, qui se méprenait sur la pensée d'Aramis, elle ne peut être simple.

— Justement, elle doit être de la plus grande magnificence.

— Alors, je dépenserai dix à douze millions.

— Vous en dépenserez vingt s'il le faut, dit Aramis sans émotion.

— Où les prendrais-je ? s'écria Fouquet.

— Cela me regarde, monsieur le surintendant, et

ne concevez pas un instant d'inquiétude. L'argent sera plus vite à votre disposition que vous n'aurez arrêté le projet de votre fête.

— Chevalier ! chevalier ! dit Fouquet saisi de vertige, où m'entraînez-vous ?

— De l'autre côté du gouffre où vous alliez tomber, répliqua l'évêque de Vannes. Accrochez-vous à mon manteau ; n'ayez pas peur.

— Que ne m'aviez-vous dit cela plus tôt, Aramis ! Un jour s'est présenté où, avec un million, vous m'auriez sauvé.

— Tandis que, aujourd'hui... Tandis que, aujourd'hui, j'en donnerais vingt, dit le prélat. Eh bien, soit !... Mais la raison est simple, mon ami : le jour dont vous parlez, je n'avais pas à ma disposition le million nécessaire. Aujourd'hui, j'aurai facilement les vingt millions qu'il me faut.

— Dieu vous entende et me sauve !

Aramis se reprit à sourire étrangement comme d'habitude.

— Dieu m'entend toujours, moi, dit-il ; cela dépend peut-être de ce que je le prie très haut.

— Je m'abandonne à vous sans réserve, murmura Fouquet.

— Oh ! je ne l'entends pas ainsi. C'est moi qui suis à vous sans réserve. Aussi, vous qui êtes l'esprit le plus fin, le plus délicat et le plus ingénieux, vous ordonnerez toute la fête jusqu'au moindre détail. Seulement...

— Seulement ? dit Fouquet en homme habitué à sentir le prix des parenthèses.

— Eh bien, vous laissant toute l'invention du détail, je me réserve la surveillance de l'exécution.

— Comment cela ?

— Je veux dire que vous ferez de moi, pour ce jour-là, un majordome, un intendant supérieur, une sorte de factotum, qui participera du capitaine des gardes et de l'économe ; je ferai marcher les gens, et j'aurai les clefs des portes ; vous donnerez vos ordres, c'est vrai, mais c'est à moi que vous les donnerez ; ils passeront par ma bouche pour arriver à leur destination, vous comprenez ?

— Non, je ne comprends pas.

— Mais vous acceptez ?

— Pardieu ! oui, mon ami.

— C'est tout ce qu'il nous faut. Merci donc et faites votre liste d'invitations.

— Et qui inviterai-je ?

— Tout le monde !

XXX

OÙ IL SEMBLE A L'AUTEUR QU'IL EST TEMPS D'EN REVENIR AU VICOMTE DE BRAGELONNE

Nos lecteurs ont vu dans cette histoire se dérouler parallèlement les aventures de la génération nouvelle et celles de la génération passée.

Aux uns le reflet de la gloire d'autrefois, l'expérience des choses douloureuses de ce monde. A ceux-là aussi la paix qui envahit le cœur, et permet au sang de s'endormir autour des cicatrices qui furent de cruelles blessures.

Aux autres les combats d'amour-propre et d'amour, les chagrins amers et les joies ineffables : la vie au lieu de la mémoire.

Si quelque variété a surgi aux yeux du lecteur

dans les épisodes de ce récit, la cause en est aux fécondes nuances qui jaillissent de cette double palette, où deux tableaux vont se côtoyant, se mêlant et harmoniant leur ton sévère et leur ton joyeux.

Le repos des émotions de l'un s'y trouve au sein des émotions de l'autre. Après avoir raisonné avec les vieillards, on aime à délirer avec les jeunes gens.

Aussi, quand les fils de cette histoire n'attacheraient pas puissamment le chapitre que nous écrivons à celui que nous venons d'écrire, n'en prendrions-nous pas plus de souci que Ruysdaël n'en prenait pour peindre un ciel d'automne après avoir achevé un printemps.

Nous engageons le lecteur à en faire autant et à reprendre Raoul de Bragelonne à l'endroit où notre dernière esquisse l'avait laissé.

Ivre, épouvanté, désolé, ou plutôt sans raison, sans volonté, sans parti pris, il s'enfuit après la scène dont il avait vu la fin chez La Vallière. Le roi, Montalais, Louise, cette chambre, cette exclusion étrange, cette douleur de Louise, cet effroi de Montalais, ce courroux du roi, tout lui présageait un malheur. Mais lequel ?

Arrivé de Londres parce qu'on lui annonçait un danger, il trouvait du premier coup l'apparence de ce danger. N'était-ce point assez pour un amant ? Oui, certes ; mais ce n'était point assez pour un noble cœur, fier de s'exposer sur une droiture égale à la sienne.

Cependant Raoul ne chercha pas les explications là où vont tout de suite les chercher les amants jaloux ou moins timides. Il n'alla point dire à sa

maîtresse : « Louise, est-ce que vous ne m'aimez plus ? Louise, est-ce que vous en aimez un autre ? » Homme plein de courage, plein d'amitié comme il était plein d'amour ; religieux observateur de sa parole, et croyant à la parole d'autrui, Raoul se dit : « De Guiche m'a écrit pour me prévenir ; de Guiche sait quelque chose ; je vais aller demander à de Guiche ce qu'il sait, et lui dire ce que j'ai vu. »

Le trajet n'était pas long. De Guiche, rapporté de Fontainebleau à Paris depuis deux jours, commençait à se remettre de sa blessure et faisait quelques pas dans sa chambre.

Il poussa un cri de joie en voyant Raoul entrer avec sa furie d'amitié.

Raoul poussa un cri de douleur en voyant de Guiche si pâle, si amaigri, si triste. Deux mots et le geste que fit le blessé pour écarter le bras de Raoul, suffirent à ce dernier pour lui apprendre la vérité.

— Ah ! voilà ! dit Raoul en s'asseyant à côté de son ami, on aime et l'on meurt.

— Non, non, l'on ne meurt pas, répliqua de Guiche en souriant, puisque je suis debout, puisque je vous presse dans mes bras.

— Ah ! je m'entends.

— Et je vous entends aussi. Vous vous persuadez que je suis malheureux, Raoul ?

— Hélas !

— Non. Je suis le plus heureux des hommes ! Je souffre avec mon corps, mais non avec mon cœur, avec mon âme. Si vous saviez !... Oh ! je suis le plus heureux des hommes !

— Oh ! tant mieux ! répondit Raoul ; tant mieux, pourvu que cela dure.

— C'est fini ; j'en ai pour jusqu'à la mort, Raoul.

— Vous, je n'en doute pas ; mais elle...

— Écoutez, ami, je l'aime... parce que... Mais vous ne m'écoutez pas.

— Pardon.

— Vous êtes préoccupé ?

— Mais oui. Votre santé, d'abord...

— Ce n'est pas cela.

— Mon cher, vous auriez tort, je crois, de m'interroger, vous.

Et il accentua ce *vous* de manière à éclairer complètement son ami sur la nature du mal et la difficulté du remède.

— Vous me dites cela, Raoul, à cause de ce que je vous ai écrit.

— Mais oui... Voulez-vous que nous en causions quand vous aurez fini de me conter vos plaisirs et vos peines ?

— Cher ami, à vous, bien à vous, tout de suite.

— Merci ! J'ai hâte... je brûle... je suis venu de Londres ici en moitié moins de temps que les courriers d'État n'en mettent d'ordinaire. Eh bien, que vouliez-vous ?

— Mais rien autre chose, mon ami, que de vous faire venir.

— Eh bien, me voici.

— C'est bien, alors.

— Il y a encore autre chose, j'imagine ?

— Ma foi, non !

— De Guiche !

— D'honneur !

— Vous ne m'avez pas arraché violemment à des espérances, vous ne m'avez pas exposé à une disgrâce du roi par ce retour qui est une infraction à ses ordres, vous ne m'avez pas, enfin, attaché la

jalousie au cœur, ce serpent, pour me dire : « C'est bien, dormez tranquille. »

— Je ne vous dis pas : « Dormez tranquille », Raoul ; mais, comprenez-moi bien, je ne veux ni ne puis vous dire autre chose.

— Oh ! mon ami, pour qui me prenez-vous ?

— Comment ?

— Si vous savez, pourquoi me cachez-vous ? Si vous ne savez pas, pourquoi m'avertissez-vous ?

— C'est vrai, j'ai eu tort. Oh ! je me repens bien, voyez-vous, Raoul. Ce n'est rien que d'écrire à un ami : « Venez ! » Mais avoir cet ami en face, le sentir frissonner, haleter sous l'attente d'une parole qu'on n'ose lui dire...

— Osez ! J'ai du cœur, si vous n'en avez pas ! s'écria Raoul au désespoir.

— Voilà que vous êtes injuste et que vous oubliez avoir affaire à un pauvre blessé... la moitié de votre cœur... Là ! calmez-vous ! Je vous ai dit : « Venez. » Vous êtes venu ; n'en demandez pas davantage à ce malheureux de Guiche.

— Vous m'avez dit de venir, espérant que je verrais, n'est-ce pas ?

— Mais...

— Pas d'hésitation ! J'ai vu.

— Ah !... fit de Guiche.

— Ou du moins, j'ai cru...

— Vous voyez bien, vous doutez. Mais, si vous doutez, mon pauvre ami, que me reste-t-il à faire ?

— J'ai vu La Vallière troublée... Montalais effarée... le roi...

— Le roi ?

— Oui... Vous détournez la tête... Le danger est là, le mal est là ; n'est-ce pas, c'est le roi ?

— Je ne dis rien.

— Oh ! vous en dites mille et mille fois plus ! Des faits, par grâce, par pitié, des faits ! Mon ami, mon seul ami, parlez ! J'ai le cœur percé, saignant ; je meurs de désespoir !...

— S'il en est ainsi, cher Raoul, répliqua de Guiche, vous me mettez à l'aise, et je vais parler, sûr que je ne dirai que des choses consolantes en comparaison du désespoir que je vous vois.

— J'écoute ! j'écoute !...

— Eh bien, fit le comte de Guiche, je puis vous dire ce que vous apprendriez de la bouche du premier venu.

— Du premier venu ! On en parle ? s'écria Raoul.

— Avant de dire : « On en parle, mon ami », sachez d'abord de quoi l'on peut parler. Il ne s'agit, je vous jure, de rien qui ne soit au fond très innocent ; peut-être une promenade...

— Ah ! une promenade avec le roi ?

— Mais oui, avec le roi ; il me semble que le roi s'est promené déjà bien souvent avec des dames, sans que pour cela...

— Vous ne m'eussiez pas écrit, répéterai-je, si cette promenade était bien naturelle.

— Je sais que, pendant cet orage, il faisait meilleur pour le roi de se mettre à l'abri que de rester debout tête nue devant La Vallière ; mais...

— Mais ?...

— Le roi est si poli !

— Oh ! de Guiche, de Guiche, vous me faites mourir !

— Taisons-nous donc.

— Non, continuez. Cette promenade a été suivie d'autres ?

— Non, c'est-à-dire, oui ; il y a eu l'aventure du chêne. Est-ce cela ? Je n'en sais rien.

Raoul se leva. De Guiche essaya de l'imiter malgré sa faiblesse.

— Voyez-vous, dit-il, je n'ajouterai pas un mot ; j'en ai trop dit, ou trop peu. D'autres vous renseigneront s'ils veulent ou s'ils peuvent : mon office était de vous avertir, je l'ai fait. Surveillez à présent vos affaires vous-même.

— Questionner ? Hélas ! vous n'êtes pas mon ami, vous qui me parlez ainsi, dit le jeune homme désolé. Le premier que je questionnerai sera un méchant ou un sot ; méchant, il me mentira pour me tourmenter ; sot, il fera pis encore. Ah ! de Guiche ! de Guiche ! avant deux heures j'aurai trouvé dix mensonges et dix duels. Sauvez-moi ! Le meilleur n'est-il pas de savoir son mal ?

— Mais je ne sais rien, vous dis-je ! J'étais blessé, fiévreux : j'avais perdu l'esprit, je n'ai de cela qu'une teinture effacée. Mais, pardieu ! nous cherchons loin quand nous avons notre homme sous la main. Est-ce que vous n'avez pas d'Artagnan pour ami ?

— Oh ! c'est vrai, c'est vrai !

— Allez donc à lui. Il fera la lumière, et ne cherchera pas à blesser vos yeux.

Un laquais entra.

— Qu'y a-t-il ? demanda de Guiche.

— On attend M. le comte dans le cabinet des Porcelaines.

— Bien. Vous permettez, cher Raoul ? Depuis que je marche, je suis si fier !

— Je vous offrirais mon bras, de Guiche, si je ne devinais que la personne est une femme.

— Je crois que oui, repartit de Guiche en souriant.

Et il quitta Raoul.

Celui-ci demeura immobile, absorbé, écrasé, comme le mineur sur qui une voûte vient de s'écrouler ; il est blessé, son sang coule, sa pensée s'interrompt, il essaye de se remettre et de sauver sa vie avec sa raison. Quelques minutes suffirent à Raoul pour dissiper les éblouissements de ces deux révélations. Il avait déjà ressaisi le fil de ses idées, quand, soudain, à travers la porte, il crut reconnaître la voix de Montalais dans le cabinet des Porcelaines.

— Elle ! s'écria-t-il. Oui, c'est bien sa voix. Oh ! voilà une femme qui pourrait me dire la vérité ; mais, la questionnerai-je ici ? Elle se cache même de moi ; elle vient sans doute de la part de MADAME... Je la verrai chez elle. Elle m'expliquera son effroi, sa fuite, la maladresse avec laquelle on m'a évincé ; elle me dira tout cela... quand M. d'Artagnan, qui sait tout, m'aura raffermi le cœur. MADAME... une coquette... Eh bien, oui, une coquette, mais qui aime à ses bons moments, une coquette qui, comme la mort ou la vie, a son caprice, mais qui fait dire à de Guiche qu'il est le plus heureux des hommes. Celui-là, du moins, est sur des roses. Allons.

Il s'enfuit hors de chez le comte, et, tout en se reprochant de n'avoir parlé que de lui-même à de Guiche, il arriva chez d'Artagnan.

XXXI

BRAGELONNE CONTINUE SES INTERROGATIONS

LE capitaine était de service ; il faisait sa huitaine, enseveli dans le fauteuil de cuir, l'éperon fiché dans

le parquet, l'épée entre les jambes, et lisait force lettres en tortillant sa moustache.

D'Artagnan poussa un grognement de joie en apercevant le fils de son ami.

— Raoul, mon garçon, dit-il, par quel hasard est-ce que le roi t'a rappelé ?

Ces mots sonnèrent mal à l'oreille du jeune homme, qui, s'asseyant, répliqua :

— Ma foi ! je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que je suis revenu.

— Hum ! fit d'Artagnan en repliant les lettres avec un regard plein d'intention dirigé vers son interlocuteur. Que dis-tu là, garçon ? Que le roi ne t'a pas rappelé, et que te voilà revenu ? Je ne comprends pas bien cela.

Raoul était déjà pâle, il roulait déjà son chapeau d'un air contraint.

— Quelle diable de mine fais-tu, et quelle conversation mortuaire ! fit le capitaine. Est-ce que c'est en Angleterre qu'on prend ces façons-là ? Mordious ! j'y ai été, moi, en Angleterre, et j'en suis revenu gai comme un pinson. Parleras-tu ?

— J'ai trop à dire.

— Ah ! ah ! Comment va ton père ?

— Cher ami, pardonnez-moi ; j'allais vous le demander.

D'Artagnan redoubla l'acuité de ce regard auquel nul secret ne résistait.

— Tu as du chagrin ? dit-il.

— Pardieu ! vous le savez bien, monsieur d'Artagnan.

— Moi ?

— Sans doute. Oh ! ne faites pas l'étonné.

— Je ne fais pas l'étonné, mon ami.

— Cher capitaine, je sais fort bien qu'au jeu de la finesse, comme au jeu de la force, je serai battu par vous. En ce moment, voyez-vous, je suis un sot, et je suis un ciron. Je n'ai ni cerveau ni bras, ne me méprisez pas ; aidez-moi. En deux mots, je suis le plus misérable des êtres vivants.

— Oh ! oh ! pourquoi cela ? demanda d'Artagnan en débouclant son ceinturon et en adoucissant son sourire.

— Parce que mademoiselle de La Vallière me trompe.

D'Artagnan ne changea pas de physionomie.

— Elle te trompe ! elle te trompe ! voilà de grands mots. Qui te les a dits ?

— Tout le monde.

— Ah ! si tout le monde l'a dit, il faut qu'il y ait quelque chose de vrai. Moi, je crois au feu quand je vois la fumée. Cela est ridicule, mais cela est.

— Ainsi, vous croyez ? s'écria vivement Bragelonne.

— Ah ! si tu me prends à partie...

— Sans doute.

— Je ne me mêle pas de ces affaires-là, moi ; tu le sais bien.

— Comment, pour un ami ? pour un fils ?

— Justement. Si tu étais un étranger, je te dirais... je ne te dirais rien du tout... Comment va Porthos, le sais-tu ?

— Monsieur, s'écria Raoul, en serrant la main de d'Artagnan, au nom de cette amitié que vous avez vouée à mon père !

— Ah ! diable ! tu es bien malade... de curiosité.

— Ce n'est pas de curiosité, c'est d'amour.

— Bon ! autre grand mot. Si tu étais réellement amoureux, mon cher Raoul, ce serait bien différent.

— Que voulez-vous dire ?

— Je te dis que, si tu étais pris d'un amour tellement sérieux, que je pusse croire m'adresser toujours à ton cœur... Mais c'est impossible.

— Je vous dis que j'aime éperdument Louise.

D'Artagnan lut avec ses yeux au fond du cœur de Raoul.

— Impossible, te dis-je... Tu es comme tous les jeunes gens ; tu n'es pas amoureux, tu es fou.

— Eh bien, quand il n'y aurait que cela ?

— Jamais homme sage n'a fait dévier une cervelle d'un crâne qui tourne. J'y ai perdu mon latin cent fois en ma vie. Tu m'écouterais, que tu ne m'entendrais pas ; tu m'entendrais, que tu ne me comprendrais pas ; tu me comprendrais, que tu ne m'obéirais pas.

— Oh ! essayez, essayez !

— Je dis plus : si j'étais assez malheureux pour savoir quelque chose et assez bête pour t'en faire part... Tu es mon ami, dis-tu ?

— Oh ! oui.

— Eh bien, je me brouillerais avec toi. Tu ne me pardonnerais jamais d'avoir détruit ton illusion, comme on dit en amour.

— Monsieur d'Artagnan, vous savez tout ; vous me laissez dans l'embarras, dans le désespoir, dans la mort ! c'est affreux !

— Là ! là !

— Je ne crie jamais, vous le savez. Mais, comme mon père et Dieu ne me pardonneraient jamais de m'être cassé la tête d'un coup de pistolet, eh bien, je vais aller me faire conter ce que vous me refusez par le premier venu ; je lui donnerai un démenti...

— Et tu le tueras ? La belle affaire ! Tant mieux !

Qu'est-ce que cela me fait à moi ? Tue, mon garçon, tue, si cela peut te faire plaisir. C'est comme pour les gens qui ont mal aux dents ; ils me disent : « Oh ! que je souffre ! Je mordrais dans du fer. » Je leur dis : « Mordez, mes amis, mordez ! La dent y restera. »

— Je ne tuerai pas, monsieur, dit Raoul d'un air sombre.

— Oui, oh ! oui, vous prenez de ces airs-là, vous autres, aujourd'hui. Vous vous ferez tuer, n'est-ce pas ? Ah ! que c'est joli ! et comme je te regretterai, par exemple ! Comme je dirai toute la journée : « C'était un fier niais, que le petit Bragelonne ! une double brute ! J'avais passé ma vie à lui faire tenir proprement une épée, et ce drôle est allé se faire embrocher comme un oiseau. » Allez, Raoul, allez vous faire tuer, mon ami. Je ne sais pas qui vous a appris la logique ; mais, Dieu me damne ! comme disent les Anglais, celui-là, monsieur, a volé l'argent de votre père.

Raoul, silencieux, enfonça sa tête dans ses mains et murmura :

— On n'a pas d'amis, non !

— Ah bah ! dit d'Artagnan.

— On n'a que des railleurs ou des indifférents.

— Sornettes ! Je ne suis pas un railleur, tout gascon que je suis. Et indifférent ! Si je l'étais, il y a un quart d'heure déjà que je vous aurais envoyé à tous les diables ; car vous rendriez triste un homme fou de joie, et mort un homme triste. Comment, jeune homme, vous voulez que j'aille vous dégoûter de votre amoureuse, et vous apprendre à exécrer les femmes, qui sont l'honneur et la félicité de la vie humaine ?

— Monsieur, dites, dites, et je vous bénirai !

— Eh ! mon cher, croyez-vous, par hasard, que je me suis fourré dans la cervelle toutes les affaires du menuisier et du peintre, de l'escalier et du portrait, et cent mille autres contes à dormir debout ?

— Un menuisier ! qu'est-ce que signifie ce menuisier ?

— Ma foi ! je ne sais pas ; on m'a dit qu'il y avait un menuisier qui avait percé un parquet.

— Chez La Vallière ?...

— Ah ! je ne sais pas où.

— Chez le roi ?

— Bon ! Si c'était chez le roi, j'irais vous le dire, n'est-ce pas ?

— Chez qui, alors ?

— Voilà une heure que je me tue de vous répéter que je l'ignore.

— Mais le peintre, alors ? ce portrait ?...

— Il paraîtrait que le roi aurait fait faire le portrait d'une dame de la cour.

— De La Vallière ?

— Eh ! tu n'as que ce nom-là dans la bouche. Qui te parle de La Vallière ?

— Mais, alors, si ce n'est pas d'elle, pourquoi voulez-vous que cela me touche ?

— Je ne veux pas que cela te touche. Mais tu me questionnes, je te réponds. Tu veux savoir la chronique scandaleuse, je te la donne. Fais-en ton profit.

Raoul se frappa le front avec désespoir.

— C'est à en mourir ! dit-il.

— Tu l'as déjà dit.

— Oui, vous avez raison.

Et il fit un pas pour s'éloigner.

— Où vas-tu ? dit d'Artagnan.

— Je vais trouver quelqu'un qui me dira la vérité.

— Qui cela ?

— Une femme.

— Mademoiselle de La Vallière elle-même, n'est-ce pas ? dit d'Artagnan avec un sourire. Ah ! tu as là une fameuse idée ; tu cherchais à être consolé, tu vas l'être tout de suite. Elle ne te dira pas de mal d'elle-même, va.

— Vous vous trompez, monsieur, répliqua Raoul ; la femme à qui je m'adresserai me dira beaucoup de mal.

— Montalais, je parie ?

— Oui, Montalais.

— Ah ! son amie ? Une femme qui, en cette qualité, exagérera fortement le bien ou le mal. Ne parlez pas à Montalais, mon bon Raoul.

— Ce n'est pas la raison qui vous pousse à m'éloigner de Montalais.

— Eh bien, je l'avoue... Et, de fait, pourquoi jouerais-je avec toi comme le chat avec une pauvre souris ? Tu me fais peine, vrai. Et si je désire que tu ne parles pas à la Montalais, en ce moment, c'est que tu vas livrer ton secret et qu'on en abusera. Attends, si tu peux.

— Je ne peux pas.

— Tant pis ! Vois-tu, Raoul, si j'avais une idée... Mais je n'en ai pas.

— Promettez-moi, mon ami, de me plaindre, cela me suffira, et laissez-moi sortir d'affaire tout seul.

— Ah bien, oui ! t'embourber, à la bonne heure ! Place-toi ici, à cette table, et prends la plume.

— Pour quoi faire ?

— Pour écrire à la Montalais et lui demander un rendez-vous.

— Ah ! fit Raoul en se jetant sur la plume que lui tendait le capitaine.

Tout à coup la porte s'ouvrit, et un mousquetaire, s'approchant de d'Artagnan :

— Mon capitaine, dit-il, il y a là mademoiselle de Montalais qui voudrait vous parler.

— A moi ? murmura d'Artagnan. Qu'elle entre, et je verrai bien si c'était à moi qu'elle voulait parler.

Le rusé capitaine avait flairé juste.

Montalais, en entrant, vit Raoul, et s'écria :

— Monsieur ! Monsieur... Pardon, monsieur d'Artagnan.

— Je vous pardonne, mademoiselle, dit d'Artagnan ; je sais qu'à mon âge ceux qui me cherchent ont bien besoin de moi.

— Je cherchais M. de Bragelonne, répondit Montalais.

— Comme cela se trouve ! je vous cherchais aussi.

— Raoul, ne voulez-vous pas aller avec mademoiselle ?

— De tout mon cœur.

— Allez donc !

Et il poussa doucement Raoul hors du cabinet ; puis, prenant la main de Montalais :

— Soyez bonne fille, dit-il tout bas ; ménagez-le, et ménagez-la.

— Ah ! dit-elle sur le même ton, ce n'est pas moi qui lui parlerai.

— Comment cela ?

— C'est MADAME qui le fait chercher.

— Ah ! bon ! s'écria d'Artagnan, c'est MADAME ! Avant une heure, le pauvre garçon sera guéri.

— Ou mort ! fit Montalais avec compassion. Adieu, monsieur d'Artagnan !

Et elle courut rejoindre Raoul, qui l'attendait loin de la porte, bien intrigué, bien inquiet de ce dialogue qui ne promettait rien de bon.

XXXII

DEUX JALOUSIES

LES amants sont tendres pour tout ce qui touche leur bien-aimée ; Raoul ne se vit pas plus tôt avec Montalais, qu'il lui baisa la main avec ardeur.

— Là, là, dit tristement la jeune fille. Vous placez là des baisers à fonds perdus, cher monsieur Raoul ; je vous garantis même qu'ils ne vous rapporteront pas intérêt.

— Comment ?... quoi ?... M'expliquerez-vous, ma chère Aure ?...

— C'est MADAME qui vous expliquera tout cela. C'est chez elle que je vous conduis.

— Quoi !...

— Silence ! et pas de ces regards effarouchés. Les fenêtres, ici, ont des yeux, les murs de larges oreilles. Faites-moi le plaisir de ne plus me regarder ; faites-moi le plaisir de me parler très haut de la pluie, du beau temps et des agréments de l'Angleterre.

— Enfin...

— Ah !... je vous préviens que quelque part, je ne sais où, mais quelque part, MADAME doit

avoir un œil ouvert et une oreille tendue. Je ne me soucie pas, vous comprenez, d'être chassée ou embastillée. Parlons, vous dis-je, ou plutôt ne parlons pas.

Raoul serra ses poings, enleva le pas et fit la mine d'un homme de cœur, c'est vrai, mais d'un homme de cœur qui va au supplice.

Montalais, l'œil éveillé, la démarche leste, la tête à tout vent, le précédait.

Raoul fut introduit immédiatement dans le cabinet de MADAME.

— Allons, pensa-t-il, cette journée se passera sans que je sache rien. De Guiche a eu trop pitié de moi ; il s'est entendu avec MADAME, et tous deux, par un complot amical, éloignent la solution du problème. Que n'ai-je là un bon ennemi !... ce serpent de de Wardes, par exemple ; il mordrait, c'est vrai ; mais je n'hésiterais plus... Hésiter... douter... mieux vaut mourir !

Raoul était devant MADAME.

Henriette, plus charmante que jamais, se tenait à demi renversée dans un fauteuil, ses pieds mignons sur un coussin de velours brodé ; elle jouait avec un petit chat aux soies touffues, qui lui mordillait les doigts et se pendait aux guipures de son col.

MADAME songeait ; elle songeait profondément ; il lui fallut la voix de Montalais, celle de Raoul, pour la faire sortir de cette rêverie.

— Votre Altesse m'a mandé ? répéta Raoul.

MADAME secoua la tête comme si elle se réveillait.

— Bonjour, monsieur de Bragelonne, dit-elle ; oui, je vous ai mandé. Vous voilà donc revenu d'Angleterre ?

— Au service de Votre Altesse Royale.

— Merci ! Laissez-nous, Montalais.

Montalais sortit.

— Vous avez bien quelques minutes à me donner, n'est-ce pas, monsieur de Bragelonne ?

— Toute ma vie appartient à Votre Altesse Royale, repartit avec respect Raoul, qui devinait quelque chose de sombre sous toutes ces politesses de MADAME, et à qui ce sombre ne déplaisait pas, persuadé qu'il était d'une certaine affinité des sentiments de MADAME avec les siens. En effet, ce caractère étrange de la princesse, tous les gens intelligents de la cour en connaissaient la volonté capricieuse et le fantasque despotisme.

MADAME avait été flattée outre mesure des hommages du roi ; MADAME avait fait parler d'elle et inspiré à la reine cette jalousie mortelle qui est le ver rongeur de toutes les félicités féminines ; MADAME, en un mot, pour guérir un orgueil blessé, s'était fait un cœur amoureux.

Nous savons, nous, ce que MADAME avait fait pour rappeler Raoul, éloigné par Louis XIV. Sa lettre à Charles II, Raoul ne la connaissait pas ; mais d'Artagnan l'avait bien devinée.

Cet inexplicable mélange de l'amour et de la vanité, ces tendresses inouïes, ces perfidies énormes, qui les expliquera ? Personne, pas même l'ange mauvais qui allume la coquetterie au cœur des femmes.

— Monsieur de Bragelonne, dit la princesse après un silence, êtes-vous revenu content ?

Bragelonne regarda madame Henriette, et, la voyant pâle de ce qu'elle cachait, de ce qu'elle retenait, de ce qu'elle brûlait de dire :

— Content ? dit-il ; de quoi voulez-vous que je sois content ou mécontent, madame ?

— Mais de quoi peut être content ou mécontent un homme de votre âge et de votre mine ?

— Comme elle va vite ! pensa Raoul effrayé ; que va-t-elle souffler en mon cœur ?

Puis, effrayé de ce qu'il allait apprendre et voulant reculer le moment si désiré, mais si terrible, où il apprendrait tout :

— Madame, répliqua-t-il, j'avais laissé un tendre ami en bonne santé, je l'ai retrouvé malade.

— Voulez-vous parler de M. de Guiche ? demanda madame Henriette avec une imperturbable tranquillité ; c'est, dit-on, un ami très cher à vous ?

— Oui, madame.

— Eh bien, c'est vrai, il a été blessé ; mais il va mieux. Oh ! M. de Guiche n'est pas à plaindre, dit-elle vite.

Puis, se reprenant :

— Est-ce qu'il est à plaindre ? dit-elle ; est-ce qu'il s'est plaint ? est-ce qu'il a un chagrin quelconque que nous ne connaîtrions pas ?

— Je ne parle que de sa blessure, madame.

— À la bonne heure ; car, pour le reste, M. de Guiche semble être fort heureux : on le voit d'une humeur joyeuse. Tenez, monsieur de Bragelonne, je suis bien sûre que vous choisiriez encore d'être blessé comme lui au corps !... Qu'est-ce qu'une blessure au corps ?

Raoul tressaillit.

— Elle y revient, dit-il. Hélas !...

Il ne répliqua rien.

— Plaît-il ? fit-elle.

— Je n'ai rien dit, madame.

— Vous n'avez rien dit ! Vous me désapprouvez donc ? Vous êtes donc satisfait ?

Raoul se rapprocha.

— Madame, dit-il, Votre Altesse Royale veut me dire quelque chose, et sa générosité naturelle la pousse à ménager ses paroles. Veuille Votre Altesse ne plus rien ménager. Je suis fort et j'écoute.

— Ah ! répliqua Henriette, que comprenez-vous, maintenant ?

— Ce que Votre Altesse veut me faire comprendre.

Et Raoul trembla, malgré lui, en prononçant ces mots.

— En effet, murmura la princesse. C'est cruel ; mais, puisque j'ai commencé...

— Oui, madame, puisque Votre Altesse a daigné commencer, qu'elle daigne achever...

Henriette se leva précipitamment et fit quelques pas dans sa chambre.

— Que vous a dit M. de Guiche ? dit-elle soudain.

— Rien, madame.

— Rien ! il ne vous a rien dit ? Oh ! que je le reconnais bien là !

— Il voulait me ménager, sans doute.

— Et voilà ce que les amis appellent l'amitié ! Mais M. d'Artagnan, que vous quittez, il vous a parlé, lui ?

— Pas plus que de Guiche, madame.

Henriette fit un mouvement d'impatience.

— Au moins, dit-elle, vous savez tout ce que la cour a dit ?

— Je ne sais rien du tout, madame.

— Ni la scène de l'orage ?

— Ni la scène de l'orage !...

— Ni les tête-à-tête dans la forêt ?

— Ni les tête-à-tête dans la forêt !...

— Ni la fuite à Chaillot ?

Raoul, qui penchait comme la fleur tranchée par la faucille, fit des efforts surhumains pour sourire, et répondit avec une exquise douceur :

— J'ai eu l'honneur de dire à Votre Altesse Royale que je ne sais absolument rien. Je suis un pauvre oublié qui arrive d'Angleterre ; entre les gens d'ici et moi, il y avait tant de flots bruyants, que le bruit de toutes les choses dont Votre Altesse me parle n'ont pu arriver à mon oreille.

Henriette fut touchée de cette pâleur, de cette mansuétude, de ce courage. Le sentiment dominant de son cœur, à ce moment, c'était un vif désir d'entendre chez le pauvre amant le souvenir de celle qui le faisait ainsi souffrir.

— Monsieur de Bragelonne, dit-elle, ce que vos amis n'ont pas voulu faire, je veux le faire pour vous, que j'estime et que j'aime. C'est moi qui serai votre amie. Vous portez ici la tête comme un honnête homme, et je ne veux pas que vous la courbiez sous le ridicule ; dans huit jours, on dirait sous du mépris.

— Ah ! fit Raoul livide, c'en est déjà là ?

— Si vous ne savez pas, dit la princesse, je vois que vous devinez ; vous étiez le fiancé de mademoiselle de La Vallière, n'est-ce pas ?

— Oui, madame.

— A ce titre, je vous dois un avertissement ; comme, d'un jour à l'autre, je chasserai mademoiselle de La Vallière de chez moi...

— Chasser La Vallière ! s'écria Bragelonne.

— Sans doute. Croyez-vous que j'aurai toujours égard aux larmes et aux jérémiades du roi ? Non,

non, ma maison ne sera pas plus longtemps commode pour ces sortes d'usages ; mais vous chancelez !...

— Non, madame, pardon, dit Bragelonne en faisant un effort ; j'ai cru que j'allais mourir, voilà tout. Votre Altesse Royale me faisait l'honneur de me dire que le roi avait pleuré, supplié.

— Oui, mais en vain.

Et elle raconta à Raoul la scène de Chaillot et le désespoir du roi au retour ; elle raconta son indulgence à elle-même, et le terrible mot avec lequel la princesse outragée, la coquette humiliée, avait terrassé la colère royale.

Raoul baissa la tête.

— Qu'en pensez-vous ? dit-elle.

— Le roi l'aime ! répliqua-t-il.

— Mais vous avez l'air de dire qu'elle ne l'aime pas.

— Hélas ! je pense encore au temps où elle m'a aimé, madame.

Henriette eut un moment d'admiration pour cette incrédulité sublime ; puis, haussant les épaules :

— Vous ne me croyez pas ? dit-elle. Oh ! comme vous l'aimez, *vous !* et vous doutez qu'elle aime le roi, *elle ?*

— Jusqu'à la preuve. Pardon, j'ai sa parole, voyez-vous, et elle est fille noble.

— La preuve ?... Eh bien, soit ; venez !

XXXIII

VISITE DOMICILIAIRE

La princesse, précédant Raoul, le conduisit à travers la cour vers le corps de bâtiment qu'habi-

tait La Vallière, et, montant l'escalier qu'avait monté Raoul le matin même, elle s'arrêta à la porte de la chambre où le jeune homme, à son tour, avait été si étrangement reçu par Montalais.

Le moment était bien choisi pour accomplir le projet conçu par madame Henriette : le château était vide ; le roi, les courtisans et les dames étaient partis pour Saint-Germain ; madame Henriette, seule, sachant le retour de Bragelonne et pensant au parti qu'elle avait à tirer de ce retour, avait prétexté une indisposition, et était restée.

MADAME était donc sûre de trouver vides la chambre de La Vallière et l'appartement de Saint-Aignan. Elle tira une double clef de sa poche, et ouvrit la porte de sa demoiselle d'honneur.

Le regard de Bragelonne plongea dans cette chambre qu'il reconnut, et l'impression que lui fit la vue de cette chambre fut un des premiers supplices qui l'attendaient.

La princesse le regarda, et son œil exercé put voir ce qui se passait dans le cœur du jeune homme.

— Vous m'avez demandé des preuves, dit-elle ; ne soyez donc pas surpris si je vous en donne. Maintenant, si vous ne vous croyez pas le courage de les supporter, il en est temps encore, retirons-nous.

— Merci, madame, dit Bragelonne ; mais je suis venu pour être convaincu. Vous avez promis de me convaincre, convainquez-moi.

— Entrez donc, dit MADAME, et refermez la porte derrière vous.

Bragelonne obéit, et se retourna vers la princesse, qu'il interrogea du regard.

— Vous savez où vous êtes ? demanda madame Henriette.

— Mais tout me porte à croire, madame, que je suis dans la chambre de mademoiselle de La Vallière ?

— Vous y êtes.

— Mais je ferai observer à Votre Altesse que cette chambre est une chambre, et n'est pas une preuve.

— Attendez.

La princesse s'achemina vers le pied du lit, replia le paravent, et, se baissant vers le parquet :

— Tenez, dit-elle, baissez-vous et levez vous-même cette trappe.

— Cette trappe ? s'écria Raoul avec surprise ; car les mots de d'Artagnan commençaient à lui revenir en mémoire, et il se souvenait que d'Artagnan avait vaguement prononcé ce mot.

Et Raoul chercha des yeux, mais inutilement, une fente qui indiquât une ouverture ou un anneau qui aidât à soulever une portion quelconque du plancher.

— Ah ! c'est vrai ! dit en riant madame Henriette, j'oubliais le ressort caché : la quatrième feuille du parquet ; appuyer sur l'endroit où le bois fait un nœud. Voilà l'instruction. Appuyez vous-même, vicomte, appuyez, c'est ici.

Raoul, pâle comme un mort, appuya le pouce sur l'endroit indiqué, et, en effet, à l'instant même, le ressort joua et la trappe se souleva d'elle-même.

— C'est très ingénieux, dit la princesse, et l'on voit que l'architecte a prévu que ce serait une petite main qui aurait à utiliser ce ressort : voyez comme cette trappe s'ouvre toute seule ?

— Un escalier ! s'écria Raoul.

— Oui, et très élégant même, dit madame Henriette. Voyez, vicomte, cet escalier a une rampe destinée à garantir des chutes les délicates personnes

qui se hasarderaient à le descendre, ce qui fait que je m'y risque. Allons, suivez-moi, vicomte, suivez-moi.

— Mais, avant de vous suivre, madame, où conduit cet escalier ?

— Ah ! c'est vrai, j'oubliais de vous le dire.

— J'écoute, madame, dit Raoul respirant à peine.

— Vous savez peut-être que M. de Saint-Aignan demeurait autrefois presque porte à porte avec le roi ?

— Oui, madame, je le sais ; c'était ainsi avant mon départ, et, plus d'une fois, j'ai eu l'honneur de le visiter à son ancien logement.

— Eh bien, il a obtenu du roi de changer ce commode et bel appartement que vous lui connaissiez contre les deux petites chambres auxquelles mène cet escalier, et qui forment un logement deux fois plus petit et dix fois plus éloigné de celui du roi, dont le voisinage, cependant, n'est point dédaigné, en général, par messieurs de la cour.

— Fort bien, madame, reprit Raoul ; mais continuez, je vous prie, car je ne comprends point encore.

— Eh bien, il s'est trouvé, par hasard, continua la princesse, que ce logement de M. de Saint-Aignan est situé au-dessous de ceux de mes filles, et particulièrement au-dessous de celui de La Vallière.

— Mais dans quel but cette trappe et cet escalier ?

— Dame ! je l'ignore. Voulez-vous que nous descendions chez M. de Saint-Aignan ? Peut-être y trouverons-nous l'explication de l'énigme.

Et MADAME donna l'exemple en descendant elle-même.

Raoul la suivit en soupirant.

Chaque marche qui craquait sous les pieds de Bragelonne le faisait pénétrer d'un pas dans cet appartement mystérieux, qui renfermait encore les soupirs de La Vallière, et les plus suaves parfums de son corps.

Bragelonne reconnut, en absorbant l'air par ses haletantes aspirations, que la jeune fille avait dû passer par là.

Puis, après ces émanations, preuves invisibles, mais certaines, vinrent les fleurs qu'elle aimait, les livres qu'elle avait choisis. Raoul eût-il conservé un seul doute, qu'il l'eût perdu à cette secrète harmonie des goûts et des alliances de l'esprit avec l'usage des objets qui accompagnent la vie. La Vallière était pour Bragelonne en vivante présence dans les meubles, dans le choix des étoffes, dans les reflets même du parquet.

Muet et écrasé, il n'avait plus rien à apprendre, et ne suivait plus son impitoyable conductrice que comme le patient suit le bourreau.

MADAME, cruelle comme une femme délicate et nerveuse, ne lui faisait grâce d'aucun détail.

Mais, il faut le dire, malgré l'espèce d'apathie dans laquelle il était tombé, aucun de ces détails, fût-il resté seul, n'eût échappé à Raoul. Le bonheur de la femme qu'il aime, quand ce bonheur lui vient d'un rival, est une torture pour un jaloux. Mais, pour un jaloux tel que l'était Raoul, pour ce cœur qui, pour la première fois, s'imprégnait de fiel, le bonheur de Louise, c'était une mort ignominieuse, la mort du corps et de l'âme.

Il devina tout : les mains qui s'étaient serrées, les visages rapprochés qui s'étaient mariés en face

des miroirs, sorte de serment si doux pour les amants qui se voient deux fois, afin de mieux graver le tableau dans leur souvenir.

Il devina le baiser invisible sous les épaisses portières retombant délivrées de leurs embrasses. Il traduisit en fiévreuses douleurs l'éloquence des lits de repos, enfouis dans leur ombre.

Ce luxe, cette recherche pleine d'enivrement, ce soin minutieux d'épargner tout déplaisir à l'objet aimé, ou de lui causer une gracieuse surprise ; cette puissance de l'amour multipliée par la puissance royale, frappa Raoul d'un coup mortel. Oh ! s'il est un adoucissement aux poignantes douleurs de la jalousie, c'est l'infériorité de l'homme qu'on vous préfère : tandis qu'au contraire s'il est un enfer dans l'enfer, une torture sans nom dans la langue, c'est la toute-puissance d'un dieu mise à la disposition d'un rival, avec la jeunesse, la beauté, la grâce. Dans ces moments-là, Dieu lui-même semble avoir pris parti contre l'amant dédaigné.

Une dernière douleur était réservée au pauvre Raoul : madame Henriette souleva un rideau de soie, et, derrière le rideau, il aperçut le portrait de La Vallière.

Non seulement le portrait de La Vallière, mais de La Vallière jeune, belle, joyeuse, aspirant la vie par tous les pores, parce qu'à dix-huit ans, la vie, c'est l'amour.

— Louise ! murmura Bragelonne, Louise ! C'est donc vrai ? Oh ! tu ne m'as jamais aimé, car jamais tu ne m'as regardé ainsi.

Et il lui sembla que son cœur venait d'être tordu dans sa poitrine.

Madame Henriette le regardait, presque en-

vieuse de cette douleur, quoiqu'elle sût bien n'avoir rien à envier, et qu'elle était aimée de Guiche comme La Vallière était aimée de Bragelonne.

Raoul surprit ce regard de madame Henriette.

— Oh ! pardon, pardon, dit-il ; je devrais être plus maître de moi, je le sais, me trouvant en face de vous, madame. Mais, puisse le Seigneur, Dieu du ciel et de la terre, ne jamais vous frapper du coup qui m'atteint en ce moment ! Car vous êtes femme, et sans doute vous ne pourriez pas supporter une pareille douleur. Pardonnez-moi, je ne suis qu'un pauvre gentilhomme, tandis que vous êtes, vous, de la race de ces heureux, de ces tout-puissants, de ces élus...

— Monsieur de Bragelonne, répliqua Henriette, un cœur comme le vôtre mérite les soins et les égards d'un cœur de reine. Je suis votre amie, monsieur ; aussi n'ai-je point voulu que toute votre vie soit empoisonnée par la perfidie et souillée par le ridicule. C'est moi qui, plus brave que tous les prétendus amis, j'excepte M. de Guiche, vous ai fait revenir de Londres ; c'est moi qui vous fournis les preuves douloureuses, mais nécessaires, qui seront votre guérison, si vous êtes un courageux amant et non pas un Amadis pleurard. Ne me remerciez pas : plaignez-moi même, et ne servez pas moins bien le roi.

Raoul sourit avec amertume.

— Ah ! c'est vrai, dit-il, j'oubliais ceci : le roi est mon maître.

— Il y va de votre liberté ! Il y va de votre vie !

Un regard clair et pénetrant de Raoul apprit à madame Henriette qu'elle se trompait, et que son

dernier argument n'était pas de ceux qui touchassent ce jeune homme.

— Prenez garde, monsieur de Bragelonne, dit-elle ; mais, en ne pesant pas toutes vos actions, vous jetteriez dans la colère un prince disposé à s'emporter hors des limites de la raison ; vous jetteriez dans la douleur vos amis et votre famille ; inclinez-vous, soumettez-vous, guérissez-vous.

— Merci, madame, dit-il. J'apprécie le conseil que Votre Altesse me donne, et je tâcherai de le suivre ; mais, un dernier mot, je vous prie.

— Dites.

— Est-ce une indiscrétion que de vous demander le secret de cet escalier, de cette trappe, de ce portrait, secret que vous avez découvert ?

— Oh ! rien de plus simple : j'ai, pour cause de surveillance, le double des clefs de mes filles ; il m'a paru étrange que La Vallière se renfermât si souvent ; il m'a paru étrange que M. de Saint-Aignan changeât de logis ; il m'a paru étrange que le roi vînt voir si quotidiennement M. de Saint-Aignan, si avant que celui-ci fût dans son amitié ; enfin, il m'a paru étrange que tant de choses se fussent faites depuis votre absence, que les habitudes de la cour en étaient changées. Je ne veux pas être jouée par le roi, je ne veux pas servir de manteau à ses amours ; car, après La Vallière qui pleure, il aura Montalais qui rit, Tonnay-Charente qui chante ; ce n'est pas un rôle digne de moi. J'ai levé les scrupules de mon amitié, j'ai découvert le secret... Je vous blesse ; encore une fois, excusez-moi, mais j'avais un devoir à remplir ; c'est fini, vous voilà prévenu ; l'orage va venir, garantissez-vous.

— Vous concluez quelque chose, cependant, madame, répondit Bragelonne avec fermeté ; car vous ne supposez pas que j'accepterai sans rien dire la honte que je subis et la trahison qu'on me fait.

— Vous prendrez à ce sujet le parti qui vous conviendra, monsieur Raoul. Seulement, ne dites point la source d'où vous tenez la vérité ; voilà tout ce que je vous démande, voilà le seul prix que j'exige du service que je vous ai rendu.

— Ne craignez rien, madame, dit Bragelonne avec un sourire amer.

— J'ai, moi, gagné le serrurier que les amants avaient mis dans leurs intérêts. Vous pouvez fort bien avoir fait comme moi, n'est-ce pas ?

— Oui, madame. Votre Altesse Royale ne me donne aucun conseil et ne m'impose aucune réserve que celle de ne pas la compromettre ?

— Pas d'autre.

— Je vais donc supplier Votre Altesse Royale de m'accorder une minute de séjour ici.

— Sans moi ?

— Oh ! non, madame. Peu importe ; ce que j'ai à faire, je puis le faire devant vous. Je vous demande une minute pour écrire un mot à quelqu'un.

— C'est hasardeux, monsieur de Bragelonne. Prenez garde !

— Personne ne peut savoir si Votre Altesse Royale m'a fait l'honneur de me conduire ici. D'ailleurs, je signe la lettre que j'écris.

— Faites, monsieur.

Raoul avait déjà tiré ses tablettes et tracé rapidement ces mots sur une feuille blanche :

« Monsieur le comte,

« Ne vous étonnez pas de trouver ici ce papier signé de moi, avant qu'un de mes amis, que j'enverrai tantôt chez vous, ait eu l'honneur de vous expliquer l'objet de ma visite.

« VICOMTE RAOUL DE BRAGELONNE. »

Il roula cette feuille, la glissa dans la serrure de la porte qui communiquait à la chambre des deux amants, et, bien assuré que ce papier était tellement visible que de Saint-Aignan le devait voir en rentrant, il rejoignit la princesse, arrivée déjà au haut de l'escalier.

Sur le palier, ils se séparèrent : Raoul affectant de remercier Son Altesse, Henriette plaignant ou faisant semblant de plaindre de tout son cœur le malheureux qu'elle venait de condamner à un aussi horrible supplice.

— Oh ! dit-elle en le voyant s'éloigner pâle et l'œil injecté de sang ; oh ! si j'avais su, j'aurais caché la vérité à ce pauvre jeune homme.

XXXIV

LA MÉTHODE DE PORTHOS

La multiplicité des personnages que nous avons introduits dans cette longue histoire fait que chacun est obligé de ne paraître qu'à son tour et selon les exigences du récit. Il en résulte que nos lecteurs n'ont pas eu l'occasion de se retrouver avec notre ami Porthos depuis son retour de Fontainebleau.

Les honneurs qu'il avait reçus du roi n'avaient

point changé le caractère placide et affectueux du respectable seigneur ; seulement, il redressait la tête plus que de coutume, et quelque chose de majestueux se révélait dans son maintien, depuis qu'il avait reçu la faveur de dîner à la table du roi. La salle à manger de Sa Majesté avait produit un certain effet sur Porthos. Le seigneur de Bracieux et de Pierrefonds aimait à se rappeler que, durant ce dîner mémorable, force serviteurs et bon nombre d'officiers, se trouvant derrière les convives, donnaient bon air au repas et meublaient la pièce.

Porthos se promit de conférer à M. Mouston une dignité quelconque, d'établir une hiérarchie dans le reste de ses gens, et de se créer une maison militaire ; ce qui n'était pas insolite parmi les grands capitaines, attendu que, dans le précédent siècle, on remarquait ce luxe chez MM. de Tréville, de Schomberg, de La Vieuville, sans parler de MM. de Richelieu, de Condé et de Bouillon-Turenne.

Lui, Porthos, ami du roi et de M. Fouquet, baron, ingénieur, etc., pourquoi ne jouirait-il pas de tous les agréments attachés aux grands biens et aux grands mérites ?

Un peu délaissé d'Aramis, lequel, nous le savons, s'occupait beaucoup de M. Fouquet ; un peu négligé, à cause du service, par d'Artagnan ; blasé sur Trüchen et sur Planchet, Porthos se surprit à rêver sans trop savoir pourquoi ; mais à quiconque lui eût dit : « Est-ce qu'il vous manque quelque chose, Porthos ? » il eût assurément répondu : « Oui. »

Après un de ces dîners pendant lesquels Porthos

essayait de se rappeler tous les détails du dîner royal, demi-joyeux, grâce au bon vin, demi-triste, grâce aux idées ambitieuses, Porthos se laissait aller à un commencement de sieste quand son valet de chambre vint l'avertir que M. de Bragelonne voulait lui parler.

Porthos passa dans la salle voisine, où il trouva son jeune ami dans les dispositions que nous connaissons.

Raoul vint serrer la main de Porthos, qui, surpris de sa gravité, lui offrit un siège.

— Cher monsieur du Vallon, dit Raoul, j'ai un service à vous demander.

— Cela tombe à merveille, mon jeune ami, répliqua Porthos. On m'a envoyé huit mille livres, ce matin, de Pierrefonds, et, si c'est d'argent que vous avez besoin...

— Non, ce n'est pas d'argent ; merci, mon excellent ami.

— Tant pis ! J'ai toujours entendu dire que c'est là le plus rare des services, mais le plus aisé à rendre. Ce mot m'a frappé ; j'aime à citer les mots qui me frappent.

— Vous avez un cœur aussi bon que votre esprit est sain.

— Vous êtes trop bon. Vous dînerez bien, peut-être ?

— Oh ! non, je n'ai pas faim.

— Hein ! Quel affreux pays que l'Angleterre ?

— Pas trop ; mais...

— Voyez-vous, si l'on n'y trouvait pas l'excellent poisson et la belle viande qu'il y a, ce ne serait pas supportable.

— Oui... Je venais...

— Je vous écoute. Permettez seulement que je me rafraîchisse. On mange salé à Paris. Pouah !

Et Porthos se fit apporter une bouteille de vin de Champagne.

Puis, ayant rempli avant le sien le verre de Raoul, il but un large coup, et, satisfait, il reprit :

— Il me fallait cela pour vous entendre sans distraction. Me voici tout à vous. Que demandez-vous, cher Raoul ? que désirez-vous ?

— Dites-moi votre opinion sur les querelles, mon cher ami.

— Mon opinion ?... Voyons, développez un peu votre idée, répondit Porthos en se grattant le front.

— Je veux dire : Êtes-vous d'un bon naturel quand il y a démêlé entre bons amis et des étrangers?

— Oh ! d'un naturel excellent, comme toujours.

— Fort bien ; mais que faites-vous alors ?

— Quand mes amis ont des querelles, j'ai un principe.

— Lequel ?

— C'est que le temps perdu est irréparable, et que l'on n'arrange jamais aussi bien une affaire que lorsque l'on a encore l'échauffement de la dispute.

— Ah ! vraiment, voilà votre principe ?

— Absolument. Aussi, dès que la querelle est engagée, je mets les parties en présence.

— Oui-da ?

— Vous comprenez que, de cette façon, il est impossible qu'une affaire ne s'arrange pas.

— J'aurais cru, dit avec étonnement Raoul, que, prise ainsi, une affaire devait, au contraire...

— Pas le moins du monde. Songez que j'ai eu, dans ma vie, quelque chose comme cent quatre-vingts à cent quatre-vingt-dix duels réglés, sans

compter les prises d'épées et les rencontres fortuites.

— C'est un beau chiffre, dit Raoul en souriant malgré lui.

— Oh ! ce n'est rien ; moi, je suis si doux !... D'Artagnan compte ses duels par centaines. Il est vrai qu'il est dur et piquant, je le lui ai souvent répété.

— Ainsi, reprit Raoul, vous arrangez d'ordinaire les affaires que vos amis vous confient ?

— Il n'y a pas d'exemple que je n'aie fini par en arranger une, dit Porthos avec mansuétude et une confiance qui firent bondir Raoul.

— Mais, dit-il, les arrangements sont-ils au moins honorables ?

— Oh ! je vous en réponds ; et, à ce propos, je vais vous expliquer mon autre principe. Une fois que mon ami m'a remis sa querelle, voici comme je procède : je vais trouver son adversaire sur-le-champ ; je m'arme d'une politesse et d'un sang-froid qui sont de rigueur en pareille circonstance.

— C'est à cela, dit Raoul avec amertume, que vous devez d'arranger si bien et si sûrement les affaires ?

— Je le crois. Je vais donc trouver l'adversaire et je lui dis : « Monsieur, il est impossible que vous ne compreniez pas à quel point vous avez outragé mon ami. »

Raoul fronça le sourcil.

— Quelquefois, souvent même, poursuivit Porthos, mon ami n'a pas été offensé du tout ; il a même offensé le premier : vous jugez si mon discours est adroit.

Et Porthos éclata de rire.

« Décidément, se disait Raoul pendant que retentissait le tonnerre formidable de cette hilarité, décidément j'ai du malheur. De Guiche me bat froid, d'Artagnan me raille, Porthos est mou : nul ne veut *arranger* cette affaire à ma façon. Et moi qui m'étais adressé à Porthos pour trouver une épée au lieu d'un raisonnement !... Ah ! quelle mauvaise chance ! »

Porthos se remit, et continua :

— J'ai donc, par un seul mot, mis l'adversaire dans son tort.

— C'est selon, dit distraitement Raoul.

— Non pas, c'est sûr. Je l'ai mis dans son tort ; c'est à ce moment que je déploie toute ma courtoisie, pour aboutir à l'heureuse issue de mon projet. Je m'avance donc d'une mine affable, et, prenant la main de l'adversaire...

— Oh ! fit Raoul impatient.

— « Monsieur, lui dis-je, à présent que vous êtes convaincu de l'offense, nous sommes assurés de la réparation. Entre mon ami et vous, c'est désormais un échange de gracieux procédés. En conséquence, je suis chargé de vous donner la longueur de l'épée de mon ami. »

— Hein ? fit Raoul.

— Attendez donc !... « La longueur de l'épée de mon ami. J'ai un cheval en bas ; mon ami est à tel endroit, qui attend impatiemment votre aimable présence ; je vous emmène ; nous prenons votre témoin en passant, l'affaire est arrangée... »

— Et, dit Raoul pâle de dépit, vous réconciliez les deux adversaires sur le terrain ?

— Plaît-il ? interrompit Porthos. Réconcilier ? pourquoi faire ?

— Vous dites que l'affaire est arrangée...
— Sans doute, puisque mon ami attend.
— Eh bien, quoi ! s'il attend...
— Eh bien, s'il attend, c'est pour se délier les jambes. L'adversaire, au contraire, est encore tout roide du cheval ; on s'aligne, et mon ami tue l'adversaire. C'est fini.
— Ah ! il le tue ? s'écria Raoul.
— Pardieu ! dit Porthos, est-ce que je prends jamais pour amis des gens qui se font tuer? J'ai cent et un amis, à la tête desquels sont monsieur votre père, Aramis et d'Artagnan, tous gens fort vivants, je crois !
— Oh ! mon cher baron, exclama Raoul dans l'excès de sa joie.
Et il embrassa Porthos.
— Vous approuvez ma méthode, alors ? fit le géant.
— Je l'approuve si bien, que j'y aurai recours aujourd'hui, sans retard, à l'instant même. Vous êtes l'homme que je cherchais.
— Bon ! me voici ; vous voulez vous battre ?
— Absolument.
— C'est bien naturel... Avec qui ?
— Avec M. de Saint-Aignan.
— Je le connais... un charmant garçon, qui a été fort poli avec moi le jour où j'eus l'honneur de dîner chez le roi. Certes, je lui rendrai sa politesse, même quand ce ne serait pas mon habitude. Ah çà ! il vous a donc offensé ?
— Mortellement.
— Diable ! Je pourrai dire mortellement ?
— Plus encore, si vous voulez.
— C'est bien commode.

— Voilà une affaire tout arrangée, n'est-ce pas ? dit Raoul en souriant.

— Cela va de soi... Où l'attendez-vous ?

— Ah ! pardon, c'est délicat. M. de Saint-Aignan est fort ami du roi.

— Je l'ai ouï dire.

— Et si je le tue ?

— Vous le tuerez certainement. C'est à vous de vous précautionner ; mais, maintenant, ces choses-là ne souffrent pas de difficultés. Si vous eussiez vécu de notre temps, à la bonne heure !

— Cher ami, vous ne m'avez pas compris. Je veux dire que, M. de Saint-Aignan étant un ami du roi, l'affaire sera plus difficile à engager, attendu que le roi peut savoir à l'avance...

— Eh ! non pas ! Ma méthode, vous savez bien : « Monsieur, vous avez offensé mon ami, et... »

— Oui, je le sais.

— Et puis : « Monsieur, le cheval est en bas. » Je l'emmène donc avant qu'il ait parlé à personne.

— Se laissera-t-il emmener comme cela ?

— Pardieu ! je voudrais bien voir ! Il serait le premier. Il est vrai que les jeunes gens d'aujourd'hui... Mais, bah ! je l'enlèverai s'il le faut.

Et Porthos, joignant le geste à la parole, enleva Raoul et sa chaise.

— Très bien, dit le jeune homme en riant. Il nous reste à poser la question à M. de Saint-Aignan.

— Quelle question ?

— Celle de l'offense.

— Eh bien, mais, c'est fait, ce me semble.

— Non, mon cher monsieur du Vallon, l'habitude, chez nous autres gens d'aujourd'hui, comme vous dites, veut qu'on s'explique les causes de l'offense.

— Par votre nouvelle méthode, oui. Eh bien, alors, contez-moi votre affaire...

— C'est que...

— Ah dame ! voilà l'ennui ! Autrefois, nous n'avions jamais besoin de conter. On se battait parce qu'on se battait. Je ne connais pas de meilleure raison, moi.

— Vous êtes dans le vrai, mon ami.

— J'écoute vos motifs.

— J'en ai trop à raconter. Seulement, comme il faut préciser...

— Oui, oui, diable ! avec la nouvelle méthode.

— Comme il faut, dis-je, préciser ; comme, d'un autre côté, l'affaire est pleine de difficultés et commande un secret absolu...

— Oh ! oh !

— Vous aurez l'obligeance de dire seulement à M. de Saint-Aignan, et il le comprendra, qu'il m'a offensé : d'abord, en déménageant.

— En déménageant ?... Bien, fit Porthos, qui se mit à récapituler sur ses doigts. Après ?

— Puis en faisant construire une trappe dans son nouveau logement.

— Je comprends, dit Porthos ; une trappe. Peste ! c'est grave ! Je crois bien que vous devez être furieux de cela ! Et pourquoi ce drôle ferait-il faire des trappes sans vous avoir consulté ? Des trappes !... mordious !... Je n'en ai pas, moi, si ce n'est mon oubliette de Bracieux !

— Vous ajouterez, dit Raoul, que mon dernier motif de me croire outragé, c'est le portrait que M. de Saint-Aignan sait bien.

— Eh ! mais, encore un portrait ?... Quoi ! un déménagement, une trappe et un portrait ? Mais,

mon ami, dit Porthos, avec l'un de ces griefs seulement, il y a de quoi faire s'entr'égorger toute la gentilhommerie de France et d'Espagne, ce qui n'est pas peu dire.

— Ainsi, cher, vous voilà suffisamment muni ?

— J'emmène un deuxième cheval. Choisissez votre lieu de rendez-vous, et, pendant que vous attendrez, faites des *plies* et fendez-vous à fond, cela donne une élasticité rare.

— Merci ! J'attendrai au bois de Vincennes, près des Minimes.

— Voilà qui va bien... Où trouve-t-on ce M. de Saint-Aignan ?

— Au Palais-Royal.

Porthos agita une grosse sonnette. Son valet parut.

— Mon habit de cérémonie, dit-il ; mon cheval et un cheval de main.

Le valet s'inclina et sortit.

— Votre père sait-il cela ? dit Porthos.

— Non ; je vais lui écrire.

— Et d'Artagnan ?

— M. d'Artagnan non plus. Il est prudent, il m'aurait détourné.

— D'Artagnan est homme de bon conseil, cependant, dit Porthos étonné, dans sa modestie loyale, qu'on eût songé à lui quand il y avait un d'Artagnan au monde.

— Cher monsieur du Vallon, répliqua Raoul, ne me questionnez plus, je vous en conjure. J'ai dit tout ce que j'avais à dire. C'est l'action que j'attends ; je l'attends rude et décisive, comme vous savez les préparer. Voilà pourquoi je vous ai choisi.

— Vous serez content de moi, répliqua Porthos.

— Et songez, cher ami, que, hors nous, tout le monde doit ignorer cette rencontre.

— On s'aperçoit toujours de ces choses-là, dit Porthos, quand on trouve un corps mort dans le bois. Ah ! cher ami, je vous promets tout, hors de dissimuler le corps mort. Il est là, on le voit, c'est inévitable. J'ai pour principe de ne pas enterrer. Cela sent son assassin. Au risque de risque, comme dit le Normand.

— Brave et cher ami, à l'ouvrage !

— Reposez-vous sur moi, dit le géant en finissant la bouteille, tandis que son laquais étalait sur un meuble le somptueux habit et les dentelles.

Quant à Raoul, il sortit en se disant avec une joie secrète :

— Oh ! roi perfide ! roi traître ! Je ne puis t'atteindre ! Je ne le veux pas ! Les rois sont des personnes sacrées ; mais ton complice, ton complaisant, qui te représente, ce lâche va payer ton crime ! Je le tuerai en ton nom, et, après, nous songerons à Louise !

XXXV

LE DÉMÉNAGEMENT, LA TRAPPE ET LE PORTRAIT

PORTHOS, chargé, à sa grande satisfaction, de cette mission qui le rajeunissait, économisa une demi-heure sur le temps qu'il mettait d'habitude à ses toilettes de cérémonie.

En homme qui s'est frotté au grand monde, il avait commencé par envoyer son laquais s'informer si M. de Saint-Aignan était chez lui.

On lui avait fait réponse que M. le comte de Saint-Aignan avait eu l'honneur d'accompagner le roi à Saint-Germain, ainsi que toute la cour, mais que M. le comte venait de rentrer à l'instant même.

Sur cette réponse, Porthos se hâta et arriva au logis de de Saint-Aignan, comme celui-ci venait de faire tirer ses bottes.

La promenade avait été superbe. Le roi, de plus en plus amoureux et de plus en plus heureux, se montrait de charmante humeur pour tout le monde ; il avait des bontés à nulle autre pareilles, comme disaient les poètes du temps.

M. de Saint-Aignan, on se le rappelle, était poète, et pensait l'avoir prouvé en assez de circonstances mémorables pour qu'on ne lui contestât point ce titre.

Comme un infatigable croqueur de rimes, il avait, pendant toute la route, saupoudré de quatrains, de sixains et de madrigaux, le roi d'abord, La Vallière ensuite.

De son côté, le roi était en verve et avait fait un distique.

Quant à La Vallière, comme les femmes qui aiment, elle avait fait deux sonnets.

Comme on le voit, la journée n'avait pas été mauvaise pour Apollon.

Aussi, de retour à Paris, de Saint-Aignan, qui savait d'avance que ses vers iraient courir les ruelles, se préoccupait-il, un peu plus qu'il ne l'avait fait pendant la promenade, de la facture et de l'idée.

En conséquence, pareil à un tendre père qui est sur le point de produire ses enfants dans le monde,

il se demandait si le public trouverait droits, corrects et gracieux ces fils de son imagination. Donc, pour en avoir le cœur net, M. de Saint-Aignan se récitait à lui-même le madrigal suivant, qu'il avait dit de mémoire au roi, et qu'il avait promis de lui donner écrit à son retour :

> Iris, vos yeux malins ne disent pas toujours
> Ce que votre pensée à votre cœur confie;
> Iris, pourquoi faut-il que je passe ma vie
> A plus aimer vos yeux qui m'ont joué ces tours ?

Ce madrigal, tout gracieux qu'il était, ne paraissait pas parfait à de Saint-Aignan, du moment où il le passait de la tradition orale à la poésie manuscrite. Plusieurs l'avaient trouvé charmant, l'auteur tout le premier ; mais, à la seconde vue, ce n'était plus le même engouement. Aussi de Saint-Aignan, devant sa table, une jambe croisée sur l'autre et se grattant la tempe, répétait-t-il :

> — Iris, vos yeux malins ne disent pas toujours...

Oh ! quant à celui-là, murmura de Saint-Aignan, celui-là est irréprochable. J'ajouterais même qu'il a un petit air Ronsard ou Malherbe dont je suis content. Malheureusement, il n'en est pas de même du second. On a bien raison de dire que le vers le plus facile à faire est le premier.

Et il continua :

> — Ce que votre pensée à votre cœur confie...

Ah ! voilà la pensée qui confie au cœur ! Pourquoi le cœur ne confierait-il pas aussi bien à la pensée ? Ma foi, quant à moi, je n'y vois pas d'obstacle. Où diable ai-je été associer ces deux hémistiches ? Par exemple, le troisième est bon :

> — Iris, pourquoi faut-il que je passe ma vie...

quoique la rime ne soit pas riche... *vie* et *confie*... Ma foi ! l'abbé Boyer, qui est un grand poète, a fait rimer, comme moi, *vie* et *confie* dans la tragédie d'*Oropaste, ou le Faux Tonaxare*, sans compter que M. Corneille ne s'en gêne pas dans sa tragédie de *Sophonisbe*. Va donc pour *vie* et *confie*. Oui, mais le vers est impertinent. Je me rappelle que le roi s'est mordu l'ongle à ce moment. En effet, il a l'air de dire à mademoiselle de La Vallière : « D'où vient que je suis ensorcelé de vous ? » Il eût mieux valu dire, je crois :

> Que bénis soient les dieux qui condamnent ma vie...

Condamnent ! Ah bien, oui ! voilà encore une politesse ! Le roi condamné à La Vallière... Non !

Puis il répéta :

> — Mais bénis soient les dieux qui... destinent ma vie...

Pas mal ; quoique *destinent ma vie* soit faible ; mais, ma foi ! tout ne peut pas être fort dans un quatrain. *A plus aimer vos yeux*... Plus aimer qui ? quoi ? Obscurité... L'obscurité n'est rien ; puisque La Vallière et le roi m'ont compris, tout le monde me comprendra. Oui, mais voilà le triste !... c'est le dernier hémistiche : *qui m'ont joué ces tours*. Le pluriel forcé pour la rime ! et puis appeler la pudeur de La Vallière un tour ! Ce n'est pas heureux. Je vais passer par la langue de tous les gratte-papier mes confrères. On appellera mes poésies des vers de grand seigneur ; et, si le roi entend dire que je suis un mauvais poète, l'idée lui viendra de le croire.

Et, tout en confiant ces paroles à son cœur, et son cœur à ses pensées, le comte se déshabillait plus complètement. Il venait de quitter son habit

et sa veste pour passer sa robe de chambre, lorsqu'on lui annonça la visite de M. le baron du Vallon de Bracieux de Pierrefonds.

— Eh ! fit-il, qu'est-ce que cette grappe de noms ? Je ne connais point cela.

— C'est, répondit le laquais, un gentilhomme qui a eu l'honneur de dîner avec M. le comte, à la table du roi, pendant le séjour de Sa Majesté à Fontainebleau.

— Chez le roi, à Fontainebleau ? s'écria de Saint-Aignan. Eh ! vite, vite, introduisez ce gentilhomme.

Le laquais se hâta d'obéir. Porthos entra.

M. de Saint-Aignan avait la mémoire des courtisàns : à la première vue, il reconnut donc le seigneur de province, à la réputation bizarre, et que le roi avait si bien reçu à Fontainebleau, malgré quelques sourires des officiers présents. Il s'avança donc vers Porthos avec tous les signes d'une bienveillance que Porthos trouva toute naturelle, lui qui arborait, en entrant chez un adversaire, l'étendard de la politesse la plus raffinée.

De Saint-Aignan fit avancer un siège par le laquais qui avait annoncé Porthos. Ce dernier, qui ne voyait rien d'exagéré dans ces politesses, s'assit et toussa. Les politesses d'usage s'échangèrent entre les deux gentilshommes ; puis, comme c'était le comte qui recevait la visite :

— Monsieur le baron, dit-il, à quelle heureuse rencontre dois-je la faveur de votre visite ?

— C'est justement ce que je vais avoir l'honneur de vous expliquer, monsieur le comte, répliqua Porthos ; mais, pardon...

— Qu'y a-t-il, monsieur ? demanda de Saint-Aignan.

— Je m'aperçois que je casse votre chaise.

— Nullement, monsieur, dit de Saint-Aignan, nullement.

— Si fait, monsieur le comte, si fait, je la romps ; et si bien même, que, si je tarde, je vais choir, position tout à fait inconvenante dans le rôle grave que je viens jouer auprès de vous.

Porthos se leva. Il était temps, la chaise s'était déjà affaissée sur elle-même de quelques pouces. De Saint-Aignan chercha des yeux un plus solide récipient pour son hôte.

— Les meubles modernes, dit Porthos tandis que le comte se livrait à cette recherche, les meubles modernes sont devenus d'une légèreté ridicule. Dans ma jeunesse, époque où je m'asseyais avec bien plus d'énergie encore qu'aujourd'hui, je ne me rappelle point avoir jamais rompu un siège, sinon dans les auberges avec mes bras.

De Saint-Aignan sourit agréablement à la plaisanterie.

— Mais, dit Porthos en s'installant sur un lit de repos qui gémit, mais qui résista, ce n'est point de cela qu'il s'agit, malheureusement.

— Comment, malheureusement ? Est-ce que vous seriez porteur d'un message de mauvais augure, monsieur le baron ?

— De mauvais augure pour un gentilhomme ? Oh ! non, monsieur le comte, répliqua noblement Porthos. Je viens seulement vous annoncer que vous avez offensé bien cruellement un de mes amis.

— Moi, monsieur ! s'écria de Saint-Aignan ; moi, j'ai offensé un de vos amis ? Et lequel, je vous prie ?

— M. Raoul de Bragelonne.

— J'ai offensé M. de Bragelonne, moi ? s'écria

de Saint-Aignan. Ah ! mais, en vérité, monsieur, cela m'est impossible ; car M. de Bragelonne, que je connais peu, je dirai même que je ne connais point, est en Angleterre : ne l'ayant point vu depuis fort longtemps, je ne saurais l'avoir offensé.

— M. de Bragelonne est à Paris, monsieur le comte, dit Porthos impassible ; et, quant à l'avoir offensé, je vous réponds que c'est vrai, puisqu'il me l'a dit lui-même. Oui, monsieur le comte, vous l'avez cruellement, mortellement offensé, je répète le mot.

— Mais impossible, monsieur le baron, je vous jure, impossible.

— D'ailleurs, ajouta Porthos, vous ne pouvez ignorer cette circonstance, attendu que M. de Bragelonne m'a déclaré vous avoir prévenu par un billet.

— Je n'ai reçu aucun billet, monsieur, je vous en donne ma parole.

— Voilà qui est extraordinaire ! répondit Porthos ; et ce que dit Raoul...

— Je vais vous convaincre que je n'ai rien reçu, dit de Saint-Aignan.

Et il sonna.

— Basque, dit-il, combien de lettres ou de billets sont venus ici en mon absence ?

— Trois, monsieur le comte.

— Qui sont ?...

— Le billet de M. de Fiesque, celui de madame de La Ferté, et la lettre de M. de Las Fuentès.

— Voilà tout ?

— Tout, monsieur le comte.

— Dis la vérité devant monsieur, la vérité, entends-tu bien ? Je réponds de toi.

— Monsieur, il y avait encore le billet de...

— De ?... Dis vite, voyons.

— De mademoiselle de La Val...

— Cela suffit, interrompit discrètement Porthos. Fort bien, je vous crois, monsieur le comte.

De Saint-Aignan congédia le valet et alla lui-même fermer la porte ; mais, comme il revenait, regardant devant lui par hasard, il vit sortir de la serrure de la chambre voisine ce fameux papier que Bragelonne y avait glissé en partant.

— Qu'est-ce que cela ? dit-il.

Porthos, adossé à cette chambre, se retourna.

— Oh ! oh ! fit Porthos.

— Un billet dans la serrure ! s'écria de Saint-Aignan.

— Ce pourrait bien être le nôtre, monsieur le comte, dit Porthos. Voyez.

De Saint-Aignan prit le papier.

— Un billet de M. de Bragelonne ! s'écria-t-il.

— Voyez-vous, j'avais raison. Oh ! quand je dis une chose moi...

— Apporté ici par M. de Bragelonne lui-même, murmura le comte en pâlissant. Mais c'est indigne ! Comment donc a-t-il pénétré ici ?

De Saint-Aignan sonna encore. Basque reparut.

— Qui est venu ici, pendant que j'étais à la promenade avec le roi ?

— Personne, monsieur.

— C'est impossible ! il faut qu'il soit venu quelqu'un ?

— Mais, monsieur, personne n'a pu entrer, puisque j'avais les clefs dans ma poche.

— Cependant, ce billet qui était dans la serrure. Quelqu'un l'y a mis ; il n'est pas venu seul ?

Basque ouvrit les bras en signe d'ignorance absolue.

— C'est probablement M. de Bragelonne qui l'y aura mis ? dit Porthos.

— Alors, il serait rentré ici ?

— Sans doute, monsieur.

— Mais enfin, puisque j'avais la clef dans ma poche, reprit Basque avec persévérance.

De Saint-Aignan froissa le billet après l'avoir lu.

— Il y a quelque chose là-dessous, murmura-t-il absorbé.

Porthos le laissa un instant à ses réflexions.

Puis il revint à son message.

— Vous plairait-il que nous en revinssions à notre affaire ? demanda-t-il en s'adressant à de Saint-Aignan, quand le laquais eut disparu.

— Mais je crois la comprendre par ce billet si étrangement arrivé. M. de Bragelonne m'annonce un ami...

— Je suis son ami ; c'est donc moi qu'il vous annonce.

— Pour m'adresser une provocation ?

— Précisément.

— Et il se plaint que je l'ai offensé ?

— Cruellement, mortellement !

— De quelle façon, s'il vous plaît ? Car sa démarche est trop mystérieuse pour que je n'y cherche pas au moins un sens.

— Monsieur, répondit Porthos, mon ami doit avoir raison, et, quant à sa démarche, si elle est mystérieuse comme vous dites, n'en accusez que vous.

Porthos prononça ces dernières paroles avec une confiance qui, pour un homme peu habitué à sa façon, devait révéler une infinité de sens.

— Mystère, soit ! Voyons le mystère, dit de Saint-Aignan.

Mais Porthos s'inclina.

— Vous trouverez bon que je n'y entre point, monsieur, dit-il, et pour d'excellentes raisons.

— Que je comprends à merveille. Oui, monsieur, effleurons alors. Voyons, monsieur, je vous écoute.

— Il y a d'abord, monsieur, dit Porthos, que vous avez déménagé ?

— C'est vrai, j'ai déménagé, dit de Saint-Aignan.

— Vous l'avouez ? dit Porthos d'un air de satisfaction visible.

— Si je l'avoue ? Mais oui, je l'avoue. Pourquoi donc voulez-vous que je ne l'avoue pas ?

— Vous avez avoué. Bien, nota Porthos en levant seulement un doigt en l'air.

— Ah çà ! monsieur, comment mon déménagement peut-il avoir causé dommage à M. de Bragelonne ? Répondez, voyons. Car je ne comprends absolument rien à ce que vous me dites.

Porthos l'arrêta.

— Monsieur, dit-il gravement, ce grief est le premier de ceux que M. de Bragelonne articule contre vous. S'il l'articule, c'est qu'il s'est senti blessé.

De Saint-Aignan battit du pied le parquet avec impatience.

— Cela ressemble à une mauvaise querelle, dit-il.

— On ne saurait avoir une mauvaise querelle avec un aussi galant homme que le vicomte de Bragelonne, repartit Porthos ; mais, enfin, vous n'avez rien à ajouter au sujet du déménagement, n'est-ce pas ?

— Non. Après ?

— Ah ! après ? Mais remarquez bien, monsieur, que voilà déjà un grief abominable auquel vous ne répondez pas, ou plutôt auquel vous répondez mal. Comment, monsieur, vous déménagez, cela offense M. de Bragelonne, et vous ne vous excusez pas ? Très bien !

— Quoi ! s'écria de Saint-Aignan, qui s'irritait du flegme de ce personnage ; quoi ! j'ai besoin de consulter M. de Bragelonne sur le sujet de déménager ou non ? Allons donc, monsieur !

— Obligatoire, monsieur, obligatoire. Toutefois, vous m'avouerez que cela n'est rien en comparaison du second grief.

Porthos prit un air sévère.

— Et cette trappe, monsieur, dit-il, et cette trappe ?

De Saint-Aignan devint excessivement pâle. Il recula sa chaise si brusquement, que Porthos, tout naïf qu'il était, s'aperçut que le coup avait porté avant.

— La trappe, murmura de Saint-Aignan.

— Oui, monsieur, expliquez-la si vous pouvez, dit Porthos en secouant la tête.

De Saint-Aignan baissa le front.

— Oh ! je suis trahi, murmura-t-il ; on sait tout !

— On sait toujours tout, répliqua Porthos, qui ne savait rien.

— Vous m'en voyez accablé, poursuivit de Saint-Aignan, accablé à ce point que j'en perds la tête !

— Conscience coupable, monsieur. Oh ! votre affaire n'est pas bonne.

— Monsieur !

— Et quand le public sera instruit, et qu'il se fera juge...

— Oh ! monsieur, s'écria vivement le comte, un pareil secret doit être ignoré, même du confesseur !

— Nous aviserons, dit Porthos, et le secret n'ira pas loin, en effet.

— Mais, monsieur, reprit de Saint-Aignan, M. de Bragelonne, en pénétrant ce secret, se rend-il bien compte du danger qu'il court, et qu'il fait courir ?

— M. de Bragelonne ne court aucun danger, monsieur, n'en craint aucun, et vous l'expérimenterez bientôt, avec l'aide de Dieu.

« Cet homme est un enragé, pensa de Saint-Aignan. Que me veut-il ? »

Puis il reprit tout haut :

— Voyons, monsieur, assoupissons cette affaire.

— Vous oubliez le portrait ? dit Porthos avec une voix de tonnerre qui glaça le sang du comte.

Comme le portrait était celui de La Vallière, et qu'il n'y avait plus à s'y méprendre, de Saint-Aignan sentit ses yeux se dessiller tout à fait.

— Ah ! s'écria-t-il, ah ! monsieur, je me souviens que M. de Bragelonne était son fiancé.

Porthos prit un air imposant, la majesté de l'ignorance.

— Il ne m'importe en rien, ni à vous non plus, dit-il, que mon ami soit ou non le fiancé de qui vous dites. Je suis même surpris que vous ayez prononcé cette parole indiscrète. Elle pourra faire tort à votre cause, monsieur.

— Monsieur, vous êtes l'esprit, la délicatesse et la loyauté en une personne. Je vois tout ce dont il s'agit.

— Tant mieux ! dit Porthos.

— Et, poursuivit de Saint-Aignan, vous me l'avez fait entendre de la façon la plus ingénieuse et la plus exquise. Merci, monsieur, merci !

Porthos se rengorgea.

— Seulement, à présent que je sais tout, souffrez que je vous explique...

Porthos secoua la tête en homme qui ne veut pas entendre ; mais de Saint-Aignan continua :

— Je suis au désespoir, voyez-vous, de tout ce qui arrive ; mais qu'eussiez-vous fait à ma place ? Voyons, entre nous, dites-moi ce que vous eussiez fait ?

Porthos leva la tête.

— Il ne s'agit point de ce que j'eusse fait, jeune homme ; vous avez, dit-il, connaissance des trois griefs, n'est-ce pas ?

— Pour le premier, pour le déménagement, monsieur, et ici, c'est à l'homme d'esprit et d'honneur que je m'adresse, quand une auguste volonté elle-même me conviait à déménager, devais-je, pouvais-je désobéir ?

Porthos fit un mouvement que de Saint-Aignan ne lui donna pas le temps d'achever.

— Ah ! ma franchise vous touche, dit-il, interprétant le mouvement à sa manière. Vous sentez que j'ai raison.

Porthos ne répliqua rien.

— Je passe à cette malheureuse trappe, poursuivit de Saint-Aignan en appuyant sa main sur le bras de Porthos ; cette trappe, cause du mal, moyen du mal ; cette trappe, construite pour ce que vous savez. Eh bien, en bonne foi, supposez-vous que ce soit moi qui, de mon plein gré, dans un endroit pareil, ai fait ouvrir une trappe destinée...

Oh ! non, vous ne le croyez pas, et, ici encore, vous sentez, vous devinez, vous comprenez, une volonté au-dessus de la mienne. Vous appréciez l'entraînement, je ne parle pas de l'amour, cette folie irrésistible... Mon Dieu !... heureusement, j'ai affaire à un homme plein de cœur, de sensibilité ; sans quoi, que de malheur et de scandale sur elle, pauvre enfant !... et sur celui... que je ne veux pas nommer !

Porthos, étourdi, abasourdi par l'éloquence et les gestes de Saint-Aignan, faisait mille efforts pour recevoir cette averse de paroles, auxquelles il ne comprenait pas le plus petit mot, droit et immobile sur son siège ; il y parvint.

De Saint-Aignan, lancé dans sa péroraison, continua, en donnant une action nouvelle à sa voix, une véhémence croissante à son geste :

— Quant au portrait, car je comprends que le portrait est le grief principal ; quant au portrait, voyons, suis-je coupable ? Qui a désiré avoir son portrait ? est-ce moi ? Qui l'aime ? est-ce moi ? Qui la veut ? est-ce moi ?... Qui l'a prise ? est-ce moi ? Non ! mille fois non ! Je sais que M. de Bragelonne doit être désespéré, je sais que ces malheurs-là sont cruels. Tenez, moi aussi, je souffre. Mais pas de résistance possible. Luttera-t-il ? On en rirait. S'il s'obstine seulement, il se perd. Vous me direz que le désespoir est une folie ; mais vous êtes raisonnable, vous, vous m'avez compris. Je vois à votre air grave, réfléchi, embarrassé même, que l'importance de la situation vous a frappé. Retournez donc vers M. de Bragelonne ; remerciez-le, comme je l'en remercie moi-même, d'avoir choisi pour intermédiaire un homme de

votre mérite. Croyez que, de mon côté, je garderai une reconnaissance éternelle à celui qui a pacifié si ingénieusement, si intelligemment notre discorde. Et, puisque le malheur a voulu que ce secret fût à quatre au lieu d'être à trois, eh bien, ce secret, qui peut faire la fortune du plus ambitieux, je me réjouis de le partager avec vous, monsieur ; je m'en réjouis du fond de l'âme. A partir de ce moment, disposez donc de moi, je me mets à votre merci. Que faut-il que je fasse pour vous ? Que dois-je demander, exiger même ? Parlez, monsieur, parlez.

Et, selon l'usage familièrement amical des courtisans de cette époque, de Saint-Aignan vint enlacer Porthos et le serrer tendrement dans ses bras.

Porthos se laissa faire avec un flegme inouï.

— Parlez, répéta de Saint-Aignan ; que demandez-vous ?

— Monsieur, dit Porthos, j'ai en bas un cheval ; faites-moi le plaisir de le monter ; il est excellent et ne vous jouera point de mauvais tours.

— Monter à cheval ! pour quoi faire ? demanda de Saint-Aignan avec curiosité.

— Mais, pour venir avec moi où nous attend M. de Bragelonne.

— Ah ! il voudrait me parler, je le conçois ; avoir des détails. Hélas ! c'est bien délicat ! Mais, en ce moment, je ne puis, le roi m'attend.

— Le roi attendra, dit Porthos.

— Mais, où donc m'attend M. de Bragelonne ?

— Aux Minimes, à Vincennes.

— Ah çà ! mais, rions-nous ?

— Je ne crois pas ; moi, du moins.

Et Porthos donna à son visage la rigidité de ses lignes les plus sévères.

— Mais les Minimes, c'est un rendez-vous d'épée cela ?

— Eh bien, qu'ai-je à faire aux Minimes, alors ?

Porthos tira lentement son épée.

— Voici la mesure de l'épée de mon ami, dit-il.

— Corbleu ! Cet homme est fou, s'écria de Saint-Aignan.

Le rouge monta aux oreilles de Porthos.

— Monsieur, dit-il, si je n'avais pas l'honneur d'être chez vous, et de servir les intérêts de M. de Bragelonne, je vous jetterais par votre fenêtre ! Ce sera partie remise, et vous ne perdrez rien pour attendre. Venez-vous aux Minimes, monsieur ?

— Eh !...

— Y venez-vous de bonne volonté ?

— Mais...

— Je vous y porte si vous n'y venez pas ! Prenez garde !

— Basque ! s'écria M. de Saint-Aignan.

Basque entra.

— Le roi appelle M. le comte, dit Basque.

— C'est différent, dit Porthos ; le service du roi avant tout. Nous attendrons là jusqu'à ce soir, monsieur.

Et, saluant de Saint-Aignan avec sa courtoisie ordinaire, Porthos sortit, enchanté d'avoir arrangé encore une affaire.

De Saint-Aignan le regarda sortir ; puis, repassant à la hâte son habit et sa veste, il courut en réparant le désordre de sa toilette, et disant :

— Aux Minimes !... aux Minimes !... Nous verrons comment le roi va prendre ce cartel-là. Il est bien pour lui, pardieu !

XXXVI

RIVAUX POLITIQUES

Le roi, après cette promenade si fertile pour Apollon, et dans laquelle chacun payait son tribut aux Muses, comme disaient les poètes de l'époque, le roi trouva chez lui M. Fouquet qui l'attendait.

Derrière le roi venait M. Colbert, qui l'avait pris dans un corridor comme s'il l'eût attendu à l'affût, et qui le suivait comme son ombre jalouse et surveillante ; M. Colbert, avec sa tête carrée, son gros luxe d'habits débraillés, qui le faisaient ressembler quelque peu à un seigneur flamand après la bière.

M. Fouquet, à la vue de son ennemi, demeura calme, et s'attacha pendant toute la scène qui allait suivre à observer cette conduite si difficile de l'homme supérieur dont le cœur regorge de mépris, et qui ne veut pas même témoigner son mépris, dans la crainte de faire encore trop d'honneur à son adversaire.

Colbert ne cachait pas une joie insultante. Pour lui, c'était de la part de M. Fouquet une partie mal jouée et perdue sans ressource, quoiqu'elle ne fût pas encore terminée. Colbert était de cette école d'hommes politiques qui n'admirent que l'habileté, qui n'estiment que le succès.

De plus, Colbert, qui n'était pas seulement un homme envieux et jaloux, mais qui avait à cœur tous les intérêts du roi, parce qu'il était doué au fond de la suprême probité du chiffre, Colbert pouvait se donner à lui-même le prétexte, si heureux lorsque l'on hait, qu'il agissait, en haïssant et

en perdant M. Fouquet, en vue du bien de l'État et de la dignité royale.

Aucun de ces détails n'échappa à Fouquet. A travers les gros sourcils de son ennemi, et malgré le jeu incessant de ses paupières, il lisait, par les yeux, jusqu'au fond du cœur de Colbert ; il vit donc tout ce qu'il y avait dans ce cœur : haine et triomphe.

Seulement, comme, tout en pénétrant, il voulait rester impénétrable, il rasséréna son visage, sourit de ce charmant sourire sympathique qui n'appartenait qu'à lui, et, donnant l'élasticité la plus noble et la plus souple à la fois à son salut :

— Sire, dit-il, je vois, à l'air joyeux de Votre Majesté, qu'elle a fait une bonne promenade.

— Charmante, en effet, monsieur le surintendant, charmante ! Vous avez eu bien tort de ne pas venir avec nous, comme je vous y avais invité.

— Sire, je travaillais, répondit le surintendant.

Fouquet n'eut pas même besoin de détourner la tête ; il ne regardait pas du côté de M. Colbert.

— Ah ! la campagne, monsieur Fouquet ! s'écria le roi. Mon Dieu, que je voudrais pouvoir toujours vivre à la campagne, en plein air, sous les arbres !

— Oh ! Votre Majesté n'est pas encore lasse du trône, j'espère ? dit Fouquet.

— Non ; mais les trônes de verdure sont bien doux.

— En vérité, Sire, Votre Majesté comble tous mes vœux en parlant ainsi. J'avais justement une requête à lui présenter.

— De la part de qui, monsieur le surintendant ?

— De la part des nymphes de Vaux.

— Ah ! ah ! fit Louis XIV.

— Le roi m'a daigné faire une promesse, dit Fouquet.

— Oui, je me rappelle.

— La fête de Vaux, la fameuse fête, n'est-ce pas, Sire ? dit Colbert essayant de faire preuve de crédit en se mêlant à la conversation.

Fouquet, avec un profond mépris, ne releva pas le mot. Ce fut pour lui comme si Colbert n'avait ni pensé ni parlé.

— Votre Majesté sait, dit-il, que je destine ma terre de Vaux à recevoir le plus aimable des princes, le plus puissant des rois.

— J'ai promis, monsieur, dit Louis XIV en souriant, et un roi n'a que sa parole.

— Et moi, Sire, je viens dire à Votre Majesté que je suis absolument à ses ordres.

— Me promettez-vous beaucoup de merveilles, monsieur le surintendant ?

Et Louis XIV regarda Colbert.

— Des merveilles ? Oh ! non, Sire. Je ne m'engage point à cela ; j'espère pouvoir promettre un peu de plaisir, peut-être même un peu d'oubli au roi.

— Non pas, non pas, monsieur Fouquet, dit le roi. J'insiste sur le mot merveille. Oh ! vous êtes un magicien, nous connaissons votre pouvoir, nous savons que vous trouvez de l'or, n'y en eût-il point au monde. Aussi le peuple dit que vous en faites.

Fouquet sentit que le coup partait d'un double carquois, et que le roi lui lançait à la fois une flèche de son arc, une flèche de l'arc de Colbert. Il se mit à rire.

— Oh ! dit-il, le peuple sait parfaitement dans

quelle mine je le prends, cet or. Il le sait trop, peut-être ; et, du reste, ajouta-t-il fièrement, je puis assurer Votre Majesté que l'or destiné à payer la fête de Vaux ne fera couler ni sang ni larmes. Des sueurs, peut-être. On les payera.

Louis resta interdit. Il voulut regarder Colbert, Colbert aussi voulut répliquer ; un coup d'œil d'aigle, un regard loyal, royal même, lancé par Fouquet, arrêta la parole sur ses lèvres.

Le roi s'était remis pendant ce temps. Il se tourna vers Fouquet, et lui dit :

— Donc, vous formulez votre invitation ?

— Oui, Sire, s'il plaît à Votre Majesté.

— Pour quel jour ?

— Pour le jour qu'il vous conviendra, Sire.

— C'est parler en enchanteur qui improvise, monsieur Fouquet. Je n'en dirais pas autant, moi.

— Votre Majesté fera, quand elle le voudra, tout ce qu'un roi peut et doit faire. Le roi de France a des serviteurs capables de tout pour son service et pour ses plaisirs.

Colbert essaya de regarder le surintendant pour voir si ce mot était un retour à des sentiments moins hostiles ; Fouquet n'avait pas même regardé son ennemi. Colbert n'existait pas pour lui.

— Eh bien, à huit jours, voulez-vous ? dit le roi.

— A huit jours, Sire.

— Nous sommes à mardi ; voulez-vous jusqu'au dimanche suivant ?

— Le délai que daigne accorder Sa Majesté secondera puissamment les travaux que mes architectes vont entreprendre pour concourir au divertissement du roi et de ses amis.

— Et, en parlant de mes amis, repartit le roi, comment les traitez-vous ?

— Le roi est maître partout, Sire ; le roi fait sa liste et donne ses ordres. Tous ceux qu'il daigne inviter sont des hôtes très respectés par moi.

— Merci ! reprit le roi, touché de la noble pensée exprimée avec un noble accent.

Fouquet prit alors congé de Louis XIV, après quelques mots donnés aux détails de certaines affaires.

Il sentit que Colbert demeurait avec le roi, qu'on allait s'entretenir de lui, que ni l'un ni l'autre ne l'épargnerait.

La satisfaction de donner un dernier coup, un terrible coup à son ennemi, lui apparut comme une compensation à tout ce qu'on allait lui faire souffrir.

Il revint donc promptement, lorsque déjà il avait touché la porte, et, s'adressant au roi :

— Pardon ! Sire, dit-il, pardon !

— De quoi pardon, monsieur ? fit le prince avec aménité.

— D'une faute grave, que je commettais sans m'en apercevoir.

— Une faute, vous ? Ah ! monsieur Fouquet, il faudra bien que je vous pardonne. Contre quoi avez-vous péché, ou contre qui ?

— Contre toute convenance, Sire. J'oubliais de faire part à Votre Majesté d'une circonstance assez importante.

— Laquelle ?

Colbert frissonna ; il crut à une dénonciation. Sa conduite avait été démasquée. Un mot de Fouquet, une preuve articulée, et, devant la loyauté

juvénile de Louis XIV, s'effaçait toute la faveur de Colbert. Celui-ci trembla donc qu'un coup si hardi ne vînt renverser tout son échafaudage, et, de fait, le coup était si beau à jouer, qu'Aramis, le beau joueur, ne l'eût pas manqué.

— Sire, dit Fouquet d'un air dégagé, puisque vous avez eu la bonté de me pardonner, je suis tout léger dans ma confession : ce matin, j'ai vendu l'une de mes charges.

— Une de vos charges ! s'écria le roi ; laquelle donc ?

Colbert devint livide.

— Celle qui me donnait, Sire, une grande robe et un air sévère : la charge de procureur général.

Le roi poussa un cri involontaire, et regarda Colbert.

Celui-ci, la sueur au front, se sentit près de défaillir.

— A qui vendîtes-vous cette charge, monsieur Fouquet ? demanda le roi.

Colbert s'appuya au chambranle de la cheminée.

— A un conseiller au parlement, Sire, qui s'appelle M. Vanel.

— Vanel ?

— Un ami de M. l'intendant Colbert, ajouta Fouquet en laissant tomber ces mots avec une nonchalance inimitable, avec une expression d'oubli et d'ignorance que le peintre, l'acteur et le poète doivent renoncer à reproduire avec le pinceau, le geste ou la plume.

Puis, ayant fini, ayant écrasé Colbert sous le poids de cette supériorité, le surintendant salua de nouveau le roi, et partit à moitié vengé par la stupéfaction du prince et par l'humiliation du favori.

— Est-il bien possible ? se dit le roi quand Fouquet eut disparu. Il a vendu cette charge ?

— Oui, Sire, répliqua Colbert avec intention.

— Il est fou ! risqua le roi.

Colbert, cette fois, ne répliqua pas ; il avait entrevu la pensée du maître. Cette pensée le vengeait aussi. A sa haine venait se joindre sa jalousie ; à son plan de ruine venait s'allier une menace de disgrâce.

Désormais, Colbert le sentit, entre Louis XIV et lui, les idées hostiles ne rencontraient plus d'obstacles, et la première faute de Fouquet qui pourrait servir de prétexte devancerait de près le châtiment.

Fouquet avait laissé tomber son arme. Haine et Jalousie venaient de la ramasser.

Colbert fut invité par le roi à la fête de Vaux ; il salua comme un homme sûr de lui, il accepta comme un homme qui oblige.

Le roi en était au nom de Saint-Aignan sur la liste d'ordres, quand l'huissier annonça le comte de Saint-Aignan.

Colbert se retira discrètement à l'arrivée du Mercure royal.

XXXVII

RIVAUX AMOUREUX

De Saint-Aignan avait quitté Louis XIV il y avait deux heures à peine ; mais, dans cette première effervescence de son amour, quand Louis XIV ne voyait pas La Vallière, il fallait qu'il parlât d'elle. Or, la seule personne avec laquelle

il pût en parler à son aise était de Saint-Aignan ; de Saint-Aignan lui était donc indispensable.

— Ah ! c'est vous, comte ? s'écria-t-il en l'apercevant, doublement joyeux qu'il était de le voir et de ne plus voir Colbert, dont la figure refrognée l'attristait toujours. Tant mieux ! je suis content de vous voir ; vous serez du voyage, n'est-ce pas ?

— Du voyage, Sire ? demanda de Saint-Aignan. Et de quel voyage ?

— De celui que nous ferons pour aller jouir de la fête que nous donne M. le surintendant à Vaux. Ah ! de Saint-Aignan, tu vas enfin voir une fête près de laquelle nos divertissements de Fontainebleau seront des jeux de robins.

— A Vaux ? Le surintendant donne une fête à Votre Majesté, et à Vaux, rien que cela ?

— Rien que cela ! Je te trouve charmant de faire le dédaigneux. Sais-tu, toi qui fais le dédaigneux, que, lorsqu'on saura que M. Fouquet me reçoit à Vaux, de dimanche en huit, sais-tu que l'on s'égorgera pour être invité à cette fête ? Je te le répète donc, de Saint-Aignan, tu seras du voyage.

— Oui, si, d'ici là, je n'en ai pas fait un autre plus long et moins agréable.

— Lequel ?

— Celui du Styx, Sire.

— Fi ! dit Louis XIV en riant.

— Non, sérieusement, Sire, répondit de Saint-Aignan. J'y suis convié, et de façon, en vérité, à ne pas trop savoir de quelle manière m'y prendre pour refuser.

— Je ne te comprends pas, mon cher. Je sais que tu es en verve poétique ; mais tâche de ne pas tomber d'Apollon en Phœbus.

— Eh bien, donc, si Votre Majesté daigne m'écouter, je ne mettrai pas plus longtemps l'esprit de mon roi à la torture.

— Parle.

— Le roi connaît-il M. le baron du Vallon ?

— Oui, pardieu ! Un bon serviteur du roi mon père, et un beau convive, ma foi ! Car c'est de celui qui a dîné avec nous à Fontainebleau que tu veux parler ?

— Précisément. Mais Votre Majesté a oublié d'ajouter à ses qualités : un aimable tueur de gens.

— Comment ! il veut te tuer, M. du Vallon ?

— Ou me faire tuer, ce qui est tout un.

— Oh ! par exemple !

— Ne riez pas, Sire, je ne dis rien qui soit au-dessous de la vérité.

— Et tu dis qu'il veut te faire tuer ?

— C'est son idée pour le moment, à ce digne gentilhomme.

— Sois tranquille, je te défendrai s'il a tort.

— Ah ! il y a un *si*.

— Sans doute. Voyons, réponds comme s'il s'agissait d'un autre, mon pauvre de Saint-Aignan ; a-t-il tort ou raison ?

— Votre Majesté va en juger.

— Que lui as-tu fait ?

— Oh ! à lui, rien ; mais il paraît que j'ai fait à un de ses amis.

— C'est tout comme ; et, son ami, est-ce un des quatre fameux ?

— Non, c'est le fils d'un des quatre fameux, voilà tout.

— Qu'as-tu fait à ce fils ? Voyons.

— Dame! J'ai aidé quelqu'un à lui prendre sa maîtresse.

— Et tu avoues cela ?

— Il faut bien que je l'avoue, puisque c'est vrai.

— En ce cas, tu as tort.

— Ah ! j'ai tort ?

— Oui, et, ma foi, s'il te tue...

— Eh bien ?

— Eh bien, il aura raison.

— Ah ! voilà donc comme vous jugez, Sire ?

— Trouves-tu la méthode mauvaise ?

— Je la trouve expéditive.

— Bonne justice et prompte, disait mon aïeul Henri IV.

— Alors, que le roi signe vite la grâce de mon adversaire, qui m'attend aux Minimes pour me tuer.

— Son nom et un parchemin.

— Sire, il y a un parchemin sur la table de Votre Majesté, et, quant à son nom...

— Quant à son nom ?

— C'est le vicomte de Bragelonne, Sire.

— Le vicomte de Bragelonne ? s'écria le roi en passant du rire à la plus profonde stupeur.

Puis, après un moment de silence, pendant lequel il essuya la sueur qui coulait sur son front :

— Bragelonne ! murmura-t-il.

— Pas davantage, Sire, dit de Saint-Aignan.

— Bragelonne, le fiancé de ?...

— Oh ! mon Dieu, oui ! Bragelonne, le fiancé de...

— Il était à Londres, cependant !

— Oui ; mais je puis vous répondre qu'il n'y est plus, Sire.

— Et il est à Paris?

— C'est-à-dire qu'il est aux Minimes, où il m'attend, comme j'ai eu l'honneur de le dire au roi.

— Sachant tout ?

— Et bien d'autres choses encore ! Si le roi veut voir le billet qu'il m'a fait tenir...

Et de Saint-Aignan tira de sa poche le billet que nous connaissons.

— Quand Votre Majesté aura lu le billet, dit-il, j'aurai l'honneur de lui dire comment il m'est parvenu.

Le roi lut avec agitation, et aussitôt :

— Eh bien ? demanda-t-il.

— Eh bien, Votre Majesté connaît certaine serrure ciselée, fermant certaine porte en bois d'ébène, qui sépare certaine chambre de certain sanctuaire bleu et blanc ?

— Certainement, le boudoir de Louise.

— Oui, Sire. Eh bien, c'est dans le trou de cette serrure que j'ai trouvé ce billet. Qui l'y a mis ? M. de Bragelonne ou le diable ? Mais, comme le billet sent l'ambre et non le soufre, je conclus que ce doit être, non pas le diable, mais bien M. de Bragelonne.

Louis pencha la tête et parut absorbé tristement. Peut-être en ce moment quelque chose comme un remords traversait-il son cœur.

— Oh ! dit-il, ce secret découvert !

— Sire, je vais faire de mon mieux pour que ce secret meure dans la poitrine qui le renferme, dit de Saint-Aignan d'un ton de bravoure tout espagnole.

Et il fit un mouvement pour gagner la porte ; mais d'un geste le roi l'arrêta.

— Et où allez-vous ? demanda-t-il.

— Mais où l'on m'attend, Sire.

— Quoi faire ?

— Me battre, probablement.

— Vous battre ? s'écria le roi. Un moment, s'il vous plaît, monsieur le comte !

De Saint-Aignan secoua la tête comme l'enfant qui se mutine quand on veut l'empêcher de se jeter dans un puits ou de jouer avec un couteau.

— Mais cependant, Sire... fit-il.

— Et d'abord, dit le roi, je ne suis pas éclairé.

— Oh ! sur ce point, que Votre Majesté interroge, répondit de Saint-Aignan, et je ferai la lumière.

— Qui vous a dit que M. de Bragelonne a pénétré dans la chambre en question ?

— Ce billet que j'ai trouvé dans la serrure, comme j'ai eu l'honneur de le dire à Votre Majesté.

— Qui te dit que c'est lui qui l'y a mis ?

— Quel autre que lui eût osé se charger d'une pareille commission ?

— Tu as raison. Comment a-t-il pénétré chez toi ?

— Ah ! ceci est fort grave, attendu que toutes les portes étaient fermées, et que mon laquais, Basque, avait les clefs dans ses poches.

— Eh bien, on aura gagné ton laquais.

— Impossible, Sire.

— Pourquoi, impossible ?

— Parce que, si on l'eût gagné, on n'eût pas perdu le pauvre garçon, dont on pouvait encore avoir besoin plus tard, en manifestant clairement qu'on s'était servi de lui.

— C'est juste. Maintenant, il ne resterait donc qu'une conjecture.

— Voyons, Sire, si cette conjecture est la même que celle qui s'est présentée à mon esprit ?

— C'est qu'il se serait introduit par l'escalier.

— Hélas ! Sire, cela me paraît plus que probable.

— Il n'en faut pas moins que quelqu'un ait vendu le secret de la trappe.

— Vendu ou donné.

— Pourquoi cette distinction ?

— Parce que certaines personnes, Sire, étant au-dessus du prix d'une trahison, donnent et ne vendent pas.

— Que veux-tu dire ?

— Oh ! Sire, Votre Majesté a l'esprit trop subtil pour ne pas m'épargner, en devinant, l'embarras de nommer.

— Tu as raison : MADAME !

— Ah ! fit de Saint-Aignan.

— MADAME, qui s'est inquiété du déménagement.

— MADAME, qui a les clefs des chambres de ses filles, et qui est assez puissante pour découvrir ce que nul, excepté vous, Sire, ou elle, ne découvrirait.

— Et tu crois que ma sœur aura fait alliance avec Bragelonne ?

— Eh ! eh ! Sire...

— A ce point de l'instruire de tous ces détails ?

— Peut-être mieux encore.

— Mieux !... Achève.

— Peut-être au point de l'accompagner.

— Où cela ? En bas, chez toi ?

— Croyez-vous la chose impossible, Sire ?

— Oh !

— Écoutez. Le roi sait si MADAME aime les parfums ?

— Oui, c'est une habitude qu'elle a prise de ma mère.

— La verveine surtout ?

— C'est son odeur de prédilection.

— Eh bien, mon appartement embaume la verveine.

Le roi demeura pensif.

— Mais, reprit-il, après un moment de silence, pourquoi MADAME prendrait-elle le parti de Bragelonne contre moi ?

En disant ces mots, auxquels de Saint-Aignan eût bien facilement répondu par ceux-ci : « Jalousie de femme ! » le roi sondait son ami jusqu'au fond du cœur pour voir s'il avait pénétré le secret de sa galanterie avec sa belle-sœur. Mais de Saint-Aignan n'était pas un courtisan médiocre ; il ne se risquait pas à la légère dans la découverte des secrets de famille ; il était trop amis des Muses pour ne pas songer souvent à ce pauvre Ovidius Naso, dont les yeux versèrent tant de larmes pour expier le crime d'avoir vu on ne sait quoi dans la maison d'Auguste. Il passa donc adroitement à côté du secret de MADAME Mais, comme il avait fait preuve de sagacité en indiquant que MADAME était venue chez lui avec Bragelonne, il fallait payer l'usure de cet amour-propre et répondre nettement à cette question : « Pourquoi MADAME est-elle contre moi avec Bragelonne ? »

— Pourquoi ? répondit de Saint-Aignan. Mais Votre Majesté oublie donc que M. le comte de Guiche est l'ami intime du vicomte de Bragelonne ?

— Je ne vois pas le rapport, répondit le roi.

— Ah ! pardon, Sire, fit de Saint-Aignan ; mais je croyais M. le comte de Guiche grand ami de MADAME.

— C'est juste, repartit le roi ; il n'y a plus besoin de chercher, le coup est venu de là.

— Et, pour le parer, le roi n'est-il pas d'avis qu'il faut en porter un autre ?

— Oui ; mais pas du genre de ceux qu'on se porte au bois de Vincennes, répondit le roi.

— Votre Majesté oublie, dit de Saint-Aignan, que je suis gentilhomme, et que l'on m'a provoqué.

— Ce n'est pas toi que cela regarde.

— Mais c'est moi qu'on attend aux Minimes, Sire, depuis plus d'une heure; moi qui en suis cause, et déshonoré si je ne vais pas où l'on m'attend.

— Le premier honneur d'un gentilhomme, c'est l'obéissance à son roi.

— Sire...

— J'ordonne que tu demeures !

— Sire...

— Obéis.

— Comme il plaira à Votre Majesté, Sire.

— D'ailleurs, je veux éclaircir toute cette affaire ; je veux savoir comment on s'est joué de moi avec assez d'audace pour pénétrer dans le sanctuaire de mes prédilections. Ceux qui ont fait cela, de Saint-Aignan, ce n'est pas toi qui dois les punir, car ce n'est pas ton honneur qu'ils ont attaqué, c'est le mien.

— Je supplie Votre Majesté de ne pas accabler de sa colère M. de Bragelonne, qui, dans cette affaire, a pu manquer de prudence, mais pas de loyauté.

— Assez ! Je saurai faire la part du juste et de l'injuste, même au fort de ma colère. Pas un mot de cela à MADAME, surtout.

— Mais que faire vis-à-vis de M. de Bragelonne, Sire ? Il va me chercher, et...

— Je lui aurai parlé ou fait parler avant ce soir.

— Encore une fois, Sire, je vous en supplie, de l'indulgence.

— J'ai été indulgent assez longtemps, comte, dit Louis XIV en fronçant le sourcil; il est temps que je montre à certaines personnes que je suis le maître chez moi.

Le roi prononçait à peine ces mots, qui annonçaient qu'au nouveau ressentiment se mêlait le souvenir d'un ancien, que l'huissier apparut sur le seuil du cabinet.

— Qu'y a-t-il ? demanda le roi, et pourquoi vient-on quand je n'ai point appelé ?

— Sire, dit l'huissier, Votre Majesté m'a ordonné, une fois pour toutes, de laisser passer M. le comte de La Fère toutes les fois qu'il aurait à parler à Votre Majesté.

— Après.

— M. le comte de La Fère est là qui attend.

Le roi et de Saint-Aignan échangèrent à ces mots un regard dans lequel il y avait plus d'inquiétude que de surprise. Louis hésita un instant. Mais, presque aussitôt, prenant sa résolution :

— Va, dit-il à de Saint-Aignan, va trouver Louise, instruis-la de ce qui se trame contre nous ; ne lui laisse pas ignorer que MADAME recommence ses persécutions, et qu'elle a mis en campagne des gens qui eussent mieux fait de rester neutres.

— Sire...

— Si Louise s'effraye, continua le roi, rassure-la ; dis-lui que l'amour du roi est un bouclier impénétrable. Si, ce dont j'aime à douter, elle savait tout déjà, ou si elle avait subi de son côté quelque attaque, dis-lui bien, de Saint-Aignan, ajouta le roi tout frissonnant de colère et de fièvre, dis-lui

bien que, cette fois, au lieu de la défendre, je la vengerai, et cela si sévèrement, que nul, désormais, n'osera lever les yeux jusqu'à elle !

— Est-ce tout, Sire ?

— C'est tout. Va vite, et demeure fidèle, toi qui vis au milieu de cet enfer sans avoir comme moi l'espoir du paradis.

Saint-Aignan s'épuisa en protestations de dévouement ; il prit et baisa la main du roi et sortit radieux.

XXXVIII

ROI ET NOBLESSE

Louis se remit aussitôt pour faire un bon visage à M. de La Fère. Il prévoyait bien que le comte n'arrivait point par hasard. Il sentait vaguement l'importance de cette visite ; mais à un homme du ton d'Athos, à un esprit aussi distingué, la première vue ne devait rien offrir de désagréable ou de mal ordonné.

Quand le jeune roi fut assuré d'être calme en apparence, il donna ordre aux huissiers d'introduire le comte.

Quelques minutes après, Athos, en habit de cérémonie, revêtu des ordres que seul il avait le droit de porter à la cour de France, Athos se présenta d'un air si grave et si solennel, que le roi put juger, du premier coup, s'il s'était ou non trompé dans ses pressentiments.

Louis fit un pas vers le comte et lui tendit avec un sourire une main sur laquelle Athos s'inclina plein de respect.

— Monsieur le comte de La Fère, dit le roi rapidement, vous êtes si rare chez moi, que c'est une très bonne fortune de vous y voir.

Athos s'inclina et répondit :

— Je voudrais avoir le bonheur d'être toujours auprès de Votre Majesté.

Cette réponse, faite sur ce ton, signifiait manifestement : « Je voudrais pouvoir être un des conseillers du roi pour lui épargner des fautes. »

Le roi le sentit, et, décidé devant cet homme à conserver l'avantage du calme avec l'avantage du rang :

— Je vois que vous avez quelque chose à me dire, fit-il.

— Je ne me serais pas, sans cela, permis de me présenter chez Votre Majesté.

— Dites vite, monsieur, j'ai hâte de vous satisfaire.

Le roi s'assit.

— Je suis persuadé, répliqua Athos d'un ton légèrement ému, que Votre Majesté me donnera toute satisfaction.

— Ah ! dit le roi avec une certaine hauteur, c'est une plainte que vous venez formuler ici ?

— Ce ne serait une plainte, reprit Athos, que si Votre Majesté... Mais, veuillez m'excuser, Sire, je vais reprendre l'entretien à son début.

— J'attends.

— Le roi se souvient qu'à l'époque du départ de M. de Buckingham, j'ai eu l'honneur de l'entretenir.

— A cette époque, à peu près... Oui, je me le rappelle. Seulement, le sujet de l'entretien... je l'ai oublié.

Athos tressaillit.

— J'aurai l'honneur de le rappeler au roi, dit-il. Il s'agissait d'une demande que je venais adresser à Votre Majesté, touchant le mariage que voulait contracter M. de Bragelonne avec mademoiselle de La Vallière.

— Nous y voici, pensa le roi. Je me souviens, dit-il tout haut.

— A cette époque, poursuivit Athos, le roi fut si bon et si généreux envers moi et M. de Bragelonne, que pas un des mots prononcés par Sa Majesté ne m'est sorti de la mémoire.

— Et ?... fit le roi.

— Et le roi, à qui je demandais mademoiselle de La Vallière pour M. de Bragelonne, me refusa.

— C'est vrai, dit sèchement Louis.

— En alléguant, se hâta de dire Athos, que la fiancée n'avait pas d'état dans le monde.

Louis se contraignit pour écouter patiemment.

— Que... ajouta Athos, elle avait peu de fortune.

Le roi s'enfonça dans son fauteuil.

— Peu de naissance.

Nouvelle impatience du roi.

— Et peu de beauté, ajouta encore impitoyablement Athos.

Ce dernier trait, enfoncé dans le cœur de l'amant, le fit bondir hors mesure.

— Monsieur, dit-il, voilà une bien bonne mémoire !

— C'est toujours ce qui m'arrive quand j'ai l'honneur si grand d'un entretien avec le roi, repartit le comte sans se troubler.

— Enfin, j'ai dit tout cela, soit !

— Et j'en ai beaucoup remercié Votre Majesté,

Sire, parce que ces paroles témoignaient d'un intérêt bien honorable pour M. de Bragelonne.

— Vous vous rappelez aussi, dit le roi en pesant sur ces paroles, que vous aviez pour ce mariage une grande répugnance ?

— C'est vrai, Sire.

— Et que vous faisiez la demande à contre-cœur ?

— Oui, Votre Majesté.

— Enfin, je me rappelle aussi, car j'ai une mémoire presque aussi bonne que la vôtre, je me rappelle, dis-je, que vous avez dit ces paroles : « Je ne crois pas à l'amour de mademoiselle de La Vallière pour M. de Bragelonne. » Est-ce vrai ?

Athos sentit le coup, il ne recula pas.

— Sire, dit-il, j'en ai déjà demandé pardon à Votre Majesté, mais il est certaines choses, dans cet entretien, qui ne seront intelligibles qu'au dénoûment.

— Voyons le dénoûment, alors.

— Le voici. Votre Majesté avait dit qu'elle différait le mariage pour le bien de M. de Bragelonne.

Le roi se tut.

— Aujourd'hui, M. de Bragelonne est tellement malheureux, qu'il ne peut différer plus longtemps de demander une solution à Votre Majesté.

Le roi pâlit. Athos le regarda fixement.

— Et que... demande-t-il... M. de Bragelonne ? dit le roi avec hésitation.

— Absolument ce que je venais demander au roi dans la dernière entrevue : le consentement de Votre Majesté à son mariage.

Le roi se tut.

— Les questions relatives aux obstacles sont

aplanies pour nous, continua Athos. Mademoiselle de La Vallière, sans fortune, sans naissance et sans beauté, n'en est pas moins le seul beau parti du monde pour M. de Bragelonne, puisqu'il aime cette jeune fille.

Le roi serra ses mains l'une contre l'autre.

— Le roi hésite ? demanda le comte sans rien perdre de sa fermeté ni de sa politesse.

— Je n'hésite pas... je refuse, répliqua le roi.

Athos se recueillit un moment.

— J'ai eu l'honneur, dit-il d'une voix douce, de faire observer au roi que nul obstacle n'arrêtait les affections de M. de Bragelonne, et que sa détermination semblait invariable.

— Il y a ma volonté ; c'est un obstacle, je crois ?

— C'est le plus sérieux de tous, riposta Athos.

— Ah !

— Maintenant, qu'il nous soit permis de demander humblement à Votre Majesté la raison de ce refus.

— La raison ?... Une question ? s'écria le roi.

— Une demande, Sire.

Le roi, s'appuyant sur la table avec les deux poings :

— Vous avez perdu l'usage de la cour, monsieur de La Fère, dit-il d'une voix concentrée. A la cour, on ne questionne pas le roi.

— C'est vrai, Sire ; mais, si l'on ne questionne pas, on suppose.

— On suppose ! Que veut dire cela ?

— Presque toujours la supposition du sujet implique la franchise du roi...

— Monsieur !

— Et le manque de confiance du sujet, poursuivit intrépidement Athos.

— Je crois que vous vous méprenez, dit le monarque entraîné malgré lui à la colère.

— Sire, je suis forcé de chercher ailleurs ce que je croyais trouver en Votre Majesté. Au lieu d'avoir une réponse de vous, je suis forcé de m'en faire une à moi-même.

Le roi se leva.

— Monsieur le comte, dit-il, je vous ai donné tout le temps que j'avais de libre.

C'était un congé.

— Sire, répondit le comte, je n'ai pas eu le temps de dire au roi ce que j'étais venu lui dire, et je vois si rarement le roi, que je dois saisir l'occasion.

— Vous en étiez à des suppositions ; vous allez passer aux offenses.

— Oh ! Sire, offenser le roi, moi ? Jamais ! J'ai toute ma vie soutenu que les rois sont au-dessus des autres hommes, non seulement par le rang et la puissance, mais par la noblesse du cœur et la valeur de l'esprit. Je ne me ferai jamais croire que mon roi, celui qui m'a dit une parole, cachait avec cette parole une arrière-pensée ?

— Qu'est-ce à dire ? Quelle arrière-pensée ?

— Je m'explique, dit froidement Athos. Si, en refusant la main de mademoiselle de La Vallière à M. de Bragelonne, Votre Majesté avait un autre but que le bonheur et la fortune du vicomte...

— Vous voyez bien, monsieur, que vous m'offensez.

— Si, en demandant un délai au vicomte, Votre Majesté avait voulu éloigner seulement le fiancé de mademoiselle de La Vallière...

— Monsieur ! Monsieur !

— C'est que je l'ai ouï dire partout, Sire. Partout

l'on parle de l'amour de Votre Majesté pour mademoiselle de La Vallière.

Le roi déchira ses gants, que, par contenance, il mordillait depuis quelques minutes.

— Malheur ! s'écria-t-il, à ceux qui se mêlent de mes affaires ! J'ai pris un parti : je briserai tous les obstacles.

— Quels obstacles ? dit Athos.

Le roi s'arrêta court, comme un cheval emporté à qui le mors brise le palais en se retournant dans sa bouche.

— J'aime mademoiselle de La Vallière, dit-il soudain avec autant de noblesse que d'emportement.

— Mais, interrompit Athos, cela n'empêche pas Votre Majesté de marier M. de Bragelonne avec mademoiselle de La Vallière. Le sacrifice est digne d'un roi ; il est mérité par M. de Bragelonne, qui a déjà rendu des services et qui peut passer pour un brave homme. Ainsi donc, le roi, en renonçant à son amour, fait preuve à la fois de générosité, de reconnaissance et de bonne politique.

— Mademoiselle de La Vallière, dit sourdement le roi, n'aime pas M. de Bragelonne.

— Le roi le sait ? demanda Athos avec un regard profond.

— Je le sais.

— Depuis peu, alors ; sans quoi, si le roi le savait lors de ma première demande, Sa Majesté eût pris la peine de me le dire.

— Depuis peu.

Athos garda un moment le silence.

— Je ne comprends point alors, dit-il, que le roi ait envoyé M. de Bragelonne à Londres. Cet exil

surprend à bon droit ceux qui aiment l'honneur du roi.

— Qui parle de l'honneur du roi, monsieur de La Fère ?

— L'honneur du roi, Sire, est fait de l'honneur de toute sa noblesse. Quand le roi offense un de ses gentilshommes, c'est-à-dire quand il lui prend un morceau de son honneur, c'est à lui-même, au roi, que cette part d'honneur est dérobée.

— Monsieur de La Fère !

— Sire, vous avez envoyé à Londres le vicomte de Bragelonne avant d'être l'amant de mademoiselle de La Vallière, ou depuis que vous êtes son amant ?

Le roi, irrité, surtout parce qu'il se sentait dominé, voulut congédier Athos par un geste.

— Sire, je vous dirai tout, répliqua le comte ; je ne sortirai d'ici que satisfait par Votre Majesté ou par moi-même. Satisfait si vous m'avez prouvé que vous avez raison ; satisfait si je vous ai prouvé que vous avez tort. Oh ! vous m'écouterez, Siré. Je suis vieux, et je tiens à tout ce qu'il y a de vraiment grand et de vraiment fort dans le royaume. Je suis un gentilhomme qui a versé son sang pour votre père et pour vous, sans jamais avoir rien demandé ni à vous ni à votre père. Je n'ai fait de tort à personne en ce monde et j'ai obligé des rois ! Vous m'écouterez ! Je viens vous demander compte de l'honneur d'un de vos serviteurs que vous avez abusé par un mensonge ou trahi par une faiblesse. Je sais que ces mots irritent Votre Majesté ; mais les faits nous tuent, nous autres ; je sais que vous cherchez quel châtiment vous ferez subir à ma franchise ; mais je sais, moi, quel châtiment je

demanderai à Dieu de vous infliger, quand je lui raconterai votre parjure et le malheur de mon fils.

Le roi se promenait à grands pas, la main sur la poitrine, la tête roidie, l'œil flamboyant.

— Monsieur, s'écria-t-il tout à coup, si j'étais pour vous le roi, vous seriez déjà puni ; mais je ne suis qu'un homme, et j'ai le droit d'aimer sur la terre ceux qui m'aiment, bonheur si rare !

— Vous n'avez pas plus ce droit comme homme que comme roi ; ou, si vous vouliez le prendre loyalement, il fallait prévenir M. de Bragelonne au lieu de l'exiler.

— Je crois que je discute, en vérité ! interrompit Louis XIV avec cette majesté que lui seul savait trouver à un point si remarquable dans le regard et dans la voix.

— J'espérais que vous me répondriez, dit le comte.

— Vous saurez tantôt ma réponse, monsieur.

— Vous savez ma pensée, répliqua M. de La Fère.

— Vous avez oublié que vous parliez au roi, monsieur ; c'est un crime !

— Vous avez oublié que vous brisiez la vie de deux hommes ; c'est un péché mortel, Sire !

— Sortez, maintenant !

— Pas avant de vous avoir dit : Fils de Louis XIII, vous commencez mal votre règne, car vous le commencez par le rapt et la déloyauté ! Ma race et moi, nous sommes dégagés envers vous de toute cette affection et de tout ce respect que j'avais fait jurer à mon fils dans les caveaux de Saint-Denis, en présence des restes de vos nobles aïeux. Vous êtes devenu notre ennemi, Sire, et nous n'avons plus affaire désormais qu'à Dieu, notre seul maître. Prenez-y garde !

— Vous menacez ?

— Oh ! non, dit tristement Athos, et je n'ai pas plus de bravade que de peur dans l'âme. Dieu, dont je vous parle, Sire, m'entend parler ; il sait que, pour l'intégrité, pour l'honneur de votre couronne, je verserais encore à présent tout ce que m'ont laissé de sang vingt années de guerre civile et étrangère. Je puis donc vous assurer que je ne menace pas le roi plus que je ne menace l'homme ; mais je vous dis, à vous : Vous perdez deux serviteurs pour avoir tué la foi dans le cœur du père et l'amour dans le cœur du fils. L'un ne croit plus à la parole royale, l'autre ne croit plus à la loyauté des hommes, ni à la pureté des femmes. L'un est mort au respect et l'autre à l'obéissance. Adieu !

Cela dit, Athos brisa son épée sur son genou, en déposa lentement les deux morceaux sur le parquet, et, saluant le roi, qui étouffait de rage et de honte, il sortit du cabinet.

Louis, abîmé sur sa table, passa quelques minutes à se remettre, et, se relevant soudain, il sonna violemment.

— Qu'on appelle M. d'Artagnan ! dit-il aux huissiers épouvantés.

XXXIX

SUITE D'ORAGE

Sans doute nos lecteurs se sont déjà demandé comment Athos s'était si bien à point trouvé chez le roi, lui dont ils n'avaient point entendu parler depuis un long temps. Notre prétention, comme

romancier, étant surtout d'enchaîner les événements les uns aux autres avec une logique presque fatale, nous nous tenions prêt à répondre et nous répondons à cette question.

Porthos, fidèle à son devoir d'arrangeur d'affaires, avait, en quittant le Palais-Royal, été rejoindre Raoul aux Minimes du bois de Vincennes, et lui avait raconté, dans ses moindres détails, son entretien avec M. de Saint-Aignan ; puis il avait terminé en disant que le message du roi à son favori n'amènerait, probablement, qu'un retard momentané, et qu'en quittant le roi, de Saint-Aignan s'empresserait de se rendre à l'appel que lui avait fait Raoul.

. Mais Raoul, moins crédule que son vieil ami, avait conclu, du récit de Porthos, que, si de Saint-Aignan allait chez le roi, de Saint-Aignan conterait tout au roi, et que, si de Saint-Aignan contait tout au roi, le roi défendrait à de Saint-Aignan de se présenter sur le terrain. Il avait donc, en conséquence de cette réflexion, laissé Porthos garder la place, au cas, fort peu probable, où de Saint-Aignan viendrait, et encore avait-il bien engagé Porthos à ne pas rester sur le pré plus d'une heure ou une heure et demie. Ce à quoi Porthos s'était formellement refusé, s'installant, bien au contraire, aux Minimes, comme pour y prendre racine, faisant promettre à Raoul de revenir de chez son père chez lui, Raoul, afin que le laquais de Porthos sût où le trouver si M. de Saint-Aignan venait au rendez-vous.

Bragelonne avait quitté Vincennes et s'était acheminé tout droit chez Athos, qui, depuis deux jours, était à Paris.

Le comte était déjà prévenu par une lettre de d'Artagnan.

Raoul arrivait donc surabondamment chez son père, qui, après lui avoir tendu la main et l'avoir embrassé, lui fit signe de s'asseoir.

— Je sais que vous venez à moi comme on vient à un ami, vicomte, quand on pleure et quand on souffre ; dites-moi quelle cause vous amène ?

Le jeune homme s'inclina et commença son récit. Plus d'une fois, dans le cours de ce récit, les larmes coupèrent sa voix et un sanglot étranglé dans sa gorge suspendit la narration. Cependant il acheva.

Athos savait probablement déjà à quoi s'en tenir, puisque nous avons dit que d'Artagnan lui avait écrit ; mais, tenant à garder jusqu'au bout ce calme et cette sérénité qui faisaient le côté presque surhumain de son caractère, il répondit :

— Raoul, je ne crois rien de ce que l'on dit ; je ne crois rien de ce que vous craignez, non pas que des personnes dignes de foi ne m'aient pas déjà entretenu de cette aventure, mais parce que, dans mon âme et dans ma conscience, je crois impossible que le roi ait outragé un gentilhomme. Je garantis donc le roi, et vais vous rapporter la preuve de ce que je dis.

Raoul, flottant comme un homme ivre entre ce qu'il avait vu de ses propres yeux et cette imperturbable foi qu'il avait dans un homme qui n'avait jamais menti, s'inclina et se contenta de répondre :

— Allez donc, monsieur le comte ; j'attendrai.

Et il s'assit, la tête cachée dans ses deux mains.

Athos s'habilla et partit. Chez le roi, il fit ce que nous venons de raconter à nos lecteurs, qui l'ont vu entrer chez Sa Majesté et qui l'ont vu en sortir.

Quand il rentra chez lui, Raoul, pâle et morne, n'avait pas quitté sa position désespérée. Cependant, au bruit des portes qui s'ouvraient, au bruit des pas de son père qui s'approchait de lui, le jeune homme releva la tête.

Athos était pâle, découvert, grave ; il remit son manteau et son chapeau au laquais, le congédia du geste et s'assit près de Raoul.

— Eh bien, monsieur, demanda le jeune homme en hochant tristement la tête de haut en bas, êtes-vous bien convaincu, à présent ?

— Je le suis, Raoul ; le roi aime mademoiselle de La Vallière.

— Ainsi, il avoue ? s'écria Raoul.

— Absolument, dit Athos.

— Et elle ?

— Je ne l'ai pas vue.

— Non ; mais le roi vous en a parlé. Que dit-il d'elle ?

— Il dit qu'elle l'aime.

— Oh ! vous voyez ! vous voyez, monsieur !

Et le jeune homme fit un geste de désespoir.

— Raoul, reprit le comte, j'ai dit au roi, croyez-le bien, tout ce que vous eussiez pu lui dire vous-même, et je crois le lui avoir dit en termes convenables, mais fermes.

— Et que lui avez-vous dit, monsieur ?

— J'ai dit, Raoul, que tout était fini entre lui et nous, que vous ne seriez plus rien pour son service ; j'ai dit que, moi-même, je demeurerais à l'écart. Il ne me reste plus qu'à savoir une chose.

— Laquelle, monsieur ?

— Si vous avez pris votre parti.

— Mon parti ? A quel sujet ?

— Touchant l'amour et...

— Achevez, monsieur.

— Et touchant la vengeance ; car j'ai peur que vous ne songiez à vous venger.

— Oh ! monsieur, l'amour... peut-être un jour, plus tard, réussirai-je à l'arracher de mon cœur. J'y compte, avec l'aide de Dieu et le secours de vos sages exhortations. La vengeance, je n'y avais songé que sous l'empire d'une pensée mauvaise, car ce n'était point du vrai coupable que je pouvais me venger ; j'ai donc déjà renoncé à la vengeance.

— Ainsi, vous ne songez plus à chercher une querelle à M. de Saint-Aignan ?

— Non, monsieur. Un défi a été fait ; si M. de Saint-Aignan l'accepte, je le soutiendrai ; s'il ne le relève pas, je le laisserai à terre.

— Et de La Vallière ?

— Monsieur le comte n'a pas sérieusement cru que je songerais à me venger d'une femme, répondit Raoul avec un sourire si triste, qu'il attira une larme aux bords des paupières de cet homme qui s'était tant de fois penché sur ses douleurs et sur les douleurs des autres.

Il tendit sa main à Raoul, Raoul la saisit vivement.

— Ainsi, monsieur le comte, vous êtes bien assuré que le mal est sans remède ? demanda le jeune homme.

Athos secoua la tête à son tour.

— Pauvre enfant ! murmura-t-il.

— Vous pensez que j'espère encore, dit Raoul, et vous me plaignez. Oh ! c'est qu'il m'en coûte horriblement, voyez-vous, pour mépriser, comme

je le dois, celle que j'ai tant aimée. Que n'ai-je quelque tort envers elle, je serais heureux et je lui pardonnerais.

Athos regarda tristement son fils. Ces quelques mots que venait de prononcer Raoul semblaient être sortis de son propre cœur. En ce moment, le laquais annonça M. d'Artagnan. Ce nom retentit, d'une façon bien différente, aux oreilles d'Athos et de Raoul.

Le mousquetaire annoncé fit son entrée avec un vague sourire sur les lèvres. Raoul s'arrêta ; Athos marcha vers son ami avec une expression de visage qui n'échappa point à Bragelonne. D'Artagnan répondit à Athos par un simple clignement de l'œil ; puis, s'avançant vers Raoul et lui prenant la main :

— Eh bien, dit-il s'adressant à la fois au père et au fils, nous consolons l'enfant, à ce qu'il paraît ?

— Et vous, toujours bon, dit Athos, vous venez m'aider à cette tâche difficile.

Et, ce disant, Athos serra entre ses deux mains la main de d'Artagnan. Raoul crut remarquer que cette pression avait un sens particulier à part celui des paroles.

— Oui, répondit le mousquetaire en se grattant la moustache de la main qu'Athos lui laissait libre, oui, je viens aussi...

— Soyez le bienvenu, monsieur le chevalier, non pour la consolation que vous apportez, mais pour vous-même. Je suis consolé.

Et il essaya d'un sourire plus triste qu'aucune des larmes que d'Artagnan avait jamais vu répandre.

— A la bonne heure ! fit d'Artagnan.

— Seulement, continua Raoul, vous êtes arrivé comme M. le comte allait me donner les détails de son entrevue avec le roi. Vous permettez, n'est-ce pas, que M. le comte continue ?

Et les yeux du jeune homme semblaient vouloir lire jusqu'au fond du cœur du mousquetaire.

— Son entrevue avec le roi ? fit d'Artagnan d'un ton si naturel, qu'il n'y avait pas moyen de douter de son étonnement. Vous avez donc vu le roi, Athos ?

Athos sourit.

— Oui, dit-il, je l'ai vu.

— Ah ! vraiment, vous ignoriez que le comte eût vu Sa Majesté ? demanda Raoul à demi rassuré.

— Ma foi, oui ! tout à fait.

— Alors, me voilà plus tranquille, dit Raoul.

— Tranquille, et sur quoi ? demanda Athos.

— Monsieur, dit Raoul, pardonnez-moi ; mais, connaissant l'amitié que vous me faites l'honneur de me porter, je craignais que vous n'eussiez un peu vivement exprimé à Sa Majesté ma douleur et votre indignation, et qu'alors le roi...

— Et qu'alors le roi ? répéta d'Artagnan. Voyons, achevez, Raoul.

— Excusez-moi à votre tour, monsieur d'Artagnan, dit Raoul. Un instant j'ai tremblé, je l'avoue, que vous ne vinssiez pas ici comme M. d'Artagnan, mais comme capitaine de mousquetaires.

— Vous êtes fou, mon pauvre Raoul, s'écria d'Artagnan avec un éclat de rire dans lequel un exact observateur eût peut-être désiré plus de franchise.

— Tant mieux ! dit Raoul.

— Oui, fou, et savez-vous ce que je vous conseille ?

— Dites, monsieur ; venant de vous, l'avis doit être bon.

— Eh bien, je vous conseille, après votre voyage, après votre visite chez M. de Guiche, après votre visite chez MADAME, après votre visite chez Porthos, après votre voyage à Vincennes, je vous conseille de prendre quelque repos ; couchez-vous, dormez douze heures, et, à votre réveil, fatiguez-moi un bon cheval.

Et, l'attirant à lui, il l'embrassa comme il eût fait de son propre enfant. Athos en fit autant ; seulement, il était visible que le baiser était plus tendre et la pression plus forte encore chez le père que chez l'ami.

Le jeune homme regarda de nouveau ces deux hommes, en appliquant à les pénétrer toutes les forces de son intelligence. Mais son regard s'émoussa sur la physionomie riante du mousquetaire et sur la figure calme et douce du comte de La Fère.

— Et où allez-vous, Raoul ? demanda ce dernier, voyant que Bragelonne s'apprêtait à sortir.

— Chez moi, monsieur, répondit celui-ci de sa voix douce et triste.

— C'est donc là qu'on vous trouvera, vicomte, si l'on a quelque chose à vous dire ?

— Oui, monsieur. Est-ce que vous prévoyez avoir quelque chose à me dire ?

— Que sais-je ! dit Athos.

— Oui, de nouvelles consolations, dit d'Artagnan en poussant tout doucement Raoul vers la porte.

Raoul, voyant cette sérénité dans chaque geste des deux amis, sortit de chez le comte, n'emportant avec lui que l'unique sentiment de sa douleur particulière.

— Dieu soit loué, dit-il, je puis donc ne plus penser qu'à moi.

Et, s'enveloppant de son manteau, de manière à cacher aux passants son visage attristé, il sortit pour se rendre à son propre logement, comme il l'avait promis à Porthos.

Les deux amis avaient vu le jeune homme s'éloigner avec un sentiment pareil de commisération.

Seulement, chacun d'eux l'avait exprimé d'une façon différente.

— Pauvre Raoul ! avait dit Athos en laissant échapper un soupir.

— Pauvre Raoul ! avait dit d'Artagnan en haussant les épaules.

XL

HEU ! MISER !

« PAUVRE Raoul ! » avait dit Athos. « Pauvre Raoul ! » avait dit d'Artagnan. En effet, plaint par ces deux hommes si forts, Raoul devait être un homme bien malheureux.

Aussi, lorsqu'il se trouva seul en face de lui-même, laissant derrière lui l'ami intrépide et le père indulgent, lorsqu'il se rappela l'aveu fait par le roi de cette tendresse qui lui volait sa bien-aimée Louise de La Vallière, il sentit son cœur se briser, comme chacun de nous l'a senti se briser une fois à la première illusion détruite, au premier amour trahi.

— Oh ! murmura-t-il, c'en est donc fait ! Plus rien dans la vie ! Rien à attendre, rien à espérer !

Guiche me l'a dit, mon père me l'a dit, M. d'Artagnan me l'a dit. Tout est donc un rêve en ce monde ! C'était un rêve que cet avenir poursuivi depuis dix ans ! Cette union de nos cœurs, c'était un rêve ! Cette vie toute d'amour et de bonheur, c'était un rêve !

« Pauvre fou de rêver ainsi tout haut et publiquement, en face de mes amis et de mes ennemis, afin que mes amis s'attristent de mes peines et que mes ennemis rient de mes douleurs !...

« Ainsi, mon malheur va devenir une disgrâce éclatante, un scandale public. Ainsi, demain, je serai montré honteusement au doigt ! »

Et, malgré le calme promis à son père et à d'Artagnan, Raoul fit entendre quelques paroles de sourde menace.

— Et cependant, continua-t-il, si je m'appelais de Wardes, et que j'eusse à la fois la souplesse et la vigueur de M. d'Artagnan, je rirais avec les lèvres, je convaincrais les femmes que cette perfide, honorée de mon amour, ne me laisse qu'un regret, celui d'avoir été abusé par ses semblants d'honnêteté ; quelques railleurs flagorneraient le roi à mes dépens ; je me mettrais à l'affût sur le chemin des railleurs, j'en châtierais quelques-uns. Les hommes me redouteraient, et, au troisième que j'aurais couché à mes pieds, je serais adoré par les femmes.

« Oui, voilà un parti à prendre, et le comte de La Fère lui-même n'y répugnerait pas. N'a-t-il pas été éprouvé, lui aussi, au milieu de sa jeunesse, comme je viens de l'être ? N'a-t-il pas remplacé l'amour par l'ivresse. Il me l'a dit souvent. Pourquoi, moi, ne remplacerais-je pas l'amour par le plaisir ?

« Il avait souffert autant que je souffre, plus peut-être ! L'histoire d'un homme est donc l'histoire de tous les hommes ? une épreuve plus ou moins longue, plus ou moins douloureuse ? La voix de l'humanité tout entière n'est qu'un long cri.

« Mais qu'importe la douleur des autres à celui qui souffre ? La plaie ouverte dans une autre poitrine adoucit-elle la plaie béante sur la nôtre ? Le sang qui coule à côté de nous tarit-il notre sang ? Cette angoisse universelle diminue-t-elle l'angoisse particulière ? Non, chacun souffre pour soi, chacun lutte avec sa douleur, chacun pleure ses propres larmes.

« Et, d'ailleurs, qu'a été la vie pour moi jusqu'à présent ? Une arène froide et stérile où j'ai combattu pour les autres toujours, pour moi jamais.

« Tantôt pour un roi, tantôt pour une femme.

« Le roi m'a trahi, la femme m'a dédaigné.

« Oh ! malheureux !... Les femmes ! Ne pourrais-je donc pas faire expier à toutes le crime de l'une d'elles ?

« Que faut-il pour cela ?... N'avoir plus de cœur, ou oublier qu'on en a un ; être fort, même contre la faiblesse ; appuyer toujours, même lorsque l'on sent rompre.

« Que faut-il pour en arriver là ? Être jeune, beau, fort, vaillant, riche. Je suis ou je serai tout cela.

« Mais l'honneur ? Qu'est-ce que l'honneur ? Une théorie que chacun comprend à sa façon. Mon père me disait : « L'honneur, c'est le respect « de ce que l'on doit aux autres, et surtout de ce « qu'on se doit à soi-même. » Mais de Guiche, mais Manicamp, mais de Saint-Aignan surtout me diraient : « L'honneur consiste à servir les passions

« et les plaisirs de son roi. » Cet honneur-là est facile et productif. Avec cet honneur-là, je puis garder mon poste à la cour, devenir gentilhomme de la chambre, avoir un beau et bon régiment à moi. Avec cet honneur-là, je puis être duc et pair.

« La tache que vient de m'imprimer cette femme, cette douleur avec laquelle elle vient de briser mon cœur, à moi, Raoul, son ami d'enfance, ne touche en rien M. de Bragelonne, bon officier, brave capitaine qui se couvrira de gloire à la première rencontre, et qui deviendra cent fois plus que n'est aujourd'hui mademoiselle de La Vallière, la maîtresse du roi ; car le roi n'épousera pas mademoiselle de La Vallière, et plus il la déclarera publiquement sa maîtresse, plus il épaissira le bandeau de honte qu'il lui jette au front en guise de couronne, et, à mesure qu'on la méprisera comme je la méprise, moi, je me glorifierai.

« Hélas ! nous avions marché ensemble, elle et moi, pendant le premier, pendant le plus beau tiers de notre vie, nous tenant par la main le long du sentier. charmant et plein de fleurs de la jeunesse, et voilà que nous arrivons à un carrefour où elle se sépare de moi, où nous allons suivre une route différente qui ira nous écartant toujours davantage l'un de l'autre ; et, pour atteindre le bout de ce chemin, Seigneur, je suis seul, je suis désespéré, je suis anéanti !

« Oh ! malheureux !... »

Raoul en était là de ses réflexions sinistres, quand son pied se posa machinalement sur le seuil de sa maison. Il était arrivé là sans voir les rues par lesquelles il passait, sans savoir comment

il était venu ; il poussa la porte, continua d'avancer et gravit l'escalier.

Comme dans la plupart des maisons de cette époque, l'escalier était sombre et les paliers étaient obscurs. Raoul logeait au premier étage ; il s'arrêta pour sonner. Olivain parut, lui prit des mains l'épée et le manteau. Raoul ouvrit lui-même la porte qui, de l'antichambre, donnait dans un petit salon assez richement meublé pour un salon de jeune homme, et tout garni de fleurs par Olivain, qui, connaissant les goûts de son maître, s'était empressé d'y satisfaire, sans s'inquiéter s'il s'apercevrait ou ne s'apercevrait pas de cette attention.

Il y avait dans le salon un portrait de La Vallière que La Vallière elle-même avait dessiné et avait donné à Raoul. Ce portrait, accroché au-dessus d'une grande chaise longue recouverte de damas de couleur sombre, fut le premier point vers lequel Raoul se dirigea, le premier objet sur lequel il fixa les yeux. Au reste, Raoul cédait à son habitude ; c'était, chaque fois qu'il rentrait chez lui, ce portrait qui, avant toute chose, attirait ses yeux. Cette fois, comme toujours, il alla donc droit au portrait, posa ses genoux sur la chaise longue, et s'arrêta à le regarder tristement.

Il avait les bras croisés sur la poitrine, la tête doucement levée, l'œil calme et voilé, la bouche plissée par un sourire amer.

Il regarda l'image adorée ; puis tout ce qu'il avait dit repassa dans son esprit, tout ce qu'il avait souffert assaillit son cœur, et, après un long silence :

— Oh ! malheureux ! dit-il pour la troisième fois.

A peine avait-il prononcé ces deux mots, qu'un soupir et une plainte se firent entendre derrière lui.

Il se retourna vivement, et, dans l'angle du salon, il aperçut, debout, courbée, voilée, une femme qu'en entrant il avait cachée derrière le déplacement de la porte, et que depuis il n'avait pas vue, ne s'étant pas retourné.

Il s'avança vers cette femme, dont personne ne lui avait annoncé la présence, saluant et s'informant à la fois, quand tout à coup la tête baissée se releva, le voile écarté laissa voir le visage, et une figure blanche et triste lui apparut.

Raoul se recula, comme il eût fait devant un fantôme.

— Louise ! s'écria-t-il avec un accent si désespéré, qu'on n'eût pas cru que la voix humaine pût jeter un pareil cri sans que se brisassent toutes les fibres du cœur.

XLI

BLESSURES SUR BLESSURES

MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE, car c'était bien elle, fit un pas en avant.

— Oui, Louise, murmura-t-elle.

Mais dans cet intervalle, si court qu'il fût, Raoul avait eu le temps de se remettre.

— Vous, mademoiselle ? dit-il.

Puis, avec un accent indéfinissable :

— Vous ici ? ajouta-t-il.

— Oui, Raoul, répéta la jeune fille ; oui, moi, qui vous attendais.

— Pardon ; lorsque je suis rentré, j'ignorais...

— Oui, et j'avais recommandé à Olivain de vous laisser ignorer...

Elle hésita ; et, comme Raoul ne se pressait pas de lui répondre, il se fit un silence d'un instant, silence pendant lequel on eût pu entendre le bruit de ces deux cœurs qui battaient, non plus à l'unisson l'un de l'autre, mais aussi violemment l'un que l'autre.

C'était à Louise de parler. Elle fit un effort.

— J'avais à vous parler, dit-elle ; il fallait absolument que je vous visse... moi-même... seule... Je n'ai point reculé devant une démarche qui doit rester secrète ; car personne, excepté vous, ne la comprendrait, monsieur de Bragelonne.

— En effet, mademoiselle, balbutia Raoul, tout effaré, tout haletant, et moi-même, malgré la bonne opinion que vous avez de moi, j'avoue...

— Voulez-vous me faire la grâce de vous asseoir et de m'écouter ? dit Louise l'interrompant avec sa plus douce voix.

Bragelonne la regarda un instant ; puis, secouant tristement la tête, il s'assit ou plutôt tomba sur une chaise.

— Parlez, dit-il.

Elle jeta un regard à la dérobée autour d'elle. Ce regard était une prière et demandait bien mieux le secret qu'un instant auparavant ne l'avait fait ses paroles.

Raoul se releva, et, allant à la porte qu'il ouvrit :

— Olivain, dit-il, je n'y suis pour personne.

Puis, se retournant vers La Vallière :

— C'est cela que vous désirez ? dit-il.

Rien ne peut rendre l'effet que fit sur Louise cette parole qui signifiait : « Vous voyez que je vous comprends encore, moi. »

Elle passa son mouchoir sur ses yeux pour

éponger une larme rebelle ; puis, s'étant recueillie un instant :

— Raoul, dit-elle, ne détournez point de moi votre regard si bon et si franc ; vous n'êtes pas un de ces hommes qui méprisent une femme parce qu'elle a donné son cœur, dût cet amour faire leur malheur ou les blesser dans leur orgueil.

Raoul ne répondit point.

— Hélas ! continua La Vallière, ce n'est que trop vrai ; ma cause est mauvaise, et je ne sais par quelle phrase commencer. Tenez, je ferai mieux, je crois, de vous raconter tout simplement ce qui m'arrive. Comme je dirai la vérité, je trouverai toujours mon droit chemin, dans l'obscurité, dans l'hésitation, dans les obstacles que j'ai à braver, pour soulager mon cœur qui déborde et veut se répandre à vos pieds.

Raoul continua de garder le silence.

La Vallière le regardait d'un air qui voulait dire : « Encouragez-moi ! par pitié, un mot ! »

Mais Raoul se tut et la jeune fille dut continuer.

— Tout à l'heure, dit-elle, M. de Saint-Aignan est venu chez moi de la part du roi.

Elle baissa les yeux.

De son côté, Raoul détourna les siens pour ne rien voir.

— M. de Saint-Aignan est venu chez moi de la part du roi, répéta-t-elle, et il m'a dit que vous saviez tout.

Et elle essaya de regarder en face celui qui recevait cette blessure après tant d'autres blessures ; mais il lui fut impossible de rencontrer les yeux de Raoul.

— Il m'a dit que vous aviez conçu contre moi une légitime colère.

Cette fois, Raoul regarda la jeune fille, et un sourire dédaigneux retroussa ses lèvres.

— Oh ! continua-t-elle, je vous en supplie, ne dites pas que vous avez ressenti contre moi autre chose que de la colère. Raoul, attendez que je vous aie tout dit, attendez que je vous aie parlé jusqu'à la fin.

Le front de Raoul se rasséréna par la force de sa volonté ; le pli de sa bouche s'effaça.

— Et d'abord, dit La Vallière, d'abord, les mains jointes, le front courbé, je vous demande pardon comme au plus généreux, comme au plus noble des hommes. Si je vous ai laissé ignorer ce qui se passait en moi, jamais du moins je n'eusse consenti à vous tromper. Oh ! je vous en supplie, Raoul, je vous le demande à genoux, répondez-moi, fût-ce une injure. J'aime mieux une injure de vos lèvres qu'un soupçon de votre cœur.

— J'admire votre sublimité, mademoiselle, dit Raoul en faisant un effort sur lui-même pour rester calme. Laisser ignorer que l'on trompe, c'est loyal ; mais tromper, il paraît que ce serait mal, et vous ne le feriez point.

— Monsieur, longtemps j'ai cru que je vous aimais avant toute chose, et, tant que j'ai cru à mon amour pour vous, je vous ai dit que je vous aimais. A Blois, je vous aimais. Le roi passa à Blois ; je crus que je vous aimais encore. Je l'eusse juré sur un autel ; mais un jour est venu qui m'a détrompée.

— Eh bien, ce jour-là, mademoiselle, voyant que je vous aimais toujours, moi, la loyauté devait vous ordonner de me dire que vous ne m'aimiez plus.

— Ce jour-là, Raoul, le jour où j'ai lu jusqu'au fond de mon cœur, le jour où je me suis avoué à moi-même que vous ne remplissiez pas toute ma pensée, le jour où j'ai vu un autre avenir que celui d'être votre amie, votre amante, votre épouse, ce jour-là, Raoul, hélas ! vous n'étiez plus près de moi.

— Vous saviez où j'étais, mademoiselle ; il fallait écrire.

— Raoul, je n'ai point osé. Raoul, j'ai été lâche. Que voulez-vous, Raoul ! je vous connaissais si bien, je savais si bien que vous m'aimiez, que j'ai tremblé à la seule idée de la douleur que j'allais vous faire ; et cela est si vrai, Raoul, qu'en ce moment où je vous parle, courbée devant vous, le cœur serré, des soupirs plein la voix, des larmes plein les yeux, aussi vrai que je n'ai d'autre défense que ma franchise, je n'ai pas non plus d'autre douleur que celle que je lis dans vos yeux.

Raoul essaya de sourire.

— Non, dit la jeune fille avec une conviction profonde, non, vous ne me ferez pas cette injure de vous dissimuler devant moi. Vous m'aimiez, vous ; vous étiez sûr de m'aimer ; vous ne vous trompiez pas vous-même, vous ne mentiez pas à votre propre cœur, tandis que moi, moi !...

Et, toute pâle, les bras tendus au-dessus de sa tête, elle se laissa tomber sur les genoux.

— Tandis que vous, dit Raoul, vous me disiez que vous m'aimiez, et vous en aimiez un autre !

— Hélas ! oui, s'écria la pauvre enfant ; hélas ! oui, j'en aime un autre ; et cet autre... mon Dieu ! laissez-moi dire, car c'est ma seule excuse, Raoul ; cet autre, je l'aime plus que je n'aime ma vie, plus

que je n'aime Dieu. Pardonnez-moi ma faute ou punissez ma trahison, Raoul. Je suis venue ici, non pour me défendre, mais pour vous dire : Vous savez ce que c'est qu'aimer ? Eh bien, j'aime ! J'aime à donner ma vie, à donner mon âme à celui que j'aime ! S'il cesse de m'aimer jamais, je mourrai de douleur, à moins que Dieu ne me secoure, à moins que le Seigneur ne me prenne en miséricorde. Raoul, je suis ici pour subir votre volonté, quelle qu'elle soit ; pour mourir si vous voulez que je meure. Tuez-moi donc, Raoul, si, dans votre cœur, vous croyez que je mérite la mort.

— Prenez-y garde, mademoiselle, dit Raoul ; la femme qui demande la mort est celle qui ne peut plus donner que son sang à l'amant trahi.

— Vous avez raison, dit-elle.

Raoul poussa un profond soupir.

— Et vous aimez sans pouvoir oublier ? s'écria Raoul.

— J'aime sans vouloir oublier, sans désir d'aimer jamais ailleurs, répondit La Vallière.

— Bien ! fit Raoul. Vous m'avez dit, en effet, tout ce que vous aviez à me dire, tout ce que je pouvais désirer savoir. Et maintenant, mademoiselle, c'est moi qui vous demande pardon, c'est moi qui ai failli être un obstacle dans votre vie, c'est moi qui ai eu tort, c'est moi qui, en me trompant, vous aidais à vous tromper.

— Oh ! fit La Vallière, je ne vous demande pas tant, Raoul.

— Tout cela est ma faute, mademoiselle, continua Raoul ; plus instruit que vous dans les difficultés de la vie, c'était à moi de vous éclairer ; je devais ne pas me reposer sur l'incertain, je

devais faire parler votre cœur, tandis que j'ai fait à peine parler votre bouche. Je vous le répète, mademoiselle, je vous demande pardon.

— C'est impossible, c'est impossible ! s'écria-t-elle. Vous me raillez !

— Comment, impossible ?

— Oui, il est impossible d'être bon, d'être excellent, d'être parfait à ce point.

— Prenez garde ! dit Raoul avec un sourire amer ; car tout à l'heure vous allez peut-être dire que je ne vous aimais pas.

— Oh ! vous m'aimez comme un tendre frère ; laissez-moi espérer cela, Raoul.

— Comme un tendre frère ? Détrompez-vous, Louise. Je vous aimais comme un amant, comme un époux, comme le plus tendre des hommes qui vous aiment.

— Raoul ! Raoul !

— Comme un frère ? Oh ! Louise, je vous aimais à donner pour vous tout mon sang goutte à goutte, toute ma chair lambeau par lambeau, toute mon éternité heure par heure.

— Raoul, Raoul, par pitié !

— Je vous aimais tant, Louise, que mon cœur est mort, que ma foi chancelle, que mes yeux s'éteignent ; je vous aimais tant, que je ne vois plus rien, ni sur la terre, ni dans le ciel.

— Raoul, Raoul, mon ami, je vous en conjure, épargnez-moi ! s'écria La Vallière. Oh ! si j'avais su !...

— Il est trop tard, Louise ; vous aimez, vous êtes heureuse ; je lis votre joie à travers vos larmes ; derrière les larmes que verse votre loyauté, je sens les soupirs qu'exhale votre amour. Louise, Louise,

vous avez fait de moi le dernier des hommes : retirez-vous, je vous en conjure. Adieu ! adieu !

— Pardonnez-moi, je vous en supplie !

— Eh ! n'ai-je pas fait plus ? Ne vous ai-je pas dit que je vous aimais toujours ?

Elle cacha son visage entre ses mains.

— Et vous dire cela, comprenez-vous, Louise ? vous le dire dans un pareil moment, vous le dire comme je vous le dis, c'est vous dire ma sentence de mort. Adieu !

La Vallière voulut tendre ses mains vers lui.

— Nous ne devons plus nous voir en ce monde, dit-il.

Elle voulut s'écrier : il lui ferma la bouche avec la main. Elle baisa cette main et s'évanouit.

— Olivain, dit Raoul, prenez cette jeune dame et la portez dans sa chaise, qui attend à la porte.

Olivain la souleva. Raoul fit un mouvement pour se précipiter vers La Vallière, pour lui donner le premier et le dernier baiser ; puis, s'arrêtant tout à coup :

— Non, dit-il, ce bien n'est pas à moi. Je ne suis pas le roi de France, pour voler !

Et il rentra dans sa chambre, tandis que le laquais emportait La Vallière toujours évanouie.

XLII

CE QU'AVAIT DEVINÉ RAOUL

RAOUL parti, les deux exclamations qui l'avaient suivi exhalées, Athos et d'Artagnan se retrouvèrent, seuls, en face l'un de l'autre.

Athos reprit aussitôt l'air empressé qu'il avait à l'arrivée de d'Artagnan.

— Eh bien, dit-il, cher ami, que veniez-vous m'annoncer ?

— Moi ? demanda d'Artagnan.

— Sans doute, vous. On ne vous envoie pas ainsi sans cause ?

Athos sourit.

— Dame ! fit d'Artagnan.

— Je vais vous mettre à votre aise, cher ami. Le roi est furieux, n'est-ce pas ?

— Mais je dois vous avouer qu'il n'est pas content.

— Et vous venez ?...

— De sa part, oui.

— Pour m'arrêter, alors ?

— Vous avez mis le doigt sur la chose, cher ami.

— Je m'y attendais. Allons !

— Oh ! oh ! que diable ! fit d'Artagnan, comme vous êtes pressé, vous !

— Je crains de vous mettre en retard, dit en souriant Athos.

— J'ai le temps. N'êtes-vous pas curieux, d'ailleurs, de savoir comment les choses se sont passées entre moi et le roi ?

— S'il vous plaît de me le raconter, cher ami, j'écouterai cela avec plaisir.

Et il montra à d'Artagnan un grand fauteuil dans lequel celui-ci s'étendit en prenant ses aises.

— J'y tiens, voyez-vous, continua d'Artagnan, attendu que la conversation est assez curieuse.

— J'écoute.

— Eh bien, d'abord, le roi m'a fait appeler.

— Après mon départ ?

— Vous descendiez les dernières marches de l'escalier, à ce que m'ont dit les mousquetaires. Je suis arrivé. Mon ami, il n'était pas rouge, il était violet. J'ignorais encore ce qui s'était passé. Seulement, à terre, sur le parquet, je voyais une épée brisée en deux morceaux.

« — Capitaine d'Artagnan ! s'écria le roi en m'apercevant.

« — Sire, répondis-je.

« — Je quitte M. de La Fère, qui est un insolent !

« — Un insolent ? m'écriai-je avec un tel accent, que le roi s'arrêta court.

« — Capitaine d'Artagnan, reprit le roi les dents serrées, vous allez m'écouter et m'obéir.

« — C'est mon devoir, Sire.

« — J'ai bien voulu épargner à ce gentilhomme, pour lequel je garde quelques bons souvenirs, l'affront de ne pas le faire arrêter chez moi.

« — Ah ! ah ! dis-je tranquillement.

« — Mais, continua-t-il, vous allez prendre un carrosse...

« Je fis un mouvement.

« — S'il vous répugne de l'arrêter vous-même, continua le roi, envoyez-moi mon capitaine des gardes.

« — Sire, répliquai-je, il n'est pas besoin du capitaine des gardes puisque je suis de service.

« — Je ne voudrais pas vous déplaire, dit le roi avec bonté ; car vous m'avez toujours bien servi, monsieur d'Artagnan.

« — Vous ne me déplaisez pas, Sire, répondis-je. Je suis de service, voilà tout.

« — Mais, dit le roi avec étonnement, il me semble que le comte est votre ami ?

« — Il serait mon père, Sire, que je n'en serais pas moins de service.

« Le roi me regarda ; il vit mon visage impassible et parut satisfait.

« — Vous arrêterez donc M. le comte de La Fère ? demanda-t-il.

« — Sans doute, Sire, si vous m'en donnez l'ordre.

« — Eh bien, l'ordre, je vous le donne.

« Je m'inclinai.

« — Où est le comte, Sire ?

« — Vous le chercherez.

« — Et je l'arrêterai en quelque lieu qu'il soit, alors ?

« — Oui... cependant, tâchez qu'il soit chez lui. S'il retournait dans ses terres, sortez de Paris et prenez-le sur la route.

« Je saluai ; et, comme je restais en place :

« — Eh bien ? demanda le roi.

« — J'attends, Sire ?

« — Qu'attendez-vous ?

« — L'ordre signé.

« Le roi parut contrarié.

« En effet, c'était un nouveau coup d'autorité à faire ; c'était réparer l'acte arbitraire, si toutefois arbitraire il y a.

« Il prit la plume lentement et de mauvaise humeur, puis il écrivit :

« Ordre à M. le chevalier d'Artagnan, capitaine-
« lieutenant de mes mousquetaires, d'arrêter M. le
« comte de La Fère partout où on le trouvera. »

« Puis il se tourna de mon côté.

« J'attendais sans sourciller. Sans doute il crut

voir une bravade dans ma tranquillité, car il signa vivement ; puis, me remettant l'ordre :

« — Allez ! s'écria-t-il.

« J'obéis, et me voici. »

Athos serra la main à son ami.

— Marchons, dit-il.

— Oh ! fit d'Artagnan, vous avez bien quelques petites affaires à arranger avant de quitter comme cela votre logement ?

— Moi ? Pas du tout.

— Comment !...

— Mon Dieu, non. Vous le savez, d'Artagnan, j'ai toujours été simple voyageur sur la terre, prêt à aller au bout du monde à l'ordre de mon roi, prêt à quitter ce monde pour l'autre à l'ordre de mon Dieu. Que faut-il à l'homme prévenu? Un portemanteau ou un cercueil. Je suis prêt aujourd'hui comme toujours, cher ami. Emmenez-moi donc.

— Mais Bragelonne ?...

— Je l'ai élevé dans les principes que je m'étais faits à moi-même, et vous voyez qu'en vous apercevant, il a deviné à l'instant même la cause qui vous amenait. Nous l'avons dépisté un moment ; mais, soyez tranquille, il s'attend assez à ma disgrâce pour ne pas s'effrayer outre mesure. Marchons.

— Marchons, dit tranquillement d'Artagnan.

— Mon ami, dit le comte, comme j'ai brisé mon épée chez le roi, et que j'en ai jeté les morceaux à ses pieds, je crois que cela me dispense de vous la remettre.

— Vous avez raison ; et, d'ailleurs, que diable voulez-vous que je fasse de votre épée ?

— Marche-t-on devant vous ou derrière vous ?

— On marche à mon bras, répliqua d'Artagnan.

Et il prit le bras du comte de La Fère pour descendre l'escalier.

Ils arrivèrent ainsi au palier.

Grimaud, qu'ils avaient rencontré dans l'antichambre, regardait cette sortie d'un air inquiet. Il connaissait trop la vie pour ne pas se douter qu'il y eût quelque chose de caché là-dessous.

— Ah ! c'est toi, mon bon Grimaud ? dit Athos. Nous allons...

— Faire un tour dans mon carrosse, interrompit d'Artagnan avec un mouvement amical de la tête.

Grimaud remercia d'Artagnan par une grimace qui avait visiblement l'intention d'être un sourire, et il accompagna les deux amis jusqu'à la portière. Athos monta le premier ; d'Artagnan le suivit sans avoir rien dit au cocher. Ce départ, tout simple et sans autre démonstration, ne fit aucune sensation dans le voisinage. Lorsque le carrosse eut atteint les quais :

— Vous me menez à la Bastille, à ce que je vois ? dit Athos.

— Moi ? dit d'Artagnan. Je vous mène où vous voulez aller, pas ailleurs.

— Comment cela ? fit le comte surpris.

— Pardieu ! dit d'Artagnan, vous comprenez bien, mon cher comte, que je ne me suis chargé de la commission que pour que vous en fassiez à votre fantaisie. Vous ne vous attendez pas à ce que je vous fasse écrouer comme cela brutalement, sans réflexion. Si je n'avais pas prévu cela, j'eusse laissé faire M. le capitaine des gardes.

— Ainsi ?... demanda Athos.

— Ainsi, je vous le répète, nous allons où vous voulez.

— Cher ami, dit Athos en embrassant d'Artagnan, je vous reconnais bien là.

— Dame ! il me semble que c'est tout simple. Le cocher va vous mener à la barrière du Cours-la-Reine ; vous y trouverez un cheval que j'ai ordonné de tenir tout prêt ; avec ce cheval, vous ferez trois postes tout d'une traite, et, moi, j'aurai soin de ne rentrer chez le roi, pour lui dire que vous êtes parti, qu'au moment où il sera impossible de vous joindre. Pendant ce temps, vous aurez gagné le Havre, et, du Havre, l'Angleterre, où vous trouverez la jolie maison que m'a donnée mon ami M. Monck, sans parler de l'hospitalité que le roi Charles ne manquera pas de vous offrir. Eh bien, que dites-vous de ce projet ?

— Menez-moi à la Bastille, dit Athos en souriant.

— Mauvaise tête ! dit d'Artagnan ; réfléchissez donc.

— Quoi ?

— Que vous n'avez plus vingt ans. Croyez-moi, mon ami, je vous parle d'après moi. Une prison est mortelle aux gens de notre âge. Non, non, je ne souffrirai pas que vous languissiez en prison. Rien que d'y penser, la tête m'en tourne !

— Ami, répondit Athos, Dieu m'a fait, par bonheur, aussi fort de corps que d'esprit. Croyez-moi, je serai fort jusqu'à mon dernier soupir.

— Mais ce n'est pas de la force, mon cher, c'est de la folie.

— Non, d'Artagnan, c'est une raison suprême. Ne croyez pas que je discute le moins du monde avec vous cette question de savoir si vous vous per-

driez en me sauvant. J'eusse fait ce que vous faites, si la fuite eût été dans mes convenances. J'eusse donc accepté de vous ce que, sans aucun doute, en pareille circonstance, vous eussiez accepté de moi. Non ! je vous connais trop pour effleurer seulement ce sujet.

— Ah ! si vous me laissiez faire, dit d'Artagnan, comme j'enverrais le roi courir après vous !

— Il est le roi, cher ami.

— Oh ! cela m'est bien égal ; et, tout roi qu'il est, je lui répondrais parfaitement : « Sire, emprisonnez, exilez, tuez tout en France et en Europe ; ordonnez-moi d'arrêter et de poignarder qui vous voudrez, fût-ce MONSIEUR, votre frère ; mais ne touchez jamais à un des quatre mousquetaires, ou sinon, mordious !...

— Cher ami, répondit Athos avec calme, je voudrais vous persuader d'une chose, c'est que je désire être arrêté, c'est que je tiens à une arrestation par-dessus tout.

D'Artagnan fit un mouvement d'épaules.

— Que voulez-vous ! continua Athos, c'est ainsi : vous me laisseriez aller, que je reviendrais de moi-même me constituer prisonnier. Je veux prouver à ce jeune homme que l'éclat de sa couronne étourdit, je veux lui prouver qu'il n'est le premier des hommes qu'à la condition d'en être le plus généreux et le plus sage. Il me punit, il m'emprisonne, il me torture, soit ! Il abuse, et je veux lui faire savoir ce que c'est qu'un remords, en attendant que Dieu lui apprenne ce que c'est qu'un châtiment.

— Mon ami, répondit d'Artagnan, je sais trop que, lorsque vous avez dit non, c'est non. Je n'insiste plus ; vous voulez aller à la Bastille ?

— Je le veux.

— Allons-y !... A la Bastille ! continua d'Artagnan en s'adressant au cocher.

Et, se rejetant dans le carrosse, il mâcha sa moustache avec un acharnement qui, pour Athos, signifiait une résolution prise ou en train de naître.

Le silence se fit dans le carrosse, qui continua de rouler, mais pas plus vite, pas plus lentement. Athos reprit la main du mousquetaire.

— Vous n'êtes point fâché contre moi, d'Artagnan ? dit-il.

— Moi ? Eh ! pardieu ! non. Ce que vous faites par héroïsme, vous, je l'eusse fait, moi, par entêtement.

— Mais vous êtes bien d'avis que Dieu me vengera, n'est-ce pas, d'Artagnan ?

— Et je connais sur la terre des gens qui aideront Dieu, dit le capitaine.

XLIII

TROIS CONVIVES ÉTONNÉS DE SOUPER ENSEMBLE

Le carrosse était arrivé devant la première porte de la Bastille. Un factionnaire l'arrêta, et d'Artagnan n'eut qu'un mot à dire pour que la consigne fût levée. Le carrosse entra donc.

Tandis que l'on suivait le grand chemin couvert qui conduisait à la cour du Gouvernement, d'Artagnan, dont l'œil de lynx voyait tout, même à travers les murs, s'écria tout à coup :

— Eh ! qu'est-ce que je vois ?

— Bon ! dit tranquillement Athos, qui voyez-vous, mon ami ?

— Regardez donc là-bas !

— Dans la cour ?

— Oui ; vite, dépêchez-vous.

— Eh bien, un carrosse.

— Bien !

— Quelque pauvre prisonnier comme moi qu'on amène.

— Ce serait trop drôle !

— Je ne vous comprends pas.

— Dépêchez-vous de regarder encore pour voir celui qui va sortir de ce carrosse.

Justement un second factionnaire venait d'arrêter d'Artagnan. Les formalités s'accomplissaient. Athos pouvait voir à cent pas l'homme que son ami lui avait signalé.

Cet homme descendit, en effet, de carrosse à la porte même du Gouvernement.

— Eh bien, demanda d'Artagnan, vous le voyez ?

— Oui ; c'est un homme en habit gris.

— Qu'en dites-vous ?

— Je ne sais trop ; c'est, comme je vous le dis, un homme en habit gris qui descend de carrosse : voilà tout.

— Athos, je gagerais que c'est lui.

— Qui, lui ?

— Aramis.

— Aramis arrêté ? Impossible !

— Je ne vous dis pas qu'il est arrêté, puisque nous le voyons seul dans son carrosse.

— Alors, que fait-il ici ?

— Oh ! il connaît Baisemeaux, le gouverneur,

répliqua le mousquetaire d'un ton sournois. Ma foi ! nous arrivons à temps !

— Pour quoi faire ?

— Pour voir.

— Je regrette fort cette rencontre ; Aramis, en me voyant, va prendre de l'ennui, d'abord de me voir, ensuite d'être vu.

— Bien raisonné.

— Malheureusement, il n'y a pas de remède quand on rencontre quelqu'un dans la Bastille, voulût-on reculer pour l'éviter, c'est impossible.

— Je vous dis, Athos, que j'ai mon idée ; il s'agit d'épargner à Aramis l'ennui dont vous parliez.

— Comment faire ?

— Comme je vous dirai, ou, pour mieux m'expliquer, laissez-moi conter la chose à ma façon ; je ne vous recommanderai pas de mentir, cela vous serait impossible.

— Eh bien, alors ?

— Eh bien, je mentirai pour deux ; c'est si facile avec la nature et l'habitude du Gascon !

Athos sourit. Le carrosse s'arrêta où s'était arrêté celui que nous venons de signaler, sur le seuil du Gouvernement même.

— C'est entendu ? fit d'Artagnan bas à son ami.

Athos consentit par un geste. Ils montèrent l'escalier. Si l'on s'étonne de la facilité avec laquelle ils étaient entrés dans la Bastille, on se souviendra qu'en entrant, c'est-à-dire au plus difficile, d'Artagnan avait annoncé qu'il amenait un prisonnier d'État.

A la troisième porte, au contraire, c'est-à-dire une fois bien entré, il dit seulement au fonctionnaire :

— Chez M. Baisemeaux.

Et tous deux passèrent. Ils furent bientôt dans la salle à manger du gouverneur, où le premier visage qui frappa les yeux de d'Artagnan fut celui d'Aramis, qui était assis côte à côte avec Baisemeaux, et attendait l'arrivée d'un bon repas, dont l'odeur fumait par tout l'appartement.

Si d'Artagnan joua la surprise, Aramis ne la joua pas ; il tressaillit en voyant ses deux amis, et son émotion fut visible.

Cependant Athos et d'Artagnan faisaient leurs compliments, et Baisemeaux, étonné, abasourdi de la présence de ces trois hôtes, commençait mille évolutions autour d'eux.

— Ah çà ! dit Aramis, par quel hasard ?...

— Nous vous le demandons, riposta d'Artagnan.

— Est-ce que nous nous constituons tous prisonniers ? s'écria Aramis avec l'affection de l'hilarité.

— Eh ! eh ! fit d'Artagnan, il est vrai que les murs sentent la prison en diable. Monsieur Baisemeaux, vous savez que vous m'avez invité à dîner l'autre jour ?

— Moi ? s'écria Baisemeaux.

— Ah çà ! mais on dirait que vous tombez des nues. Vous ne vous souvenez pas ?

Baisemeaux pâlit, rougit, regarda Aramis qui le regardait, et finit par balbutier :

— Certes... je suis ravi... mais... sur l'honneur... je ne... Ah ! misérable mémoire !

— Eh ! mais j'ai tort, dit d'Artagnan comme un homme fâché.

— Tort, de quoi ?

— Tort de me souvenir, à ce qu'il paraît.

Baisemeaux se précipita vers lui.

— Ne vous formalisez pas, cher capitaine, dit-il ; je suis la plus pauvre tête du royaume. Sortez-moi de mes pigeons et de leur colombier, je ne vaux pas un soldat de six semaines.

— Enfin, maintenant, vous vous souvenez, dit d'Artagnan avec aplomb.

— Oui, oui, répliqua le gouverneur hésitant, je me souviens.

— C'était chez le roi ; vous me disiez je ne sais quelles histoires sur vos comptes avec MM. Louvières et Tremblay.

— Ah ! oui, parfaitement !

— Et sur les bontés de M. d'Herblay pour vous.

— Ah ! s'écria Aramis en regardant au blanc des yeux le malheureux gouverneur, vous disiez que vous n'aviez pas de mémoire, monsieur Baisemeaux !

Celui-ci interrompit court le mousquetaire.

— Comment donc ! c'est cela ; vous avez raison. Il me semble que j'y suis encore. Mille millions de pardons ! Mais, notez bien ceci, cher monsieur d'Artagnan, à cette heure comme aux autres, prié ou non prié, vous êtes le maître chez moi, vous et monsieur d'Herblay, votre ami, dit-il en se tournant vers Aramis, et monsieur, ajouta-t-il en saluant Athos.

— J'ai bien pensé à tout cela, répondit d'Artagnan. Voici pourquoi je venais : n'ayant rien à faire ce soir au Palais-Royal, je voulais tâter de votre ordinaire, quand, sur la route, je rencontrai M. le comte.

Athos salua.

— M. le comte, qui quittait Sa Majesté, me remit un ordre qui exige prompte exécution. Nous étions

près d'ici ; j'ai voulu poursuivre, ne fût-ce que pour vous serrer la main et vous présenter monsieur, dont vous me parlâtes si avantageusement chez le roi, ce même soir où...

— Très bien ! Très bien ! M. le comte de La Fère, n'est-ce pas ?

— Justement.

— M. le comte est le bienvenu.

— Et il dînera avec vous deux, n'est-ce pas ? tandis que moi, pauvre limier, je vais courir pour mon service. Heureux mortels que vous êtes, vous autres ! ajouta-t-il en soupirant comme Porthos l'eût pu faire.

— Ainsi, vous partez ? dirent Aramis et Baisemeaux unis dans un même sentiment de surprise joyeuse.

La nuance fut saisie par d'Artagnan.

— Je vous laisse à ma place, dit-il, un noble et bon convive.

Et il frappa doucement sur l'épaule d'Athos, qui, lui aussi, s'étonnait et ne pouvait s'empêcher de le témoigner un peu ; nuance qui fut saisie par Aramis seul, M. Baisemeaux n'étant pas de la force des trois amis.

— Quoi ! nous vous perdons ? reprit le bon gouverneur.

— Je vous demande une heure ou une heure et demie. Je reviendrai pour le dessert.

— Oh ! nous vous attendrons, dit Baisemeaux.

— Ce serait me désobliger.

— Vous reviendriez ? dit Athos d'un air de doute.

— Assurément, dit-il en lui serrant la main confidentiellement.

Et il ajouta plus bas :

— Attendez-moi, Athos ; soyez gai, et surtout ne parlez pas affaires, pour l'amour de Dieu !

Une nouvelle pression de main confirma le comte dans l'obligation de se tenir discret et impénétrable.

Baisemeaux reconduisit d'Artagnan jusqu'à la porte.

Aramis, avec force caresses, s'empara d'Athos, résolu de le faire parler ; mais Athos avait toutes les vertus au suprême degré. Quand la nécessité l'exigeait, il eût été le premier orateur du monde, au besoin ; il fût mort avant de dire une syllabe, dans l'occasion.

Ces trois messieurs se placèrent donc, dix minutes après le départ de d'Artagnan, devant une bonne table meublée avec le luxe gastronomique le plus substantiel. Les grosses pièces, les conserves, les vins les plus variés, apparurent successivement sur cette table, servie aux dépens du roi, et sur la dépense de laquelle M. Colbert eût trouvé facilement à s'économiser deux tiers, sans faire maigrir personne à la Bastille.

Baisemeaux fut le seul qui mangeât et qui bût résolument. Aramis ne refusa rien et effleura tout ; Athos, après le potage et les trois hors-d'œuvre, ne toucha plus à rien.

La conversation fut ce qu'elle devait être entre trois hommes si opposés d'humeur et de projets.

Aramis ne cessa de se demander par quelle singulière rencontre Athos se trouvait chez Baisemeaux lorsque d'Artagnan n'y était plus, et pourquoi d'Artagnan ne s'y trouvait plus quand Athos y était resté. Athos creusa toute la profondeur de cet esprit d'Aramis, qui vivait de subterfuges et d'intrigues ; il regarda bien son homme et le flaira

occupé de quelque projet important. Puis il se concentra, lui aussi, dans ses propres intérêts, en se demandant pourquoi d'Artagnan avait quitté la Bastille si étrangement vite, en laissant là un prisonnier si mal introduit et si mal écroué.

Mais ce n'est pas sur ces personnages que nous arrêterons notre examen. Nous les abandonnons à eux-mêmes, devant les débris des chapons, des perdrix et des poissons mutilés par le couteau généreux de Baisemeaux.

Celui que nous poursuivrons, c'est d'Artagnan, qui, remontant dans le carrosse qui l'avait amené, cria au cocher, à l'oreille :

— Chez le roi, et brûlons le pavé !

XLIV

CE QUI SE PASSAIT AU LOUVRE PENDANT LE SOUPER DE LA BASTILLE

M. de Saint-Aignan avait fait sa commission auprès de La Vallière, ainsi qu'on l'a vu dans un des précédents chapitres ; mais, quelque fût son éloquence, il ne persuada point à la jeune fille qu'elle eût un protecteur assez considérable dans le roi, et qu'elle n'avait besoin de personne au monde quand le roi était pour elle.

En effet, au premier mot que le confident prononça de la découverte du fameux secret, Louise, éplorée, jeta les hauts cris et s'abandonna tout entière à une douleur que le roi n'eût pas trouvée obligeante, si, d'un coin de l'appartement, il eût pu en être le témoin. De Saint-Aignan, ambassadeur,

s'en formalisa comme aurait pu faire son maître, et revint chez le roi annoncer ce qu'il avait vu et entendu. C'est là que nous le retrouvons, fort agité, en présence de Louis, plus agité encore.

— Mais, dit le roi à son courtisan, lorsque celui-ci eut achevé sa narration, qu'a-t-elle conclu ? La verrai-je au moins tout à l'heure avant le souper ? Viendra-t-elle, ou faudra-t-il que je passe chez elle ?

— Je crois, Sire, que, si Votre Majesté désire la voir, il faudra que le roi fasse non seulement les premiers pas, mais tout le chemin.

— Rien pour moi ! Ce Bragelonne lui tient donc bien au cœur ? murmura Louis XIV entre ses dents.

— Oh ! Sire, cela n'est pas possible, car c'est vous que mademoiselle de La Vallière aime, et cela de tout son cœur. Mais, vous savez, M. de Bragelonne appartient à cette race sévère qui joue les héros romains.

Le roi sourit faiblement. Il savait à quoi s'en tenir. Athos le quittait.

— Quant à mademoiselle de La Vallière, continua de Saint-Aignan, elle a été élevée chez MADAME douairière, c'est-à-dire dans la retraite et l'austérité. Ces deux fiancés-là se sont froidement fait de petits serments devant la lune et les étoiles, et, voyez-vous, Sire, aujourd'hui, pour rompre cela c'est le diable !

De Saint-Aignan croyait faire rire encore le roi ; mais, bien au contraire, du simple sourire Louis passa au sérieux complet. Il ressentait déjà ce que le comte avait promis à d'Artagnan de lui donner : des remords. Il songeait qu'en effet ces deux

jeunes gens s'étaient aimés et juré alliance ; que l'un des deux avait tenu parole, et que l'autre était trop probe pour ne pas gémir de s'être parjuré.

Et, avec le remords, la jalousie aiguillonnait vivement le cœur du roi. Il ne prononça plus une parole, et, au lieu d'aller chez sa mère, ou chez la reine, ou chez MADAME pour s'égayer un peu et faire rire les dames, ainsi qu'il le disait lui-même, il se plongea dans le vaste fauteuil où Louis XIII, son auguste père, s'était tant ennuyé avec Baradas et Cinq-Mars pendant tant de jours et d'années.

De Saint-Aignan comprit que le roi n'était pas amusable en ce moment-là. Il hasarda la dernière ressource et prononça le nom de Louise. Le roi leva la tête.

— Que fera Votre Majesté ce soir ? Faut-il prévenir mademoiselle de La Vallière ?

— Dame ! il me semble qu'elle est prévenue, répondit le roi.

— Se promènera-t-on ?

— On sort de se promener, répliqua le roi.

— Eh bien, Sire ?

— Eh bien, rêvons, de Saint-Aignan, rêvons chacun de notre côté ; quand mademoiselle de La Vallière aura bien regretté ce qu'elle regrette (le remords faisait son œuvre), eh bien, alors, daignera-t-elle nous donner de ses nouvelles !

— Ah ! Sire, pouvez-vous ainsi méconnaître ce cœur dévoué ?

Le roi se leva rouge de dépit ; la jalousie mordait à son tour. De Saint-Aignan commençait à trouver la position difficile, quand la portière se leva. Le roi fit un brusque mouvement ; sa première idée

fut qu'il lui arrivait un billet de La Vallière ; mais, à la place d'un messager d'amour, il ne vit que son capitaine des mousquetaires debout et muet dans l'embrasure.

— Monsieur d'Artagnan ! fit-il. Ah !... Eh bien ?

D'Artagnan regarda de Saint-Aignan. Les yeux du roi prirent la même direction que ceux de son capitaine. Ces regards eussent été clairs pour tout le monde ; à bien plus forte raison le furent-ils pour de Saint-Aignan. Le courtisan salua et sortit. Le roi et d'Artagnan se trouvèrent seuls.

— Est-ce fait ? demanda le roi.

— Oui, Sire, répondit le capitaine des mousquetaires d'une voix grave, c'est fait.

Le roi ne trouva plus un mot à dire. Cependant l'orgueil lui commandait de n'en pas rester là. Quand un roi a pris une décision, même injuste, il faut qu'il prouve à tous ceux qui la lui ont vu prendre, et surtout il faut qu'il se prouve à lui-même qu'il avait raison en la prenant. Il y a un moyen pour cela, un moyen presque infaillible, c'est de chercher des torts à la victime.

Louis, élevé par Mazarin et Anne d'Autriche, savait, mieux qu'aucun prince ne le sut jamais, son métier de roi. Aussi essaya-t-il de le prouver en cette occasion. Après un moment de silence, pendant lequel il avait fait tout bas les réflexions que nous venons de faire tout haut :

— Qu'a dit le comte ? reprit-il négligemment.

— Mais rien, Sire.

— Cependant, il ne s'est pas laissé arrêter sans rien dire ?

— Il a dit qu'il s'attendait à être arrêté, Sire.

Le roi releva la tête avec fierté.

— Je présume que M. le comte de La Fère n'a pas continué son rôle de rebelle ? dit-il.

— D'abord, Sire, qu'appelez-vous rebelle ? demanda tranquillement le mousquetaire. Un rebelle aux yeux du roi, est-ce l'homme qui, non seulement se laisse coffrer à la Bastille, mais qui encore résiste à ceux qui ne veulent pas l'y conduire ?

— Qui ne veulent pas l'y conduire ? s'écria le roi. Qu'entends-je là, capitaine ? Êtes-vous fou ?

— Je ne crois pas, Sire.

— Vous parlez de gens qui ne voulaient pas arrêter M. de La Fère ?...

— Oui, Sire.

— Et quels sont ces gens-là ?

— Ceux que Votre Majesté en avait chargés, apparemment, dit le mousquetaire.

— Mais c'est vous que j'en avais chargé, s'écria le roi.

— Oui, Sire, c'est moi.

— Et vous dites que, malgré mon ordre, vous aviez l'intention de ne pas arrêter l'homme qui m'avait insulté ?

— C'était absolument mon intention, oui, Sire.

— Oh !

— Je lui ai même proposé de monter sur un cheval que j'avais fait préparer pour lui à la barrière de la Conférence.

— Et dans quel but aviez-vous fait préparer ce cheval ?

— Mais, Sire, pour que M. le comte de La Fère pût gagner le Havre et, de là, l'Angleterre.

— Vous me trahissiez donc, alors, monsieur ? s'écria le roi étincelant de fierté sauvage.

— Parfaitement.

Il n'y avait rien à répondre à des articulations faites sur ce ton. Le roi sentit une si rude résistance, qu'il s'étonna.

— Vous aviez au moins une raison, monsieur d'Artagnan, quand vous agissiez ainsi ? interrogea le roi avec majesté.

— J'ai toujours une raison, Sire.

— Ce n'est pas la raison de l'amitié, au moins, la seule que vous puissiez faire valoir, la seule qui puisse vous excuser, car je vous avais mis bien à l'aise sur ce chapitre.

— Moi, Sire ?

— Ne vous ai-je pas laissé le choix d'arrêter ou de ne pas arrêter M. le comte de La Fère ?

— Oui, Sire ; mais...

— Mais quoi ? interrompit le roi impatient.

— Mais en me prévenant, Sire, que, si je ne l'arrêtais pas, votre capitaine des gardes l'arrêterait, lui.

— Ne vous faisais-je pas la partie assez belle, du moment où je ne vous forçais pas la main ?

— A moi, oui, Sire ; à mon ami, non.

— Non ?

— Sans doute, puisque, par moi ou par le capitaine des gardes, mon ami était toujours arrêté.

— Et voilà votre dévouement, monsieur ? un dévouement qui raisonne, qui choisit ? Vous n'êtes pas un soldat, monsieur !

— J'attends que Votre Majesté me dise ce que je suis.

— Eh bien, vous êtes un frondeur !

— Depuis qu'il n'y a plus de Fronde, alors, Sire...

— Mais, si ce que vous dites est vrai...

— Ce que je dis est toujours vrai, Sire.

— Que venez-vous faire ici ? Voyons.

— Je viens ici dire au roi : Sire, M. de La Fère est à la Bastille...

— Ce n'est point votre faute, à ce qu'il paraît.

— C'est vrai, Sire ; mais, enfin, il y est, et puisqu'il y est, il est important que Votre Majesté le sache.

— Ah ! monsieur d'Artagnan, vous bravez votre roi !

— Sire...

— Monsieur d'Artagnan, je vous préviens que vous abusez de ma patience.

— Au contraire, Sire.

— Comment, au contraire ?

— Je viens me faire arrêter aussi.

— Vous faire arrêter, vous ?

— Sans doute. Mon ami va s'ennuyer là-bas, et je viens proposer à Votre Majesté de me permettre de lui faire compagnie ; que Votre Majeste dise un mot, et je m'arrête moi-même ; je n'aurai pas besoin du capitaine des gardes pour cela, je vous en réponds.

Le roi s'élança vers la table et saisit une plume pour donner l'ordre d'emprisonner d'Artagnan.

— Faites attention que c'est pour toujours, monsieur, s'écria-t-il avec l'accent de la menace.

— J'y compte bien, reprit le mousquetaire ; car, lorsqu'une fois vous aurez fait ce beau coup-là, vous n'oserez plus me regarder en face.

Le roi jeta sa plume avec violence.

— Allez-vous-en ! dit-il.

— Oh ! non pas, Sire, s'il plaît à Votre Majesté.

— Comment, non pas ?

— Sire, je venais pour parler doucement au roi ;

le roi s'est emporté, c'est un malheur, mais je n'en dirai pas moins au roi ce que j'ai à lui dire.

— Votre démission, monsieur, s'écria le roi, votre démission !

— Sire, vous savez que ma démission ne me tient pas au cœur, puisqu'à Blois, le jour où Votre Majesté a refusé au roi Charles le million que lui a donné mon ami le comte de La Fère, j'ai offert ma démission au roi.

— Eh bien, alors, faites vite.

— Non, Sire ; car ce n'est point de ma démission qu'il s'agit ici ; Votre Majesté avait pris la plume pour m'envoyer à la Bastille, pourquoi change-t-elle d'avis ?

— D'Artagnan ! tête gasconne ! qui est le roi de vous ou de moi ! Voyons.

— C'est vous, Sire, malheureusement.

— Comment, malheureusement ?

— Oui, Sire ; car, si c'était moi...

— Si c'était vous, vous approuveriez la rébellion de M. d'Artagnan, n'est-ce pas ?

— Oui, certes !

— En vérité ?

Et le roi haussa les épaules.

— Et je dirais à mon capitaine des mousquetaires, continua d'Artagnan, je lui dirais en le regardant avec des yeux humains et non avec des charbons enflammés, je lui dirais : « Monsieur d'Artagnan, j'ai oublié que je suis le roi. Je suis descendu de mon trône pour outrager un gentilhomme. »

— Monsieur, s'écria le roi, croyez-vous que c'est excuser votre ami que de surpasser son insolence ?

— Oh ! Sire, j'irai bien plus loin que lui, dit d'Artagnan ; et ce sera votre faute. Je vous dirai,

ce qu'il ne vous a pas dit, lui, l'homme de toutes les délicatesses ; je vous dirai : Sire, vous avez sacrifié son fils, et il défendait son fils ; vous l'avez sacrifié lui-même ; il vous parlait au nom de l'honneur, de la religion et de la vertu, vous l'avez repoussé, chassé, emprisonné. Moi, je serai plus dur que lui, Sire, et je vous dirai : Sire, choisissez ! Voulez-vous des amis ou des valets ? des soldats ou des danseurs à révérences ? des grands hommes ou des polichinelles ? Voulez-vous qu'on vous serve ou voulez-vous qu'on plie ? Voulez-vous qu'on vous aime ou voulez-vous qu'on ait peur de vous ? Si vous préférez la bassesse, l'intrigue, la couardise, oh ! dites-le, Sire ; nous partirons, nous autres, qui sommes les seuls restes, je dirai plus, les seuls modèles de la vaillance d'autrefois ; nous qui avons servi et dépassé peut-être en courage, en mérite, des hommes déjà grands dans la postérité. Choisissez, Sire, et hâtez-vous. Ce qui vous reste de grands seigneurs, gardez-le ; vous aurez toujours assez de courtisans. Hâtez-vous, et envoyez-moi à la Bastille avec mon ami ; car, si vous n'avez pas su écouter le comte de La Fère, c'est-à-dire la voix la plus douce et la plus noble de l'honneur ; si vous ne savez pas entendre d'Artagnan, c'est-à-dire la plus franche et la plus rude voix de la sincérité, vous êtes un mauvais roi, et, demain, vous serez un pauvre roi. Or, les mauvais rois, on les abhorre ; les pauvres rois, on les chasse. Voilà ce que j'avais à vous dire, Sire ; vous avez eu tort de me pousser jusque-là.

Le roi se renversa froid et livide sur son fauteuil : il était évident que la foudre tombée à ses pieds ne l'eût pas étonné davantage ; on eût cru que le

souffle lui manquait et qu'il allait expirer. Cette rude voix de la sincérité, comme l'appelait d'Artagnan, lui avait traversé le cœur, pareille à une lame.

D'Artagnan avait dit tout ce qu'il avait à dire. Comprenant la colère du roi, il tira son épée, et, s'approchant respectueusement de Louis XIV, il la posa sur la table.

Mais le roi, d'un geste furieux, repoussa l'épée, qui tomba à terre et roula aux pieds de d'Artagnan.

Si maître que le mousquetaire fût de lui, il pâlit à son tour, et frémissant d'indignation :

— Un roi, dit-il, peut disgracier un soldat ; il peut l'exiler, il peut le condamner à mort ; mais, fût-il cent fois roi, il n'a jamais le droit de l'insulter en déshonorant son épée. Sire, un roi de France n'a jamais repoussé avec mépris l'épée d'un homme tel que moi. Cette épée souillée, songez-y, Sire, elle n'a plus désormais d'autre fourreau que mon cœur ou le vôtre. Je choisis le mien, Sire, remerciez-en Dieu et ma patience !

Puis se précipitant sur son épée :

— Que mon sang retombe sur votre tête, Sire ! s'écria-t-il.

Et, d'un geste rapide, appuyant la poignée de l'épée au parquet, il en dirigea la pointe sur sa poitrine.

Le roi s'élança d'un mouvement encore plus rapide que celui de d'Artagnan, jetant le bras droit au cou du mousquetaire, et, de la main gauche, saisissant par le milieu la lame de l'épée, qu'il remit silencieusement au fourreau.

D'Artagnan, roide, pâle et frémissant encore, laissa, sans l'aider, faire le roi jusqu'au bout.

Alors, Louis, attendri, revenant à la table, prit

la plume, écrivit quelques lignes, les signa, et étendit la main vers d'Artagnan.

— Qu'est-ce que ce papier, Sire ? demanda le capitaine.

— L'ordre donné à M. d'Artagnan d'élargir à l'instant même M. le comte de La Fère.

D'Artagnan saisit la main royale et la baisa ; puis il plia l'ordre, le passa sous son buffle et sortit.

Ni le roi ni le capitaine n'avaient articulé une syllabe.

— O cœur humain ! boussole des rois ! murmura Louis resté seul, quand donc saurais-je lire dans tes replis comme dans les feuillets d'un livre ? Non, je ne suis pas un mauvais roi ; non, je ne suis pas un pauvre roi ; mais je suis encore un enfant.

XLV

RIVAUX POLITIQUES

D'ARTAGNAN avait promis à M. Baisemeaux d'être de retour au dessert, d'Artagnan tint parole. On en était aux vins fins et aux liqueurs, dont la cave du gouverneur avait la réputation d'être admirablement garnie, lorsque les éperons du capitaine des mousquetaires retentirent dans le corridor et que lui-même parut sur le seuil.

Athos et Aramis avaient joué serré. Aussi, aucun des deux n'avait pénétré l'autre. On avait soupé, causé beaucoup de la Bastille, du dernier voyage de Fontainebleau, de la future fête que M. Fouquet devait donner à Vaux. Les généralités avaient été

prodiguées, et nul, hormis Baisemeaux, n'avait effleuré les choses particulières.

D'Artagnan tomba au milieu de la conversation, encore pâle et ému de sa conversation avec le roi. Baisemeaux s'empressa d'approcher une chaise. D'Artagnan accepta un verre plein et le laissa vide. Athos et Aramis remarquèrent tous deux cette émotion de d'Artagnan. Quant à Baisemeaux, il ne vit rien que le capitaine des mousquetaires de Sa Majesté, auquel il se hâta de faire fête. Approcher le roi, c'était avoir tous droits aux égards de M. Baisemeaux. Seulement, quoique Aramis eût remarqué cette émotion, il n'en pouvait deviner la cause. Athos seul croyait l'avoir pénétrée. Pour lui, le retour de d'Artagnan et surtout le bouleversement de l'homme impassible signifiait : « Je viens de demander au roi quelque chose que le roi m'a refusé », bien convaincu qu'il était dans le vrai. Athos sourit, se leva de table et fit un signe à d'Artagnan, comme pour lui rappeler qu'ils avaient autre chose à faire que de souper ensemble.

D'Artagnan comprit et répondit par un autre signe. Aramis et Baisemeaux, voyant ce dialogue muet, interrogeaient du regard. Athos crut que c'était à lui de donner l'explication de ce qui se passait.

— La vérité, mes amis, dit le comte de La Fère avec un sourire, c'est que vous, Aramis, vous venez de souper avec un criminel d'État, et vous, monsieur Baisemeaux, avec votre prisonnier.

Baisemeaux poussa une exclamation de surprise et presque de joie. Ce cher M. Baisemeaux avait l'amour-propre de sa forteresse. A part le profit, plus il avait de prisonniers, plus il était heureux ; plus ces prisonniers étaient grands, plus il était fier.

Quant à Aramis, prenant une figure de circonstance :

— Oh ! cher Athos, dit-il, pardonnez-moi, mais, je me doutais presque de ce qui arrive. Quelque incartade de Raoul ou de La Vallière, n'est-ce pas ?

— Hélas ! fit Baisemeaux.

— Et, continua Aramis, vous, en grand seigneur que vous êtes, oubliant qu'il n'y a plus que des courtisans, vous avez été trouver le roi et vous lui avez dit son fait ?

— Vous avez deviné, mon ami.

— De sorte, dit Baisemeaux, tremblant d'avoir soupé si familièrement avec un homme tombé dans la disgrâce de Sa Majesté ; de sorte, monsieur le comte ?...

— De sorte, mon cher gouverneur, dit Athos, que mon ami M. d'Artagnan va vous communiquer ce papier qui passe par l'ouverture de son buffle, et qui n'est autre, certainement, que mon ordre d'écrou.

Baisemeaux tendit la main avec sa souplesse d'habitude.

D'Artagnan tira, en effet, deux papiers de sa poitrine, et en présenta un au gouverneur. Baisemeaux déplia le papier et lut à demi-voix, tout en regardant Athos par-dessus le papier, en s'interrompant :

— « Ordre de détenir dans mon château de la Bastille... » Très bien... « Dans mon château de la Bastille... M. le comte de La Fère. » Oh ! monsieur, que c'est pour moi un douloureux honneur de vous posséder !

— Vous aurez un patient prisonnier, monsieur, dit Athos de sa voix suave et calme.

— Et un prisonnier qui ne restera pas un mois chez vous, mon cher gouverneur, dit Aramis, tandis que Baisemeaux, l'ordre à la main, transcrivait sur son registre d'écrou la volonté royale.

— Pas même un jour, ou plutôt pas même une nuit, dit d'Artagnan en exhibant le second ordre du roi ; car maintenant, cher monsieur Baisemeaux, il vous faudra transcrire aussi cet ordre de mettre immédiatement le comte en liberté.

— Ah ! fit Aramis, c'est de la besogne que vous m'épargnez, d'Artagnan.

Et il serra d'une façon significative la main du mousquetaire en même temps que celle d'Athos.

— Eh quoi ! dit ce dernier avec étonnement, le roi me donne la liberté ?

— Lisez, cher ami, repartit d'Artagnan.

Athos prit l'ordre et lut.

— C'est vrai, dit-il.

— En seriez-vous fâché ? demanda d'Artagnan.

— Oh ! non, au contraire. Je ne veux pas de mal au roi, et le plus grand mal qu'on puisse souhaiter aux rois, c'est qu'ils commettent une injustice. Mais vous avez eu du mal, n'est-ce pas ? Oh ! avouez-le, mon ami.

— Moi ? Pas du tout ! fit en riant le mousquetaire. Le roi fait tout ce que je veux.

Aramis regarda d'Artagnan et vit bien qu'il mentait. Mais Baisemeaux ne regarda rien que d'Artagnan, tant il était saisi d'une admiration profonde pour cet homme qui faisait faire au roi tout ce qu'il voulait.

— Et le roi exile Athos ? demanda Aramis.

— Non, pas précisément ; le roi ne s'est pas même expliqué là-dessus, reprit d'Artagnan ; mais

je crois que le comte n'a rien de mieux à faire, à moins qu'il ne tienne à remercier le roi...

— Non, en vérité, répondit en souriant Athos.

— Eh bien, je crois que le comte n'a rien de mieux à faire, reprit d'Artagnan, que de se retirer dans son château. Au reste, mon cher Athos, parlez, demandez ; si une résidence vous est plus agréable que l'autre, je me fais fort de vous faire obtenir celle-là.

— Non, merci, dit Athos ; rien ne peut m'être plus agréable, cher ami, que de retourner dans ma solitude, sous mes grands arbres, au bord de la Loire. Si Dieu est le suprême médecin des maux de l'âme, la nature est le souverain remède. Ainsi, monsieur, continua Athos en se retournant vers Baisemeaux, me voilà donc libre ?

— Oui, monsieur le comte, je le crois, je l'espère, du moins, dit le gouverneur en tournant et retournant les deux papiers, à moins, toutefois, que M. d'Artagnan n'ait un troisième ordre.

— Non, cher monsieur Baisemeaux, non, dit le mousquetaire, il faut vous en tenir au second et nous arrêter là.

— Ah ! monsieur le comte, dit Baisemeaux s'adressant à Athos, vous ne savez pas ce que vous perdez ! Je vous eusse mis à trente livres, comme les généraux ; que dis-je ! à cinquante livres, comme les princes, et vous eussiez soupé tous les soirs comme vous avez soupé ce soir.

— Permettez-moi, monsieur, dit Athos, de préférer ma médiocrité.

Puis, se retournant vers d'Artagnan :

— Partons, mon ami, dit-il.

— Partons, dit d'Artagnan.

— Est-ce que j'aurai cette joie, demanda Athos, de vous posséder pour compagnon, mon ami ?

— Jusqu'à la porte seulement, très cher, répondit d'Artagnan ; après quoi, je vous dirai ce que j'ai dit au roi : « Je suis de service. »

— Et vous, mon cher Aramis, dit Athos en souriant, m'accompagnez-vous ? La Fère est sur la route de Vannes.

— Moi, mon ami, dit le prélat, j'ai rendez-vous ce soir à Paris, et je ne saurais m'éloigner sans faire souffrir de graves intérêts.

— Alors, mon cher ami, dit Athos, permettez-moi que je vous embrasse, et que je parte. Mon cher monsieur Baisemeaux, grand merci de votre bonne volonté, et surtout de l'échantillon que vous m'avez donné de l'ordinaire de la Bastille.

Et, après avoir embrassé Aramis et serré la main à M. Baisemeaux ; après avoir reçu les souhaits de bon voyage de tous deux, Athos partit avec d'Artagnan.

Tandis que le dénoûment de la scène du Palais-Royal s'accomplissait à la Bastille, disons ce qui se passait chez Athos et chez Bragelonne.

Grimaud, comme nous l'avons vu, avait accompagné son maître à Paris ; comme nous l'avons dit, il avait assisté à la sortie d'Athos ; il avait vu d'Artagnan mordre ses moustaches ; il avait vu son maître monter en carrosse ; il avait interrogé l'une et l'autre physionomie, et il les connaissait toutes deux depuis assez longtemps pour avoir compris, à travers le masque de leur impassibilité, qu'il se passait de graves événements.

Une fois Athos parti, il se mit à réfléchir. Alors, il se rappela l'étrange façon dont Athos lui avait dit

adieu, l'embarras imperceptible pour tout autre que pour lui de ce maître aux idées si nettes, à la volonté si droite. Il savait qu'Athos n'avait rien emporté que ce qu'il avait sur lui, et, cependant, il croyait voir qu'Athos ne partait pas pour une heure, pas même pour un jour. Il y avait une longue absence dans la façon dont Athos, en quittant Grimaud, avait prononcé le mot adieu.

Tout cela lui revenait à l'esprit avec tous ses sentiments d'affection profonde pour Athos, avec cette horreur du vide et de la solitude qui toujours occupe l'imagination des gens qui aiment ; tout cela, disons-nous, rendit l'honnête Grimaud fort triste et surtout fort inquiet.

Sans se rendre compte de ce qu'il faisait depuis le départ de son maître, il errait par tout l'appartement, cherchant, pour ainsi dire, les traces de son maître, semblable, en cela, tout ce qui est bon se ressemble, au chien, qui n'a pas d'inquiétude sur son maître absent, mais qui a de l'ennui. Seulement, comme à l'instinct de l'animal Grimaud joignait la raison de l'homme, Grimaud avait à la fois de l'ennui et de l'inquiétude.

N'ayant trouvé aucun indice qui pût le guider, n'ayant rien vu ou rien découvert qui eût fixé ses doutes, Grimaud se mit à *imaginer* ce qui pouvait être arrivé. Or, l'imagination est la ressource ou plutôt le supplice des bons cœurs. En effet, jamais il n'arrive qu'un bon cœur se représente son ami heureux ou allègre. Jamais le pigeon qui voyage n'inspire autre chose que la terreur au pigeon resté au logis.

Grimaud passa donc de l'inquiétude à la terreur. Il récapitula tout ce qui s'était passé : la lettre de

d'Artagnan à Athos, lettre à la suite de laquelle Athos avait paru si chagrin ; puis la visite de Raoul à Athos, visite à la suite de laquelle Athos avait demandé ses ordres et son habit de cérémonie ; puis cette entrevue avec le roi, entrevue à la suite de laquelle Athos était rentré si sombre ; puis cette explication entre le père et le fils, explication à la suite de laquelle Athos avait si tristement embrassé Raoul, tandis que Raoul s'en allait si tristement chez lui ; enfin l'arrivée de d'Artagnan mordant sa moustache, arrivée à la suite de laquelle M. le comte de La Fère était monté en carrosse avec d'Artagnan. Tout cela composait un drame en cinq actes fort clair, surtout pour un analyste de la force de Grimaud.

Et d'abord Grimaud eut recours aux grands moyens ; il alla chercher dans le justaucorps laissé par son maître la lettre de M. d'Artagnan. Cette lettre s'y trouvait encore, et voici ce qu'elle contenait :

« Cher ami, Raoul est venu me demander des renseignements sur la conduite de mademoiselle de La Vallière durant le séjour de notre jeune ami à Londres. Moi, je suis un pauvre capitaine de mousquetaires dont les oreilles sont rebattues tout le jour des propos de caserne et de ruelle. Si j'avais dit à Raoul ce que je crois savoir, le pauvre garçon en fût mort ; mais, moi qui suis au service du roi, je ne puis pas raconter les affaires du roi. Si le cœur vous en dit, marchez ! La chose vous regarde plus que moi et presque autant que Raoul. »

Grimaud s'arracha une demi-pincée de cheveux. Il eût fait mieux si sa chevelure eût été plus abondante.

— Voilà, dit-il, le nœud de l'énigme. La jeune fille a fait des siennes. Ce qu'on dit d'elle et du roi est vrai. Notre jeune maître est trompé. Il doit le savoir. M. le comte a été trouver le roi et lui a dit son fait. Et puis le roi a envoyé M. d'Artagnan pour arranger l'affaire. Ah ! mon Dieu, continua Grimaud, M. le comte est rentré sans son épée.

Cette découverte fit monter la sueur au front du brave homme. Il ne s'arrêta pas plus longtemps à conjecturer, il enfonça son chapeau sur la tête et courut au logis de Raoul.

Après la sortie de Louise, Raoul avait dompté sa douleur, sinon son amour, et, forcé de regarder en avant dans cette route périlleuse où l'entraînaient la folie et la rébellion, il avait vu du premier coup d'œil son père en butte à la résistance royale, puisque Athos s'était d'abord offert à cette résistance.

En ce moment de lucidité toute sympathique, le malheureux jeune homme se rappela justement les signes mystérieux d'Athos, la visite inattendue de d'Artagnan, et le résultat de tout ce conflit entre un prince et un sujet apparut à ses yeux épouvantés.

D'Artagnan en service, c'est-à-dire cloué à son poste, ne venait certes pas chez Athos pour le plaisir de voir Athos. Il venait pour lui dire quelque chose. Ce quelque chose, en d'aussi pénibles conjonctures, était un malheur ou un danger. Raoul frémit d'avoir été égoïste, d'avoir oublié son père pour son amour, d'avoir, en un mot, cherché la rêverie ou la jouissance du désespoir, alors qu'il s'agissait peut-être de repousser l'attaque imminente dirigée contre Athos.

Ce sentiment le fit bondir. Il ceignit son épée et courut d'abord à la demeure de son père. En che-

min, il se heurta contre Grimaud, qui, parti du pôle opposé, s'élançait avec la même ardeur à la recherche de la vérité. Ces deux hommes s'étreignirent l'un et l'autre ; ils en étaient l'un et l'autre au même point de la parabole décrite par leur imagination.

— Grimaud ! s'écria Raoul.
— Monsieur Raoul ! s'écria Grimaud.
— M. le comte va bien ?
— Tu l'as vu ?
— Non ; où est-il ?
— Je le cherche.
— Et M. d'Artagnan ?
— Sorti avec lui.
— Quand ?
— Dix minutes après votre départ.
— Comment sont-ils sortis ?
— En carrosse.
— Où vont-ils ?
— Je ne sais.
— Mon père a pris de l'argent ?
— Non.
— Une épée ?
— Non.
— Grimaud !
— Monsieur Raoul !
— J'ai idée que M. d'Artagnan venait pour...
— Pour arrêter M. le comte, n'est-ce pas ?
— Oui, Grimaud.
— Je l'aurais juré !
— Quel chemin ont-ils pris ?
— Le chemin des quais.
— La Bastille ?
— Ah ! mon Dieu, oui.

— Vite, courons !

— Oui, courons !

— Mais où cela ? dit soudain Raoul avec accablement.

— Passons chez M. d'Artagnan ; nous saurons peut-être quelque chose.

— Non; si l'on s'est caché de moi chez mon père, on s'en cachera partout. Allons chez... Oh! mon Dieu! mais je suis fou aujourd'hui, mon bon Grimaud.

— Quoi donc ?

— J'ai oublié M. du Vallon.

— M. Porthos ?

— Qui m'attend toujours ! Hélas ! Je te le disais, je suis fou.

— Qui vous attend, où cela ?

— Aux Minimes de Vincennes !

— Ah ! mon Dieu !... Heureusement, c'est du côté de la Bastille !

— Allons, vite !

— Monsieur, je vais faire seller les chevaux.

— Oui, mon ami, va.

XLVI

OÙ PORTHOS EST CONVAINCU SANS AVOIR COMPRIS

Ce digne Porthos, fidèle à toutes les lois de la chevalerie antique, s'était décidé à attendre M. de Saint-Aignan jusqu'au coucher du soleil. Et, comme de Saint-Aignan ne devait pas venir, comme Raoul avait oublié d'en prévenir son second, comme la faction commençait à être des plus longues et des

plus pénibles, Porthos s'était fait apporter par le garde d'une porte quelques bouteilles de bon vin et un quartier de viande, afin d'avoir au moins la distraction de tirer de temps en temps un bouchon et une bouchée. Il en était aux dernières extrémités, c'est-à-dire aux dernières miettes, lorsque Raoul arriva escorté de Grimaud, et tous deux poussant à toute bride.

Quand Porthos vit sur le chemin ces deux cavaliers si pressés, il ne douta plus que ce ne fussent ses hommes, et, se levant aussitôt de l'herbe sur laquelle il s'était mollement assis, il commença par déroidir ses genoux et ses poignets, en disant :

— Ce que c'est que d'avoir de belles habitudes ! Ce drôle a fini par venir. Si je me fusse retiré, il ne trouvait personne et prenait avantage.

Puis il se campa sur une hanche avec une martiale attitude, et fit ressortir par un puissant tour de reins la cambrure de sa taille gigantesque. Mais, au lieu de Saint-Aignan, il ne vit que Raoul, lequel, avec des gestes désespérés, l'aborda en criant :

— Ah ! cher ami ; ah ! pardon ; ah ! que je suis malheureux !

— Raoul ! fit Porthos tout surpris.

— Vous m'en vouliez ? s'écria Raoul en venant embrasser Porthos.

— Moi ? et de quoi ?

— De vous avoir ainsi oublié. Mais, voyez-vous, j'ai la tête perdue.

— Ah bah !

— Si vous saviez, mon ami ?

— Vous l'avez tué ?

— Qui ?

De Saint-Aignan.

— Hélas ! il s'agit bien de Saint-Aignan.

— Qu'y a-t-il encore ?

— Il y a que M. le comte de La Fère doit être arrêté à l'heure qu'il est.

Porthos fit un mouvement qui eût renversé une muraille.

— Arrêté !... Par qui ?

— Par d'Artagnan !

— C'est impossible, dit Porthos.

— C'est cependant la vérité, répliqua Raoul.

Porthos se tourna du côté de Grimaud en homme qui a besoin d'une seconde affirmation. Grimaud fit un signe de tête.

— Et où l'a-t-on mené ? demanda Porthos.

— Probablement à la Bastille.

— Qui vous le fait croire ?

— En chemin, nous avons questionné des gens qui ont vu passer le carrosse, et d'autres encore qui l'ont vu entrer à la Bastille.

— Oh ! oh ! murmura Porthos. Et il fit deux pas.

— Que décidez-vous ? demanda Raoul.

— Moi ? Rien. Seulement, je ne veux pas qu'Athos reste à la Bastille.

Raoul s'approcha du digne Porthos.

— Savez-vous que c'est par ordre du roi que l'arrestation s'est faite ?

Porthos regarda le jeune homme comme pour lui dire : « Qu'est-ce que cela me fait, à moi ? » Ce muet langage parut si éloquent à Raoul, qu'il n'en demanda pas davantage. Il remonta à cheval. Déjà Porthos, aidé de Grimaud, en avait fait autant.

— Dressons notre plan, dit Raoul.

— Oui, répliqua Porthos, notre plan, c'est cela, dressons-le.

Raoul poussa un grand soupir et s'arrêta soudain.

— Qu'avez-vous ? demanda Porthos ; une faiblesse ?

— Non, l'impuissance ! Avons-nous la prétention, à trois, d'aller prendre la Bastille ?

— Ah ! si d'Artagnan était là, répondit Porthos, je ne dis pas.

Raoul fut saisi d'admiration à la vue de cette confiance héroïque à force d'être naïve. C'étaient donc bien là ces hommes célèbres qui, à trois ou quatre, abordaient des armées ou attaquaient des châteaux ! Ces hommes qui avaient épouvanté la mort, et, qui, survivant à tout un siècle en débris, étaient plus forts encore que les plus robustes d'entre les jeunes.

— Monsieur, dit-il à Porthos, vous venez de me faire naître une idée : il faut absolument voir M. d'Artagnan.

— Sans doute.

— Il doit être rentré chez lui, après avoir conduit mon père à la Bastille.

— Informons-nous d'abord à la Bastille, dit Grimaud, qui parlait peu, mais bien.

En effet, ils se hâtèrent d'arriver devant la forteresse. Un de ces hasards, comme Dieu les donne aux gens de grande volonté, fit que Grimaud aperçut tout à coup le carrosse qui tournait la grande porte du pont-levis. C'était au moment où d'Artagnan, comme on l'a vu, revenait de chez le roi.

En vain Raoul poussa-t-il son cheval pour joindre le carrosse et voir quelles personnes étaient dedans. Les chevaux étaient déjà arrêtés de l'autre côté de cette grande porte, qui se referma, tandis qu'un

garde-française en faction heurta du mousquet le nez du cheval de Raoul.

Celui-ci fit volte-face, trop heureux de savoir à quoi s'en tenir sur la présence de ce carrosse qui avait renfermé son père.

— Nous le tenons, dit Grimaud.

— En attendant un peu, nous sommes sûrs qu'il sortira, n'est-ce pas, mon ami ?

— A moins que d'Artagnan aussi ne soit prisonnier, répliqua Porthos ; auquel cas tout est perdu.

Raoul ne répondit rien. Tout était admissible. Il donna le conseil à Grimaud de conduire les chevaux dans la petite rue Jean-Beausire, afin d'éveiller moins de soupçons, et lui-même, avec sa vue perçante, il guetta la sortie de d'Artagnan ou celle du carrosse.

C'était le bon parti. En effet, vingt minutes ne s'étaient pas écoulées, que la porte se rouvrit et que le carrosse reparut. Un éblouissement empêcha Raoul de distinguer quelles figures occupaient cette voiture. Grimaud jura qu'il avait vu deux personnes, et que son maître était une des deux. Porthos regardait tour à tour Raoul et Grimaud, espérant comprendre leur idée.

— Il est évident, dit Grimaud, que, si M. le comte est dans ce carrosse, c'est qu'on le met en liberté, ou qu'on le mène à une autre prison.

— Nous l'allons bien voir par le chemin qu'il prendra, dit Porthos.

— Si on le met en liberté, dit Grimaud, on le conduira chez lui.

— C'est vrai, dit Porthos.

— Le carrosse n'en prend pas le chemin, dit Raoul.

Et, en effet, les chevaux venaient de disparaître dans le faubourg Saint-Antoine.

— Courons, dit Porthos ; nous attaquerons le carrosse sur la route, et nous dirons à Athos de fuir.

— Rébellion ! murmura Raoul.

Porthos lança à Raoul un second regard, digne pendant du premier. Raoul n'y répondit qu'en serrant les flancs de son cheval.

Peu d'instants après, les trois cavaliers avaient rattrapé le carrosse et le suivaient de si près, que l'haleine des chevaux humectait la caisse de la voiture.

D'Artagnan, dont les sens veillaient toujours, entendit le trot des chevaux. C'était au moment où Raoul disait à Porthos de dépasser le carrosse, pour voir quelle était la personne qui accompagnait Athos. Porthos obéit, mais il ne put rien voir ; les mantelets étaient baissés.

La colère et l'impatience gagnaient Raoul. Il venait de remarquer ce mystère de la part des compagnons d'Athos, et il se décidait aux extrémités.

D'un autre côté, d'Artagnan avait parfaitement reconnu Porthos ; il avait, sous le cuir des mantelets, reconnu également Raoul, et communiqué au comte le résultat de son observation. Ils voulaient voir si Raoul et Porthos pousseraient les choses au dernier degré.

Cela ne manqua pas. Raoul, le pistolet au poing, fondit sur le premier cheval du carrosse en commandant au cocher d'arrêter.

Porthos saisit le cocher et l'enleva de dessus son siège.

Grimaud tenait déjà la portière du carrosse arrêté.

Raoul ouvrit ses bras en criant :

— Monsieur le comte ! Monsieur le comte !

— Eh bien ! c'est vous, Raoul ? dit Athos ivre de joie.

— Pas mal ! ajouta d'Artagnan avec un éclat de rire.

Et tous deux embrassèrent le jeune homme et Porthos, qui s'étaient emparés d'eux.

— Mon brave Porthos, excellent ami ! s'écria Athos ; toujours vous !

— Il a encore vingt ans, dit d'Artagnan. Bravo, Porthos !

— Dame ! répondit Porthos un peu confus, nous avons cru que l'on vous arrêtait.

— Tandis que, reprit Athos, il ne s'agissait que d'une promenade dans le carrosse de M. d'Artagnan.

— Nous vous suivons depuis la Bastille, répliqua Raoul avec un ton de soupçon et de reproche.

— Où nous étions allés souper avec ce bon M. Baisemeaux. Vous rappelez-vous Baisemeaux, Porthos ?

— Pardieu ! très bien.

— Et nous y avons vu Aramis.

— A la Bastille ?

— A souper.

— Ah ! s'écria Porthos en respirant.

— Il nous a dit mille choses pour vous.

— Merci !

— Où va monsieur le comte ? demanda Grimaud, que son maître avait déjà récompensé par un sourire.

— Nous allons à Blois, chez nous.

— Comme cela ?... tout droit ?

— Tout droit.

— Sans bagages ?

— Oh ! mon Dieu ! Raoul eût été chargé de m'expédier les miens ou de me les apporter en revenant chez moi, s'il y revient.

— Si rien ne l'arrête plus à Paris, dit d'Artagnan avec un regard ferme et tranchant comme l'acier, douloureux comme lui, car il rouvrit les blessures du pauvre jeune homme, il fera bien de vous suivre, Athos.

— Rien ne m'arrête plus à Paris, dit Raoul.

— Nous partons, alors, répliqua sur-le-champ Athos.

— Et monsieur d'Artagnan ?

— Oh ! moi, j'accompagnais Athos jusqu'à la barrière seulement, et je reviens avec Porthos.

— Très bien, dit celui-ci.

— Venez, mon fils, ajouta le comte en passant doucement le bras autour du cou de Raoul pour l'attirer dans le carrosse, et en l'embrassant encore. Grimaud, poursuivit le comte, tu vas retourner doucement à Paris avec ton cheval et celui de M. du Vallon ; car, Raoul et moi, nous montons à cheval ici, et laissons le carrosse à ces deux messieurs pour rentrer dans Paris ; puis, une fois au logis, tu prendras mes hardes, mes lettres, et tu expédieras le tout chez nous.

— Mais, fit observer Raoul, qui cherchait à faire parler le comte, quand vous reviendrez à Paris, il ne vous restera ni linge ni effets ; ce sera bien incommode.

— Je pense que, d'ici à bien longtemps, Raoul, je ne retournerai à Paris. Le dernier séjour que nous y fîmes ne m'a pas encouragé à en faire d'autres.

Raoul baissa la tête et ne dit plus un mot.

Athos descendit du carrosse, et monta le cheval

qui avait amené Porthos et qui sembla fort heureux de l'échange.

On s'était embrassé, on s'était serré les mains, on s'était donné mille témoignages d'éternelle amitié. Porthos avait promis de passer un mois chez Athos à son premier loisir. D'Artagnan promit de mettre à profit son premier congé ; puis, ayant embrassé Raoul pour la dernière fois :

— Mon enfant, dit-il, je t'écrirai.

Il y avait tout dans ces mots de d'Artagnan, qui n'écrivait jamais. Raoul fut touché jusqu'aux larmes. Il s'arracha des mains du mousquetaire et partit.

D'Artagnan rejoignit Porthos dans le carrosse.

— Eh bien, dit-il, cher ami, en voilà une journée !

— Mais, oui, répliqua Porthos.

— Vous devez être éreinté ?

— Pas trop. Cependant je me coucherai de bonne heure, afin d'être prêt demain.

— Et pourquoi cela ?

— Pardieu ! pour finir ce que j'ai commencé.

— Vous me faites frémir, mon ami ; je vous vois tout effarouché. Que diable avez-vous commencé qui ne soit pas fini ?

— Écoutez donc, Raoul ne s'est pas battu. Il faut que je me batte, moi !

— Avec qui ?... avec le roi ?

— Comment, avec le roi ? dit Porthos stupéfait.

— Mais, oui, grand enfant, avec le roi !

— Je vous assure que c'est avec M. de Saint-Aignan.

— Voilà ce que je voulais vous dire. En vous battant avec ce gentilhomme, c'est contre le roi que vous tirez l'épée.

— Ah ! fit Porthos en écarquillant les yeux, vous en êtes sûr ?

— Pardieu !

— Eh bien, comment arranger cela, alors ?

— Nous allons tâcher de faire un bon souper, Porthos. La table du capitaine des mousquetaires est agréable. Vous y verrez le beau de Saint-Aignan, et vous boirez à sa santé.

— Moi ? s'écria Porthos avec horreur.

— Comment ! dit d'Artagnan, vous refusez de boire à la santé du roi ?

— Mais, corbœuf ! je ne vous parle pas du roi ; je vous parle de M. de Saint-Aignan.

— Mais puisque je vous répète que c'est la même chose.

— Ah !... très bien, alors, dit Porthos vaincu.

— Vous comprenez, n'est-ce pas ?

— Non, dit Porthos ; mais c'est égal.

— Oui, c'est égal, répliqua d'Artagnan ; allons souper, Porthos.

XLVII

LA SOCIÉTÉ DE M. BAISEMEAUX

On n'a pas oublié qu'en sortant de la Bastille, d'Artagnan et le comte de La Fère y avaient laissé Aramis en tête à tête avec Baisemeaux.

Baisemeaux ne s'aperçut pas le moins du monde, une fois ses deux convives sortis, que la conversation souffrît de leur absence. Il croyait que le vin de dessert, et celui de la Bastille était excellent ; il croyait, disons-nous, que le vin de dessert était un stimulant suffisant pour faire

parler un homme de bien. Il connaissait mal Sa Grandeur, qui n'était jamais plus impénétrable qu'au dessert. Mais Sa Grandeur connaissait à merveille M. Baisemeaux, en comptant pour faire parler le gouverneur sur le moyen que celui-ci regardait comme efficace.

La conversation, sans languir en apparence, languissait donc en réalité ; car Baisemeaux, non seulement parlait à peu près seul, mais encore ne parlait que de ce singulier événement de l'incarcération d'Athos, suivie de cet ordre si prompt de le mettre en liberté.

Baisemeaux, d'ailleurs, n'avait pas été sans remarquer que les deux ordres, ordre d'arrestation et ordre de mise en liberté, étaient tous deux de la main du roi. Or le roi ne se donnait la peine d'écrire de pareils ordres que dans les grandes circonstances. Tout cela était fort intéressant, et surtout très obscur pour Baisemeaux ; mais, comme tout cela était fort clair pour Aramis, celui-ci n'attachait pas à cet événement la même importance qu'y attachait le bon gouverneur.

D'ailleurs, Aramis se dérangeait rarement pour rien, et il n'avait pas encore dit à M. Baisemeaux pour quelle cause il s'était dérangé.

Aussi, au moment où Baisemeaux en était au plus fort de sa dissertation, Aramis l'interrompit tout à coup.

— Dites-moi, cher monsieur Baisemeaux, dit-il, est-ce que vous n'avez jamais à la Bastille d'autres distractions que celles auxquelles j'ai assisté pendant les deux ou trois visites que j'ai eu l'honneur de vous faire ?

L'apostrophe était si inattendue, que le gouvér-

neur, comme une girouette qui reçoit tout à coup une impulsion opposée à celle du vent, en demeura tout étourdi.

— Des distractions ? dit-il. Mais j'en ai continuellement, Monseigneur.

— Oh ! à la bonne heure ! Et ces distractions ?

— Sont de toute nature.

— Des visites, sans doute ?

— Des visites ? Non. Les visites ne sont pas communes à la Bastille.

— Comment, les visites sont rares.

— Très rares.

— Même de la part de votre société ?

— Qu'appelez-vous de ma société ?... Mes prisonniers ?

— Oh ! non. Vos prisonniers !... Je sais que c'est vous qui leur faites des visites, et non pas eux qui vous en font. J'entends par votre société, mon cher Baisemeaux, la société dont vous faites partie.

Baisemeaux regarda fixement Aramis ; puis, comme si ce qu'il avait supposé un instant était impossible :

— Oh ! dit-il, j'ai bien peu de société à présent. S'il faut que je vous l'avoue, cher monsieur d'Herblay, en général, le séjour de la Bastille paraît sauvage et fastidieux aux gens du monde. Quant aux dames, ce n'est jamais sans un certain effroi, que j'ai toutes les peines de la terre à calmer, qu'elles parviennent jusqu'à moi. En effet, comment ne trembleraient-elles pas un peu, pauvres femmes, en voyant ces tristes donjons, et en pensant qu'ils sont habités par de pauvres prisonniers qui...

Et, au fur et à mesure que les yeux de Baisemeaux se fixaient sur le visage d'Aramis, la langue du bon gouverneur s'embarrassait de plus en plus, si bien qu'elle finit par se paralyser tout à fait.

— Non, vous ne comprenez pas, mon cher monsieur Baisemeaux, dit Aramis, vous ne comprenez pas... Je ne veux point parler de la société en général, mais d'une société particulière, de la société à laquelle vous êtes affilié, enfin.

Baisemeaux laissa presque tomber le verre plein de muscat qu'il allait porter à ses lèvres.

— Affilié ? dit-il, affilié ?

— Mais sans doute, affilié, répéta Aramis avec le plus grand sang-froid. N'êtes-vous donc pas membre d'une société secrète, mon cher monsieur Baisemeaux ?

— Secrète ?

— Secrète ou mystérieuse.

— Oh ! monsieur d'Herblay !...

— Voyons, ne vous défendez pas.

— Mais croyez bien...

— Je crois ce que je sais.

— Je vous jure !...

— Écoutez-moi, cher monsieur Baisemeaux, je dis oui, vous dites non ; l'un de nous est nécessairement dans le vrai, et l'autre inévitablement dans le faux.

— Eh bien ?

— Eh bien, nous allons tout de suite nous reconnaître.

— Voyons, dit Baisemeaux, voyons.

— Buvez donc votre verre de muscat, cher monsieur Baisemeaux, dit Aramis. Que diable ! vous avez l'air tout effaré.

— Mais non, pas le moins du monde ; non.

— Buvez, alors.

Baisemeaux but, mais il avala de travers.

— Eh bien, reprit Aramis, si, disais-je, vous ne faites point partie d'une société secrète, mystérieuse, comme vous voudrez, l'épithète n'y fait rien ; si, dis-je, vous ne faites point partie d'une société pareille à celle que je veux désigner, eh bien, vous ne comprendrez pas un mot à ce que je vais dire : voilà tout.

— Oh ! soyez sûr d'avance que je ne comprendrai rien.

— A merveille, alors.

— Essayez, voyons.

— C'est ce que je vais faire. Si, au contraire, vous êtes un des membres de cette société, vous allez tout de suite me répondre oui ou non.

— Faites la question, poursuivit Baisemeaux en tremblant.

— Car, vous en conviendrez, cher monsieur Baisemeaux, continua Aramis avec la même impassibilité, il est évident que l'on ne peut faire partie d'une société, il est évident qu'on ne peut jouir des avantages que la société produit aux affiliés, sans être astreint soi-même à quelques petites servitudes ?

— En effet, balbutia Baisemeaux, cela se concevrait si...

— Eh bien, donc, reprit Aramis, il y a dans la société dont je vous parlais, et dont, à ce qu'il paraît, vous ne faites point partie...

— Permettez, dit Baisemeaux, je ne voudrais cependant pas dire absolument...

— Il y a un engagement pris par tous les

gouverneurs et capitaines de forteresse affiliés à l'ordre.

Baisemeaux pâlit.

— Cet engagement, continua Aramis d'une voix ferme, le voici.

Baisemeaux se leva, en proie à une indicible émotion.

— Voyons, cher monsieur d'Herblay, dit-il, voyons.

Aramis dit alors ou plutôt récita le paragraphe suivant, de la même voix que s'il eût lu dans un livre :

« Ledit capitaine ou gouverneur de forteresse laissera entrer quand besoin sera, et sur la demande du prisonnier, un confesseur affilié à l'ordre.»

Il s'arrêta. Baisemeaux faisait peine à voir, tant il était pâle et tremblant.

— Est-ce bien là le texte de l'engagement ? demanda tranquillement Aramis.

— Monseigneur !... fit Baisemeaux.

— Ah ! bien, vous commencez à comprendre, je crois ?

— Monseigneur, s'écria Baisemeaux, ne vous jouez pas ainsi de mon pauvre esprit ; je me trouve bien peu de chose auprès de vous, si vous avez le malin désir de me tirer les petits secrets de mon administration.

— Oh ! non pas, détrompez-vous, cher monsieur Baisemeaux ; ce n'est point aux petits secrets de votre administration que j'en veux, c'est à ceux de votre conscience.

— Eh bien, soit, de ma conscience, cher monsieur d'Herblay. Mais ayez un peu égard à ma situation, qui n'est point ordinaire.

— Elle n'est point ordinaire, mon cher monsieur, poursuivit l'inflexible Aramis, si vous êtes agrégé à cette société ; mais elle est toute naturelle, si, libre de tout engagement, vous n'avez à répondre qu'au roi.

— Eh bien, monsieur, eh bien, non ! je n'obéis qu'au roi. A qui donc, bon Dieu ! voulez-vous qu'un gentilhomme français obéisse, si ce n'est au roi ?

Aramis ne bougea point ; mais, avec sa voix si suave :

— Il est bien doux, dit-il, pour un gentilhomme français, pour un prélat de France, d'entendre s'exprimer ainsi loyalement un homme de votre mérite, cher monsieur Baisemeaux, et vous, ayant entendu, de ne plus croire que vous.

— Avez-vous douté, monsieur ?

— Moi ? Oh ! non.

— Ainsi, vous ne doutez plus ?

— Je ne doute plus qu'un homme tel que vous, monsieur, dit sérieusement Aramis, ne serve fidèlement les maîtres qu'il s'est donné volontairement.

— Les maîtres ? s'écria Baisemeaux.

— J'ai dit les maîtres.

— Monsieur d'Herblay, vous badinez encore, n'est-ce pas ?

— Oui, je conçois, c'est une situation plus difficile d'avoir plusieurs maîtres que d'en avoir un seul ; mais cet embarras vient de vous, cher monsieur Baisemeaux, et je n'en suis pas la cause.

— Non, certainement, répondit le pauvre gouverneur plus embarrassé que jamais. Mais que faites-vous ? Vous vous levez ?

— Assurément.

— Vous partez ?

— Je pars, oui.

— Mais que vous êtes donc étrange avec moi, Monseigneur !

— Moi, étrange ? Où voyez-vous cela ?

— Voyons, avez-vous juré de me mettre à la torture ?

— Non, j'en serais au désespoir.

— Restez, alors.

— Je ne puis.

— Et, pourquoi ?

— Parce que je n'ai plus rien à faire ici, et qu'au contraire, j'ai des devoirs ailleurs.

— Des devoirs, si tard ?

— Oui. Comprenez donc, cher monsieur Baisemeaux ; on m'a dit, d'où je viens : « Ledit gouverneur ou capitaine laissera pénétrer quand besoin sera, sur la demande du prisonnier, un confesseur affilié à l'ordre. » Je suis venu ; vous ne savez pas ce que je veux dire, je m'en retourne dire aux gens qu'ils se sont trompés et qu'ils aient à m'envoyer ailleurs.

— Comment ! vous êtes ?... s'écria Baisemeaux regardant Aramis presque avec effroi.

— Le confesseur affilié à l'ordre, dit Aramis sans changer de voix.

Mais, si douces que fussent ces paroles, elles firent sur le pauvre gouverneur l'effet d'un coup de tonnerre. Baisemeaux devint livide, et il lui sembla que les beaux yeux d'Aramis étaient deux lames de feu, plongeant jusqu'au fond de son cœur.

— Le confesseur ! murmura-t-il ; vous, Monseigneur, le confesseur de l'ordre ?

— Oui, moi ; mais nous n'avons rien à démêler ensemble, puisque vous n'êtes point affilié.

— Monseigneur...

— Et je comprends que, n'étant pas affilié, vous vous refusiez à suivre les commandements.

— Monseigneur, je vous en supplie, reprit Baisemeaux, daignez m'entendre.

— Pourquoi ?

— Monseigneur, je ne dis pas que je ne fasse point partie de l'ordre...

— Ah ! ah !

— Je ne dis pas que je me refuse à obéir.

— Ce qui vient de se passer ressemble cependant bien à de la résistance, monsieur Baisemeaux.

— Oh ! non, Monseigneur, non ; seulement, j'ai voulu m'assurer...

— Vous assurer de quoi ? dit Aramis avec un air de suprême dédain.

— De rien, Monseigneur.

Baisemeaux baissa la voix et s'inclina devant le prélat.

— Je suis en tout temps, en tout lieu, à la disposition de mes maîtres, dit-il ; mais...

— Fort bien ! Je vous aime mieux ainsi, monsieur.

Aramis reprit sa chaise et tendit son verre à Baisemeaux, qui ne put jamais le remplir, tant la main lui tremblait.

— Vous disiez : *mais*, reprit Aramis.

— Mais, reprit le pauvre homme, n'étant pas prévenu, j'étais loin de m'attendre...

— Est-ce que l'Évangile ne dit pas : « Veillez, car le moment n'est connu que de Dieu » ? Est-ce que les prescriptions de l'ordre ne disent pas : « Veillez, car ce que je veux, vous devez toujours le vouloir » ? Et sous quel prétexte n'attendiez-vous pas le confesseur, monsieur Baisemeaux ?

— Parce qu'il n'y a en ce moment aucun prisonnier malade à la Bastille, Monseigneur.

Aramis haussa les épaules.

— Qu'en savez-vous ? dit-il.

— Mais il me semble...

— Monsieur Baisemeaux, dit Aramis en se renversant dans son fauteuil, voici votre valet qui veut vous parler.

En ce moment, en effet, le valet de Baisemeaux parut au seuil de la porte.

— Qu'y a-t-il ? demanda vivement Baisemeaux.

— Monsieur le gouverneur, dit le valet, c'est le rapport du médecin de la maison qu'on vous apporte.

Aramis regarda M. Baisemeaux de son œil clair et assuré.

— Eh bien, faites entrer le messager, dit-il.

Le messager entra, salua, et remit le rapport.

Baisemeaux jeta les yeux dessus, et, relevant la tête :

— Le deuxième Bertaudière est malade ! dit-il avec surprise.

— Que disiez-vous donc, cher monsieur Baisemeaux, que tout le monde se portait bien dans votre hôtel ? dit négligemment Aramis.

Et il but une gorgée de muscat, sans cesser de regarder Baisemeaux. Alors, le gouverneur, ayant fait de la tête un signe au messager, et celui-ci étant sorti :

— Je crois, dit-il en tremblant toujours, qu'il y a dans le paragraphe : « Sur la demande du prisonnier ? »

— Oui, il y a cela, répondit Aramis ; mais voyez donc ce que l'on vous veut, cher monsieur Baisemeaux.

En effet, un sergent passait sa tête par l'entrebâillement de la porte.

— Qu'est-ce encore ? s'écria Baisemeaux. Ne peut-on me laisser dix minutes de tranquillité ?

— Monsieur le gouverneur, dit le sergent, le malade de la deuxième Bertaudière a chargé son geôlier de vous demander un confesseur.

Baisemeaux faillit tomber à la renverse.

Aramis dédaigna de le rassurer, comme il avait dédaigné de l'épouvanter.

— Que faut-il répondre ? demanda Baisemeaux.

— Mais, ce que vous voudrez, répondit Aramis en se pinçant les lèvres ; cela vous regarde ; je ne suis pas gouverneur de la Bastille, moi.

— Dites, s'écria vivement Baisemeaux, dites au prisonnier qu'il va avoir ce qu'il demande.

Le sergent sortit.

— Oh ! Monseigneur, Monseigneur ! murmura Baisemeaux, comment me serais-je douté ?... comment aurais-je prévu ?

— Qui vous disait de vous douter ? Qui vous priait de prévoir ? répondit dédaigneusement Aramis. L'ordre se doute, l'ordre sait, l'ordre prévoit : n'est-ce pas suffisant ?

— Qu'ordonnez-vous ? ajouta Baisemeaux.

— Moi ? Rien. Je ne suis qu'un pauvre prêtre, un simple confesseur. M'ordonnez-vous d'aller voir le malade ?

— Oh ! Monseigneur, je ne vous l'ordonne pas, je vous en prie.

— C'est bien. Alors, conduisez-moi.

XLVIII

PRISONNIER

DEPUIS cette étrange transformation d'Aramis en confesseur de l'ordre, Baisemeaux n'était plus le même homme.

Jusque-là, Aramis avait été pour le digne gouverneur un prélat auquel il devait le respect, un ami auquel il devait la reconnaissance ; mais, à partir de la révélation qui venait de bouleverser toutes ses idées, il était inférieur et Aramis était un chef.

Il alluma lui-même un falot, appela un porte-clefs, et, se retournant vers Aramis :

— Aux ordres de Monseigneur, dit-il.

Aramis se contenta de faire un signe de tête qui voulait dire : « C'est bien ! » et un signe de la main qui voulait dire : « Marchez devant ! » Baisemeaux se mit en route. Aramis le suivit.

Il faisait une belle nuit étoilée ; les pas des trois hommes retentissaient sur la dalle des terrasses, et le cliquetis des clefs pendues à la ceinture du guichetier montait jusqu'aux étages des tours, comme pour rappeler aux prisonniers que la liberté était hors de leur atteinte.

On eût dit que le changement qui s'était opéré dans Baisemeaux s'était étendu jusqu'au prisonnier. Ce porte-clefs, le même qui, à la première visite d'Aramis, s'était montré si curieux et si questionneur, était devenu non seulement muet, mais même impassible. Il baissait la tête et semblait craindre d'ouvrir les oreilles.

On arriva ainsi au pied de la Bertaudière, dont

les deux étages furent gravis silencieusement et avec une certaine lenteur ; car Baisemeaux, tout en obéissant, était loin de mettre un grand empressement à obéir.

Enfin, on arriva à la porte ; le guichetier n'eut pas besoin de chercher la clef, il l'avait préparée. La porte s'ouvrit.

Baisemeaux se disposait à entrer chez le prisonnier ; mais, l'arrêtant sur le seuil :

— Il n'est pas écrit, dit Aramis, que le gouverneur entendra la confession du prisonnier.

Baisemeaux s'inclina et laissa passer Aramis, qui prit le falot des mains du guichetier et entra ; puis, d'un geste, il fit signe que l'on refermât la porte derrière lui.

Pendant un instant, il se tint debout, l'oreille tendue, écoutant si Baisemeaux et le porte-clefs s'éloignaient ; puis, lorsqu'il se fut assuré, par la décroissance du bruit, qu'ils avaient quitté la tour, il posa le falot sur la table et regarda autour de lui.

Sur un lit de serge verte, en tout pareil aux autres lits de la Bastille, excepté qu'il était plus neuf, sous des rideaux amples et fermés à demi, reposait le jeune homme près duquel, une fois déjà, nous avons introduit Aramis.

Suivant l'usage de la prison, le captif était sans lumière. A l'heure du couvre-feu, il avait dû éteindre sa bougie. On voit combien le prisonnier était favorisé, puisqu'il avait ce rare privilège de garder de la lumière jusqu'au moment du couvre-feu.

Près de ce lit, un grand fauteuil de cuir, à pieds tordus, supportait des habits d'une fraîcheur remarquable. Une petite table, sans plumes, sans livres, sans papiers, sans encre, était abandonnée

tristement près de la fenêtre. Plusieurs assiettes, encore pleines, attestaient que le prisonnier avait à peine touché à son dernier repas.

Aramis vit, sur le lit, le jeune homme étendu, le visage à demi caché sous ses deux bras.

L'arrivée du visiteur ne le fit point changer de posture ; il attendait ou dormait. Aramis alluma la bougie à l'aide du falot, repoussa doucement le fauteuil et s'approcha du lit avec un mélange visible d'intérêt et de respect.

Le jeune homme souleva la tête.

— Que me veut-on ? demanda-t-il.

— N'avez-vous pas désiré un confesseur ?

— Oui.

— Parce que vous êtes malade ?

— Oui.

— Bien malade ?

Le jeune homme attacha sur Aramis des yeux pénétrants, et dit :

— Je vous remercie.

Puis, après un moment de silence :

— Je vous ai déjà vu, continua-t-il.

Aramis s'inclina. Sans doute, l'examen que le prisonnier venait de faire, cette révélation d'un caractère froid, rusé et dominateur, empreint sur la physionomie de l'évêque de Vannes, était peu rassurant dans la situation du jeune homme ; car il ajouta :

— Je vais mieux.

— Alors ? demanda Aramis.

— Alors, allant mieux je n'ai plus le même besoin d'un confesseur, ce me semble.

— Pas même du cilice que vous annonçait le billet que vous avez trouvé dans votre pain ?

Le jeune homme tressaillit ; mais, avant qu'il eût répondu ou nié :

— Pas même, continua Aramis, de cet ecclésiastique de la bouche duquel vous avez une importante révélation à attendre ?

— S'il en est ainsi, dit le jeune homme en retombant sur son oreiller, c'est différent ; j'écoute.

Aramis alors le regarda plus attentivement et fut surpris de cet air de majesté simple et aisée qu'on n'acquiert jamais, si Dieu ne l'a mis dans le sang ou dans le cœur.

— Asseyez-vous, monsieur, dit le prisonnier.

Aramis obéit en s'inclinant.

— Comment vous trouvez-vous à la Bastille ? demanda l'évêque.

— Très bien.

— Vous ne souffrez pas ?

— Non.

— Vous ne regrettez rien ?

— Rien.

— Pas même la liberté ?

— Qu'appelez-vous la liberté, monsieur, demanda le prisonnier avec l'accent d'un homme qui se prépare à une lutte.

— J'appelle la liberté, les fleurs, l'air, le jour, les étoiles, le bonheur de courir où vous portent vos jambes nerveuses de vingt ans.

Le jeune homme sourit ; il eût été difficile de dire si c'était de résignation ou de dédain.

— Regardez, dit-il, j'ai là, dans ce vase du Japon, deux roses, deux belles roses, cueillies hier au soir en boutons dans le jardin du gouverneur ; elles ont éclos ce matin et ouvert sous mes yeux leur calice vermeil ; avec chaque pli de leurs

feuilles, elles ouvraient le trésor de leur parfum ; ma chambre en est tout embaumée. Ces deux roses, voyez-les : elles sont belles parmi les roses ; et les roses sont les plus belles des fleurs. Pourquoi donc voulez-vous que je désire d'autres fleurs, puisque j'ai les plus belles de toutes ?

Aramis regarda le jeune homme avec surprise.

— Si les fleurs sont la liberté, reprit mélancoliquement le captif, j'ai donc la liberté, puisque j'ai les fleurs.

— Oh ! mais l'air ! s'écria Aramis ; l'air si nécessaire à la vie ?

— Eh bien, monsieur, approchez-vous de la fenêtre, continua le prisonnier ; elle est ouverte. Entre le ciel et la terre, le vent roule ses tourbillons de glace, de feu, de tièdes vapeurs ou de douces brises. L'air qui vient de là caresse mon visage, quand, monté sur ce fauteuil, assis sur le dossier, le bras passé autour du barreau qui me soutient, je me figure que je nage dans le vide.

Le front d'Aramis se rembrunissait à mesure que parlait le jeune homme.

— Le jour ? continua-t-il. J'ai mieux que le jour, j'ai le soleil, un ami qui vient tous les jours me visiter sans la permission du gouverneur, sans la compagnie du guichetier. Il entre par la fenêtre, il trace dans ma chambre un grand carré long qui part de la fenêtre même et va mordre la tenture de mon lit jusqu'aux franges. Ce carré lumineux grandit de dix heures à midi, et décroît de une heure à trois, lentement, comme si, ayant eu hâte de venir, il avait regret de me quitter. Quand son dernier rayon disparaît, j'ai joui quatre heures de sa présence. Est-ce que ça ne suffit pas ? On

m'a dit qu'il y avait des malheureux qui creusaient des carrières, des ouvriers qui travaillaient aux mines, et qui ne le voyaient jamais.

Aramis s'essuya le front.

— Quant aux étoiles, qui sont douces à voir, continua le jeune homme, elles se ressemblent toutes, sauf l'éclat et la grandeur. Moi, je suis favorisé ; car, si vous n'eussiez allumé cette bougie, vous eussiez pu voir la belle étoile que je voyais de mon lit avant votre arrivée, et dont le rayonnement caressait mes yeux.

Aramis baissa la tête : il se sentait submergé, sous le flot amer de cette sinistre philosophie qui est la religion de la captivité.

— Voilà donc pour les fleurs, pour l'air, pour le jour et pour les étoiles, dit le jeune homme avec la même tranquillité. Reste la promenade. Est-ce que, toute la journée, je ne me promène pas dans le jardin du gouverneur s'il fait beau, ici s'il pleut, au frais s'il fait chaud, au chaud s'il fait froid, grâce à ma cheminée pendant l'hiver ? Ah ! croyez-moi, monsieur, ajouta le prisonnier avec une expression qui n'était pas exempte d'une certaine amertume, les hommes ont fait pour moi tout ce que peut espérer, tout ce que peut désirer un homme.

— Les hommes, soit ! dit Aramis en relevant la tête ; mais il me semble que vous oubliez Dieu.

— J'ai, en effet, oublié Dieu, répondit le prisonnier sans s'émouvoir ; mais, pourquoi me dites-vous cela ? A quoi bon parler de Dieu aux prisonniers ?

Aramis regarda en face ce singulier jeune homme, qui avait la résignation d'un martyr avec le sourire d'un athée.

— Est-ce que Dieu n'est pas dans toutes choses ? murmura-t-il d'un ton de reproche.

— Dites au bout de toute chose, répondit le prisonnier fermement.

— Soit ! dit Aramis ; mais revenons au point d'où nous sommes partis.

— Je ne demande pas mieux, fit le jeune homme.

— Je suis votre confesseur.

— Oui.

— Eh bien, comme mon pénitent, vous me devez la vérité.

— Je ne demande pas mieux que de vous la dire.

— Tout prisonnier a commis le crime qui l'a fait mettre en prison. Quel crime avez-vous commis, vous ?

— Vous m'avez déjà demandé cela, la première fois que vous m'avez vu, dit le prisonnier.

— Et vous avez éludé ma réponse, cette fois, comme aujourd'hui.

— Et pourquoi, aujourd'hui, pensez-vous que je vous répondrai ?

— Parce que, aujourd'hui, je suis votre confesseur.

— Alors, si vous voulez que je vous dise quel crime j'ai commis, expliquez-moi ce que c'est qu'un crime. Or, comme je ne sais rien en moi qui me fasse des reproches, je dis que je ne suis pas criminel.

— On est criminel parfois aux yeux des grands de la terre, non seulement pour avoir commis des crimes, mais parce que l'on sait que des crimes ont été commis.

Le prisonnier prêtait une attention extrême.

— Oui, dit-il après un moment de silence, je comprends ; oui, vous avez raison, monsieur ; il

se pourrait bien que, de cette façon, je fusse criminel aux yeux des grands.

— Ah ! vous savez donc quelque chose ? dit Aramis, qui crut avoir entrevue, non pas le défaut, mais la jointure de la cuirasse.

— Non, je ne sais rien, répondit le jeune homme ; mais je pense quelquefois, et je me dis, à ces moments-là...

— Que vous dites-vous ?

— Que, si je voulais penser plus, ou je deviendrais fou, ou je devinerais bien des choses.

— Eh bien, alors ? demanda Aramis avec impatience.

— Alors, je m'arrête.

— Vous vous arrêtez ?

— Oui, ma tête est lourde, mes idées deviennent tristes, je sens l'ennui qui me prend ; je désire...

— Quoi ?

— Je n'en sais rien ; car je ne veux pas me laisser prendre au désir de choses que je n'ai pas, moi qui suis si content de ce que j'ai.

— Vous craignez la mort ? dit Aramis avec une légère inquiétude.

— Oui, dit le jeune homme en souriant.

Aramis sentit le froid de ce sourire et frémit.

— Oh ! puisque vous avez peur de la mort, vous en savez plus que vous n'en dites, s'écria-t-il.

— Mais vous, répondit le prisonnier, vous qui me faites dire de vous demander ; vous qui, lorsque je vous ai demandé, entrez ici en me promettant tout un monde de révélations, d'où vient que c'est vous maintenant qui vous taisez et moi qui parle ? Puisque nous portons chacun un masque, ou gardons-le tous deux, ou déposons-le ensemble.

Aramis sentit à la fois la force et la justesse de ce raisonnement.

— Je n'ai point affaire à un homme ordinaire, pensa-t-il. Voyons, avez-vous de l'ambition ? dit-il tout haut, sans avoir préparé le prisonnier à la transition.

— Qu'est-ce que cela, de l'ambition ? demanda le jeune homme.

— C'est, répondit Aramis, un sentiment qui pousse l'homme à désirer plus qu'il n'a.

— J'ai dit que j'étais content, monsieur ; mais il est possible que je me trompe. J'ignore ce que c'est que l'ambition ; mais il est possible que j'en aie. Voyons, ouvrez-moi l'esprit, je ne demande pas mieux.

— Un ambitieux, dit Aramis, est celui qui convoite par delà son état.

— Je ne convoite rien par delà mon état, dit le jeune homme avec une assurance qui, encore une fois, fit tressaillir l'évêque de Vannes.

Il se tut. Mais, à voir les yeux ardents, le front plissé, l'attitude réfléchie du captif, on sentait bien qu'il attendait autre chose que du silence. Ce silence, Aramis le rompit.

— Vous m'avez menti la première fois que je vous ai vu, dit-il.

— Menti ? s'écria le jeune homme en se dressant sur son lit, avec un tel accent dans la voix, avec un tel éclair dans les yeux, qu'Aramis recula malgré lui.

— Je veux dire, reprit Aramis en s'inclinant, que vous m'avez caché ce que vous savez de votre enfance.

— Les secrets d'un homme sont à lui, monsieur ! dit le prisonnier, et non au premier venu.

— C'est vrai, dit Aramis en s'inclinant plus bas que la première fois, c'est vrai, pardonnez ; mais, aujourd'hui, suis-je encore pour vous le premier venu ? Je vous en supplie, répondez, *Monseigneur !*

Ce titre causa un léger trouble au prisonnier ; cependant il ne parut point étonné qu'on le lui donnât.

— Je ne vous connais pas, monsieur, dit-il.

— Oh ! si j'osais, je prendrais votre main, et je la baiserais.

Le jeune homme fit un mouvement comme pour donner la main à Aramis ; mais l'éclair qui avait jailli de ses yeux s'éteignit au bord de sa paupière, et sa main se retira froide et défiante.

— Baiser la main d'un prisonnier ! dit-il en secouant la tête ; à quoi bon ?

— Pourquoi m'avez-vous dit, demanda Aramis, que vous vous trouviez bien ici ? Pourquoi m'avez-vous dit que vous n'aspiriez à rien ? Pourquoi enfin, en me parlant ainsi, m'empêchez-vous d'être franc à mon tour ?

Le même éclair reparut pour la troisième fois aux yeux du jeune homme ; mais, comme les deux autres fois, il expira sans rien amener.

— Vous vous défiez de moi ? dit Aramis.

— A quel propos, monsieur ?

— Oh ! par une raison bien simple : c'est que, si vous savez ce que vous devez savoir, vous devez vous défier de tout le monde.

— Alors, ne vous étonnez pas que je me défie, puisque vous me soupçonnez de savoir ce que je ne sais pas.

Aramis était frappé d'admiration pour cette énergique résistance.

— Oh ! vous me désespérez, Monseigneur ! s'écria-t-il en frappant du poing sur le fauteuil.

— Et moi, je ne vous comprends pas, monsieur.

— Eh bien, tâchez de me comprendre.

Le prisonnier regarda fixement Aramis.

— Il me semble parfois, continua celui-ci, que j'ai devant les yeux l'homme que je cherche... et puis...

— Et puis... cet homme disparaît, n'est-ce pas ? dit le prisonnier en souriant. Tant mieux !

Aramis se leva.

— Décidément, reprit-il, je n'ai rien à dire à un homme qui se défie de moi au point que vous le faites.

— Et moi, ajouta le prisonnier du même ton, rien à dire à l'homme qui ne veut pas comprendre qu'un prisonnier doit se défier de tout.

— Même de ses anciens amis ? dit Aramis. Oh ! c'est trop de prudence, Monseigneur !

— De mes anciens amis ? Vous êtes un de mes anciens amis, vous ?

— Voyons, dit Aramis, ne vous souvient-il donc plus d'avoir vu autrefois, dans le village où s'écoula votre première enfance ?...

— Savez-vous le nom de ce village ? demanda le prisonnier.

— Noisy-le-Sec, Monseigneur, répondit fermement Aramis.

— Continuez, dit le jeune homme sans que son visage avouât ou niât.

— Tenez, Monseigneur, dit Aramis, si vous voulez absolument continuer ce jeu, restons-en là. Je viens pour vous dire beaucoup de choses, c'est vrai ; mais il faut me laisser voir que ces choses, vous avez, de votre côté, le désir de les

connaître. Avant de parler, avant de déclarer les choses si importantes que je recèle en moi, convenez-en, j'eusse eu besoin d'un peu d'aide sinon de franchise, d'un peu de sympathie sinon de confiance. Eh bien, vous vous tenez renfermé dans une prétendue ignorance qui me paralyse... oh ! non pas pour ce que vous croyez ; car, si fort ignorant que vous soyez, ou si fort indifférent que vous feigniez d'être, vous n'en êtes pas moins ce que vous êtes, Monseigneur, et rien, rien ! entendez-vous bien, ne fera que vous ne le soyez pas.

— Je vous promets, répondit le prisonnier, de vous écouter sans impatience. Seulement, il me semble que j'ai le droit de vous répéter cette question que je vous ai déjà faite : Qui êtes-vous ?

— Vous souvient-il, il y a quinze ou dix-huit ans, d'avoir vu à Noisy-le-Sec un cavalier qui venait avec une dame, vêtue ordinairement de soie noire, avec des rubans couleur de feu dans les cheveux ?

— Oui, dit le jeune homme : une fois j'ai demandé le nom de ce cavalier, et l'on m'a dit qu'il s'appelait l'abbé d'Herblay. Je me suis étonné que cet abbé eût l'air si guerrier, et l'on m'a répondu qu'il n'y avait rien d'étonnant à cela, attendu que c'était un mousquetaire du roi Louis XIII.

— Eh bien, dit Aramis, ce mousquetaire autrefois, cet abbé alors, évêque de Vannes depuis, votre confesseur aujourd'hui, c'est moi.

— Je le sais. Je vous avais reconnu.

— Eh bien, Monseigneur, si vous savez cela, il faut que j'y ajoute une chose que vous ne savez pas : c'est que si la présence ici de ce mousquetaire, de cet abbé, de cet évêque, de ce confesseur était connue du roi, ce soir, demain, celui qui a

tout risqué pour venir à vous verrait reluire la hache du bourreau au fond d'un cachot plus sombre et plus perdu que ne l'est le vôtre.

En écoutant ces mots fermement accentués, le jeune homme s'était soulevé sur son lit, et avait plongé des regards de plus en plus avides dans les regards d'Aramis.

Le résultat de cet examen fut que le prisonnier parut prendre quelque confiance.

— Oui, murmura-t-il ; oui, je me souviens parfaitement. La femme dont vous parlez vint une fois avec vous, et deux autres fois avec la femme...

Il s'arrêta.

— Avec la femme qui venait vous voir tous les mois, n'est-ce pas, Monseigneur ?

— Oui.

— Savez-vous quelle était cette dame ?

Un éclair parut près de jaillir de l'œil du prisonnier.

— Je sais que c'était une dame de la cour, dit-il.

— Vous vous la rappelez bien, cette dame ?

— Oh ! mes souvenirs ne peuvent être bien confus sous ce rapport, dit le jeune prisonnier : j'ai vu une fois cette dame avec un homme de quarante-cinq ans, à peu près ; j'ai vu une fois cette dame avec vous et avec la dame à la robe noire et aux rubans couleur de feu ; je l'ai revue deux fois depuis avec la même personne. Ces quatre personnes avec mon gouverneur et la vieille Perronnette, mon geôlier et le gouverneur, sont les seules personnes à qui j'aie jamais parlé, et, en vérité, presque les seules personnes que j'aie jamais vues.

— Mais vous étiez donc en prison ?

— Si je suis en prison ici, relativement j'étais libre là-bas, quoique ma liberté fût bien restreinte ; une maison d'où je ne sortais pas, un grand jardin entouré de murs que je ne pouvais franchir : c'était ma demeure ; vous la connaissez, puisque vous y êtes venu. Au reste, habitué à vivre dans les limites de ces murs et de cette maison, je n'ai jamais désiré en sortir. Donc, vous comprenez, monsieur, n'ayant rien vu de ce monde, je ne puis rien désirer, et, si vous me racontez quelque chose, vous serez forcé de tout m'expliquer.

— Ainsi ferai-je, Monseigneur, dit Aramis en s'inclinant : car c'est mon devoir.

— Eh bien, commencez donc par me dire ce qu'était mon gouverneur.

— Un bon gentilhomme, Monseigneur, un honnête gentilhomme surtout, un précepteur à la fois pour votre corps et pour votre âme. Avez-vous jamais eu à vous en plaindre ?

— Oh ! non, monsieur, bien au contraire ; mais ce gentilhomme m'a dit souvent que mon père et ma mère étaient morts ; ce gentilhomme mentait-il ou disait-il la vérité ?

— Il était forcé de suivre les ordres qui lui étaient donnés.

— Alors il mentait donc ?

— Sur un point. Votre père est mort.

— Et ma mère ?

— Elle est morte pour vous.

— Mais, pour les autres, elle vit, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et moi (le jeune homme regarda Aramis), moi, je suis condamné à vivre dans l'obscurité d'une prison ?

— Hélas ! je le crois.

— Et cela, continua le jeune homme, parce que ma présence dans le monde révélerait un grand secret ?

— Un grand secret, oui.

— Pour faire enfermer à la Bastille un enfant tel que je l'étais, il faut que mon ennemi soit bien puissant.

— Il l'est.

— Plus puissant que ma mère, alors ?

— Pourquoi cela ?

— Parce que ma mère m'eût défendu.

Aramis hésita.

— Plus puissant que votre mère, oui, Monseigneur.

— Pour que ma nourrice et le gentilhomme aient été enlevés et pour qu'on m'ait séparé d'eux ainsi, j'étais donc ou ils étaient donc un bien grand danger pour mon ennemi ?

— Oui, un danger dont vôtre ennemi s'est délivré en faisant disparaître le gentilhomme et la nourrice, répondit tranquillement Aramis.

— Disparaître ? demanda le prisonnier. Mais de quelle façon ont-ils disparu ?

— De la façon la plus sûre, répondit Aramis ; ils sont morts.

Le jeune homme pâlit légèrement et passa une main tremblante sur son visage.

— Par le poison ? demanda-t-il.

— Par le poison.

Le prisonnier réfléchit un instant.

— Pour que ces deux innocentes créatures, reprit-il, mes seuls soutiens, aient été assassinées le même jour, il faut que mon ennemi soit bien cruel, ou bien contraint par la nécessité ; car ce

digne gentilhomme et cette pauvre femme n'avaient jamais fait de mal à personne.

— La nécessité est dure dans votre maison, Monseigneur. Aussi est-ce une nécessité qui me fait, à mon grand regret, vous dire que ce gentilhomme et cette nourrice ont été assassinés.

— Oh ! vous ne m'apprenez rien de nouveau, dit le prisonnier en fronçant le sourcil.

— Comment cela ?

— Je m'en doutais.

— Pourquoi ?

— Je vais vous le dire.

En ce moment, le jeune homme, s'appuyant sur ses deux coudes, s'approcha du visage d'Aramis avec une telle expression de dignité, d'abnégation, de défi même, que l'évêque sentit l'électricité de l'enthousiasme monter en étincelles dévorantes de son cœur flétri à son crâne dur comme l'acier.

— Parlez, Monseigneur. Je vous ai déjà dit que j'expose ma vie en vous parlant. Si peu que soit ma vie, je vous supplie de la recevoir comme rançon de la vôtre.

— Eh bien, reprit le jeune homme, voici pourquoi je soupçonnais que l'on avait tué ma nourrice et mon gouverneur...

— Que vous appeliez votre père.

— Oui, que j'appelais mon père, mais dont je savais bien que je n'étais pas le fils.

— Qui vous avait fait supposer ?...

— De même que vous êtes, vous, trop respectueux pour un ami, lui était trop respectueux pour un père.

— Moi, dit Aramis, je n'ai pas le dessein de me déguiser.

Le jeune homme fit un signe de tête et continua :

— Sans doute, je n'étais pas destiné à demeurer éternellement enfermé, dit le prisonnier, et ce qui me le fait croire, maintenant surtout, c'est le soin qu'on prenait de faire de moi un cavalier aussi accompli que possible. Le gentilhomme qui était près de moi m'avait appris tout ce qu'il savait lui-même : les mathématiques, un peu de géométrie, d'astronomie, l'escrime, le manège. Tous les matins, je faisais des armes dans une salle basse, et montais à cheval dans le jardin. Eh bien, un matin, c'était pendant l'été, car il faisait une grande chaleur, je m'étais endormi dans cette salle basse. Rien, jusque-là, ne m'avait, excepté le respect de mon gouverneur, instruit ou donné des soupçons. Je vivais comme les enfants, comme les oiseaux, comme les plantes, d'air et de soleil ; je venais d'avoir quinze ans.

— Alors, il y a huit ans de cela ?

— Oui, à peu près ; j'ai perdu la mesure du temps.

— Pardon, mais que vous disait votre gouverneur pour vous encourager au travail ?

— Il me disait qu'un homme doit chercher à se faire sur la terre une fortune que Dieu lui a refusée en naissant ; il ajoutait que, pauvre, orphelin, obscur, je ne pouvais compter que sur moi, et que nul ne s'intéressait ou ne s'intéresserait jamais à ma personne. J'étais donc dans cette salle basse, et, fatigué par ma leçon d'escrime, je m'étais endormi. Mon gouverneur était dans sa chambre, au premier étage, juste au-dessus de moi. Soudain j'entendis comme un petit cri poussé par mon gouverneur. Puis il appela : « Per-

ronnette ! Perronnette ! » C'était ma nourrice qu'il appelait.

— Oui, je sais, dit Aramis ; continuez, Monseigneur, continuez.

— Sans doute elle était au jardin, car mon gouverneur descendit l'escalier avec précipitation. Je me levai, inquiet de le voir inquiet lui-même. Il ouvrit la porte qui, du vestibule, menait au jardin, en criant toujours : « Perronnette ! Perronnette ! » Les fenêtres de la salle basse donnaient sur la cour ; les volets de ces fenêtres étaient fermés ; mais, par une fente du volet, je vis mon gouverneur s'approcher d'un large puits situé presque au-dessous des fenêtres de son cabinet de travail. Il se pencha sur la margelle, regarda dans le puits, et poussa un nouveau cri en faisant de grands gestes effarés. D'où j'étais, je pouvais non seulement voir, mais encore entendre. Je vis donc, j'entendis donc.

— Continuez, Monseigneur, je vous en prie, dit Aramis.

— Dame Perronnette accourait aux cris de mon gouverneur. Il alla au-devant d'elle, la prit par le bras et l'entraîna vivement vers la margelle ; après quoi, se penchant avec elle dans le puits, il lui dit :

« — Regardez, regardez, quel malheur !

« — Voyons, voyons, calmez-vous, disait dame Perronnette ; qu'y a-t-il ?

« — Cette lettre, criait mon gouverneur, voyez-vous cette lettre ?

« Et il étendait la main vers le fond du puits.

« — Quelle lettre ? demanda la nourrice.

« — Cette lettre que vous voyez là-bas, c'est la dernière lettre de la reine !

« A ce mot je tressaillis. Mon gouverneur, celui

qui passait pour mon père, celui qui me recommandait sans cesse la modestie et l'humilité, en correspondance avec la reine !

« — La dernière lettre de la reine ? s'écria dame Perronnette sans paraître étonnée autrement que de voir cette lettre au fond du puits. Et comment est-elle là ?

« — Un hasard, dame Perronnette, un hasard étrange ! Je rentrais chez moi ; en rentrant, j'ouvre la porte, la fenêtre de son côté était ouverte ; un courant d'air s'établit ; je vois un papier qui s'envole, je reconnais que ce papier, c'est la lettre de la reine ; je cours à la fenêtre en poussant un cri ; le papier flotte un instant en l'air et tombe dans le puits.

« — Eh bien, dit dame Perronnette, si la lettre est tombée dans le puits, c'est comme si elle était brûlée, et, puisque la reine brûle elle-même toutes ses lettres, chaque fois qu'elle vient... »

« Chaque fois qu'elle vient ! » Ainsi cette femme qui venait tous les mois, c'était la reine ? interrompit le prisonnier.

— Oui, fit de la tête Aramis.

« — Sans doute, sans doute, continua le vieux gentilhomme, mais cette lettre contenait des instructions. Comment ferai-je pour les suivre ?

« — Écrivez vite à la reine, racontez-lui la chose comme elle s'est passée, et la reine vous écrira une seconde lettre en place de celle-ci.

« — Oh ! la reine ne voudra pas croire à cet accident, dit le bonhomme en branlant la tête ; elle pensera que j'ai voulu garder cette lettre, au lieu de la lui rendre comme les autres, afin de m'en faire une arme. Elle est si défiante et M. de Maza-

rin si... Ce démon d'Italien est capable de nous faire empoisonner au premier soupçon ! »

Aramis sourit avec un imperceptible mouvement de tête.

« — Vous savez, dame Perronnette, tous les deux sont si ombrageux à l'endroit de Philippe ! »

« Philippe, c'est le nom qu'on me donnait, interrompit le prisonnier.

« — Eh bien, alors, il n'y a pas à hésiter, dit dame Perronnette, il faut faire descendre quelqu'un dans le puits.

« — Oui, pour que celui qui rapportera le papier y lise en remontant.

« — Prenons, dans le village, quelqu'un qui ne sache pas lire ; ainsi vous serez tranquille.

« — Soit ; mais celui qui descendra dans le puits ne devinera-t-il pas l'importance d'un papier pour lequel on risque la vie d'un homme ? Cependant vous venez de me donner une idée, dame Perronnette ; oui, quelqu'un descendra dans le puits, et ce quelqu'un sera moi.

« Mais, sur cette proposition, dame Perronnette se mit à s'éplorer et à s'écrier de telle façon ; elle supplia si fort en pleurant le vieux gentilhomme, qu'il lui promit de se mettre en quête d'une échelle assez grande pour qu'on pût descendre dans le puits, tandis qu'elle irait jusqu'à la ferme chercher un garçon résolu, à qui l'on ferait accroire qu'il était tombé un bijou dans le puits, que ce bijou était enveloppé dans du papier, et, comme le papier, remarqua mon gouverneur, se développe à l'eau, il ne sera pas surprenant qu'on ne retrouve que la lettre tout ouverte.

« — Elle aura peut-être déjà eu le temps de s'effacer, dit dame Perronnette.

« — Peu importe, pourvu que nous ayons la lettre. En remettant la lettre à la reine, elle verra bien que nous ne l'avons pas trahie, et, par conséquent, n'excitant pas la défiance de M. de Mazarin, nous n'aurons rien à craindre de lui.

« Cette résolution prise, ils se séparèrent. Je repoussai le volet, et, voyant que mon gouverneur s'apprêtait à rentrer, je me jetai sur mes coussins avec un bourdonnement dans la tête, causé par tout ce que je venais d'entendre.

« Mon gouverneur entre-bâilla la porte quelques secondes après que je m'étais rejeté sur mes coussins, et, me croyant assoupi, la referma doucement.

« A peine fut-elle refermée, que je me relevai, et, prêtant l'oreille, j'entendis le bruit des pas qui s'éloignaient. Alors je revins à mon volet, et je vis sortir mon gouverneur et dame Perronnette.

« J'étais seul à la maison.

« Ils n'eurent pas plus tôt refermé la porte, que, sans prendre la peine de traverser le vestibule, je sautai par la fenêtre et courus au puits.

« Alors, comme s'était penché mon gouverneur, je me penchai à mon tour.

« Je ne sais quoi de blanchâtre et de lumineux tremblotait dans les cercles frissonnants de l'eau verdâtre. Ce disque brillant me fascinait et m'attirait ; mes yeux étaient fixes, ma respiration haletante ; le puits m'aspirait avec sa large bouche et son haleine glacée ; il me semblait lire au fond de l'eau des caractères de feu tracés sur le papier qu'avait touché la reine.

« Alors, sans savoir ce que je faisais, et animé

par un de ces mouvements instinctifs qui vous poussent sur les pentes fatales, je roulai une extrémité de la corde au pied de la potence du puits ; je laissai pendre le seau jusque dans l'eau, à trois pieds de profondeur à peu près, tout cela en me donnant bien du mal pour ne pas déranger le précieux papier, qui commençait à changer sa couleur blanchâtre contre une teinte verdâtre, preuve qu'il s'enfonçait ; puis, un morceau de toile mouillée entre les mains, je me laissai glisser dans l'abîme.

« Quand je me vis suspendu au-dessus de cette flaque d'eau sombre, quand je vis le ciel diminuer au-dessus de ma tête, le froid s'empara de moi, le vertige me saisit et fit dresser mes cheveux ; mais ma volonté domina tout, terreur et malaise. J'atteignis l'eau, et je m'y plongeai d'un seul coup, me retenant d'une main, tandis que j'allongeais l'autre, et que je saisissais le précieux papier, qui se déchira en deux entre mes doigts.

« Je cachai les deux morceaux dans mon justaucorps, et, m'aidant des pieds aux parois du puits, me suspendant des mains, vigoureux, agile, et pressé surtout, je regagnai la margelle, que j'inondai en la touchant de l'eau qui ruisselait de toute la partie inférieure de mon corps.

« Une fois hors du puits avec ma proie, je me mis à courir au soleil, et j'atteignis le fond du jardin, où se trouvait une espèce de petit bois. C'est là que je voulais me réfugier.

« Comme je mettais le pied dans ma cachette, la cloche qui retentissait lorsque s'ouvrait la grand'porte, sonna. C'était mon gouverneur qui rentrait. Il était temps !

« Je calculai qu'il me restait dix minutes avant qu'il m'atteignît, si, devinant où j'étais, il venait droit à moi ; vingt minutes, s'il prenait la peine de me chercher.

« C'était assez pour lire cette précieuse lettre, dont je me hâtai de rapprocher les deux fragments. Les caractères commençaient à s'effacer.

« Cependant, malgré tout, je parvins à déchiffrer la lettre. »

— Et qu'y avez-vous lu, Monseigneur ? demanda Aramis vivement intéressé.

— Assez de choses pour croire, monsieur, que le valet était un gentilhomme, et que Perronnette, sans être une grande dame, était cependant plus qu'une servante ; enfin, que j'avais moi-même quelque naissance, puisque la reine Anne d'Autriche et le premier ministre Mazarin me recommandaient si soigneusement.

Le jeune homme s'arrêta tout ému.

— Et qu'arriva-t-il ? demanda Aramis.

— Il arriva, monsieur, répondit le jeune homme, que l'ouvrier appelé par mon gouverneur ne trouva rien dans le puits, après l'avoir fouillé en tous sens ; il arriva que mon gouverneur s'aperçut que la margelle était toute ruisselante ; il arriva que je ne m'étais pas si bien séché au soleil, que dame Perronnette ne reconnût que mes habits étaient tout humides ; il arriva enfin que je fus pris d'une grosse fièvre causée par la fraîcheur de l'eau et l'émotion de ma découverte, et que cette fièvre fut suivie d'un délire pendant lequel je racontai tout ; de sorte que, guidé par mes propres aveux, mon gouverneur trouva sous mon chevet les deux fragments de la lettre écrite par la reine.

— Ah ! fit Aramis, je comprends à cette heure.

— A partir de là, tout est conjecture. Sans doute, le pauvre gentilhomme et la pauvre femme, n'osant garder le secret de ce qui venait de se passer, écrivirent tout à la reine et lui renvoyèrent la lettre déchirée.

— Après quoi, dit Aramis, vous fûtes arrêté et conduit à la Bastille ?

— Vous le voyez.

— Puis vos deux serviteurs disparurent ?

— Hélas !

— Ne nous occupons pas des morts, reprit Aramis, et voyons ce que l'on peut faire avec le vivant. Vous m'avez dit que vous étiez résigné ?

— Et je vous le répète.

— Sans souci de la liberté ?

— Je vous l'ai dit.

— Sans ambition, sans regret, sans pensée ?

Le jeune homme ne répondit rien.

— Eh bien, demanda Aramis, vous vous taisez ?

— Je crois que j'ai assez parlé, répondit le prisonnier, et que c'est votre tour. Je suis fatigué.

— Je vais vous obéir, dit Aramis.

Aramis se recueillit, et une teinte de solennité profonde se répandit sur toute sa physionomie. On sentait qu'il en était arrivé à la partie importante du rôle qu'il était venu jouer dans la prison.

— Une première question, fit Aramis.

— Laquelle ? Parlez.

— Dans la maison que vous habitiez, il n'y avait ni glace ni miroir, n'est-ce pas ?

— Qu'est-ce que ces deux mots, et que signifient-ils ? demanda le jeune homme. Je ne les connais même pas.

— On entend par miroir ou glace un meuble qui réfléchit les objets, qui permet, par exemple, que l'on voie les traits de son propre visage dans un verre préparé, comme vous voyez les miens à l'œil nu.

— Non, il n'y avait dans la maison ni glace ni miroir, répondit le jeune homme.

Aramis regarda autour de lui.

— Il n'y en a pas non plus ici, dit-il ; les mêmes précautions ont été prises ici que là-bas.

— Dans quel but ?

— Vous le saurez tout à l'heure. Maintenant, pardonnez-moi : vous m'avez dit que l'on vous avait appris les mathématiques, l'astronomie, l'escrime, le manège ; vous ne m'avez point parlé d'histoire.

— Quelquefois, mon gouverneur m'a raconté les hauts faits du roi saint Louis, de François Ier et du roi Henri IV.

— Voilà tout ?

— Voilà à peu près tout.

— Eh bien, je le vois, c'est encore un calcul ; comme on vous avait enlevé les miroirs qui réfléchissent le présent, on vous a laissé ignorer l'histoire qui réfléchit le passé. Depuis votre emprisonnement, les livres vous ont été interdits ; de sorte que bien des faits vous sont inconnus, à l'aide desquels vous pourriez reconstruire l'édifice écroulé de vos souvenirs ou de vos intérêts.

— C'est vrai, dit le jeune homme.

— Écoutez, je vais donc, en quelques mots, vous dire ce qui s'est passé en France depuis vingt-trois ou vingt-quatre ans, c'est-à-dire depuis la date probable de votre naissance, c'est-à-dire, enfin, depuis le moment qui vous intéresse.

— Dites.

Et le jeune homme reprit son attitude sérieuse et recueillie.

— Savez-vous quel fut le fils du roi Henri IV ?

— Je sais du moins quel fut son successeur.

— Comment savez-vous cela ?

— Par une pièce de monnaie, à la date de 1610, qui représentait le roi Henri IV ; par une pièce de monnaie, à la date de 1612, qui représentait le roi Louis XIII. Je présumai, puisqu'il n'y avait que deux ans entre les deux pièces, que Louis XIII devait être le successeur de Henri IV.

— Alors, dit Aramis, vous savez que le dernier roi régnant était Louis XIII ?

— Je le sais, dit le jeune homme en rougissant légèrement.

— Eh bien, ce fut un prince plein de bonnes idées, plein de grands projets, projets toujours ajournés par le malheur des temps et par les luttes qu'eut à soutenir contre la seigneurie de France son ministre Richelieu. Lui, personnellement (je parle du roi Louis XIII), était faible de caractère. Il mourut jeune encore et tristement.

— Je sais cela.

— Il avait été longtemps préoccupé du soin de sa postérité. C'est un soin douloureux pour les princes, qui ont besoin de laisser sur la terre plus qu'un souvenir, pour que leur pensée se poursuive, pour que leur œuvre continue.

— Le roi Louis XIII est-il mort sans enfants ? demanda en souriant le prisonnier.

— Non, mais il fut privé longtemps du bonheur d'en avoir ; non, mais longtemps il crut qu'il mourrait tout entier. Et cette pensée l'avait

réduit à un profond désespoir, quand tout à coup sa femme, Anne d'Autriche...

Le prisonnier tressaillit.

— Saviez-vous, continua Aramis, que la femme de Louis XIII s'appelât Anne d'Autriche ?

— Continuez, dit le jeune homme sans répondre.

— Quand tout à coup, reprit Aramis, la reine Anne d'Autriche annonça qu'elle était enceinte. La joie fut grande à cette nouvelle, et tous les vœux tendirent à une heureuse délivrance. Enfin, le 5 septembre 1638, elle accoucha d'un fils.

Ici Aramis regarda son interlocuteur, et crut s'apercevoir qu'il pâlissait.

— Vous allez entendre, dit Aramis, un récit que peu de gens sont en état de faire à l'heure qu'il est ; car ce récit est un secret que l'on croit mort avec les morts, ou enseveli dans l'abîme de la confession.

— Et vous allez me dire ce secret ? fit le jeune homme.

— Oh ! dit Aramis avec un accent auquel il n'y avait pas à se méprendre, ce secret, je ne crois pas l'aventurer en le confiant à un prisonnier qui n'a aucun désir de sortir de la Bastille.

— J'écoute, monsieur.

— La reine donna donc le jour à un fils. Mais, quand toute la cour eut poussé des cris de joie à cette nouvelle ; quand le roi eut montré le nouveau-né à son peuple et à sa noblesse ; quand il se fut gaiement mis à table pour fêter cette heureuse naissance, alors la reine, restée seule dans sa chambre, fut prise, pour la seconde fois, des douleurs de l'enfantement, et donna le jour à un second fils.

— Oh ! dit le prisonnier trahissant une instruction plus grande que celle qu'il avouait, je croyais que MONSIEUR n'était né qu'en...

Aramis leva le doigt.

— Attendez que je continue, dit-il.

Le prisonnier poussa un soupir impatient, et attendit.

— Oui, dit Aramis, la reine eut un second fils, un second fils que dame Perronnette, la sage-femme, reçut dans ses bras.

— Dame Perronnette ! murmura le jeune homme.

— On courut aussitôt à la salle où le roi dînait ; on le prévint tout bas de ce qui arrivait ; il se leva de table et accourut. Mais, cette fois, ce n'était plus la gaieté qu'exprimait son visage, c'était un sentiment qui ressemblait à de la terreur. Deux fils jumeaux changeaient en amertume la joie que lui avait causée la naissance d'un seul, attendu que (ce que je vais vous dire, vous l'ignorez certainement), attendu qu'en France, c'est l'aîné des fils qui règne après le père.

— Je sais cela.

— Et que les médecins et les jurisconsultes prétendent qu'il y a lieu de douter si le fils, qui sort le premier du sein de sa mère, est l'aîné de par la loi de Dieu et de la nature.

Le prisonnier poussa un cri étouffé, et devint plus blanc que le drap sous lequel il se cachait.

— Vous comprenez maintenant, poursuivit Aramis, que le roi, qui s'était vu avec tant de joie continuer dans un héritier, dut être au désespoir en songeant que maintenant il en avait deux, et que, peut-être, celui qui venait de naître et qui était inconnu, contesterait le droit d'aînesse à

l'autre qui était né deux heures auparavant, et qui, deux heures auparavant, avait été reconnu. Ainsi, ce second fils, s'armant des intérêts ou des caprices d'un parti, pouvait, un jour, semer dans le royaume la discorde et la guerre, détruisant, par cela même, la dynastie qu'il eût dû consolider.

— Oh ! je comprends, je comprends !... murmura le jeune homme.

— Eh bien, continua Aramis, voilà ce qu'on rapporte, voilà ce qu'on assure, voilà pourquoi un des deux fils d'Anne d'Autriche, indignement séparé de son frère, indignement séquestré, réduit à l'obscurité la plus profonde ; voilà pourquoi ce second fils a disparu, et si bien disparu, que nul en France ne sait aujourd'hui qu'il existe, excepté sa mère.

— Oui, sa mère, qui l'a abandonné ! s'écria le prisonnier avec l'expression du désespoir.

— Excepté, continua Aramis, cette dame à la robe noire et aux rubans de feu, et enfin excepté...

— Excepté vous, n'est-ce pas ? Vous qui venez me conter tout cela, vous qui venez éveiller en mon âme la curiosité, la haine, l'ambition, et, qui sait ? peut-être, la soif de la vengeance ; excepté vous, monsieur, qui, si vous êtes l'homme que j'attends, l'homme que me promet le billet, l'homme enfin que Dieu doit m'envoyer, devez avoir sur vous...

— Quoi ? demanda Aramis.

— Un portrait du roi Louis XIV, qui règne en ce moment sur le trône de France.

— Voici le portrait, répliqua l'évêque en donnant au prisonnier un émail des plus exquis, sur

lequel Louis XIV apparaissait fier, beau, et vivant pour ainsi dire.

Le prisonnier saisit avidement le portrait, et fixa ses yeux sur lui comme s'il eût voulu le dévorer.

— Et maintenant, Monseigneur, dit Aramis, voici un miroir.

Aramis laissa le temps au prisonnier de renouer ses idées.

— Si haut ! si haut ! murmura le jeune homme en dévorant du regard le portrait de Louis XIV et son image à lui-même réfléchie dans le miroir.

— Qu'en pensez-vous ? dit alors Aramis.

— Je pense que je suis perdu, répondit le captif, que le roi ne me pardonnera jamais.

— Et moi, je me demande, ajouta l'évêque en attachant sur le prisonnier un regard brillant de signification, je me demande lequel des deux est le roi, de celui que représente ce portrait, ou de celui que reflète cette glace.

— Le roi, monsieur, est celui qui est sur le trône, répliqua tristement le jeune homme ; c'est celui qui n'est pas en prison, et qui, au contraire, y fait mettre les autres. La royauté, c'est la puissance, et vous voyez bien que je suis impuissant.

— Monseigneur, répondit Aramis avec un respect qu'il n'avait pas encore témoigné, le roi, prenez-y bien garde, sera, si vous le voulez, celui qui, sortant de prison, saura se tenir sur le trône où des amis le placeront.

— Monsieur, ne me tentez point, fit le prisonnier avec amertume.

— Monseigneur, ne faiblissez pas, persista Ara-

mis avec vigueur. J'ai apporté toutes les preuves de votre naissance ; consultez-les, prouvez-vous à vous-même que vous êtes un fils de roi, et, après, agissons.

— Non, non, c'est impossible.

— A moins, reprit ironiquement l'évêque, qu'il ne soit dans la destinée de votre race que les frères exclus du trône soient tous des princes sans valeur et sans honneur, comme M. Gaston d'Orléans, votre oncle, qui, dix fois, conspira contre le roi Louis XIII, son frère.

— Mon oncle Gaston d'Orléans conspira contre son frère ? s'écria le prince épouvanté ; il conspira pour le détrôner ?

— Mais oui, Monseigneur, pas pour autre chose.

— Que me dites-vous là, monsieur ?

— La vérité.

— Et il eut des amis... dévoués ?

— Comme moi pour vous.

— Eh bien, que fit-il ? Il échoua ?

— Il échoua, mais toujours par sa faute, et, pour racheter, non pas sa vie, car la vie du frère du roi est sacrée, inviolable, mais pour racheter sa liberté, votre oncle sacrifia la vie de tous ses amis les uns après les autres. Aussi est-il aujourd'hui la honte de l'histoire et l'exécration de cent nobles familles de ce royaume.

— Je comprends, monsieur, fit le prince ; et c'est par faiblesse ou par trahison que mon oncle tua ses amis ?

— Par faiblesse : ce qui est toujours une trahison chez les princes.

— Ne peut-on pas échouer aussi par ignorance, par incapacité ? Croyez-vous bien qu'il soit possi-

ble, à un pauvre captif tel que moi, élevé non seulement loin de la cour, mais encore loin du monde ; croyez-vous qu'il lui soit possible d'aider ceux de ses amis qui tenteraient de le servir ?

Et, comme Aramis allait répondre, le jeune homme s'écria tout à coup avec une violence qui décelait la force du sang :

— Nous parlons ici d'amis, mais par quel hasard aurais-je des amis, moi que personne ne connaît, et qui n'ai pour m'en faire ni liberté, ni argent, ni puissance ?

— Il me semble que j'ai eu l'honneur de m'offrir à Votre Altesse Royale.

— Oh ! ne m'appelez pas ainsi, monsieur ; c'est une dérision ou une barbarie. Ne me faites pas songer à autre chose qu'aux murs de la prison qui m'enferme ; laissez-moi aimer encore, ou, du moins, subir mon esclavage et mon obscurité.

— Monseigneur ! Monseigneur ! si vous me répétez encore ces paroles découragées ; si, après avoir eu la preuve de votre naissance, vous demeurez pauvre d'esprit, de souffle et de volonté, j'accepterai votre vœu, je disparaîtrai, je renoncerai à servir ce maître, à qui, si ardemment, je venais dévouer ma vie et mon aide.

— Monsieur, s'écria le prince, avant de me dire tout ce que vous dites, n'eût-il pas mieux valu réfléchir que vous m'avez à jamais brisé le cœur ?

— Ainsi ai-je voulu faire, Monseigneur.

— Monsieur, pour me parler de grandeur, de puissance, de royauté même, est-ce que vous devriez choisir une prison ? Vous voulez me faire croire à la splendeur, et nous nous cachons dans la nuit ? Vous me vantez la gloire, et nous étouffons

nos paroles sous les rideaux de ce grabat ? Vous me faites entrevoir une toute-puissance, et j'entends les pas du geôlier dans ce corridor, ce pas qui vous fait trembler plus que moi ? Pour me rendre un peu moins incrédule, tirez-moi donc de la Bastille ; donnez de l'air à mes poumons, des éperons à mon pied, une épée à mon bras, et nous commencerons à nous entendre.

— C'est bien mon intention de vous donner tout cela, et plus que cela, Monseigneur. Seulement, le voulez-vous ?

— Écoutez encore, monsieur, interrompit le prince. Je sais qu'il y a des gardes à chaque galerie, des verrous à chaque porte, des canons et des soldats à chaque barrière. Avec quoi vaincrez-vous les gardes, enclouerez-vous les canons ? Avec quoi briserez-vous les verrous et les barrières ?

— Monseigneur, comment vous est venu ce billet que vous avez lu et qui annonçait ma venue ?

— On corrompt un geôlier pour un billet.

— Si l'on corrompt un geôlier, on peut en corrompre dix.

— Eh bien, j'admets que ce soit possible de tirer un pauvre captif de la Bastille ; possible de le bien cacher pour que les gens du roi ne le rattrapent point ; possible encore de nourrir convenablement ce malheureux dans un asile inconnu.

— Monseigneur ! fit en souriant Aramis.

— J'admets que celui qui ferait cela pour moi serait déjà plus qu'un homme ; mais, puisque vous dites que je suis un prince, un frère de roi, comment me rendrez-vous le rang et la force que ma mère et mon frère m'ont enlevés ? Mais, puisque je dois passer une vie de combats et de

haines, comment me ferez-vous vainqueur dans ces combats et invulnérable à mes ennemis ? Ah ! monsieur, songez-y ; jetez-moi demain dans quelque noire caverne, au fond d'une montagne ; faites-moi cette joie d'entendre en liberté les bruits du fleuve et de la plaine, de voir en liberté le soleil d'azur ou le ciel orageux, c'en est assez. Ne me promettez pas davantage, car, en vérité, vous ne pouvez me donner davantage, et ce serait un crime de me tromper, puisque vous vous dites mon ami.

Aramis continua d'écouter en silence.

— Monseigneur, reprit-il après avoir un moment réfléchi, j'admire ce sens si droit et si ferme qui dicte vos paroles ; je suis heureux d'avoir deviné mon roi.

— Encore ! encore !... Ah ! par pitié, s'écria le prince en comprimant de ses mains glacées son front couvert d'une sueur brûlante, n'abusez pas de moi ; je n'ai pas besoin d'être un roi, monsieur, pour être le plus heureux des hommes.

— Et moi, Monseigneur, j'ai besoin que vous soyez un roi pour le bonheur de l'humanité.

— Ah ! fit le prince avec une nouvelle défiance inspirée par ce mot, ah ! qu'a donc l'humanité à reprocher à mon frère ?

— J'oubliais de dire, Monseigneur, que, si vous daignez vous laisser guider par moi, et si vous consentez à devenir le plus puissant prince de la terre, vous aurez servi les intérêts de tous les amis que je voue au succès de notre cause, et ces amis sont nombreux.

— Nombreux ?

— Encore moins que puissants, Monseigneur.

— Expliquez-vous.

— Impossible ! Je m'expliquerai, je le jure devant Dieu qui m'entend, le propre jour où je vous verrai assis sur le trône de France.

— Mais mon frère ?

— Vous ordonnerez de son sort. Est-ce que vous le plaignez ?

— Lui qui me laisse mourir dans un cachot ? Non, je ne le plains pas !

— A la bonne heure !

— Il pouvait venir lui-même en cette prison, me prendre la main et me dire : « Mon frère, Dieu nous a créés pour nous aimer, non pour nous combattre. Je viens à vous. Un préjugé sauvage vous condamnait à périr obscurément loin de tous les hommes, privé de toutes les joies. Je veux vous faire asseoir près de moi ; je veux vous attacher au côté l'épée de notre père. Profiterez-vous de ce rapprochement pour m'étouffer ou me contraindre ? Userez-vous de cette épée pour verser mon sang ?... — Oh ! non, lui eussé-je répondu ; je vous regarde comme mon sauveur, et vous respecterai comme mon maître. Vous me donnez bien plus que ne m'avait donné Dieu. Par vous, j'ai la liberté ; par vous, j'ai le droit d'aimer et d'être aimé en ce monde. »

— Et vous eussiez tenu parole, Monseigneur ?

— Oh ! sur ma vie !

— Tandis que maintenant ?...

— Tandis que, maintenant, je sens que j'ai des coupables à punir...

— De quelle façon, Monseigneur ?

— Que dites-vous de cette ressemblance que Dieu m'avait donnée avec mon frère ?

— Je dis qu'il y avait dans cette ressemblance un enseignement providentiel que le roi n'eût pas dû négliger ; je dis que votre mère a commis un crime en faisant différents par le bonheur et par la fortune ceux que la nature avait créés si semblables dans son sein, et je conclus, moi, que le châtiment ne doit être autre chose que l'équilibre à rétablir.

— Ce qui signifie ?...

— Que, si je vous rends votre place sur le trône de votre frère, votre frère prendra la vôtre dans votre prison ?

— Hélas ! on souffre bien en prison ! surtout quand on a bu si largement à la coupe de la vie !

— Votre Altesse Royale sera toujours libre de faire ce qu'elle voudra ; elle pardonnera, si bon lui semble, après avoir puni.

— Bien. Et maintenant, savez-vous une chose, monsieur ?

— Dites, mon prince.

— C'est que je n'écouterai plus rien de vous que hors de la Bastille.

— J'allais dire à Votre Altesse Royale que je n'aurai plus l'honneur de la voir qu'une fois.

— Quand cela ?

— Le jour où mon prince sortira de ces murailles noires.

— Dieu vous entende ! Comment me préviendrez-vous ?

— En venant ici vous chercher.

— Vous-même ?

— Mon prince, ne quittez cette chambre qu'avec moi, ou, si l'on vous contraint en mon absence, rappelez-vous que ce ne sera pas de ma part.

— Ainsi, pas un mot à qui que ce soit, si ce n'est à vous ?

— Si ce n'est à moi.

Aramis s'inclina profondément. Le prince lui tendit la main.

— Monsieur, dit-il avec un accent qui jaillissait du cœur, j'ai un dernier mot à vous dire. Si vous vous êtes adressé à moi pour me perdre, si vous n'avez été qu'un instrument aux mains de mes ennemis, si de notre conférence, dans laquelle vous avez sondé mon cœur, il résulte pour moi quelque chose de pire que la captivité, c'est-à-dire la mort, eh bien, soyez béni, car vous aurez terminé mes peines et fait succéder le calme aux fiévreuses tortures dont je suis dévoré depuis huit ans.

— Monseigneur, attendez pour me juger, dit Aramis.

— J'ai dit que je vous bénissais et que je vous pardonnais. Si, au contraire, vous êtes venu pour me rendre la place que Dieu m'avait destinée au soleil de la fortune et de la gloire, si, grâce à vous, je puis vivre dans la mémoire des hommes, et faire honneur à ma race par quelques faits illustres ou quelques services rendus à mes peuples ; si, du dernier rang où je languis, je m'élève au faîte des honneurs, soutenu par votre main généreuse, eh bien, à vous que je bénis et que je remercie, à vous la moitié de ma puissance et de ma gloire ! Vous serez encore trop peu payé ; votre part sera toujours incomplète, car jamais je ne réussirai à partager avec vous tout ce bonheur que vous m'aurez donné.

— Monseigneur, dit Aramis ému de la pâleur et de l'élan du jeune homme, votre noblesse de cœur

me pénètre de joie et d'admiration. Ce n'est pas à vous de me remercier, ce sera surtout aux peuples que vous rendrez heureux, à vos descendants que vous rendrez illustres. Oui, je vous aurai donné plus que la vie, je vous donnerai l'immortalité.

Le jeune homme tendit la main à Aramis ; celui-ci la baisa en s'agenouillant.

— Oh ! s'écria le prince avec une modestie charmante.

— C'est le premier hommage rendu à notre roi futur, dit Aramis. Quand je vous reverrai, je dirai : « Bonjour, Sire ! »

— Jusque-là, s'écria le jeune homme en appuyant ses doigts blancs et amaigris sur son cœur, jusque-là plus de rêves, plus de chocs à ma vie ; elle se briserait ! Oh ! monsieur, que ma prison est petite et que cette fenêtre est basse, que ces portes sont étroites ! Comment tant d'orgueil, tant de splendeur, tant de félicité a-t-il pu passer par là et tenir ici ?

— Votre Altesse Royale me rend fier, dit Aramis, puisqu'elle prétend que c'est moi qui ai apporté tout cela.

Il heurta aussitôt la porte.

Le geôlier vint ouvrir avec Baisemeaux, qui, dévoré d'inquiétude et de crainte, commençait à écouter malgré lui à la porte de la chambre.

Heureusement ni l'un ni l'autre des deux interlocuteurs n'avait oublié d'étouffer sa voix, même dans les plus hardis élans de la passion.

— Quelle confession ! dit le gouverneur en essayant de rire ; croirait-on jamais qu'un reclus, un homme presque mort, ait commis des péchés si nombreux et si longs ?

Aramis se tut. Il avait hâte de sortir de la Bas-

tille, où le secret qui l'accablait doublait le poids des murailles.

Quand ils furent arrivés chez Baisemeaux :

— Causons affaires, mon cher gouverneur, dit Aramis.

— Hélas ! répliqua Baisemeaux.

— Vous avez à me demander mon acquit pour cent cinquante mille livres ? dit l'évêque.

— Et à verser le premier tiers de la somme, ajouta en soupirant le pauvre gouverneur, qui fit trois pas vers son armoire de fer.

— Voici votre quittance, dit Aramis.

— Et voici l'argent, reprit avec un triple soupir M. Baisemeaux.

— L'ordre m'a dit seulement de donner une quittance de cinquante mille livres, dit Aramis ; il ne m'a pas dit de recevoir d'argent. Adieu, monsieur le gouverneur.

Et il partit, laissant Baisemeaux plus que suffoqué par la surprise et la joie, en présence de ce présent royal fait si grandement par le confesseur extraordinaire de la Bastille.

XLIX

COMMENT MOUSTON AVAIT ENGRAISSÉ SANS EN PRÉVENIR PORTHOS, ET DES DÉSAGRÉMENTS QUI EN ÉTAIENT RÉSULTÉS POUR CE DIGNE GENTILHOMME.

Depuis le départ d'Athos pour Blois, Porthos et d'Artagnan s'étaient rarement trouvés ensemble. L'un avait fait un service fatigant près du roi,

l'autre avait fait beaucoup d'emplettes de meubles, qu'il comptait emporter dans ses terres, et à l'aide desquels il espérait fonder, dans ses diverses résidences, un peu de ce luxe de cour dont il avait entrevu l'éblouissante clarté dans la compagnie de Sa Majesté.

D'Artagnan, toujours fidèle, un matin que son service lui laissait quelque liberté, songea à Porthos, et, inquiet de n'avoir pas entendu parler de lui depuis plus de quinze jours, s'achemina vers son hôtel, où il le saisit au sortir du lit.

Le digne baron paraissait pensif : plus que pensif, mélancolique. Il était assis sur son lit, demi-nu, les jambes pendantes, contemplant une foule d'habits qui jonchaient le parquet de leurs franges, de leurs galons, de leurs broderies et de leurs cliquetis d'inharmonieuses couleurs.

Porthos, triste et songeur comme le lièvre de La Fontaine, ne vit pas entrer d'Artagnan, que lui cachait d'ailleurs en ce moment M. Mouston, dont la corpulence personnelle, fort suffisante en tout cas pour cacher un homme à un autre homme, était momentanément doublée par le déploiement d'un habit écarlate que l'intendant exhibait à son maître en le tenant par les manches, afin qu'il fût plus manifeste de tous les côtés.

D'Artagnan s'arrêta sur le seuil et examina Porthos songeant ; puis, comme la vue de ces innombrables habits jonchant le parquet tirait de profonds soupirs de la poitrine du digne gentilhomme, d'Artagnan pensa qu'il était temps de l'arracher à cette douloureuse contemplation, et toussa pour s'annoncer.

— Ah ! fit Porthos, dont le visage s'illumina de

joie, ah ! ah ! voici d'Artagnan ! Je vais enfin avoir une idée !

Mouston, à ces mots, se doutant de ce qui se passait derrière lui, s'effaça en souriant tendrement à l'ami de son maître, qui se trouva ainsi débarrassé de l'obstacle matériel qui l'empêchait de parvenir jusqu'à d'Artagnan.

Porthos fit craquer ses genoux robustes en se redressant, et, en deux enjambées, traversant la chambre, se trouva en face de d'Artagnan, qu'il pressa sur son cœur avec une affection qui semblait prendre une nouvelle force dans chaque jour qui s'écoulait.

— Ah ! répéta-t-il, vous êtes toujours le bienvenu, cher ami ; mais, aujourd'hui, vous êtes mieux venu que jamais.

— Voyons, voyons, on est triste chez vous ? fit d'Artagnan.

Porthos répondit par un regard qui exprimait l'abattement.

— Eh bien, contez-moi cela, Porthos, mon ami, à moins que ce ne soit un secret.

— D'abord, mon ami, dit Porthos, vous savez que je n'ai pas de secrets pour vous. Voici donc ce qui m'attriste.

— Attendez, Porthos, laissez-moi d'abord me dépêtrer de toute cette litière de drap, de satin et de velours.

— Oh ! marchez, marchez, dit piteusement Porthos : tout cela n'est que rebut.

— Peste ! du rebut, Porthos, du drap à vingt livres l'aune ! du satin magnifique, du velours royal !

— Vous trouvez donc ces habits ?...

— Splendides, Porthos, splendides ! Je gage que vous seul en France en avez autant, et, en supposant que vous n'en fassiez plus faire un seul, et que vous viviez cent ans, ce qui ne m'étonnerait pas, vous porteriez encore des habits neufs le jour de votre mort, sans avoir besoin de voir le nez d'un seul tailleur, d'aujourd'hui à ce jour-là.

Porthos secoua la tête.

— Voyons, mon ami, dit d'Artagnan, cette mélancolie qui n'est pas dans votre caractère m'effraye. Mon cher Porthos, sortons-en donc ; le plus tôt sera le mieux.

— Oui, mon ami, sortons-en, dit Porthos, si toutefois cela est possible.

— Est-ce que vous avez reçu de mauvaises nouvelles de Bracieux, mon ami ?

— Non, on a coupé les bois, et ils ont donné un tiers de produit au delà de leur estimation.

— Est-ce qu'il y a une fuite dans les étangs de Pierrefonds ?

— Non, mon ami, on les a pêchés, et, du superflu de la vente il y a eu de quoi empoissonner tous les étangs des environs.

— Est-ce que le Vallon se serait éboulé par suite d'un tremblement de terre ?

— Non, mon ami, au contraire ; le tonnerre est tombé à cent pas du château, et a fait jaillir une source à un endroit qui manquait complètement d'eau.

— Eh bien, alors, qu'y a-t-il ?

— Il y a que j'ai reçu une invitation pour la fête de Vaux, fit Porthos d'un air lugubre.

— Eh bien, plaignez-vous un peu ! Le roi a causé dans les ménages de la cour plus de cent

brouilles mortelles en refusant des invitations. Ah ! vraiment, cher ami, vous êtes du voyage de Vaux ? Tiens, tiens, tiens !

— Mon Dieu, oui !

— Vous allez avoir un coup d'œil magnifique, mon ami.

— Hélas ! je m'en doute bien.

— Tout ce qu'il y a de grand en France va être réuni là.

— Ah ! fit Porthos en s'arrachant de désespoir une pincée de cheveux.

— Eh ! là, bon Dieu ! fit d'Artagnan, êtes-vous malade, mon ami ?

— Je me porte comme le pont Neuf, ventre Mahon ! Ce n'est pas cela.

— Mais qu'est-ce donc, alors ?

— C'est que je n'ai pas d'habits.

D'Artagnan demeura pétrifié.

— Pas d'habits, Porthos ! pas d'habits ! s'écria-t-il, quand j'en vois là plus de cinquante sur le plancher !

— Cinquante, oui, et pas un qui m'aille !

— Comment, pas un qui vous aille ? Mais on ne vous prend donc pas mesure quand on vous habille ?

— Si fait ! répondit Mouston ; mais, malheureusement, j'ai engraissé.

— Comment ! vous avez engraissé ?

— De sorte que je suis devenu plus gros, mais beaucoup plus gros que M. le baron. Croiriez-vous cela, monsieur ?

— Parbleu ! il me semble que cela se voit !

— Entends-tu, imbécile ! dit Porthos, cela se voit.

— Mais enfin, mon cher Porthos, reprit d'Artagnan avec une légère impatience, je ne comprends pas pourquoi vos habits ne vous vont point parce que Mouston a engraissé.

— Je vais vous expliquer cela, mon ami, dit Porthos. Vous vous rappelez m'avoir raconté l'histoire d'un général romain, Antoine, qui avait toujours sept sangliers à la broche, et cuits à des points différents, afin de pouvoir demander son dîner à quelque heure du jour qu'il lui plût de le faire. Eh bien, je résolus, comme, d'un moment à l'autre, je pouvais être appelé à la cour et y rester une semaine, je résolus d'avoir toujours sept habits prêts pour cette occasion.

— Puissamment raisonné, Porthos. Seulement, il faut avoir votre fortune pour se passer ces fantaisies-là. Sans compter le temps que l'on perd à donner des mesures. Les modes changent si souvent.

— Voilà justement, dit Porthos, où je me flattais d'avoir trouvé quelque chose de fort ingénieux.

— Voyons, dites-moi cela. Pardieu ! je ne doute pas de votre génie.

— Vous vous rappelez que Mouston a été maigre ?

— Oui, du temps qu'il s'appelait Mousqueton.

— Mais vous rappelez-vous aussi l'époque où il a commencé d'engraisser ?

— Non, pas précisément. Je vous demande pardon, mon cher Mouston.

— Oh ! monsieur n'est pas fautif, dit Mouston d'un air aimable ; monsieur était à Paris, et nous étions, nous, à Pierrefonds.

— Enfin, mon cher Porthos, il y a un moment

où Mouston s'est mis à engraisser. Voilà ce que vous voulez dire, n'est-ce pas ?

— Oui, mon ami, et je m'en réjouis fort à cette époque.

— Peste ! je le crois bien, fit d'Artagnan.

— Vous comprenez, continua Porthos, ce que cela m'épargnait de peine ?

— Non, mon cher ami, je ne comprends pas encore ; mais, à force de m'expliquer...

— M'y voici, mon ami. D'abord, comme vous l'avez dit, c'est une perte de temps que de donner sa mesure, ne fût-ce qu'une fois tous les quinze jours. Et puis on peut être en voyage, et, quand on veut avoir toujours sept habits en train... Enfin, mon ami, j'ai horreur de donner ma mesure à quelqu'un. On est gentilhomme ou on ne l'est pas, que diable ! Se faire toiser par un drôle qui vous analyse au pied, pouce et ligne, c'est humiliant. Ces gens-là vous trouvent trop creux ici, trop saillant là ; ils connaissent votre fort et votre faible. Tenez, quand on sort des mains d'un mesureur, on ressemble à ces places fortes dont un espion est venu relever les angles et les épaisseurs.

— En vérité, mon cher Porthos, vous avez des idées qui n'appartiennent qu'à vous.

— Ah ! vous comprenez, quand on est ingénieur...

— Et qu'on a fortifié Belle-Isle, c'est juste, mon ami.

— J'eus donc une idée, et, sans doute, elle eût été bonne sans la négligence de M. Mouston.

D'Artagnan jeta un regard sur Mouston, qui répondit à ce regard par un léger mouvement de corps qui voulait dire : « Vous allez voir s'il y a de ma faute dans tout cela. »

— Je m'applaudis donc, reprit Porthos, de voir engraisser Mouston, et j'aidai même, de tout mon pouvoir, à lui faire de l'embonpoint, à l'aide d'une nourriture substantielle, espérant toujours qu'il parviendrait à m'égaler en circonférence, et qu'alors il pourrait se faire mesurer à ma place.

— Ah ! corbœuf ! s'écria d'Artagnan, je comprends... Cela vous épargnait le temps et l'humiliation.

— Parbleu ! jugez donc de ma joie quand, après un an et demi de nourriture bien combinée, car je prenais la peine de le nourrir moi-même, ce drôle-là...

— Oh ! et j'y ai bien aidé, monsieur, dit modestement Mouston.

— Ça, c'est vrai. Jugez donc de ma joie, lorsque je m'aperçus qu'un matin, Mouston, était forcé de s'effacer, comme je m'effaçais moi-même, pour passer par la petite porte secrète que ces diables d'architectes ont faite dans la chambre de feu madame du Vallon, au château de Pierrefonds. Et, à propos de cette porte, mon ami, je vous demanderai, à vous qui savez tout, comment ces bélîtres d'architectes, qui doivent avoir, par état, le compas dans l'œil, imaginent de faire des portes par lesquels ne peuvent passer que des gens maigres.

— Ces portes-là, répondit d'Artagnan, sont destinées aux galants ; or, un galant est généralement de taille mince et svelte.

— Madame du Vallon n'avait pas de galants, interrompit Porthos avec majesté.

— Parfaitement juste, mon ami, répondit d'Artagnan : mais les architectes ont songé au cas où, peut-être, vous vous remarieriez.

— Ah ! c'est possible, dit Porthos. Et, maintenant que l'explication des portes trop étroites m'est donnée, revenons à l'engraissement de Mouston. Mais remarquez que les deux choses se touchent, mon ami. Je me suis toujours aperçu que les idées s'appareillaient. Ainsi, admirez ce phénomène, d'Artagnan ; je vous parlais de Mouston, qui était gras, et nous en sommes venus à madame du Vallon...

— Qui était maigre.

— Hum ! n'est-ce pas prodigieux, cela ?

— Mon cher, un savant de mes amis, M. Costar, a fait la même observation que vous, et il appelle cela d'un nom grec que je ne me rappelle pas.

— Ah ! mon observation n'est donc pas nouvelle ? s'écria Porthos stupéfait. Je croyais l'avoir inventée.

— Mon ami, c'était un fait connu avant Aristote, c'est-à-dire voilà deux mille ans, à peu près.

— Eh bien, il n'en est pas moins juste, dit Porthos, enchanté de s'être rencontré avec les sages de l'antiquité.

— A merveille ! Mais si nous revenions à Mouston. Nous l'avons laissé engraissant à vue d'œil, ce me semble.

— Oui, monsieur, dit Mouston.

— M'y voici, fit Porthos. Mouston engraissa donc si bien, qu'il combla toutes mes espérances, en atteignant ma mesure, ce dont je pus me convaincre un jour, en voyant sur le corps de ce coquin-là une de mes vestes dont il s'était fait un habit ; une veste qui valait cent pistoles, rien que par la broderie !

— C'était pour l'essayer, monsieur, dit Mouston.

— A partir de ce moment, reprit Porthos, je décidai donc que Mouston entrerait en communication avec mes tailleurs d'habits, et prendrait mesure en mon lieu et place.

— Puissamment imaginé, Porthos ; mais Mouston a un pied et demi moins que vous.

— Justement. On prenait la mesure jusqu'à terre, et l'extrémité de l'habit me venait juste au-dessus du genou.

— Quelle chance vous avez, Porthos ! ces choses-là n'arrivent qu'à vous !

— Ah ! oui, faites-moi votre compliment, il y a de quoi ! Ce fut justement à cette époque, c'est-à-dire voilà deux ans et demi à peu près, que je partis pour Belle-Isle, en recommandant à Mouston, pour avoir toujours, et en cas de besoin, un échantillon de toutes les modes, de se faire faire un habit tous les mois.

— Et Mouston aurait-il négligé d'obéir à votre recommandation ? Ah ! ah ! ce serait mal, Mouston !

— Au contraire, monsieur, au contraire !

— Non, il n'a pas oublié de se faire faire des habits, mais il a oublié de me prévenir qu'il engraissait.

— Dame ! ce n'est pas ma faute, monsieur, votre tailleur ne me l'a pas dit.

— De sorte, continua Porthos, que le drôle, depuis deux ans, a gagné dix-huit pouces de circonférence, et que mes douze derniers habits sont tous trop larges progressivement, d'un pied à un pied et demi.

— Mais les autres, ceux qui se rapprochent du temps où votre taille était la même ?

— Ils ne sont plus de mode, mon cher ami, et,

si je les mettais, j'aurais l'air d'arriver de Siam et d'être hors de cour depuis deux ans.

— Je comprends votre embarras. Vous avez combien d'habits neufs ? trente-six ? et vous n'en avez pas un ! Eh bien, il faut en faire faire un trente-septième ; les trente-six autres seront pour Mouston.

— Ah ! monsieur ! dit Mouston d'un air satisfait, le fait est que monsieur a toujours été bien bon pour moi.

— Parbleu ! croyez-vous que cette idée ne me soit pas venue ou que la dépense m'ait arrêté ? Mais il n'y a plus que deux jours d'ici à la fête de Vaux ; j'ai reçu l'invitation hier, j'ai fait venir Mouston en poste avec ma garde-robe ; je me suis aperçu du malheur qui m'arrivait ce matin seulement, et, d'ici à après-demain, il n'y a pas un tailleur un peu à la mode qui se charge de me confectionner un habit.

— C'est-à-dire un habit couvert d'or, n'est-ce pas ?

— J'en veux partout !

— Nous arrangerons cela. Vous ne partez que dans trois jours. Les invitations sont pour mercredi et nous sommes le dimanche matin.

— C'est vrai ; mais Aramis m'a bien recommandé d'être à Vaux vingt-quatre heures d'avance.

— Comment, Aramis ?

— Oui, c'est Aramis qui m'a apporté l'invitation.

— Ah ! fort bien, je comprends. Vous êtes invité du côté de M. Fouquet.

— Non pas ! Du côté du roi, cher ami. Il y a sur le billet, en toutes lettres : « M. le baron du Vallon est prévenu que le roi a daigné le mettre sur la liste de ses invitations... »

— Très bien ; mais c'est avec M. Fouquet que vous partez.

— Et quand je pense, s'écria Porthos en défonçant le parquet d'un coup de pied, quand je pense que je n'aurai pas d'habits ! J'en crève de colère ! Je voudrais bien étrangler quelqu'un ou déchirer quelque chose !

— N'étranglez personne et ne déchirez rien, Porthos ; j'arrangerai tout cela ; mettez un de vos trente-six habits et venez avec moi chez un tailleur.

— Bah ! mon coureur les a tous vus depuis ce matin.

— Même M. Percerin ?

— Qu'est-ce que M. Percerin ?

— C'est le tailleur du roi, parbleu !

— Ah ! oui, oui, dit Porthos, qui voulait avoir l'air de connaître le tailleur du roi et qui entendait prononcer ce nom pour la première fois ; chez M. Percerin, le tailleur du roi, parbleu ! J'ai pensé qu'il serait trop occupé.

— Sans doute, il le sera trop ; mais soyez tranquille, Porthos ; il fera pour moi ce qu'il ne ferait pas pour un autre. Seulement, il faudra que vous vous laissiez mesurer, mon ami.

— Ah ! fit Porthos avec un soupir, c'est fâcheux ; mais, enfin, que voulez-vous !

— Dame ! vous ferez comme les autres, mon cher ami ; vous ferez comme le roi.

— Comment ! on mesure aussi le roi ? Et il le souffre ?

— Le roi est coquet, mon cher, et vous aussi, vous l'êtes, quoi que vous en disiez.

Porthos sourit d'un air vainqueur.

— Allons donc chez le tailleur du roi ! dit-il ; et, puisqu'il mesure le roi, ma foi ! je puis bien, il me semble, me laisser mesurer par lui.

L

CE QUE C'ÉTAIT QUE MESSIRE JEAN PERCERIN

LE tailleur du roi, messire Jean Percerin, occupait une maison assez grande dans la rue Saint-Honoré, près la rue de l'Arbre-Sec. C'était un homme qui avait le goût des belles étoffes, des belles broderies, des beaux velours, étant de père en fils tailleur du roi. Cette succession remontait à Charles IX, auquel, comme on sait, remontaient souvent des fantaisies de *bravoure* assez difficiles à satisfaire.

Le Percerin de ce temps-là était un huguenot comme Ambroise Paré, et avait été épargné par la royne de Navarre, la belle Margot, comme on écrivait et comme on disait alors, et cela attendu qu'il était le seul qui eût jamais pu lui réussir ces merveilleux habits de cheval qu'elle aimait à porter, parce qu'ils étaient propres à dissimuler certains défauts anatomiques que la royne de Navarre cachait fort soigneusement.

Percerin, sauvé, avait fait, par reconnaissance, de beaux justes noirs, fort économiques pour la reine Catherine, laquelle finit par savoir bon gré de sa conservation au huguenot, à qui longtemps elle avait fait la mine. Mais Percerin était un homme prudent : il avait entendu dire que rien n'était plus dangereux pour un huguenot que les sourires de

la reine Catherine ; et, ayant remarqué qu'elle lui souriait plus souvent que de coutume, il se hâta de se faire catholique avec toute sa famille, et, devenu irréprochable par cette conversion, il parvint à la haute position de tailleur maître de la couronne de France.

Sous Henri III, roi coquet s'il en fut, cette position acquit la hauteur d'un des plus sublimes pics des Cordillères. Percerin avait été un homme habile toute sa vie, et, pour garder cette réputation au delà de la tombe, il se garda bien de manquer sa mort ; il trépassa donc fort adroitement et juste à l'heure où son imagination commençait de baisser.

Il laissait un fils et une fille, l'un et l'autre dignes du nom qu'ils étaient appelés à porter : le fils, coupeur intrépide et exact comme une équerre ; la fille, brodeuse et dessinateur d'ornements.

Les noces de Henri IV et de Marie de Médicis, les deuils si beaux de ladite reine, firent, avec quelques mots échappés à M. de Bassompierre, le roi des élégants de l'époque, la fortune de cette seconde génération des Percerin.

M. Concino Concini et sa femme Galigaï, qui brillèrent ensuite à la cour de France, voulurent italianiser les habits et firent venir des tailleurs de Florence ; mais Percerin, piqué au jeu dans son patriotisme et dans son amour-propre, réduisit à néant ces étrangers par ses dessins de brocatelle en application et ses plumetis inimitables ; si bien que Concino renonça le premier à ses compatriotes, et tint le tailleur français en telle estime, qu'il ne voulut plus être habillé que par lui ; de sorte qu'il portait un pourpoint de lui le jour où Vitry lui

cassa la tête d'un coup de pistolet au petit pont du Louvre.

C'est ce pourpoint, sortant des ateliers de maître Percerin, que les Parisiens eurent le plaisir de déchiqueter en tant de morceaux, avec la chair humaine qu'il contenait.

Malgré la faveur dont Percerin avait joui près de Concino Concini, le roi Louis XIII eut la générosité de ne pas garder rancune à son tailleur, et de le retenir à son service. Au moment où Louis le Juste donnait ce grand exemple d'équité, Percerin avait élevé deux fils, dont l'un fit son coup d'essai dans les noces d'Anne d'Autriche, inventa pour le cardinal de Richelieu ce bel habit espagnol avec lequel il dansa une sarabande, fit les costumes de la tragédie de *Mirame*, et cousit au manteau de Buckingham ces fameuses perles qui étaient destinées à être répandues sur les parquets du Louvre.

On devient aisément illustre quand on a habillé M. de Buckingham, M. de Cinq-Mars, mademoiselle Ninon, M. de Beaufort et Marion de Lorme. Aussi Percerin III avait-il atteint l'apogée de sa gloire lorsque son père mourut.

Ce même Percerin III, vieux, glorieux et riche, habillait encore Louis XIV, et, n'ayant plus de fils, ce qui était un grand chagrin pour lui, attendu qu'avec lui sa dynastie s'éteignait, et, n'ayant plus de fils, disons-nous, avait formé plusieurs élèves de belle espérance. Il avait un carrosse, une terre, des laquais, les plus grands de tout Paris, et, par autorisation spéciale de Louis XIV, une meute. Il habillait MM. de Lyonne et Letellier avec une sorte de protection ; mais, homme politique, nourri aux secrets d'État, il n'était jamais parvenu à

réussir un habit à M. Colbert. Cela ne s'explique pas, cela se devine. Les grands esprits, en tout genre, vivent de perceptions invisibles, insaisissables ; ils agissent sans savoir eux-mêmes pourquoi. Le grand Percerin, car, contre l'habitude des dynasties, c'était surtout le dernier des Percerin qui avait mérité le surnom de Grand, le grand Percerin, avons-nous dit, taillait d'inspiration une jupe pour la reine ou une trousse pour le roi ; il inventait un manteau pour MONSIEUR, un coin de bas pour MADAME ; mais, malgré son génie suprême, il ne pouvait retenir la mesure de M. Colbert.

— Cet homme-là, disait-il souvent, est hors de mon talent, et je ne saurais le voir dans le dessin de mes aiguilles.

Il va sans dire que Percerin était le tailleur de M. Fouquet, et que M. le surintendant le prisait fort.

M. Percerin avait près de quatre-vingts ans, et cependant il était vert encore, et si sec en même temps, disaient les courtisans, qu'il en était cassant. Sa renommée et sa fortune étaient assez grandes pour que M. le Prince, ce roi des petits-maîtres, lui donnât le bras en causant costumes avec lui, et que les moins ardents à payer parmi les gens de cour n'osassent jamais laisser chez lui des comptes trop arriérés ; car maître Percerin faisait une fois des habits à crédit, mais jamais une seconde s'il n'était pas payé de la première.

On conçoit qu'un pareil tailleur, au lieu de courir après les pratiques, fût difficile à en recevoir de nouvelles. Aussi Percerin refusait d'habiller les bourgeois ou les ennoblis trop récents. Le bruit courait même que M. de Mazarin, contre la fourni-

ture désintéressée d'un grand habit complet de cardinal en cérémonie, lui avait glissé, un beau jour, des lettres de noblesse dans sa poche.

Percerin avait de l'esprit et de la malice. On le disait fort égrillard. A quatre-vingts ans, il prenait encore d'une main ferme la mesure des corsages de femme.

C'est dans la maison de cet artiste grand seigneur que d'Artagnan conduisit le désolé Porthos.

Celui-ci, tout en marchant, disait à son ami :

— Prenez garde, mon cher d'Artagnan, prenez garde de commettre la dignité d'un homme comme moi avec l'arrogance de ce Percerin, qui doit être fort incivil ; car je vous préviens, cher ami, que, s'il me manquait, je le châtierais.

— Présenté par moi, répondit d'Artagnan, vous n'avez rien à craindre, cher ami, fussiez-vous... ce que vous n'êtes pas.

— Ah ! c'est que...

— Quoi donc ? Auriez-vous quelque chose contre Percerin ? Voyons, Porthos.

— Je crois que, dans le temps...

— Eh bien, quoi, dans le temps ?

— J'aurais envoyé Mousqueton chez un drôle de ce nom-là.

— Eh bien, après ?

— Et que ce drôle aurait refusé de m'habiller.

— Oh ! un malentendu, sans doute, qu'il est urgent de redresser ; Mouston aura confondu.

— Peut-être.

— Il aura pris un nom pour un autre.

— C'est possible. Ce coquin de Mouston n'a jamais eu la mémoire des noms.

— Je me charge de tout cela.

— Fort bien.

— Faites arrêter le carrosse, Porthos ; c'est ici.

— C'est ici ?

— Oui.

— Comment, ici ? Nous sommes aux Halles, et vous m'avez dit que la maison était au coin de la rue de l'Arbre-Sec.

— C'est vrai ; mais regardez.

— Eh bien, je regarde, et je vois...

— Quoi ?

— Que nous sommes aux Halles, pardieu !

— Vous ne voulez pas, sans doute, que nos chevaux montent sur le carrosse qui nous précède ?

— Non.

— Ni que le carrosse qui nous précède monte sur celui qui est devant.

— Encore moins.

— Ni que le deuxième carrosse passe sur le ventre aux trente ou quarante autres qui sont arrivés avant nous ?

— Ah ! par ma foi ! vous avez raison.

— Ah !

— Que de gens, mon cher, que de gens !

— Hein ?

— Et que font-ils là, tous ces gens ?

— C'est bien simple : ils attendent leur tour.

— Bah ! les comédiens de l'hôtel de Bourgogne seraient-ils déménagés ?

— Non, leur tour pour entrer chez M. Percerin.

— Mais nous allons donc attendre aussi, nous.

— Nous, nous serons plus ingénieux et moins fiers qu'eux.

— Qu'allons-nous faire, donc ?

— Nous allons descendre, passer parmi les pages

et les laquais, et nous entrerons chez le tailleur, c'est moi qui vous en réponds, surtout si vous marchez le premier.

— Allons, fit Porthos.

Et tous deux, étant descendus, s'acheminèrent à pied vers la maison.

Ce qui causait cet encombrement, c'est que la porte de M. Percerin était fermée, et qu'un laquais, debout à cette porte, expliquait aux illustres pratiques de l'illustre tailleur que, pour le moment, M. Percerin ne recevait personne. On se répétait au dehors, toujours d'après ce qu'avait dit confidentiellement le grand laquais à un grand seigneur pour lequel il avait des bontés, on se répétait que M. Percerin s'occupait de cinq habits pour le roi, et que, vu l'urgence de la situation, il méditait dans son cabinet les ornements, la couleur et la coupe de ces cinq habits.

Plusieurs, satisfaits de cette raison, s'en retournaient heureux de la dire aux autres ; mais plusieurs aussi, plus tenaces, insistaient pour que la porte leur fût ouverte, et, parmi ces derniers, trois cordons bleus désignés pour un ballet qui manquerait infailliblement si les trois cordons bleus n'avaient pas des habits taillés de la main même du grand Percerin.

D'Artagnan, poussant devant lui Porthos, qui effondra les groupes, parvint jusqu'aux comptoirs, derrière lesquels les garçons tailleurs s'escrimaient à répondre de leur mieux.

Nous oublions de dire qu'à la porte on avait voulu consigner Porthos comme les autres ; mais d'Artagnan s'était montré, avait prononcé ces seules paroles :

— Ordre du roi !

Et il avait été introduit avec son ami.

Ces pauvres diables avaient fort à faire et faisaient de leur mieux pour répondre aux exigences des clients en l'absence du patron, s'interrompant de piquer un point pour tourner une phrase ; et, quand l'orgueil blessé ou l'attente déçue les gourmandait trop vivement, celui qui était attaqué faisait un plongeon et disparaissait sous le comptoir.

La procession des seigneurs mécontents faisait un tableau plein de détails curieux.

Notre capitaine des mousquetaires, homme au regard rapide et sûr, l'embrassa d'un seul coup d'œil. Mais, après avoir parcouru les groupes, ce regard s'arrêta sur un homme placé en face de lui. Cet homme, assis sur un escabeau, dépassait de la tête à peine le comptoir qui l'abritait. C'était un homme de quarante ans à peu près, à la physionomie mélancolique, au visage pâle, aux yeux doux et lumineux. Il regardait d'Artagnan et les autres, une main sous son menton, en amateur curieux et calme. Seulement, en apercevant et en reconnaissant, sans doute, notre capitaine, il rabattit son chapeau sur ses yeux.

Ce fut peut-être ce geste qui attira le regard de d'Artagnan. S'il en était ainsi, il en était résulté que l'homme au chapeau rabattu avait atteint un but tout différent de celui qu'il s'était proposé.

Au reste, le costume de cet homme était assez simple, et ses cheveux étaient assez uniment coiffés pour que des clients peu observateurs le prissent pour un simple garçon tailleur accroupi derrière le chêne, et piquant, avec exactitude, le drap ou le velours.

Toutefois, cet homme avait trop souvent la tête en l'air pour travailler fructueusement avec ses doigts.

D'Artagnan n'en fut pas dupe, lui, et il vit bien que, si cet homme travaillait, ce n'était pas, assurément, sur les étoffes.

— Hé ! dit-il en s'adressant à cet homme, vous voilà donc devenu garçon tailleur, monsieur Molière ?

— Chut ! monsieur d'Artagnan, répondit doucement l'homme ; chut ! au nom du ciel ! vous m'allez faire reconnaître.

— Eh bien, où est le mal ?

— Le fait est qu'il n'y a pas de mal ; mais...

— Mais vous voulez dire qu'il n'y a pas de bien non plus, n'est-ce pas ?

— Hélas ! non ; car j'étais, je vous l'affirme, occupé à regarder de bien bonnes figures.

— Faites, faites, monsieur Molière. Je comprends l'intérêt que la chose a pour vous, et... je ne vous troublerai point dans vos études.

— Merci !

— Mais à une condition : c'est que vous me direz où est réellement M. Percerin.

— Oh ! cela, volontiers : dans son cabinet. Seulement...

— Seulement, on ne peut pas y entrer ?

— Inabordable !

— Pour tout le monde ?

— Pour tout le monde. Il m'a fait entrer ici, afin que je fusse à l'aise pour y faire mes observations, et puis il s'en est allé.

— Eh bien, mon cher monsieur Molière, vous l'allez prévenir que je suis là, n'est-ce pas ?

— Moi ? s'écria Molière du ton d'un brave chien à qui l'on retire l'os qu'il a légitimement gagné ; moi, me déranger ? Ah ! monsieur d'Artagnan, comme vous me traitez mal !

— Si vous n'allez pas prévenir tout de suite M. Percerin que je suis là, mon cher monsieur Molière, dit d'Artagnan à voix basse, je vous préviens d'une chose, c'est que je ne vous ferai pas voir l'ami que j'amène avec moi.

Molière désigna Porthos d'un geste imperceptible.

— Celui-ci, n'est-ce pas ? dit-il.

— Oui.

Molière attacha sur Porthos un de ces regards qui fouillent les cerveaux et les cœurs. L'examen lui parut sans doute gros de promesses, car il se leva aussitôt et passa dans la chambre voisine.

LI

LES ÉCHANTILLONS

PENDANT ce temps, la foule s'écoulait lentement, laissant à chaque angle de comptoir un murmure ou une menace, comme, aux bancs de sable de l'Océan, les flots laissent un peu d'écume ou d'algues broyées, lorsqu'ils se retirent en descendant les marées.

Au bout de dix minutes, Molière reparut, faisant sous la tapisserie un signe à d'Artagnan. Celui-ci se précipita, entraînant Porthos, et, à travers des corridors assez compliqués, il le conduisit dans le cabinet de Percerin. Le vieillard, les manches retroussées, fouillait une pièce de

brocart à grandes fleurs d'or, pour y faire naître de beaux reflets. En apercevant d'Artagnan, il laissa son étoffe et vint à lui, non pas radieux, non pas courtois, mais, en somme, assez civil.

— Monsieur le capitaine des gardes, dit-il, vous m'excuserez, n'est-ce pas, mais j'ai affaire.

— Eh ! oui, pour les habits du roi ? Je sais cela, mon cher monsieur Percerin. Vous en faites trois, m'a-t-on dit ?

— Cinq, mon cher monsieur, cinq !

— Trois ou cinq, cela ne m'inquiète pas, maître Percerin, et je sais que vous les ferez les plus beaux du monde.

— On le sait, oui. Une fois faits, ils seront les plus beaux du monde, je ne dis pas non ; mais, pour qu'ils soient les plus beaux du monde, il faut d'abord qu'ils soient, et, pour cela, monsieur le capitaine, j'ai besoin de temps.

— Ah bah ! deux jours encore, c'est bien plus qu'il ne vous en faut, monsieur Percerin, dit d'Artagnan avec le plus grand flegme.

Percerin leva la tête en homme peu habitué à être contrarié, même dans ses caprices ; mais d'Artagnan ne fit point attention à l'air que l'illustre tailleur de brocart commençait à prendre.

— Mon cher monsieur Percerin, continua-t-il, je vous amène une pratique.

— Ah ! ah ! fit Percerin d'un air rechigné.

— M. le baron du Vallon de Bracieux de Pierrefonds, continua d'Artagnan.

Percerin essaya un salut qui ne trouva rien de bien sympathique chez le terrible Porthos, lequel, depuis son entrée dans le cabinet, regardait le tailleur de travers.

— Un de mes bons amis, acheva d'Artagnan.

— Je servirai monsieur, dit Percerin, mais, plus tard.

— Plus tard ? Et quand cela ?

— Mais, quand j'aurai le temps.

— Vous avez déjà dit cela à mon valet, interrompit Porthos mécontent.

— C'est possible, dit Percerin, je suis presque toujours pressé.

— Mon ami, dit sentencieusement Porthos, on a toujours le temps qu'on veut.

Percerin devint cramoisi, ce qui, chez les vieillards blanchis par l'âge, est un fâcheux diagnostic.

— Monsieur, dit-il, est, ma foi ! bien libre de se servir ailleurs.

— Allons, allons, Percerin, glissa d'Artagnan, vous n'êtes pas aimable aujourd'hui. Eh bien, je vais vous dire un mot qui va vous faire tomber à nos genoux. Monsieur est non seulement un ami à moi, mais encore un ami à M. Fouquet.

— Ah ! ah ! fit le tailleur, c'est autre chose. Puis, se retournant vers Porthos : Monsieur le baron est à M. le surintendant ? demanda-t-il.

— Je suis à moi, éclata Porthos, juste au moment où la tapisserie se soulevait pour donner passage à un nouvel interlocuteur.

Molière observait. D'Artagnan riait. Porthos maugréait.

— Mon cher Percerin, dit d'Artagnan, vous ferez un habit à M. le baron ; c'est moi qui vous le demande.

— Pour vous, je ne dis pas, monsieur le capitaine.

— Mais ce n'est pas le tout : vous lui ferez cet habit tout de suite.

— Impossible avant huit jours.

— Alors, c'est comme si vous refusiez de le lui faire, parce que l'habit est destiné à paraître aux fêtes de Vaux.

— Je répète que c'est impossible, reprit l'obstiné vieillard.

— Non pas, cher monsieur Percerin, surtout si c'est moi qui vous en prie, dit une douce voix à la porte, voix métallique qui fit dresser l'oreille à d'Artagnan.

C'était la voix d'Aramis.

— Monsieur d'Herblay ! s'écria le tailleur.

— Aramis ! murmura d'Artagnan.

— Ah ! notre évêque ! fit Porthos.

— Bonjour, d'Artagnan ! bonjour, Porthos ! bonjour, chers amis ! dit Aramis. Allons, allons, cher monsieur Percerin, faites l'habit de monsieur, et je vous réponds qu'en le faisant, vous ferez une chose agréable à M. Fouquet.

Et il accompagna ces paroles d'un signe qui voulait dire : « Consentez et congédiez. » Il paraît qu'Aramis avait sur maître Percerin une influence supérieure à celle de d'Artagnan lui-même, car le tailleur s'inclina en signe d'assentiment, et, se retournant vers Porthos :

— Allez vous faire prendre mesure de l'autre côté, dit-il rudement.

Porthos rougit d'une façon formidable.

D'Artagnan vit venir l'orage, et, interpellant Molière :

— Mon cher monsieur, lui dit-il à demi-voix, l'homme que vous voyez se croit déshonoré quand on toise la chair et les os que Dieu lui a départis ; étudiez-moi ce type, maître Aristophane, et profitez.

Molière n'avait pas besoin d'être encouragé ; il couvait des yeux le baron Porthos.

— Monsieur, lui dit-il, s'il vous plaît de venir avec moi, je vous ferai prendre mesure d'un habit, sans que le mesureur vous touche.

— Oh ! fit Porthos, comment dites-vous cela, mon ami ?

— Je dis qu'on n'appliquera ni l'aune ni le pied sur vos coutures. C'est un procédé nouveau, que nous avons imaginé, pour prendre la mesure des gens de qualité, dont la susceptibilité répugne à se laisser toucher par des manants. Nous avons des gens susceptibles qui ne peuvent souffrir d'être mesurés, cérémonie qui, à mon avis, blesse la majesté naturelle de l'homme, et si, par hasard, monsieur, vous étiez de ces gens-là...

— Corbœuf ! je crois bien que j'en suis.

— Eh bien, cela tombe à merveille, monsieur le baron, et vous aurez l'étrenne de notre invention.

— Mais comment diable s'y prend-on ? dit Porthos ravi.

— Monsieur, dit Molière en s'inclinant, si vous voulez bien me suivre, vous le verrez.

Aramis regardait cette scène de tous ses yeux. Peut-être croyait-il reconnaître, à l'animation de d'Artagnan, que celui-ci partirait avec Porthos, pour ne pas perdre la fin d'une scène si bien commencée. Mais, si perspicace que fût Aramis, il se trompait. Porthos et Molière partirent seuls. D'Artagnan demeura avec Percerin. Pourquoi ? Par curiosité, voilà tout ; probablement, dans l'intention de jouir quelques instants de plus de la présence de son bon ami Aramis. Molière et Porthos disparus, d'Artagnan se rapprocha de

l'évêque de Vannes ; ce qui parut contrarier celui-ci tout particulièrement.

— Un habit aussi pour vous, n'est-ce pas, cher ami ?

Aramis sourit.

— Non, dit-il.

— Vous allez à Vaux, cependant ?

— J'y vais, mais sans habit neuf. Vous oubliez, cher d'Artagnan, qu'un pauvre évêque de Vannes n'est pas assez riche pour se faire faire des habits à toutes les fêtes.

— Bah ! dit le mousquetaire en riant, et les poèmes, n'en faisons-nous plus ?

— Oh ! d'Artagnan, fit Aramis, il y a longtemps que je ne pense plus à toutes ces futilités.

— Bien ! répéta d'Artagnan mal convaincu.

Quant à Percerin, il s'était replongé dans sa contemplation de brocarts.

— Ne remarquez-vous pas, dit Aramis en souriant, que nous gênons beaucoup ce brave homme, mon cher d'Artagnan ?

— Ah ! ah ! murmura à demi-voix le mousquetaire, c'est-à-dire que je te gêne, cher ami.

Puis tout haut :

— Eh bien, partons ; moi, je n'ai plus affaire ici, et, si vous êtes aussi libre que moi, cher Aramis...

— Non ; moi, je voulais...

— Ah ! vous aviez quelque chose à dire en particulier à Percerin ? Que ne me préveniez-vous de cela tout de suite !

— De particulier, répéta Aramis, oui, certes, mais pas pour vous, d'Artagnan. Jamais, je vous prie de le croire, je n'aurai rien d'assez particulier pour qu'un ami tel que vous ne puisse l'entendre.

— Oh ! non, non, je me retire, insista d'Artagnan, mais en donnant à sa voix un accent sensible de curiosité ; car la gêne d'Aramis, si bien dissimulée qu'elle fût, ne lui avait point échappé, et il savait que, dans cette âme impénétrable, tout, même les choses les plus futiles en apparence, marchaient d'ordinaire vers un but ; but inconnu, mais que, d'après la connaissance qu'il avait du caractère de son ami, le mousquetaire comprenait devoir être important.

Aramis, de son côté, vit que d'Artagnan n'était pas sans soupçon, et il insista :

— Restez, de grâce, dit-il, voici ce que c'est.

Puis, se retournant vers le tailleur :

— Mon cher Percerin... dit-il. Je suis même très heureux que vous soyez là, d'Artagnan.

— Ah ! vraiment ? fit pour la troisième fois le Gascon encore moins dupe cette fois que les autres.

Percerin ne bougeait pas. Aramis le réveilla violemment en lui tirant des mains l'étoffe, objet de sa méditation.

— Mon cher Percerin, lui dit-il, j'ai ici près M. Le Brun, un des peintres de M. Fouquet.

— Ah ! très bien, pensa d'Artagnan ; mais pourquoi Le Brun ?

Aramis regardait d'Artagnan, qui avait l'air de regarder des gravures de Marc-Antoine.

— Et vous voulez lui faire faire un habit pareil à ceux des épicuriens ? répondit Percerin.

Et, tout en disant cela d'une façon distraite, le digne tailleur cherchait à rattraper sa pièce de brocart.

— Un habit d'épicurien ? demanda d'Artagnan d'un ton questionneur.

— Enfin, dit Aramis avec son plus charmant sourire, il est écrit que ce cher d'Artagnan saura tous nos secrets ce soir ; oui, mon ami, oui. Vous avez bien entendu parler des épicuriens de M. Fouquet, n'est-ce pas ?

— Sans doute. N'est-ce pas une espèce de société de poètes dont sont La Fontaine, Loret, Pélisson, Molière, que sais-je ? et qui tient son académie à Saint-Mandé ?

— C'est cela justement. Eh bien, nous donnons un uniforme à nos poètes, et nous les enrégimentons au service du roi.

— Oh ! très bien, je devine : une surprise que M. Fouquet fait au roi. Oh ! soyez tranquille, si c'est là le secret de M. Le Brun, je ne le dirai pas.

— Toujours charmant, mon ami. Non, M. Le Brun n'a rien à faire de ce côté ; le secret qui le concerne est bien plus important que l'autre encore !

— Alors, s'il est si important que cela, j'aime mieux ne pas le savoir, dit d'Artagnan en dessinant une fausse sortie.

— Entrez, monsieur Le Brun, entrez, dit Aramis en ouvrant de la main droite une porte latérale, et en retenant de la gauche d'Artagnan.

— Ma foi ! je ne comprends plus, dit Percerin.

Aramis prit un temps, comme on dit en matière de théâtre.

— Mon cher monsieur Percerin, dit-il, vous faites cinq habits pour le roi, n'est-ce pas ? Un en brocart, un en drap de chasse, un en velours, un en satin, et un en étoffe de Florence ?

— Oui. Mais comment savez-vous tout cela, Monseigneur ? demanda Percerin stupéfait.

— C'est tout simple, mon cher monsieur ; il y aura chasse, festin, concert, promenade et réception ; ces cinq étoffes sont d'étiquette.

— Vous savez tout, Monseigneur !

— Et bien d'autres choses encore, allez, murmura d'Artagnan.

— Mais, s'écria le tailleur avec triomphe, ce que vous ne savez pas, Monseigneur, tout prince de l'Église que vous êtes, ce que personne ne saura, ce que le roi seul, mademoiselle de La Vallière et moi savons, c'est la couleur des étoffes et le genre des ornements ; c'est la coupe, c'est l'ensemble, c'est la tournure de tout cela !

— Eh bien, dit Aramis, voilà justement ce que je viens vous demander de me faire connaître, mon cher monsieur Percerin.

— Ah bas ! s'écria le tailleur épouvanté, quoique Aramis eût prononcé les paroles que nous rapportons de sa voix la plus douce et la plus mielleuse.

La prétention parut, en y réfléchissant, si exagérée, si ridicule, si énorme à M. Percerin, qu'il rit d'abord tout bas, puis tout haut, et qu'il finit par éclater. D'Artagnan l'imita, non qu'il trouvât la chose aussi profondément risible, mais pour ne pas laisser refroidir Aramis. Celui-ci les laissa faire tous deux ; puis, lorsqu'ils furent calmés :

— Au premier abord, dit-il, j'ai l'air de hasarder une absurdité, n'est-ce pas ? Mais d'Artagnan, qui est la sagesse incarnée, va vous dire que je ne saurais faire autrement que de vous demander cela.

— Voyons, fit le mousquetaire attentif, et sentant avec son flair merveilleux qu'on n'avait fait qu'escarmoucher jusque-là et que le moment de la bataille approchait.

— Voyons, dit Percerin avec incrédulité.

— Pourquoi, continua Aramis, M. Fouquet donne-t-il une fête au roi ? N'est-ce pas pour lui plaire ?

— Assurément, fit Percerin.

D'Artagnan approuva d'un signe de tête.

— Par quelque galanterie ? Par quelque bonne imagination ? Par une suite de surprises pareilles à celle dont nous parlions tout à l'heure à propos de l'enrégimentation de nos épicuriens ?

— À merveille !

— Eh bien, voici la surprise, mon bon ami. M. Le Brun, que voici, est un homme qui dessine très exactement.

— Oui, dit Percerin, j'ai vu des tableaux de monsieur, et j'ai remarqué que les habits étaient fort soignés. Voilà pourquoi j'ai accepté tout de suite de lui faire un vêtement, soit conforme à ceux de MM. les épicuriens, soit particulier.

— Cher monsieur, nous acceptons votre parole ; plus tard, nous y aurons recours ; mais, pour le moment, M. Le Brun a besoin, non des habits que vous ferez pour lui, mais de ceux que vous faites pour le roi.

Percerin exécuta un bond en arrière que d'Artagnan, l'homme calme et l'appréciateur par excellence, ne trouva pas trop exagéré, tant la proposition que venait de risquer Aramis renfermait de faces étranges et horripilantes.

— Les habits du roi ! Donner à qui que ce soit au monde les habits du roi ?... Oh ! pour le coup, monsieur l'évêque, Votre Grandeur est folle ! s'écria le pauvre tailleur poussé à bout.

— Aidez-moi donc, d'Artagnan, dit Aramis de

plus en plus souriant et calme, aidez-moi donc à persuader monsieur ; car vous comprenez, vous, n'est-ce pas ?

— Eh ! eh ! pas trop, je l'avoue.

— Comment ! mon ami, vous ne comprenez pas que M. Fouquet veut faire au roi la surprise de trouver son portrait en arrivant à Vaux ? que le portrait, dont la ressemblance sera frappante, devra être vêtu juste comme sera vêtu le roi le jour où le portrait paraîtra ?

— Ah ! oui, oui, s'écria le mousquetaire presque persuadé, tant la raison était plausible ; oui, mon cher Aramis, vous avez raison ; oui, l'idée est heureuse. Gageons qu'elle est de vous, Aramis ?

— Je ne sais, répondit négligemment l'évêque ; de moi ou de M. Fouquet...

Puis, interrogeant la figure de Percerin après avoir remarqué l'indécision de d'Artagnan :

— Eh bien, monsieur Percerin, demanda-t-il, qu'en dites-vous ? Voyons.

— Je dis que...

— Que vous êtes libre de refuser, sans doute, je le sais bien, et je ne compte nullement vous forcer, mon cher monsieur ; je dirai plus, je comprends même toute la délicatesse que vous mettez à n'aller pas au-devant de l'idée de M. Fouquet : vous redoutez de paraître aduler le roi. Noblesse de cœur, monsieur Percerin ! noblesse de cœur !

Le tailleur balbutia.

— Ce serait, en effet, une bien belle flatterie à faire au jeune prince, continua Aramis. « Mais, m'a dit M. le surintendant, si Percerin refuse, dites-lui que cela ne lui fait aucun tort dans mon esprit, et que je l'estime toujours. Seulement... »

— Seulement ?... répéta Percerin avec inquiétude.

— « Seulement, continua Aramis, je serai forcé de dire au roi (mon cher monsieur Percerin, vous comprenez, c'est M. Fouquet qui parle); seulement, je serai forcé de dire au roi : « Sire, j'avais l'intention d'offrir à Votre Majesté son image; mais, dans « un sentiment de délicatesse, exagérée peut-être, « quoique respectable, M. Percerin s'y est opposé. »

— Opposé ! s'écria le tailleur épouvanté de la responsabilité qui allait peser sur lui ; moi, m'opposer à ce que désire, à ce que veut M. Fouquet, quand il s'agit de faire plaisir au roi ? Oh ! le vilain mot que vous avez dit là, monsieur l'évêque ! M'opposer ! Oh ! ce n'est pas moi qui l'ai prononcé, Dieu merci ! J'en prends à témoin M. le capitaine des mousquetaires. N'est-ce pas, monsieur d'Artagnan, que je ne m'oppose à rien ?

D'Artagnan fit un signe d'abnégation indiquant qu'il désirait demeurer neutre ; il sentait qu'il y avait là-dessous une intrigue, comédie ou tragédie ; il se donnait au diable de ne pas la deviner, mais, en attendant, il désirait s'abstenir.

Mais déjà Percerin, poursuivi de l'idée qu'on pouvait dire au roi qu'il s'était opposé à ce qu'on lui fît une surprise, avait approché un siège à Le Brun, et s'occupait de tirer d'une armoire quatre habits resplendissants, le cinquième étant encore aux mains des ouvriers, et plaçait successivement lesdits chefs-d'œuvre sur autant de mannequins de Bergame, qui, venus en France du temps de Concini, avaient été donnés à Percerin II par le maréchal d'Ancre, après la déconfiture des tailleurs italiens, ruinés dans leur concurrence.

Le peintre se mit à dessiner, puis à peindre les habits.

Mais Aramis, qui suivait des yeux toutes les phases de son travail et qui le veillait de près, l'arrêta tout à coup.

— Je crois que vous n'êtes pas dans le ton, mon cher monsieur Le Brun, lui dit-il ; vos couleurs vous tromperont, et sur la toile se perdra cette parfaite ressemblance qui nous est absolument nécessaire ; il faudrait plus de temps pour observer attentivement les nuances.

— C'est vrai, dit Percerin ; mais le temps nous fait faute, et à cela, vous en conviendrez, monsieur l'évêque, je ne puis rien.

— Alors la chose manquera, dit Aramis tranquillement, et cela faute de vérité dans les couleurs.

Cependant Le Brun copiait étoffes et ornements avec la plus grande fidélité, ce que regardait Aramis avec une impatience mal dissimulée.

— Voyons, voyons, quel diable d'imbroglio joue-t-on ici ? continua de se demander le mousquetaire.

— Décidément, cela n'ira point, dit Aramis ; monsieur Le Brun, fermez vos boîtes et roulez vos toiles.

— Mais c'est qu'aussi, monsieur, s'écria le peintre dépité, le jour est détestable ici.

— Une idée, monsieur Le Brun, une idée ! Si on avait un échantillon des étoffes, par exemple, et qu'avec le temps et dans un meilleur jour...

— Oh ! alors, s'écria Le Brun, je répondrais de tout.

— Bon ! dit d'Artagnan, ce doit être là le nœud de l'action ; on a besoin d'un échantillon de chaque étoffe. Mordious ! Le donnera-t-il, ce Percerin ?

Percerin, battu dans ses derniers retranchements, dupe, d'ailleurs, de la feinte bonhomie d'Aramis, coupa cinq échantillons qu'il remit à l'évêque de Vannes.

— J'aime mieux cela. N'est-ce pas, dit Aramis à d'Artagnan, c'est votre avis, hein ?

— Mon avis, mon cher Aramis, dit d'Artagnan, c'est que vous êtes toujours le même.

— Et, par conséquent, toujours votre ami, dit l'évêque avec un son de voix charmant.

— Oui, oui, dit tout haut d'Artagnan. Puis tout bas : Si je suis ta dupe, double jésuite, je ne veux pas être ton complice, au moins, et, pour ne pas être ton complice, il est temps que je sorte d'ici. Adieu, Aramis, ajouta-t-il tout haut ; adieu, je vais rejoindre Porthos.

— Alors, attendez-moi, fit Aramis en empochant les échantillons, car j'ai fini, et je ne serai pas fâché de dire un dernier mot à notre ami.

Le Brun plia bagage, Percerin rentra ses habits dans l'armoire, Aramis pressa sa poche de la main pour s'assurer que les échantillons y étaient bien renfermés, et tous sortirent du cabinet.

LII

OÙ MOLIÈRE PRIT PEUT-ÊTRE SA PREMIÈRE IDÉE DU BOURGEOIS GENTILHOMME

D'ARTAGNAN retrouva Porthos dans la salle voisine ; non plus Porthos irrité, non plus Porthos désappointé, mais Porthos épanoui, radieux, charmant, et causant avec Molière, qui le regardait avec

une sorte d'idolâtrie, et comme un homme qui, non seulement n'a jamais rien vu de mieux, mais qui encore n'a jamais rien vu de pareil.

Aramis alla droit à Porthos, lui présenta sa main fine et blanche, qui alla s'engloutir dans la main gigantesque de son vieil ami, opération qu'Aramis ne risquait jamais sans une espèce d'inquiétude. Mais, la pression amicale s'étant accomplie sans trop de souffrance, l'évêque de Vannes se retourna du côté de Molière.

— Eh bien, monsieur, lui dit-il, viendrez-vous avec moi à Saint-Mandé ?

— J'irai partout où vous voudrez, Monseigneur, répondit Molière.

— A Saint-Mandé ! s'écria Porthos, surpris de voir ainsi le fier évêque de Vannes en familiarité avec un garçon tailleur. Quoi ! Aramis, vous emmenez monsieur à Saint-Mandé ?

— Oui, dit Aramis en souriant, le temps presse.

— Et puis, mon cher Porthos, continua d'Artagnan, M. Molière n'est pas tout à fait ce qu'il paraît être.

— Comment ? demanda Porthos.

— Oui, monsieur est un des premiers commis de maître Percerin · il est attendu à Saint-Mandé pour essayer aux épicuriens les habits de fête qui ont été commandés par M. Fouquet.

— C'est justement cela, dit Molière. Oui, monsieur.

— Venez donc, mon cher monsieur Molière, dit Aramis, si toutefois vous avez fini avec M. du Vallon.

— Nous avons fini, répliqua Porthos.

— Et vous êtes satisfait ? demanda d'Artagnan.

— Complètement satisfait, répondit Porthos.

Molière prit congé de Porthos avec force saluts, et serra la main que lui tendit furtivement le capitaine des mousquetaires.

— Monsieur, acheva Porthos en minaudant, monsieur, soyez exact, surtout.

— Vous aurez votre habit dès demain, monsieur le baron, répondit Molière.

Et il partit avec Aramis.

Alors d'Artagnan, prenant le bras de Porthos :

— Que vous a donc fait ce tailleur, mon cher Porthos, demanda-t-il, pour que vous soyez si content de lui ?

— Ce qu'il m'a fait, mon ami ! Ce qu'il m'a fait ! s'écria Porthos avec enthousiasme.

— Oui, je vous demande ce qu'il vous a fait.

— Mon ami, il a su faire ce qu'aucun tailleur n'avait jamais fait : il m'a pris mesure sans me toucher.

— Ah bah ! Contez-moi cela, mon ami.

— D'abord, mon ami, on a été chercher je ne sais où une suite de mannequins de toutes les tailles, espérant qu'il s'en trouverait un de la mienne ; mais le plus grand, qui était celui du tambour-major des Suisses, était de deux pouces trop court et d'un demi-pied trop maigre.

— Ah ! vraiment ?

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, mon cher d'Artagnan. Mais c'est un grand homme ou tout au moins un grand tailleur que ce M. Molière ; il n'a pas été le moins du monde embarrassé pour cela.

— Et qu'a-t-il fait ?

— Oh ! une chose bien simple. C'est inouï, par

ma foi ! Comment ! on est assez grossier pour n'avoir pas trouvé tout de suite ce moyen ? Que de peines et d'humiliations on m'eût épargnées !

— Sans compter les habits, mon cher Porthos.

— Oui, trente habits.

— Eh bien, mon cher Porthos, voyons, dites-moi la méthode de M. Molière.

— Molière ? vous l'appelez ainsi, n'est-ce pas ? Je tiens à me rappeler son nom.

— Oui, ou Poquelin, si vous l'aimez mieux.

— Non, j'aime mieux Molière. Quand je voudrai me rappeler son nom, je penserai à volière, et, comme j'en ai une à Pierrefonds...

— A merveille, mon ami. Et sa méthode, à ce M. Molière ?

— La voici. Au lieu de me démembrer comme font tous ces bélîtres, de me faire courber les reins, de me faire plier les articulations, toutes pratiques déshonorantes et basses...

D'Artagnan fit un signe approbatif de la tête.

— « Monsieur, m'a-t-il dit, un galant homme doit se mesurer lui-même. Faites-moi le plaisir de vous approcher de ce miroir. » Alors je me suis approché du miroir. Je dois avouer que je ne comprenais pas parfaitement ce que ce brave M. Volière voulait de moi.

— Molière.

— Ah ! oui, Molière, Molière. Et, comme la peur d'être mesuré me tenait toujours : « Prenez garde, lui ai-je dit, à ce que vous m'allez faire ; je suis fort chatouilleux, je vous en préviens. » Mais lui, de sa voix douce (car c'est un garçon courtois, mon ami, il faut en convenir), mais lui, de sa voix douce : « Monsieur, dit-il, pour que l'habit aille bien, il

faut qu'il soit fait à votre image. Votre image est exactement réfléchie par le miroir. Nous allons prendre mesure sur votre image. »

— En effet, dit d'Artagnan, vous vous voyiez au miroir ; mais comment a-t-on trouvé un miroir où vous pussiez vous voir tout entier ?

— Mon cher, c'est le propre miroir où le roi se regarde.

— Oui ; mais le roi a un pied et demi de moins que vous.

— Eh bien, je ne sais pas comment cela se fait, c'était sans doute une manière de flatter le roi, mais le miroir était trop grand pour moi. Il est vrai que sa hauteur était faite de trois glaces de Venise superposées et sa largeur des mêmes glaces juxtaposées.

— Oh ! mon ami, les admirables mots que vous possédez là ! Où diable en avez-vous fait collection ?

— A Belle-Isle. Aramis les expliquait à l'architecte.

— Ah ! très bien ! Revenons à la glace, cher ami.

— Alors, ce brave M. Volière...

— Molière.

— Oui, Molière, c'est juste. Vous allez voir, mon cher ami, que voilà maintenant que je vais trop me souvenir de son nom. Ce brave M. Molière se mit donc à tracer avec un peu de blanc d'Espagne des lignes sur le miroir, le tout en suivant le dessin de mes bras et de mes épaules, et cela tout en professant cette maxime que je trouvai admirable : « Il faut qu'un habit ne gêne pas celui qui le porte. »

— En effet, dit d'Artagnan, voilà une belle maxime, qui n'est pas toujours mise en pratique.

— C'est pour cela que je la trouvai d'autant plus étonnante, surtout lorsqu'il la développa.

— Ah ! Il développa cette maxime ?

— Parbleu !

— Voyons le développement.

« — Attendu, continua-t-il, que l'on peut, dans une circonstance difficile, ou dans une situation gênante, avoir son habit sur l'épaule, et désirer ne pas ôter son habit... »

— C'est vrai, dit d'Artagnan.

« — Ainsi », continua M. Volière...

— Molière !

— Molière, oui. « Ainsi, continua M. Molière, vous avez besoin de tirer l'épée, monsieur, et vous avez votre habit sur le dos. Comment faites-vous ?

« — Je l'ôte, répondis-je.

« — Eh bien, non, répondit-il à son tour.

« — Comment ! non ?

« — Je dis qu'il faut que l'habit soit si bien fait, qu'il ne vous gêne aucunement, même pour tirer l'épée.

« — Ah ! ah !

« — Mettez-vous en garde », poursuivit-il. J'y tombai avec un si merveilleux aplomb, que deux carreaux de la fenêtre en sautèrent. « Ce n'est rien, ce n'est rien, dit-il, restez comme cela. » Je levai le bras gauche en l'air, l'avant-bras plié gracieusement, la manchette rabattue et le poignet circonflexe, tandis que le bras droit à demi étendu garantissait la ceinture avec le coude, et la poitrine avec le poignet.

— Oui, dit d'Artagnan, la vraie garde, la garde académique.

— Vous avez dit le mot, cher ami. Pendant ce temps, Volière...

— Molière !

— Tenez, décidément, mon cher ami, j'aime mieux l'appeler... Comment avez-vous dit son autre nom ?

— Poquelin.

— J'aime mieux l'appeler Poquelin.

— Et comment vous souviendrez-vous mieux de ce nom que de l'autre ?

— Vous comprenez... Il s'appelle Poquelin, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Je me rappellerai madame Coquenard.

— Bon.

— Je changerai *Coque* en *Poque*, *nard* en *lin*, et, au lieu de Coquenard, j'aurai Poquelin.

— C'est merveilleux ! s'écria d'Artagnan abasourdi... Allez, mon ami, je vous écoute avec admiration.

— Ce Coquelin esquissa donc mon bras sur le miroir.

— Poquelin. Pardon.

— Comment ai-je donc dit ?

— Vous avez dit Coquelin.

— Ah ! c'est juste. Ce Poquelin esquissa donc mon bras sur le miroir ; mais il y mit le temps ; il me regardait beaucoup ; le fait est que j'étais très beau. « Cela vous fatigue ? demanda-t-il. — Un peu, répondis-je en pliant sur les jarrets ; cependant je peux tenir encore une heure. — Non, non, je ne le souffrirai pas ! Nous avons ici des garçons complaisants qui se feront un devoir de vous soutenir les bras, comme autrefois on soutenait ceux des prophètes quand ils invoquaient le Seigneur. — Très bien ! répondis-je. — Cela ne vous humiliera pas ? — Mon ami, lui dis-je, il y a, je le crois,

une grande différence entre être soutenu et être mesuré. »

— La distinction est pleine de sens, interrompit d'Artagnan.

— Alors, continua Porthos, il fit un signe ; deux garçons s'approchèrent ; l'un me soutint le bras gauche, tandis que l'autre, avec infiniment d'adresse, me soutenait le bras droit.

« — Un troisième garçon ! dit-il.

« Un troisième garçon s'approcha.

« — Soutenez les reins de monsieur, dit-il.

« Le garçon me soutint les reins.

— De sorte que vous posiez ? demanda d'Artagnan.

— Absolument, et Poquenard me dessinait sur la glace.

— Poquelin, mon ami.

— Poquelin, vous avez raison. Tenez, décidément, j'aime encore mieux l'appeler Volière.

— Oui, et que ce soit fini, n'est-ce pas ?

— Pendant ce temps-là, Volière me dessinait sur la glace.

— C'était galant.

— J'aime fort cette méthode : elle est respectueuse et met chacun à sa place.

— Et cela se termina ?...

— Sans que personne m'eût touché, mon ami.

— Excepté les trois garçons qui vous soutenaient ?

— Sans doute ; mais je vous ai déjà exposé, je crois, la différence qu'il y a entre soutenir et mesurer.

— C'est vrai, répondit d'Artagnan, qui se dit ensuite à lui-même : Ma foi ! ou je me trompe

fort, ou j'ai valu là une bonne aubaine à ce coquin de Molière, et nous en verrons bien certainement la scène tirée au naturel dans quelque comédie.

Porthos souriait.

— Quelle chose vous fait rire ? lui demanda d'Artagnan.

— Faut-il vous l'avouer ? Eh bien, je ris de ce que j'ai tant de bonheur.

— Oh ! cela, c'est vrai ; je ne connais pas d'homme plus heureux que vous. Mais quel est le nouveau bonheur qui vous arrive ?

— Eh bien, mon cher, félicitez-moi.

— Je ne demande pas mieux.

— Il paraît que je suis le premier à qui l'on ait pris mesure de cette façon-là.

— Vous en êtes sûr ?

— A peu près. Certains signes d'intelligence échangés entre Volière et les autres garçons me l'ont bien indiqué.

— Eh bien, mon cher ami, cela ne me surprend pas de la part de Molière.

— Volière, mon ami !

— Oh ! non, non, par exemple ! je veux bien vous laisser dire Volière, à vous ; mais je continuerai, moi, à dire Molière. — Eh bien, cela, disais-je donc, ne m'étonne point de la part de Molière, qui est un garçon ingénieux, et à qui vous avez inspiré cette belle idée.

— Elle lui servira plus tard, j'en suis sûr.

— Comment donc, si elle lui servira ! Je le crois bien, qu'elle lui servira, et même beaucoup ! Car, voyez-vous, mon ami, Molière est, de tous nos tailleurs connus, celui qui habille le mieux nos

barons, nos comtes et nos marquis... à leur mesure.

Sur ce mot, dont nous ne discuterons ni l'à-propos ni la profondeur, d'Artagnan et Porthos sortirent de chez maître Percerin et rejoignirent leur carrosse. Nous les y laisserons, s'il plaît au lecteur, pour revenir auprès de Molière et d'Aramis à Saint-Mandé.

LIII

LA RUCHE, LES ABEILLES ET LE MIEL

L'ÉVÊQUE de Vannes, fort marri d'avoir rencontré d'Artagnan chez maître Percerin, revint d'assez mauvaise humeur à Saint-Mandé.

Molière, au contraire, tout enchanté d'avoir trouvé un si bon croquis à faire, et de savoir où retrouver l'original, quand du croquis il voudrait faire un tableau, Molière y rentra de la plus joyeuse humeur.

Tout le premier étage, du côté gauche, était occupé par les épicuriens les plus célèbres dans Paris et les plus familiers dans la maison, employés chacun dans son compartiment, comme des abeilles dans leurs alvéoles, à produire un miel destiné au gâteau royal que M. Fouquet comptait servir à Sa Majesté Louis XIV pendant la fête de Vaux.

Pélisson, la tête dans sa main, creusait les fondations du prologue des *Fâcheux*, comédie en trois actes, que devait faire représenter Poquelin de Molière, comme disait d'Artagnan, et Coquelin de Volière, comme disait Porthos.

Loret, dans toute la naïveté de son état de gazetier, les gazetiers de tout temps ont été naïfs, Loret composait le récit des fêtes de Vaux avant que ces fêtes eussent eu lieu.

La Fontaine vaguait au milieu des uns et des autres, ombre égarée, distraite, gênante, insupportable, qui bourdonnait et susurrait à l'épaule de chacun mille inepties poétiques. Il gêna tant de fois Pélisson, que celui-ci, relevant la tête avec humeur :

— Au moins, La Fontaine, dit-il, cueillez-moi une rime, puisque vous dites que vous vous promenez dans les jardins du Parnasse.

— Quelle rime voulez-vous ? demanda le fablier, comme l'appelait madame de Sévigné.

— Je veux une rime à *lumière*.

— *Ornière*, répondit La Fontaine.

— Eh ! mon cher ami, impossible de parler d'ornières quand on vante les délices de Vaux, dit Loret.

— D'ailleurs, cela ne rime pas, répondit Pélisson.

— Comment ! cela ne rime pas ? s'écria La Fontaine surpris.

— Oui, vous avez une détestable habitude, mon cher ; habitude qui vous empêchera toujours d'être un poète de premier ordre. Vous rimez lâchement !

— Oh ! oh ! vous trouvez, Pélisson ?

— Eh ! oui, mon cher, je trouve. Rappelez-vous qu'une rime n'est jamais bonne tant qu'il s'en peut trouver une meilleure.

— Alors, je n'écrirai plus jamais qu'en prose, dit La Fontaine, qui avait pris au sérieux le

reproche de Pélisson. Ah ! je m'en étais souvent douté, que je n'étais qu'un maraud de poète ! Oui, c'est la vérité pure.

— Ne dites pas cela, mon cher ; vous devenez trop exclusif, et vous avez du bon dans vos fables.

— Et pour commencer, continua La Fontaine poursuivant son idée, je vais brûler une centaine de vers que je venais de faire.

— Où sont-ils, vos vers ?

— Dans ma tête.

— Eh bien, s'ils sont dans votre tête, vous ne pouvez pas les brûler ?

— C'est vrai, dit La Fontaine. Si je ne les brûle pas, cependant...

— Eh bien, qu'arrivera-t-il si vous ne les brûlez pas ?

— Il arrivera qu'ils me resteront dans l'esprit, et que je ne les oublierai jamais.

— Diable ! fit Loret, voilà qui est dangereux ; on en devient fou !

— Diable, diable, diable ! comment faire ? répéta La Fontaine.

— J'ai trouvé un moyen, moi, dit Molière, qui venait d'entrer sur les derniers mots.

— Lequel ?

— Écrivez-les d'abord, et brûlez-les ensuite.

— Comme c'est simple ! Eh bien, je n'eusse jamais inventé cela. Qu'il a d'esprit, ce diable de Molière ! dit La Fontaine.

Puis, se frappant le front :

— Ah ! tu ne seras jamais qu'un âne, Jean de La Fontaine, ajouta-t-il.

— Que dites-vous-là, mon ami ? interrompit

Molière en s'approchant du poète, dont il avait entendu l'aparté.

— Je dis que je ne serai jamais qu'un âne, mon cher confrère, répondit La Fontaine avec un gros soupir et les yeux tout bouffis de tristesse. Oui, mon ami, continua-t-il avec une tristesse croissante, il paraît que je rime lâchement.

— C'est un tort.

— Vous voyez bien ! Je suis un faquin !

— Qui a dit cela ?

— Parbleu ! c'est Pélisson. N'est-ce pas, Pélisson ?

Pélisson, replongé dans sa composition, se garda bien de répondre.

— Mais, si Pélisson a dit que vous étiez un faquin, s'écria Molière, Pélisson vous a gravement offensé.

— Vous croyez ?...

— Ah ! mon cher, je vous conseille, puisque vous êtes gentilhomme, de ne pas laisser impunie une pareille injure.

— Heu ! fit La Fontaine.

— Vous êtes-vous jamais battu ?

— Une fois, mon ami, avec un lieutenant de chevau-légers.

— Que vous avait-il fait ?

— Il paraît qu'il avait séduit ma femme.

— Ah ! ah ! dit Molière pâlissant légèrement.

Mais comme, à l'aveu formulé par La Fontaine, les autres s'étaient retournés, Molière garda sur ses lèvres le sourire railleur qui avait failli s'en effacer, et, continuant de faire parler La Fontaine :

— Et qu'est-il résulté de ce duel ?

— Il est résulté que, sur le terrain, mon adversaire me désarma, puis me fit des excuses, me

promettant de ne plus remettre les pieds à la maison.

— Et vous vous tîntes pour satisfait ? demanda Molière.

— Non pas, au contraire ! Je ramassai mon épée : « Pardon, monsieur, lui dis-je, je ne me suis pas battu avec vous parce que vous étiez l'amant de ma femme, mais parce qu'on m'a dit que je devais me battre. Or, comme je n'ai jamais été heureux que depuis ce temps-là, faites-moi le plaisir de continuer d'aller à la maison, comme par le passé, ou, morbleu ! recommençons. » De sorte, continua La Fontaine, qu'il fut forcé de rester l'amant de ma femme, et que je continue d'être le plus heureux mari de la terre.

Tous éclatèrent de rire. Molière seul passa sa main sur ses yeux. Pourquoi ? Peut-être pour essuyer une larme, peut-être pour étouffer un soupir. Hélas ! on le sait, Molière était moraliste, mais Molière n'était pas philosophe.

— C'est égal, dit-il revenant au point de départ de la discussion, Pélisson vous a offensé.

— Ah ! c'est vrai, je l'avais déjà oublié, moi.

— Et je vais l'appeler de votre part.

— Cela se peut faire, si vous le jugez indispensable.

— Je le juge indispensable, et j'y vais.

— Attendez, fit La Fontaine. Je veux avoir votre avis.

— Sur quoi ?... Sur cette offense ?

— Non, dites-moi si, réellement, *lumière* ne rime pas avec *ornière*.

— Moi, je les ferais rimer.

— Parbleu ! je le savais bien.

— Et j'ai fait cent mille vers pareils dans ma vie.

— Cent mille ? s'écria La Fontaine. Quatre fois *la Pucelle* que médite M. Chapelain ! Est-ce aussi sur ce sujet que vous avez fait cent mille vers, cher ami ?

— Mais, écoutez donc, éternel distrait ! dit Molière.

— Il est certain, continua La Fontaine, que *légume*, par exemple rime avec *posthume*.

— Au pluriel surtout.

— Oui, surtout au pluriel ; attendu qu'alors, il rime, non plus par trois lettres, mais par quatre ; c'est comme *ornière* avec *lumière*. Mettez *ornières* et *lumières* au pluriel, mon cher Pélisson, dit La Fontaine en allant frapper sur l'épaule de son confrère, dont il avait complètement oublié l'injure, et cela rimera.

— Hein ! fit Pélisson.

— Dame ! Molière le dit, et Molière s'y connaît ; il avoue lui-même avoir fait cent mille vers.

— Allons, dit Molière en riant, le voilà parti !

— C'est comme *rivage*, qui rime admirablement avec *herbage*, j'en mettrais ma tête au feu.

— Mais... fit Molière.

— Je vous dis cela, continua La Fontaine, parce que vous faites un divertissement pour Sceaux, n'est-ce pas ?

— Oui, *les Fâcheux*.

— Ah ! *les Fâcheux*, c'est cela ; oui, je me souviens. Eh bien, j'avais imaginé qu'un prologue ferait très bien à votre divertissement.

— Sans doute, cela irait à merveille.

— Ah ! vous êtes de mon avis ?

— J'en suis si bien, que je vous avais prié de le faire, ce prologue.

— Vous m'avez prié de le faire, moi ?

— Oui, vous ; et même, sur votre refus, je vous ai prié de le demander à Pélisson, qui le fait en ce moment.

— Ah ! c'est donc cela que fait Pélisson ? Ma foi ! mon cher Molière, vous pourriez bien avoir raison quelquefois.

— Quand cela ?

— Quand vous dites que je suis distrait. C'est un vilain défaut ; je m'en corrigerai, et je vais vous faire votre prologue.

— Mais puisque c'est Pélisson qui le fait !

— C'est juste ! Ah ! double brute que je suis ! Loret a eu bien raison de dire que j'étais un faquin !

— Ce n'est pas Loret qui l'a dit, mon ami.

— Eh bien, celui qui l'a dit, peu m'importe lequel ! Ainsi, votre divertissement s'appelle *les Fâcheux*. Eh bien, est-ce que vous ne feriez pas rimer *heureux* avec *fâcheux ?*

— A la rigueur, oui.

— Et même avec *capricieux ?*

— Oh ! non, cette fois, non !

— Ce serait hasardé, n'est-ce pas ? Mais, enfin, pourquoi serait-ce hasardé ?

— Parce que la désinence est trop différente.

— Je supposais, moi, dit La Fontaine en quittant Molière pour aller trouver Loret, je supposais...

— Que supposiez-vous ? dit Loret au milieu d'une phrase. Voyons, dites vite.

— C'est vous qui faites le prologue des *Fâcheux*, n'est-ce pas ?

— Eh ! non, mordieu ! c'est Pélisson !

— Ah ! c'est Pélisson ! s'écria La Fontaine, qui alla trouver Pélisson. Je supposais, continua-t-il, que la nymphe de Vaux...

— Ah ! jolie ! s'écria Loret. La nymphe de Vaux ! Merci, La Fontaine ; vous venez de me donner les deux derniers vers de ma gazette.

> Et l'on vit la nymphe de Vaux
> Donner le prix à leurs travaux.

— A la bonne heure ! voilà qui est rimé, dit Pélisson : si vous rimiez comme cela, La Fontaine, à la bonne heure !

— Mais il paraît que je rime comme cela, puisque Loret dit que c'est moi qui lui ai donné les deux vers qu'il vient de dire.

— Eh bien, si vous rimez comme cela, voyons, dites, de quelle façon commenceriez-vous mon prologue ?

— Je dirais, par exemple : *O nymphe... qui...* Après *qui*, je mettrais un verbe à la deuxième personne du pluriel du présent de l'indicatif, et je continuerais ainsi : *cette grotte profonde.*

— Mais le verbe, le verbe ? demanda Pélisson.

— *Pour venir admirer le plus grand roi du monde,* continua La Fontaine.

— Mais le verbe, le verbe ? insista obstinément Pélisson. Cette seconde personne du pluriel du présent de l'indicatif ?

— Eh bien : *quittez.*

> O nymphe qui quittez cette grotte profonde
> Pour venir admirer le plus grand roi du monde.

— Vous mettriez : *qui quittez*, vous?

— Pourquoi pas ?

— *Qui... qui !*

— Ah ! mon cher, fit La Fontaine, vous êtes horriblement pédant !

— Sans compter, dit Molière, que, dans le second vers, *venir admirer* est faible, mon cher La Fontaine.

— Alors, vous voyez bien que je suis un pleutre, un faquin, comme vous disiez.

— Je n'ai jamais dit cela.

— Comme disait Loret, alors.

— Ce n'est pas Loret non plus ; c'est Pélisson.

— Eh bien, Pélisson avait cent fois raison. Mais ce qui me fâche surtout, mon cher Molière, c'est que je crois que nous n'aurons pas nos habits d'épicuriens.

— Vous comptiez sur le vôtre pour la fête ?

— Oui, pour la fête, et puis pour après la fête. Ma femme de ménage m'a prévenu que le mien était un peu mûr.

— Diable ! votre femme de ménage a raison : il est plus que mûr !

— Ah ! voyez-vous, reprit La Fontaine, c'est que je l'ai oublié à terre dans mon cabinet, et ma chatte...

— Eh bien, votre chatte ?

— Ma chatte a fait ses chats dessus, ce qui l'a un peu fané.

Molière éclata de rire. Pélisson et Loret suivirent son exemple.

En ce moment, l'évêque de Vannes parut, tenant sous son bras un rouleau de plans et de parchemins.

Comme si l'ange de la mort eût glacé toutes les imaginations folles et rieuses, comme si cette figure pâle eût effarouché les grâces auxquelles sacrifiait

Xénocrate, le silence s'établit aussitôt dans l'atelier, et chacun reprit son sang-froid et sa plume.

Aramis distribua des billets d'invitation aux assistants, et leur adressa des remerciements de la part de M. Fouquet. Le surintendant, disait-il, retenu dans son cabinet par le travail, ne pouvait les venir voir, mais les priait de lui envoyer un peu de leur travail du jour pour lui faire oublier la fatigue de son travail de la nuit.

A ces mots, on vit tous les fronts s'abaisser. La Fontaine lui-même se mit à une table et fit courir sur le velin une plume rapide ; Pélisson remit au net son prologue ; Molière donna cinquante vers nouvellement crayonnés que lui avait inspirés sa visite chez Percerin ; Loret, son article sur les fêtes merveilleuses qu'il prophétisait, et Aramis, chargé de butin comme le roi des abeilles, ce gros bourdon noir aux ornements de pourpre et d'or, rentra dans son appartement, silencieux et affairé. Mais, avant de rentrer :

— Songez, dit-il, chers messieurs, que nous partons tous demain au soir.

— En ce cas, il faut que je prévienne chez moi, dit Molière.

— Ah ! oui, pauvre Molière ! fit Loret en souriant, *il aime* chez lui.

— *Il aime,* oui, répliqua Molière avec son doux et triste sourire ; *il aime,* ce qui ne veut pas dire *on l'aime.*

— Moi, dit La Fontaine, on m'aime à Château-Thierry, j'en suis bien sûr.

En ce moment, Aramis rentra après une disparition d'un instant.

— Quelqu'un vient-il avec moi ? demanda-t-il.

Je passe par Paris, après avoir entretenu M. Fouquet un quart d'heure. J'offre mon carrosse.

— Bon, à moi ! dit Molière. J'accepte ; je suis pressé.

— Moi, je dînerai ici, dit Loret. M. de Gourville m'a promis des écrevisses.

Il m'a promis des écrevisses...

Cherche la rime, La Fontaine.

Aramis sortit en riant comme il savait rire. Molière le suivit. Ils étaient au bas de l'escalier lorsque La Fontaine entrebâilla la porte et cria :

Moyennant que tu l'écrivisses,
Il t'a promis des écrevisses.

Les éclats de rire des épicuriens redoublèrent et parvinrent jusqu'aux oreilles de Fouquet, au moment où Aramis ouvrait la porte de son cabinet.

Quant à Molière, il s'était chargé de commander les chevaux, tandis qu'Aramis allait échanger avec le surintendant les quelques mots qu'il avait à lui dire.

— Oh ! comme ils rient là-haut ! dit Fouquet avec un soupir.

— Vous ne riez pas, vous, Monseigneur ?

— Je ne ris plus, monsieur d'Herblay.

— La fête approche.

— L'argent s'éloigne.

— Ne vous ai-je pas dit que c'était mon affaire ?

— Vous m'avez promis des millions.

— Vous les aurez le lendemain de l'entrée du roi à Vaux.

Fouquet regarda profondément Aramis, et passa sa main glacée sur son front humide. Aramis com-

prit que le surintendant doutait de lui, ou sentait son impuissance à avoir de l'argent. Comment Fouquet pouvait-il supposer qu'un pauvre évêque, ex-abbé, ex-mousquetaire, en trouverait ?

— Pourquoi douter ? dit Aramis.

Fouquet sourit et secoua la tête.

— Homme de peu de foi ! ajouta l'évêque.

— Mon cher monsieur d'Herblay, répondit Fouquet, si je tombe...

— Eh bien, si vous tombez...

— Je tomberai du moins de si haut, que je me briserai en tombant.

Puis, secouant la tête comme pour échapper à lui-même :

— D'où venez-vous, dit-il, cher ami ?

— De Paris.

— De Paris ? Ah !

— Oui, de chez Percerin.

— Et qu'avez-vous été faire vous-même chez Percerin ; car je ne suppose pas que vous attachiez une si grande importance aux habits de nos poètes ?

— Non ; j'ai été commander une surprise.

— Une surprise ?

— Oui, que vous ferez au roi.

— Coûtera-t-elle cher ?

— Oh ! cent pistoles, que vous donnerez à Le Brun.

— Une peinture ? Ah ! tant mieux ! Et que doit représenter cette peinture ?

— Je vous conterai cela ; puis, du même coup, quoi que vous en disiez, j'ai visité les habits de nos poètes.

— Bah ! et ils seront élégants, riches ?

— Superbes ! Il n'y aura pas beaucoup de grands

seigneurs qui en auront de pareils. On verra la différence qu'il y a entre les courtisans de la richesse et ceux de l'amitié.

— Toujours spirituel et généreux, cher prélat !

— A votre école.

Fouquet lui serra la main.

— Et où allez-vous ? dit-il.

— Je vais à Paris, quand vous m'aurez donné une lettre.

— Une lettre pour qui ?

— Une lettre pour M. de Lyonne.

— Et que lui voulez-vous, à Lyonne ?

— Je veux lui faire signer une lettre de cachet.

— Une lettre de cachet ! Vous voulez faire mettre quelqu'un à la Bastille ?

— Non, au contraire, j'en veux faire sortir quelqu'un.

— Ah ! Et qui cela ?

— Un pauvre diable, un jeune homme, un enfant, qui est embastillé, voilà tantôt dix ans, pour deux vers latins qu'il a faits contre les jésuites.

— Pour deux vers latins ! Et, pour deux vers latins, il est en prison depuis dix ans, le malheureux ?

— Oui.

— Et il n'a pas commis d'autre crime ?

— A part ces deux vers, il est innocent comme vous et moi.

— Votre parole ?

— Sur l'honneur !

— Et il se nomme ?...

— Seldon.

— Ah ! c'est trop fort, par exemple ! Et vous saviez cela, et vous ne me l'avez pas dit ?

— Ce n'est qu'hier que sa mère s'est adressée à moi, Monseigneur.

— Et cette femme est pauvre ?

— Dans la misère la plus profonde.

— Mon Dieu ! dit Fouquet, vous permettez parfois de telles injustices, que je comprends qu'il y ait des malheureux qui doutent de vous ! Tenez, monsieur d'Herblay.

Et Fouquet, prenant une plume, écrivit rapidement quelques lignes à son collègue Lyonne.

Aramis prit la lettre et s'apprêta à sortir.

— Attendez, dit Fouquet.

Il ouvrit son tiroir et lui remit dix billets de caisse qui s'y trouvaient. Chaque billet était de mille livres.

— Tenez, dit-il, faites sortir le fils, et remettez ceci à la mère ; mais surtout ne lui dites pas...

— Quoi, Monseigneur ?

— Qu'elle est de dix mille livres plus riche que moi ; elle dirait que je suis un triste surintendant. Allez, et j'espère que Dieu bénira ceux qui pensent à ses pauvres.

— C'est ce que j'espère aussi, répliqua Aramis en baisant la main de Fouquet.

Et il sortit rapidement, emportant la lettre pour Lyonne, les bons de caisse pour la mère de Seldon et emmenant Molière, qui commençait à s'impatienter.

LIV

ENCORE UN SOUPER A LA BASTILLE

SEPT heures du soir sonnaient au grand cadran de la Bastille, à ce fameux cadran qui, pareil à

tous les accessoires de la prison d'État, dont l'usage est une torture, rappelait aux prisonniers la destination de chacune des heures de leur supplice. Le cadran de la Bastille, orné de figures comme la plupart des horloges de ce temps, représentait saint Pierre aux Liens.

C'était l'heure du souper des pauvres captifs. Les portes, grondant sur leurs énormes gonds, ouvraient passage aux plateaux et aux paniers chargés de mets, dont la délicatesse, comme M. Baisemeaux nous l'a appris lui-même, s'appropriait à la condition du détenu.

Nous savons là-dessus les théories de M. Baisemeaux, souverain dispensateur des délices gastronomiques, cuisinier en chef de la forteresse royale, dont les paniers pleins montaient les roides escaliers, portant quelque consolation aux prisonniers, dans le fond des bouteilles honnêtement remplies.

Cette même heure était celle du souper de M. le gouverneur. Il avait un convive ce jour-là, et la broche tournait plus lourde que d'habitude.

Les perdreaux rôtis, flanqués de cailles et flanquant un levreau piqué ; les poules dans le bouillon, le jambon frit et arrosé de vin blanc, les cardons de Guipuzcoa et la bisque d'écrevisses ; voilà, outre les soupes et les hors-d'œuvre, quel était le menu de M. le gouverneur.

Baisemeaux, attablé, se frottait les mains en regardant M. l'évêque de Vannes, qui, botté comme un cavalier, habillé de gris, l'épée au flanc, ne cessait de parler de sa faim et témoignait la plus vive impatience.

M. Baisemeaux de Montlezun n'était pas accou-

tumé aux familiarités de Sa Grandeur Monseigneur de Vannes, et, ce soir-là, Aramis, devenu guilleret, faisait confidences sur confidences. Le prélat était redevenu tant soit peu mousquetaire. L'évêque frisait la gaillardise. Quant à M. Baisemeaux, avec cette facilité des gens vulgaires, il se livrait tout entier sur ce quart d'abandon de son convive.

— Monsieur, dit-il, car, en vérité, ce soir, je n'ose vous appeler Monseigneur...

— Non pas, dit Aramis, appelez-moi monsieur, j'ai des bottes.

— Eh bien, monsieur, savez-vous qui vous me rappelez ce soir ?

— Non, ma foi ! dit Aramis en se versant à boire, mais j'espère que je vous rappelle un bon convive.

— Vous m'en rappelez deux. Monsieur François, mon ami, fermez cette fenêtre : le vent pourrait incommoder Sa Grandeur.

— Et qu'il sorte ! ajouta Aramis. Le souper est complètement servi, nous le mangerons bien sans laquais. J'aime fort, quand je suis en petit comité, quand je suis avec un ami...

Baisemeaux s'inclina respectueusement.

— J'aime fort, continua Aramis, à me servir moi-même.

— François, sortez ! cria Baisemeaux. Je disais donc que Votre Grandeur me rappelle deux personnes : l'une bien illustre, c'est feu M. le cardinal, le grand cardinal, celui de La Rochelle, celui qui avait des bottes comme vous. Est-ce vrai ?

— Oui, ma foi ! dit Aramis. Et l'autre ?

— L'autre, c'est un certain mousquetaire, très joli, très brave, très hardi, très heureux, qui, d'abbé, se fit mousquetaire, et, de mousquetaire, abbé.

Aramis daigna sourire.

— D'abbé, continua Baisemeaux enhardi par le sourire de Sa Grandeur, d'abbé, évêque, et, d'évêque...

— Ah ! arrêtons-nous, par grâce ! fit Aramis.

— Je vous dis, monsieur, que vous me faites l'effet d'un cardinal.

— Cessons, mon cher monsieur Baisemeaux. Vous l'avez dit, j'ai les bottes d'un cavalier, mais je ne veux pas, même ce soir, me brouiller, malgré cela, avec l'Église.

— Vous avez des intentions mauvaises, cependant, Monseigneur.

— Oh ! je l'avoue, mauvaises comme tout ce qui est mondain.

— Vous courez la ville, les ruelles, en masque ?

— Comme vous dites, en masque.

— Et vous jouez toujours de l'épée ?

— Je crois que oui, mais seulement quand on m'y force. Faites-moi donc le plaisir d'appeler François.

— Vous avez du vin là.

— Ce n'est pas pour du vin, c'est parce qu'il fait chaud ici et que la fenêtre est close.

— Je ferme les fenêtres en soupant pour ne pas entendre les rondes ou les arrivées des courriers.

— Ah ! oui... On les entend quand la fenêtre est ouverte ?

— Trop bien, et cela dérange. Vous comprenez.

— Cependant on étouffe. François !

François entra.

— Ouvrez, je vous prie, maître François, dit Aramis. Vous permettez, cher monsieur Baisemeaux ?

— Monseigneur est ici chez lui, répondit le gouverneur.

La fenêtre fut ouverte.

— Savez-vous, dit M. Baisemeaux, que vous allez vous trouver bien esseulé, maintenant que M. de La Fère a regagné ses pénates de Blois ? C'est un bien ancien ami, n'est-ce pas ?

— Vous le savez comme moi, Baisemeaux, puisque vous avez été aux mousquetaires avec nous.

— Bah ! avec mes amis, je ne compte ni les bouteilles ni les années.

— Et vous avez raison. Mais je fais plus qu'aimer M. de La Fère, cher monsieur Baisemeaux, je le vénère.

— Eh bien, moi, c'est singulier, dit le gouverneur, je lui préfère M. d'Artagnan. Voilà un homme qui boit bien et longtemps ! Ces gens-là laissent voir leur pensée, au moins.

— Baisemeaux, enivrez-moi ce soir, faisons la débauche comme autrefois ; et, si j'ai une peine au fond du cœur, je vous promets que vous la verrez comme vous verriez un diamant au fond de votre verre.

— Bravo ! dit Baisemeaux.

Et il se versa un grand coup de vin, et l'avala en frémissant de joie d'être pour quelque chose dans un péché capital d'archevêque.

Tandis qu'il buvait il ne voyait pas avec quelle

attention Aramis observait les bruits de la grande cour.

Un courrier entra vers huit heures, à la cinquième bouteille apportée par François sur la table, et, quoique ce courrier fît grand bruit, Baisemeaux n'entendit rien.

— Le diable l'emporte ! fit Aramis.

— Quoi donc ? Qui donc ? demanda Baisemeaux. J'espère que ce n'est pas le vin que vous buvez, ni celui qui vous le fait boire ?

— Non ; c'est un cheval qui fait, à lui seul, autant de bruit dans la cour que pourrait en faire un escadron tout entier.

— Bon ! Quelque courrier, répliqua le gouverneur en redoublant force rasades. Oui, le diable l'emporte ! et si vite, que nous n'en entendions plus parler ! Hourra ! hourra !

— Vous m'oubliez, Baisemeaux ! Mon verre est vide, dit Aramis en montrant un cristal éblouissant.

— D'honneur, vous m'enchantez... François, du vin !

François entra.

— Du vin, maraud, et du meilleur !

— Oui, monsieur ; mais... c'est un courrier.

— Au diable ! ai-je dit.

— Monsieur, cependant...

— Qu'il laisse au greffe ; nous verrons demain. Demain, il sera temps ; demain, il fera jour, dit Baisemeaux en chantonnant ces deux dernières phrases.

— Ah ! monsieur, grommela le soldat François, bien malgré lui, monsieur...

— Prenez garde, dit Aramis, prenez garde !

— A quoi, cher monsieur d'Herblay ? dit Baisemeaux à moitié ivre.

— La lettre par courrier, qui arrive aux gouverneurs de citadelle, c'est quelquefois un ordre.

— Presque toujours.

— Les ordres ne viennent-ils pas des ministres ?

— Oui, sans doute ; mais...

— Et ces ministres ne font-ils pas que contresigner le seing du roi ?

— Vous avez peut-être raison. Cependant, c'est bien ennuyeux, quand on est en face d'une bonne table, en tête à tête avec un ami ! Ah ! pardon, monsieur, j'oublie que c'est moi qui vous donne à scuper, et que je parle à un futur cardinal.

— Laissons tout cela, cher Baisemeaux, et revenons à votre soldat, à François.

— Eh bien, qu'a-t-il fait, François ?

— Il a murmuré.

— Il a eu tort.

— Cependant, il a murmuré, vous comprenez ; c'est qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire. Ce pourrait bien n'être pas François qui aurait tort de murmurer, mais vous qui auriez tort de ne pas l'entendre.

— Tort ? Moi, avoir tort devant François ? Cela me paraît dur.

— Un tort d'irrégularité. Pardon ! mais j'ai cru devoir vous faire une observation que je juge importante.

— Oh ! vous avez raison, peut-être, bégaya Baisemeaux. Ordre du roi, c'est sacré ! Mais les ordres qui viennent quand on soupe, je le répète, que le diable...

— Si vous eussiez fait cela au grand cardinal,

hein ! mon cher Baisemeaux, et que cet ordre eût eu quelque importance...

— Je le fais pour ne pas déranger un évêque ; ne suis-je pas excusable, morbleu ?

— N'oubliez pas, Baisemeaux, que j'ai porté la casaque, et que j'ai l'habitude de voir partout des consignes.

— Vous voulez donc ?...

— Je veux que vous fassiez votre devoir, mon ami. Oui, je vous en prie, au moins devant ce soldat.

— C'est mathématique, fit Baisemeaux.

François attendait toujours.

— Qu'on me monte cet ordre du roi, dit Baisemeaux en se redressant. Et il ajouta tout bas : Savez-vous ce que c'est ? Je vais vous le dire, quelque chose d'intéressant comme ceci : « Prenez garde au feu dans les environs de la poudrière » ; ou bien : « Veillez sur un tel, qui est un adroit fuyard. » Ah ! si vous saviez, Monseigneur, combien de fois j'ai été réveillé en sursaut au plus doux, au plus profond de mon sommeil, par des ordonnances arrivant au galop pour me dire, ou plutôt pour m'apporter un pli contenant ces mots : « Monsieur Baisemeaux, qu'y a-t-il de nouveau ? » On voit bien que ceux qui perdent leur temps à écrire de pareils ordres n'ont jamais couché à la Bastille. Ils connaîtraient mieux l'épaisseur de mes murailles, la vigilance de mes officiers, la multiplicité de mes rondes. Enfin, que voulez-vous, Monseigneur ! leur métier est d'écrire pour me tourmenter lorsque je suis tranquille ; pour me troubler quand je suis heureux, ajouta Baisemeaux en s'inclinant devant Aramis. Laissons-les donc faire leur métier.

— Et faites le vôtre, ajouta en souriant l'évêque, dont le regard, soutenu, commandait malgré cette caresse.

François rentra. Baisemeaux prit de ses mains l'ordre envoyé du ministère. Il le décacheta lentement et le lut de même. Aramis feignit de boire pour observer son hôte au travers du cristal. Puis, Baisemeaux ayant lu :

— Que disais-je tout à l'heure ? fit-il.

— Quoi donc ? demanda l'évêque.

— Un ordre d'élargissement. Je vous demande un peu, la belle nouvelle pour nous déranger !

— Belle nouvelle pour celui qu'elle concerne, vous en conviendrez, au moins, mon cher gouverneur.

— Et à huit heures du soir !

— C'est de la charité.

— De la charité, je le veux bien ; mais elle est pour ce drôle-là qui s'ennuie, et non pas pour moi qui m'amuse ! dit Baisemeaux exaspéré.

— Est-ce une perte que vous faites, et le prisonnier qui vous est enlevé était-il aux grands contrôles ?

— Ah bien, oui ! Un pleutre, un rat, à cinq francs !

— Faites voir, demanda M. d'Herblay. Est-ce indiscret ?

— Non pas ; lisez.

— Il y a *pressé* sur la feuille. Vous avez vu, n'est-ce pas.

— C'est admirable ! *Pressé !...* un homme qui est ici depuis dix ans ! On est pressé de le mettre dehors, aujourd'hui, ce soir même, à huit heures !

Et Baisemeaux, haussant les épaules avec un

air de superbe dédain, jeta l'ordre sur la table et se remit à manger.

— Ils ont de ces mouvements-là, dit-il la bouche pleine, ils prennent un homme un beau jour, ils le nourrissent pendant dix ans et vous écrivent : *Veillez bien sur le drôle !* ou bien : *Tenez-le rigoureusement !* Et puis, quand on s'est accoutumé à regarder le détenu comme un homme dangereux, tout à coup, sans cause, sans précédent, ils vous écrivent : *Mettez en liberté.* Et ils ajoutent à leur missive : *Pressé !* Vous avouerez, Monseigneur, que c'est à faire lever les épaules.

— Que voulez-vous ! on crie comme cela, dit Aramis, et on exécute l'ordre.

— Bon ! bon ! l'on exécute !... Oh ! patience !... Il ne faudrait pas vous figurer que je suis un esclave.

— Mon Dieu, très cher monsieur Baisemeaux, qui vous dit cela ? On connaît votre indépendance.

— Dieu merci !

— Mais on connaît aussi votre bon cœur.

— Ah ! parlons-en

— Et votre obéissance à vos supérieurs. Quand on a été soldat, voyez-vous, Baisemeaux, c'est pour la vie.

— Aussi, obéirai-je strictement, et demain matin, au point du jour, le détenu désigné sera élargi.

— Demain ?

— Au jour.

— Pourquoi pas ce soir, puisque la lettre de cachet porte sur la suscription et à l'intérieur : *Pressé ?*

— Parce que ce soir nous soupons et que nous sommes pressés, nous aussi.

— Cher Baisemeaux, tout botté que je suis, je

me sens prêtre, et la charité m'est un devoir plus impérieux que la faim et la soif. Ce malheureux a souffert assez longtemps, puisque vous venez de me dire que, depuis dix ans, il est votre pensionnaire. Abrégez-lui la souffrance. Une bonne minute l'attend, donnez-la-lui bien vite. Dieu vous la rendra dans son paradis en années de félicité.

— Vous le voulez ?

— Je vous en prie.

— Comme cela, tout au travers du repas.

— Je vous en supplie ; cette action vaudra dix *Benedicite*.

— Qu'il soit fait comme vous le désirez. Seulement, nous mangerons froid.

— Oh ! qu'à cela ne tienne !

Baisemeaux se pencha en arrière pour sonner François, et, par un mouvement tout naturel, il se retourna vers la porte.

L'ordre était resté sur la table. Aramis profita du moment où Baisemeaux ne regardait pas pour échanger ce papier contre un autre, plié de la même façon, et qu'il tira de sa poche.

— François, dit le gouverneur, que l'on fasse monter ici M. le major avec les guichetiers de la Bertaudière.

François sortit en s'inclinant, et les deux convives se retrouvèrent seuls.

LV

LE GÉNÉRAL DE L'ORDRE

Il se fit, entre les deux convives, un instant de silence pendant lequel Aramis ne perdit pas de

vue le gouverneur. Celui-ci ne semblait qu'à moitié résolu à se déranger ainsi au milieu de son souper, et il était évident qu'il cherchait une raison quelconque, bonne ou mauvaise, pour retarder au moins jusqu'après le dessert. Cette raison, il parut tout à coup l'avoir trouvée.

— Eh ! mais, s'écria-t-il, c'est impossible !

— Comment, impossible ? dit Aramis. Voyons un peu, cher ami, ce qui est impossible.

— Il est impossible de mettre le prisonnier en liberté à une pareille heure. Où ira-t-il, lui qui ne connaît pas Paris ?

— Il ira où il pourra.

— Vous voyez bien, autant vaudrait délivrer un aveugle.

— J'ai un carrosse, je le conduirai là où il voudra que je le mène.

— Vous avez réponse à tout... François, qu'on dise à M. le major d'aller ouvrir la prison de M. Seldon, n° 3, Bertaudière.

— Seldon ? fit Aramis très simplement. Vous avez dit Seldon, je crois ?

— J'ai dit Seldon. C'est le nom de celui qu'on élargit.

— Oh ! vous voulez dire Marchiali, dit Aramis.

— Marchiali ? Ah bien, oui ! Non, non, Seldon.

— Je pense que vous faites erreur, monsieur Baisemeaux.

— J'ai lu l'ordre.

— Moi aussi.

— Et j'ai vu Seldon en lettres grosses comme cela.

Et M. Baisemeaux montrait son doigt.

— Moi, j'ai lu Marchiali en caractères gros comme ceci.

Et Aramis montrait les deux doigts.

— Au fait, éclaircissons le cas, dit Baisemeaux, sûr de lui. Le papier est là, et il suffira de le lire.

— Je lis : « Marchiali », reprit Aramis en déployant le papier. Tenez !

Baisemeaux regarda et ses bras fléchirent.

— Oui, oui, dit-il atterré, oui, Marchiali. Il y a bien écrit Marchiali ! C'est bien vrai !

— Ah !

— Comment ! L'homme dont nous parlons tant ? L'homme que chaque jour l'on me recommande tant ?

— Il y a Marchiali, répéta encore l'inflexible Aramis.

— Il faut l'avouer, Monseigneur, mais je n'y comprends absolument rien.

— On en croit ses yeux, cependant.

— Ma foi, dire qu'il y a bien Marchiali !

— Et d'une bonne écriture, encore.

— C'est phénoménal ! Je vois encore cet ordre et le nom de Seldon, Irlandais. Je le vois. Ah ! et même, je me le rappelle, sous ce nom il y avait un pâté d'encre.

— Non, il n'y a pas d'encre ; non, il n'y a pas de pâté.

— Oh ! par exemple, si fait ! A telle enseigne que j'ai frotté la poudre qu'il y avait sur le pâté.

— Enfin, quoi qu'il en soit, cher monsieur Baisemeaux, dit Aramis, et quoi que vous ayez vu, l'ordre est signé de délivrer Marchiali, avec ou sans pâté.

— L'ordre est signé de délivrer Marchiali, répéta machinalement Baisemeaux, qui essayait de reprendre possession de ses esprits.

— Et vous allez délivrer ce prisonnier. Si le cœur vous dit de délivrer aussi Seldon, je vous déclare que je ne m'y opposerai pas le moins du monde.

Aramis ponctua cette phrase par un sourire dont l'ironie acheva de dégriser Baisemeaux et lui donna du courage.

— Monseigneur, dit-il, ce Marchiali est bien le même prisonnier que, l'autre jour, un prêtre, confesseur de *notre ordre*, est venu visiter si impérieusement et si secrètement ?

— Je ne sais pas cela, monsieur, répliqua l'évêque.

— Il n'y a pas cependant si longtemps, cher monsieur d'Herblay.

— C'est vrai ; mais chez nous, monsieur, il est bon que l'homme d'aujourd'hui ne sache plus ce qu'a fait l'homme d'hier.

— En tout cas, fit Baisemeaux, la visite du confesseur jésuite aura porté bonheur à cet homme.

Aramis ne répliqua pas et se remit à manger et à boire.

Baisemeaux, lui, ne touchant plus à rien de ce qui était sur la table, reprit encore une fois l'ordre et l'examina en tout sens.

Cette inquisition, dans des circonstances ordinaires, eût fait monter le pourpre aux oreilles du mal patient Aramis ; mais l'évêque de Vannes ne se courrouçait point pour si peu, surtout quand il s'était dit tout bas qu'il serait dangereux de se courroucer.

— Allez-vous délivrer Marchiali ? dit-il. Oh ! que voilà du xérès fondu et parfumé, mon cher gouverneur !

— Monseigneur, répondit Baisemeaux, je dé-

livrerai le prisonnier Marchiali quand j'aurai rappelé le courrier qui apportait l'ordre, et surtout lorsqu'en l'interrogeant je me serai assuré...

— Les ordres sont cachetés, et le contenu est ignoré du courrier. De quoi vous assurerez-vous donc, je vous prie ?

— Soit, Monseigneur ; mais j'enverrai au ministère, et, là, M. de Lyonne retirera l'ordre ou l'approuvera.

— A quoi bon tout cela ? fit Aramis froidement.

— A quoi bon ?

— Oui, je demande à quoi cela sert.

— Cela sert à ne jamais se tromper, Monseigneur, à ne jamais manquer au respect que tout subalterne doit à ses supérieurs, à ne jamais enfreindre les devoirs du service qu'on a consenti à prendre.

— Fort bien, vous venez de parler si éloquemment, que je vous ai admiré. C'est vrai, un subalterne doit respect à ses supérieurs ; il est coupable quand il se trompe, et il serait puni s'il enfreignait les devoirs ou les lois de son service.

Baisemeaux regarda l'évêque avec étonnement.

— Il en résulte, poursuivit Aramis, que vous allez consulter pour vous mettre en repos avec votre conscience ?

— Oui, Monseigneur.

— Et que, si un supérieur vous ordonne, vous obéirez ?

— Vous n'en doutez pas, Monseigneur.

— Vous connaissez bien la signature du roi, monsieur Baisemeaux ?

— Oui, Monseigneur.

— N'est-elle pas sur cet ordre de mise en liberté ?

— C'est vrai ; mais elle peut...

— Être fausse, n'est-ce pas ?

— Cela s'est vu, Monseigneur.

— Vous avez raison. Et celle de M. de Lyonne ?

— Je la vois bien sur l'ordre ; mais, de même qu'on peut contrefaire le seing du roi, l'on peut, à plus forte raison, contrefaire celui de M. de Lyonne ?

— Vous marchez dans la logique à pas de géant, monsieur Baisemeaux, dit Aramis, et votre argumentation est invincible. Mais vous vous fondez, pour croire ces signatures fausses, particulièrement sur quelles causes ?

— Sur celle-ci : l'absence des signataires. Rien ne contrôle la signature de Sa Majesté, et M. de Lyonne n'est pas là pour me dire qu'il a signé.

— Eh bien, monsieur Baisemeaux, fit Aramis en attachant sur le gouverneur son regard d'aigle, j'adopte si franchement vos doutes et votre façon de les éclaircir, que je vais prendre une plume si vous me la donnez.

Baisemeaux donna une plume.

— Une feuille blanche quelconque, ajouta Aramis.

Baisemeaux donna le papier.

— Et que je vais écrire, moi aussi, moi présent, moi incontestable, n'est-ce pas ? un ordre auquel, j'en suis certain, vous donnerez créance, si incrédule que vous soyez.

Baisemeaux pâlit devant cette glaciale assurance. Il lui sembla que cette voix d'Aramis, si souriant et si gai naguère, était devenue funèbre et sinistre, que la cire des flambeaux se changeait en cierges de chapelle sépulcrale, et que le vin des verres se transformait en calice de sang.

Aramis prit la plume et écrivit. Baisemeaux, terrifié, lisait derrière son épaule :

« A. M. D. G. » écrivit l'évêque, et il souscrivit une croix au-dessus de ces quatre lettres, qui signifient *ad majorem Dei gloriam.* Puis il continua :

« Il nous plaît que l'ordre apporté à M. Baisemeaux de Montlezun, gouverneur pour le roi du château de la Bastille, soit réputé par lui bon et valable, et mis sur-le-champ à exécution.

« Signé : D'HERBLAY,
« *général de l'ordre par la grâce de Dieu.* »

Baisemeaux fut frappé si profondément, que ses traits demeurèrent contractés, ses lèvres béantes, ses yeux fixes. Il ne remua pas, il n'articula pas un son.

On n'entendait dans la vaste salle que le bourdonnement d'une petite mouche qui voletait autour des flambeaux.

Aramis, sans même daigner regarder l'homme qu'il réduisait à un si misérable état, tira de sa poche un petit étui qui renfermait de la cire noire ; il cacheta sa lettre, y apposa un sceau suspendu à sa poitrine derrière son pourpoint, et, quand l'opération fut terminée, il présenta, silencieusement toujours, la missive à M. Baisemeaux.

Celui-ci, dont les mains tremblaient à faire pitié, promena un regard terne et fou sur le cachet. Une dernière lueur d'émotion se manifesta sur ses traits, et il tomba comme foudroyé sur une chaise.

— Allons, allons, dit Aramis après un long silence, pendant lequel le gouverneur de la Bastille avait repris peu à peu ses sens, ne me faites pas croire, cher Baisemeaux, que la présence du

général de l'ordre est terrible comme celle de Dieu, et qu'on meurt de l'avoir vu. Du courage ! Levez-vous, donnez-moi votre main, et obéissez.

Baisemeaux, rassuré, sinon satisfait, obéit, baisa la main d'Aramis et se leva.

— Tout de suite ? murmura-t-il.

— Oh ! pas d'exagération, mon hôte ; reprenez votre place, et faisons honneur à ce beau dessert.

— Monseigneur, je ne me relèverai pas d'un tel coup ; moi qui ai ri, plaisanté avec vous ! moi qui ai osé vous traiter sur un pied d'égalité !

— Tais-toi, mon vieux camarade, répliqua l'évêque, qui sentit combien la corde était tendue et combien il eût été dangereux de la rompre, tais-toi. Vivons chacun de notre vie : à toi, ma protection et mon amitié ; à moi, ton obéissance. Ces deux tributs exactement payés, restons en joie.

Baisemeaux réfléchit ; il aperçut d'un coup d'œil les conséquences de cette extorsion d'un prisonnier à l'aide d'un faux ordre, et, mettant en parallèle la garantie que lui offrait l'ordre officiel du général, il ne la sentait pas de poids.

Aramis le devina.

— Mon cher Baisemeaux, dit-il, vous êtes un niais. Perdez donc l'habitude de réfléchir, quand je me donne la peine de penser pour vous.

Et, sur un nouveau geste qu'il fit, Baisemeaux s'inclina encore.

— Comment vais-je m'y prendre ? dit-il.

— Comment faites-vous pour délivrer un prisonnier ?

— J'ai le règlement.

— Eh bien, suivez le règlement, mon cher.

— Je vais avec mon major à la chambre du

prisonnier, et je l'emmène quand c'est un personnage d'importance.

— Mais ce Marchiali n'est pas un personnage d'importance ? dit négligemment Aramis.

— Je ne sais, répliqua le gouverneur.

Comme il eût dit :

« C'est à vous de me l'apprendre. »

— Alors, si vous ne le savez pas, c'est que j'ai raison ; agissez donc envers ce Marchiali comme vous agissez envers les petits.

— Bien. Le règlement l'indique.

— Ah !

— Le règlement porte que le guichetier ou l'un des bas officiers amènera le prisonnier au gouverneur, dans le greffe.

— Eh bien, mais c'est fort sage, cela. Et ensuite ?

— Ensuite, on rend à ce prisonnier les objets de valeur qu'il portait sur lui lors de son incarcération, les habits, les papiers, si l'ordre du ministre n'en a disposé autrement.

— Que dit l'ordre du ministre à propos de ce Marchiali.

— Rien ; car le malheureux est arrivé ici sans joyaux, sans papiers, presque sans habits.

— Voyez comme tout cela est simple ! En vérité, Baisemeaux, vous vous faites des monstres de toute chose. Restez donc ici, et faites amener le prisonnier au Gouvernement.

Baisemeaux obéit. Il appela son lieutenant, et lui donna une consigne, que celui-ci transmit, sans s'émouvoir, à qui de droit.

Une demi-heure après, on entendit une porte se refermer dans la cour : c'était la porte du donjon qui venait de rendre sa proie à l'air libre.

Aramis souffla toutes les bougies qui éclairaient la chambre. Il n'en laissa brûler qu'une, derrière la porte. Cette lueur tremblotante ne permettait pas aux regards de se fixer sur les objets. Elle en décuplait les aspects et les nuances par son incertitude et sa mobilité.

Les pas se rapprochèrent.

— Allez au-devant de vos hommes, dit Aramis à Baisemeaux.

Le gouverneur obéit.

Le sergent et les guichetiers disparurent.

Baisemeaux rentra, suivi d'un prisonnier.

Aramis s'était placé dans l'ombre ; il voyait sans être vu.

Baisemeaux, d'une voix émue, fit connaître à ce jeune homme l'ordre qui le rendait libre.

Le prisonnier écouta sans faire un geste ni prononcer un mot.

— Vous jurerez, c'est le règlement qui le veut, ajouta le gouverneur, de ne jamais rien révéler de ce que vous avez vu ou entendu dans la Bastille ?

Le prisonnier aperçut un christ ; il étendit la main, et jura des lèvres.

— A présent, monsieur, vous êtes libre ; où comptez-vous aller ?

Le prisonnier tourna la tête, comme pour chercher derrière lui une protection sur laquelle il avait dû compter.

C'est alors qu'Aramis sortit de l'ombre.

— Me voici, dit-il, pour rendre à monsieur le service qu'il lui plaira de me demander.

Le prisonnier rougit légèrement, et, sans hésitation, vint passer son bras sous celui d'Aramis.

— Dieu vous ait en sa sainte garde ! dit-il d'une

voix qui, par sa fermeté, fit tressaillir le gouverneur, autant que la formule l'avait étonné.

Aramis, en serrant les mains de Baisemeaux, lui dit :

— Mon ordre vous gêne-t-il ? Craignez-vous qu'on ne le trouve chez vous, si l'on venait à y fouiller ?

— Je désire le garder, Monseigneur, dit Baisemeaux. Si on le trouvait chez moi, ce serait un signe certain que je serais perdu, et, en ce cas, vous seriez pour moi un puissant et dernier auxiliaire.

— Étant votre complice, voulez-vous dire ? répondit Aramis en haussant les épaules. Adieu, Baisemeaux ! dit-il.

Les chevaux attendaient, ébranlant le carrosse dans leur impatience.

Baisemeaux conduisit l'évêque jusqu'au bas du perron.

Aramis fit monter son compagnon avant lui dans le carrosse, y monta ensuite, et, sans donner d'autre ordre au cocher :

— Allez ! dit-il.

La voiture roula bruyamment sur le pavé des cours. Un officier, portant un flambeau, devançait les chevaux, et donnait à chaque corps de garde l'ordre de laisser passer.

Pendant le temps que l'on mit à ouvrir toutes les barrières, Aramis ne respira point, et l'on eût pu entendre son cœur battre contre les parois de sa poitrine.

Le prisonnier, plongé dans un angle du carrosse, ne donnait pas non plus signe d'existence.

Enfin, un soubresaut, plus fort que les autres, annonça que le dernier ruisseau était franchi. Der-

rière le carrosse se referma la dernière porte, celle de la rue Saint-Antoine. Plus de mur à droite ni à gauche ; le ciel partout, la liberté partout, la vie partout. Les chevaux, tenus en bride par une main vigoureuse, allèrent doucement jusqu'au milieu du faubourg. Là, ils prirent le trot.

Peu à peu, soit qu'ils s'échauffassent, soit qu'on les poussât, ils gagnèrent en rapidité, et, une fois à Bercy, le carrosse semblait voler, tant l'ardeur des coursiers était grande. Ces chevaux coururent ainsi jusqu'à Villeneuve-Saint-Georges, où le relais était préparé. Alors, quatre chevaux, au lieu de deux, entraînèrent la voiture dans la direction de Melun, et s'arrêtèrent un moment au milieu de la forêt de Sénart. L'ordre, sans doute, avait été donné d'avance au postillon, car Aramis n'eut pas même besoin de faire un signe.

— Qu'y a-t-il ? demanda le prisonnier, comme s'il sortait d'un long rêve.

— Il y a, Monseigneur, dit Aramis, qu'avant d'aller plus loin, nous avons besoin de causer, Votre Altesse Royale et moi.

— J'attendrai l'occasion, monsieur, répondit le jeune prince.

— Elle ne saurait être meilleure, Monseigneur : nous voici au milieu du bois, nul ne peut nous entendre.

— Et le postillon ?

— Le postillon de ce relais est sourd et muet, Monseigneur.

— Je suis à vous, monsieur d'Herblay.

— Vous plaît-il de rester dans cette voiture ?

— Oui, nous sommes bien assis, et j'aime cette voiture ; c'est celle qui m'a rendu à la liberté.

— Attendez, Monseigneur... Encore une précaution à prendre.

— Laquelle ?

— Nous sommes ici sur le grand chemin ; il peut passer des cavaliers ou des carrosses voyageant comme nous, et qui, à nous voir arrêtés, nous croiraient dans un embarras. Évitons des offres de service qui nous gêneraient.

— Ordonnez au postillon de cacher le carrosse dans une allée latérale.

— C'est précisément ce que je voulais faire, Monseigneur.

Aramis fit un signe au muet, qu'il toucha. Celui-ci mit pied à terre, prit les deux premiers chevaux par la bride, et les entraîna dans les bruyères veloutées, sur l'herbe moussue d'une allée sinueuse, au fond de laquelle, par cette nuit sans lune, les nuages formaient un rideau plus noir que des taches d'encre.

Cela fait, l'homme se coucha sur un talus, près de ses chevaux, qui arrachaient de droite et de gauche les jeunes pousses de la glandée.

— Je vous écoute, dit le jeune prince à Aramis ; mais que faites-vous là ?

— Je désarme des pistolets dont nous n'avons plus besoin, Monseigneur.

FIN DU TOME QUATRIÈME

IMPRIMERIE NELSON, ÉDIMBOURG, ÉCOSSE

PRINTED IN GREAT BRITAIN

Nelson
Éditeurs
189, rue Saint-Jacques
Paris

Calmann-Lévy
Éditeurs
3, rue Auber
Paris